This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

[redacted] 2eo
pag: 468

ENTRETIENS SUR LES SCIENCES,

DANS LESQUELS

On apprend comme l'on ſe doit ſervir des Sciences, pour ſe faire l'eſprit juſte, & le cœur droit.

AVEC LA METHODE d'étudier.

SECONDE EDITION,
Augmentée d'un tiers.

A LYON,
Chez JEAN CERTE, ruë Merciere à la Trinité.

M. DC. LXXXXIV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

275. o. 2.

A

MONSEIGNEUR

L'EMINENTISSIME

CARDINAL

LE CAMUS,

EVÊQUE

ET PRINCE

DE GRENOBLE.

MONSEIGNEUR,

L'Ouvrage que j'ay l'honneur de preſenter à Vôtre Eminence, n'eſt pas du nombre de ceux que la ſeu-

le ambition & le deſir de faire des Livres ſont paroître. J'aï crû en le compoſant obéir à Dieu, qui m'a fait connoître l'importance d'un travail, qui pouvoit ſervir à la direction des premieres études de la Jeuneſſe. En éfet, MONSEIGNEUR, *avant que la raiſon ſe dévelope d'elle-même, les hommes errent long-temps, s'ils n'ont point de guide. Ils n'ouvrent les yeux pour entrer dans le bon chemin, que lors que la nuit s'aproche, c'eſt-à-dire, qu'ils ſont prés de la mort. Cependant on ſait par experience, que de tant de jeunes Eccleſiaſtiques qui ſont inutiles à l'Egliſe, pluſieurs la ſerviroient utilement, s'ils étoient conduits, & s'ils avoient de l'amour pour l'étude, qui ſeule avec la priere peut les ſoûtenir dans le loiſir que leur donne leur condition.*

Il faut avoüer, MONSEI-

GNEUR, qu'ils n'ont pas tous les ſecours neceſſaires, qu'on ne leur ouvre point le chemin par où ils pourroient arriver à la connoiſſance de ce qu'ils doivent ſavoir; & qu'on n'a pas ſoin de les exciter par des attraits qui leur feroient trouver l'étude & facile & agréable. J'en ai été touché; & c'eſt pour ſoulager ceux qui travaillent à ſe rendre capables de ſervir l'Egliſe que j'écris. Mais c'eſt en vain, ſi mon Ouvrage n'eſt diſtingué de la foule des Livres qui ne ſe liſent point; & ſi pour cela il ne porte quelque marque d'aprobation de VÔTRE EMINENCE, *qui donne de la curioſité, & qui le rende conſiderable. Tout ce qui vient de Vous,* MONSEIGNEUR, *eſt conſideré. Vôtre Nom fait plus de bruit dans toutes les autres Provinces de la France que dans celle-cy. Ce n'eſt pas que les*

Etrangers ſachent mieux connoître le prix de ces grands dons de Dieu qui ſont en Vous ; mais c'eſt que nous ſommes ſi accoûtumez à Vous voir faire de grandes choſes, qu'à preſent rien ne nous peut paroître extraordinaire.

Sans cela, MONSEIGNEUR, *avec quelle ſurpriſe vous entendrions-nous faire ces ſavantes & éloquentes explications des Pſeaumes que* VÔTRE EMINENCE *fait depuis deux mois. Mais comment ſerions-nous étonnez de la Doctrine que Vous y faites paroître, & de vôtre éloquence, aprés Vous avoir entendu tant de fois ? Vous prêchez le Carême entier, ſans prendre aucun jour de repos. Vous parlez tous les jours dans vos Viſites, qui durent la plus grande partie de l'année. En ſuite faiſant faire une retraite à tous les Eccleſiaſtiques de vôtre Dioceſe, les uns aprés les autres ; dans vô-*

tre Palais Epiſcopal, ce qui dure prés de deux mois, on Vous entend faire des Diſcours de deux heures le matin & le ſoir, toûjours ſur les mêmes matieres, ſans dire deux fois les mêmes choſes, & que tant de diſcours puiſſent épuiſer un fond auſſi riche que le vôtre.

Il paroît, MONSEIGNEUR, *en vôtre Perſonne, que rien n'eſt plus utile à l'Egliſe que la Doctrine jointe à la pieté & à l'éloquence, & que l'Ordre & la Penitence font trouver du tems pour acquerir ces riches qualitez. Pluſieurs qui Vous voïent toûjours en Chaire, gouvernant ſeul vôtre Dioceſe, ne conçoivent pas de quel treſor ou amas Vous tirez tant de belles choſes. Ils ſe ſouviennent que* VÔTRE EMINENCE *a été les delices de la Cour; & comment l'oublieroient-ils, voïant tous les jours des effets de l'eſti-*

me que nôtre Grand Monarque, qui ne fait rien que de grand, & qui ne peut eſtimer que ce qui eſt grand, fait de vôtre Perſonne? Effets ſi conſiderables, que VÔTRE EMINENCE *a dit ſouvent qu'elle eſt redevable de l'ordre qu'elle a établi dans ſon Dioceſe, à la pieté de Sa Majeſté envers Dieu, à ſa bonté en ſon endroit, & au zele de ſes premiers Miniſtres. Ceux, dis-je, qui ſont dans cet étonnement, ne ſavent pas,* MONSEIGNEUR, *que l'étude a toûjours fait vos plus doux plaiſirs, & que la Cour n'a eu que vos heures les moins precieuſes que vos emplois Vous obligeoient de lui donner.*

Il Vous a été facile, MONSEIGNEUR, *dans l'embarras même de la Charge Paſtorale, de trouver du tems pour lire. Le pain, les legumes, les racines & l'eau qui ont fait tous vos repas, vous*

ont laiſſé à toute heure l'eſprit libre pour prier & pour mediter. Vous vous levez dés les deux heures du matin, étudiant cinq ou ſix heures avant que le reſte des hommes ſoient en état de Vous venir demander Audiance. Aprés quoi, MONSEIGNEUR, *je ne m'étonne pas que* VÔTRE EMINENCE *ne s'épuiſe point: Elle ſe remplit toûjours, ſuivant avec conſtance une même regle. Le cours de vos Viſites n'interrompt point l'ordre de vos études. Les Chryſoſtomes, les Auguſtins, les Gregoires Vous ſuivent par des rochers, où ſans doute ils n'avoient jamais été avant Vous.*

Ainſi, MONSEIGNEUR, *que peut-on faire de mieux, dans le deſſein qu'on a de renouveller l'amour pour les Lettres, & dans l'ardeur qu'on a de perſuader que pour y reüſſir il faut aimer l'ordre, & être pieux, que de propoſer* VÔ-

TRE EMINENCE *pour exemple ? Et on a crû qu'elle ne déſaprouveroit pas un Ouvrage, quelque défaut qu'Elle y découvre, dans lequel Elle remarquera un zele ardent & ſincere pour former un eſprit qui aime & qui recherche la verité, & un cœur dont toutes les affections ſoient pour Dieu.*

J'oſe même eſperer, MONSEIGNEUR, *que Vous ne jugerez pas cet Ouvrage inutile à vôtre Dioceſe. Il eſt vrai qu'il n'avoit été conçu que pour quelques particuliers, mais ce qui ſembleroit ne regarder que peu de perſonnes eſt propre à pluſieurs. On y donne l'idée d'une ſainte Communauté d'Eccleſiaſtiques ; & n'eſt-t'il pas utile à tous les Clercs qui doivent ſe lier enſemble, autant que cela ſe peut, de ſavoir ce qui forme & entretient une ſocieté ſainte ? On y aprend*, MONSEIGNEUR, *comme il faut élever la*

Jeuneſſe. Et VÔTRE EMINENCE *n'a-t'elle pas ſouvent témoigné qu'elle deſireroit que chaque Prêtre ſe fit un point de Religion, de choiſir un enfant de bon eſprit & de bonnes mœurs, pour le rendre capable d'entrer dans le Seminaire des jeunes Clercs que* VÔTRE EMINENCE *vient d'établir ?*

C'eſt, MONSEIGNEUR, *le dernier de vos Ouvrages, mais ce n'eſt pas le moindre. Ce ſera celui qui conſervera les autres, & qui nous fait concevoir l'eſperance que les bons Prêtres à qui* VÔTRE EMINENCE *a impoſé les mains, auront des Succeſſeurs de leur pieté auſſi bien que de leurs Benefices. Ce deſſein d'élever les jeunes Clercs eſt auſſi difficile qu'il eſt important. Mais vôtre aplication*, MONSEIGNEUR, *fait que tous ceux qui travaillent ſous vos ordres réüſſiſſent. Quand ces Entretiens que j'offre à* VÔTRE EMINENCE, *ne ſe-*

roient utiles qu'à ceux à qui Elle a confié la conduite de ce Seminaire, Elle aura la bonté de les recevoir, comme une marque du respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

De VÔTRE EMINENCE,

Le tres humble & le tres-obéissant serviteur.
B. L. P. D. L. O.

De Grenoble ce 10. Fev. 1693.

PREFACE.

AFin que le Titre que porte cet Ouvrage *d'Entretiens ſur les Sciences*, ne ſurprenne point en donnant cette idée qu'on y propoſe aux Sçavans des Secrets pour faire de nouvelles découvertes, je déclare d'abord qu'il n'a été fait que pour donner la methode d'aprendre ce qui eſt de plus commun & de plus neceſſaire dans les Lettres. On a conſideré que les Sciences relevées ne ſont qu'à la portée de peu de perſonnes; que les affaires, les maladies, & la brieveté de la vie empêchent d'y atteindre, au lieu que celles dont on eſt obligé de s'inſtruire, ſont faciles,

lors qu'on les étudie avec la méthode qu'on propoſe, & dont les eſprits les plus mediocres ſeront capables. Ainſi qu'on n'attende rien de grand de cet Ouvrage. Ce n'eſt pas que l'on n'y jette de ſolides fondemens, ſur leſquels on peut élever un édifice auſſi haut qu'on le voudra faire. On y ouvre des chemins pour pénétrer dans les Sciences auſſi avant qu'on y ſoit jamais allé ; mais enfin le but n'eſt que de regler les premieres études, & celles qui ſont abſolument neceſſaires.

Ce qu'il y a de particulier ici, c'eſt que l'on forme un Sçavant par raport à la Religion. On lui aprend à regarder Dieu dans ſes études, & à n'étudier que pour le connoître & pour le ſervir. C'eſt pourquoi ces Entretiens ne ſont pas ſeulement ſur les Sciences. Le cinquiéme eſt tout

entier pour la maniere de vie que doivent mener ceux à qui on a eu deſſein de rendre utile cet ouvrage. Ne vous informez point ſi les rencontres dont on y parle ſont feintes ou veritables, & ſi l'on ne peut point dire de ce cinquiéme Entretien ce que l'on dit de la Cyropedie de Xenophon, *non ad Hiſtoriæ fidem, ſed ad effigiem veri Imperii ſcriptam eſſe.* Il importe peu à ceux qui le liront de rechercher ſi ce qu'on dit ſont de ſimples ſouhaits qu'on vécut ſelon les regles qu'on y propoſe. Il ſufit de ſe perſuader qu'on ne dit rien qui ne ſe puiſſe, & qui ne ſe dût faire. On ne doit pas prendre garde ſeulement à ce qui ſe fait, ou à ce qui ne ſe fait pas, puis qu'on n'eſt point en droit de ſuivre les mauvais exemples que l'on voit, & que nous ne ſommes pas excuſables de n'a-

voir pas fait ce que nous devrions, parce qu'aujourd'hui tout le monde manque à ſon devoir. Je ne crois pas qu'il y ait une verité, qu'il ſoit plus important de ne point perdre de vûë, que celle-cy, qui nous eſt repetée en cent endroits de l'Ecriture, qu'il y a peu de gens qui ſoient ſauvez. Un homme qui eſt attentif à cette verité, & qui peſe ce que c'eſt que l'Eternité, qui eſt vivement touché de la crainte des peines éternelles, & du deſir de la felicité, ne penſe point à ce qu'il voit ſur la terre; il ne conſidere que la règle, c'eſt-à-dire, la volonté de Dieu.

C'eſt pour une perſonne qui eſt dans ces ſentimens, & qui recherche Dieu avec ſimplicité de cœur, que ces Entretiens ont été recueillis. On s'eſt porté à le faire par un mouvement qu'on a

crû inſpiré de Dieu. Il n'y a perſonne qui ait tant ſoit peu de zele & de lumiere qui ne ſoit touché de l'abandon où l'on laiſſe la jeuneſſe. On ſait qu'elle n'eſt pas capable de ſe conduire elle-même ; & cependant on la laiſſe faire. Sans doute qu'il eſt difficile de la rêgler. Il faut même beaucoup de liberté dans l'étude, puiſqu'il eſt preſque impoſſible de réüſſir dans celles pour qui on n'a aucun atrait. Ainſi on ne doit pas gêner les eſprits. Mais au moins eſt-il bon de propoſer aux jeunes gens les routes qu'ils pourroient prendre pour rendre leurs études fructueuſes.

C'eſt cette conduite que tout le monde deſire qu'on donnât à ceux qui commencent d'étudier ou d'enſeigner. Mais à peine ceux qui en devroient faire leur affaire y penſent-ils. Les

uns parce qu'ayant étudié peu, ils ne connoiſſent pas les grands fruits d'une étude bien réglée, & qu'aïant l'eſprit trop borné, tout ce qu'on leur fait voir au de-là de leur connoiſſance, ne leur paroît que comme des eſpaces imaginaires ; ainſi ce qu'on leur peut dire, ne ſont, à leur jugement, que de vaines idées. Mais cette indifference pour donner une bonne conduite aux jeunes gens dans leurs études, ne vient pas tant d'un défaut de lumiere, que du peu de zele qu'on a pour ſe bien aquiter de ſon emploi ; alors on ne penſe qu'à en diminuër la peſanteur. Pour cela on fait à l'égard des jeunes gens de la conduite deſquels on eſt chargé, à peu prés ce que fait un mauvais cavalier, qui laiſſe aller ſon cheval comme il veut, pourveu qu'il ne le jette pas dans quelque precipice. On ſe con-

tente que le gros des obligations éclatantes ſe faſſent ; que le mal, s'il y en a, ne paroiſſe point. On n'empêche pas le bien qui ſe peut faire ; mais s'il ſe fait, c'eſt par hazard ; & ceux qui devroient régler toutes choſes, ſçavent fort bien que ce n'eſt point un éfet de leur vigilance. Eſpere-t'on pouvoir guerir ce mal ? Non ; il n'y a qu'une autorité zélée & prudente qui le puiſſe ; car ce n'eſt pas aſſez de commander, il faut faire executer ce que l'on commande : Et comme il eſt impoſſible que tous s'aſſujetiſſent à une même régle, & qu'aucun particulier même le faſſe entierement, il faut beaucoup de prudence pour ſoufrir ce qu'avec le tems l'on pourra corriger, & d'adreſſe pour faire aimer ce qu'on ne fait jamais bien que lorſqu'on s'y plaît.

Qui ſait les deſſeins de Dieu ; &

ſi par ſa grace on ne fera point dans la ſuite ce qui ne s'eſt point fait encore. Il inſpirera ce qu'il lui plaît à ceux qu'il a mis ſur nos têtes ; contentons-nous de lui obéïr en ſuivant ſes mouvemens. Si l'on ne juge pas que la methode qu'on propoſe ſoit la meilleure ; on ſera ſatisfait ſi celle qu'on propoſe convainquoit qu'il en faut une ; & que cela obligeroit peut-être ſerieuſement à rechercher par la ſpeculation & par l'experience quelle ſeroit la plus utile. Ainſi quand ces Entretiens ne repondroient pas à l'idée qu'on peut avoir de tout ce qu'on devroit faire, ils ne ſeront pas entierement inutiles ; & ils pourront ſervir au moins en partie, au deſſein qu'on s'eſt propoſé. On n'auroit point penſé à rendre cet Ouvrage public par l'impreſſion, ſi on avoit pû le faire tomber autrement entre les

mains de ceux dont on déſire qu'il ſoit lû. On a même jugé que cela pourroit contribuër à le leur faire lire avec plus de ſoin, les piquant d'émulation afin qu'ils ne ſouffrent pas que ceux qui n'ont aucun droit ſur cet Ouvrage, en retirent plus d'avantages. Au reſte il n'eſt pas ſi propre à quelques Particuliers que pluſieurs n'en puiſſent profiter. Ainſi on s'eſt hazardé de donner à tout le monde ce qui peut ſervir à pluſieurs.

APROBATION.

NOUS ſouſſigné Docteur en Theologie de la Maiſon & Societé de Sorbonne, Cuſtode de Sainte Croix à Lyon, ay leu le livre intitulé *Entretiens ſur les Sciences.* A Lyon ce premier Juillet 1683.

COHADE.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Verſailles le 29. Janvier 1686. Signé JUNQUIERE : Il eſt permis à JEAN CERTE Marchand Libraire à Lyon, de faire Imprimer, vendre & debiter un Livre Intitulé, *Entretiens ſur les Sciences*, durant le tems de dix années, avec défences à tous Imprimeurs & Libraires, & autres perſonnes, de les faire imprimer, vendre & debiter, ſans le conſentement dudit Expoſant, à peine de trois mille livres d'amande, payable ſans dépôt, comme il eſt plus au long porté par leſdites Lettres.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris ce 19. Février 1686. ſuivant l'Arreſt du Parlement du 8. Avril 1683. & celui du Conſeil du 25. Octobre 1663. & 27. Février 1665. à la charge de

fournir par ledit Sieur Certe un Exemplaire dudit Livre, à la Communauté des Libraires de Paris.

Signé, ANGOT, Sindic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 5. Mars 1686.

ENTRETIENS SUR LES SCIENCES.

PREMIER ENTRETIEN.

NOUS ſommes faits pour connoître la verité ; mais le peché nous en a ſi fort éloigné en nous éloignant de Dieu, que nous ne pouvons l'atteindre qu'avec des difficultez d'autant plus grandes, que comme elle eſt le Soleil de nôtre ame, ſans elle nous ſommes dans d'épaiſſes tenebres, qui nous dérobent la vûë du chemin par où il faudroit marcher pour la trouver. Les hommes aiment mieux ſe repoſer dans leur ignorance, que de travailler pour en ſortir. Ils ſe laiſſent aller au poids qui les porte vers les objets ſenſibles, dont la connoiſſance s'accommode mieux avec cette foibleſſe qui vient du peché, & qui nous rend en quel-

que maniere incapables de nous élever à la contemplation des choſes ſpirituelles. De-là vient qu'il y a peu de perſonnes ſçavantes, ce qui eſt, comme S. Auguſtin le remarque, une preuve que nôtre nature eſt corrompuë, & un effet de ſa corruption.

Pluſieurs neanmoins gemiſſent dans les tenebres, dont nous meſſons enveloppez. Ils ſoûpirent aprés la verité : le travail ne les étonne point ; & il n'y a rien qu'ils ne faſſent pour la recouvrer, mais perſonne ne leur en montre le chemin ; & comme ces voyageurs qui ſe ſont égarez, aprés avoir couru tout le jour, reviennent le ſoir dans le lieu d'où ils etoient partis le matin ; on voit qu'aprés pluſieurs années d'étude, ils n'en ſçavent guere plus, que lors qu'ils ont commencé.

Les Sçavans mêmes ſe plaignent à la fin de leur courſe, qu'ils ſeroient alé plus loin, s'ils avoient d'abord connu le veritable chemin. Ils diſent qu'en marchant ils ont découvert des ſentiers qui leur auroient épargné beaucoup de peines. Il eſt évident que ſi on avoit attrapé une fois la bonne methode on feroit d'admirables progrés dans les Sciences. Auſſi il n'y a perſonne qui ne cherche des guides fidelles & éclairez ; mais ces guides ſont rares. Ceux qui ſe mêlent de conduire, ne ſont ſouvent que des compagnons de leur erreur. Ils menent dans les mêmes voyes où ils ſe ſont égarez.

Nous avons neanmoins d'excellens Ouvrages touchant la conduite des études. Quelques Auteurs en ont compoſé des Traitez. On a fait imprimer differens Recüeils, où l'on trouve des diſcours de la maniere

d'étudier chaque Science. L'importance du ſujet merite bien que ceux qui ont de l'amour pour les lettres contribuent à l'enrichir. C'eſt dans cette vûë que l'on publie ces Entretiens, dont voici l'Hiſtoire.

Un homme de qualité nommé Syneſe s'étoit retiré dans une ſolitude fort écartée, où il paſſoit les jours & les nuits dans la Priere, à la reſerve de quelques heures qu'il donnoit au travail des mains. Aminte attiré par l'odeur de la vertu de ce S. Homme avoit quitté le monde pour demeurer avec lui. Il y avoit trois ans qu'ils vivoient enſemble, lors que Theodoſe, intime ami d'Aminte, & compagnon autrefois de ſes études, le vint voir dans cette ſolitude, au retour d'un grand voïage qu'il venoit de faire. Cette ſolitude n'étoit qu'à une journée du chemin qu'il avoit pris pour retourner d'Italie en France. Les chaleurs étoient exceſſives, ce qui l'obligea de demeurer prés d'un mois avec ſon ami.

Theodoſe avoit avec lui un jeune Gentilhomme nommé Eugene, qui avoit conçû un extrême averſion des lettres, que les mauvaiſes manieres de ſes premiers Maîtres, lui avoient cauſée. Il eſt à preſent tres-ſtudieux. Ce fut dans la ſolitude d'Aminte qu'il commença d'aimer les livres, & ce furent les entretiens de ces deux ſçavans amis qui lui inſpirerent cét amour. Aminte aïant demandé à Theodoſe des nouvelles des Sçavans qu'il avoit vû dans ſes voïages, comme Theodoſe lui eut fait connoître que les habiles gens étoient rares en tout païs, cela leur donna lieu

& à l'un & à l'autre, de ſe plaindre que les lettres étoient peu cultivées. Syneſe témoigna de l'étonnement de leur plainte, & dit que l'étude n'étoit qu'un amuſement dangereux. Theodoſe & Aminte pour lui faire voir le contraire, firent un excellent diſcours de l'utilité & de la neceſſité de la Science. Ce diſcours toucha Eugene, & le changea ſi ſubitement, qu'à l'heure même il leur demanda avec inſtance qu'ils lui découvriſſent la maniere d'aquerir les connoiſſances dont ils lui avoient fait voir l'excellence.

Theodoſe & Aminte étoient des perſonnes de pieté, en qui l'amour pour les lettres n'avoit point refroidi la charité. Theodoſe prevenu qu'Eugene n'aimoit pas les lettres, ne s'étoit apliqué qu'à l'inſtruire des principaux devoirs de nôtre Religion. Il lui en avoit inſpiré les plus pures maximes, de ſorte que ce jeune homme avoit de grandes diſpoſitions pour le bien. Theodoſe l'aimoit, ainſi aiant reconnu avec Aminte que le deſir qu'il avoit d'étudier étoit ſincere, & qu'il l'avoit conçû par raport à la Religion, ils lui acorderent ce qu'il demandoit.

Deux rencontres firent qu'il n'y eut point d'étude, à la reſerve de la Medecine & du Droit, dont Aminte & Theodoſe ne parlaſſent; & que ſans deſſein, & comme par hazard, Eugene aprit dans leur entretien non ſeulement la maniere de regler ſes études mais encore ſes mœurs & ſa vie. Aminte fit voir à Theodoſe quelques amis qu'il avoit dans une Communauté d'Eccleſiaſtiques pieux & ſçavans, aſſez prés de ſa ſolitude. Dans les entretiens qu'ils eurent en ce lieu-là, Eugene y aprit la maniere de vivre ſainte-

ſſent dans la profeſſion qu'il a depuis embraſſée. Un Gentilhomme de ce voiſinage avoit une tres-belle Biblioteque : Aminte y mena Theodoſe & Eugene. Là à l'occaſion des livres & de l'ordre de cette Biblioteque, ces deux amis dirent pluſieurs choſes importantes touchant l'étude des Mathematiques, de la Philoſophie & de la Theologie.

Eugene avoit ſoin de recüeillir ce qu'il aprenoit dans chaque entretien. L'Hiſtoire que nous donnons eſt compoſée ſur ſes memoires ; c'eſt pourquoi comme il ne ramaſſoit que ce qui regardoit ſon deſſein, & qu'il retranchoit de ces entretiens tout ce qui s'y diſoit hors du principal ſujet, pluſieurs n'ont ni entrée ni ſortie.

Un des premiers entretiens d'Aminte & de Theodoſe fut ſur les lettres, comme nous l'avons dit. Aminte lui demanda des nouvelles des Sçavans qu'il avoit vûs dans ſes voïages : ce qu'ils avoient écrit ; & s'ils préparoient quelque ouvrage conſiderable. Theodoſe lui parla de pluſieurs, mais enfin, dit-il, c'eſt un ſujet d'étonnement de voir que de tant de perſonnes qui ſe donnent tout entiers à l'étude, il y en a ſi peu qui ſoient veritablement habiles, ce qui arrive ſans doute parce qu'ils ne marchent pas par le bon chemin. Cependant une Science fauſſe ou mediocre eſt beaucoup plus dangereuſe qu'une entiere ignorance. Les demi ſçavans font beaucoup de mal par leur orgueil, & par la liberté qu'ils ſe donnent de juger de ce qu'ils ne ſçavent pas. Un ignorant qui eſt ſage ſe défie de lui-même, & n'oſant parler de ce qu'il ignore, il ne s'expoſe point à tomber dans l'erreur

où ceux qui ne ſçavent les choſes qu'à demi, ſe precipitent par leur imprudence.

Ces deux amis marquerent le déplaiſir qu'ils avoient que les lettres étoient ou negligées, ou mal cultivées : que peu de perſonnes aimoient aſſez la verité pour ſe mettre en peine de la trouver : qu'auſſi-tôt que la recherche en étoit difficile, on l'abandonnoit. Aujourd'hui, dirent ils, on neglige les Langues ſans leſquelles on ne peut conſulter les Originaux. Qu'un Hiſtorien conte des fables, s'il plaît, on eſt content. Si on lit un Philoſophe on n'examine point s'il s'eſt trompé, on penſe ſeulement à ſe remplir de ſes opinions pour en parler dans l'occaſion. On ne lit que pour le plaiſir & pour paſſer le tems.

Syneſe fut ſurpris de ces plaintes. La Science, dit-il, ſeroit une bonne choſe, ſi elle nous faiſoit aimer Dieu en même tems qu'elle nous le fait connoître ; mais on le connoît & on ne l'aime pas. La Science en eſt facile ; le Ciel & la Terre nous inſtruiſent mieux que les Livres, & ſans une profonde connoiſſance de la Theologie, on peut aimer Dieu plus que ne font les plus Sçavans. En un moment on aprend ce qu'il faut ſçavoir : la Foi fait le reſte, & ſupplée aux connoiſſances qui s'acquierent par l'étude. Ainſi pourquoi ſe plaindre de la perte d'une choſe, dont on peut ſe paſſer, & qui eſt pour l'ordinaire un empêchement au ſalut ; Car enfin ou la Science remplit l'eſprit de vanité, ou elle le détourne de cette application que nous devons à Dieu. Le tems

nous eſt donné pour gagner le Ciel en ſervant Dieu. Quel ſervice rend à Dieu celui que l'ambition de ſçavoir cloüe ſur ſes Livres ? qui eſt toûjours brûlé d'une ſoif ardente de ſçavoir, qui ne s'éteint point. Auſſi-tôt qu'il a dévoré un Livre il court aprés un autre, ſans déſocuper ſon eſprit de toutes les bagatelles dont il eſt plein pour penſer à ſon ſalut. L'étude déſſeche ſon cœur & épuiſe tellement ſon eſprit qu'il eſt dans la Priere ſans onction & ſans aplication. Ce qui a obligé Dieu d'abandonner ſouvent les plus grands Docteurs à un ſens reprouvé, aprés quoi ils ſe ſont égarez en mille erreurs pernicieuſes & ridicules. Ce qui vous eſt un ſujet de plainte, m'eſt donc avec juſtice un ſujet d'action de graces envers la Divine Bonté ; qui retire les Hommes d'une ocupation qui eſt mauvaiſe ſelon que ſa Parole nous en aſſûre.

Theodoſe dit, que puiſque l'ordre demandoit qu'au moins on emploiât les premiéres années de la vie à l'étude, on pouvoit ſe plaindre de la confuſion avec laquelle on le fait ; vû qu'une perſonne habile peut rendre de grands ſervices à l'Egliſe & à l'Etat. Celui, ajoûta-t'il, qui vit ſeparé du reſte des Hommes & ſans vocation de Dieu pour ſe mêler de leurs affaires, ni de leur inſtruction, peut bien ſe paſſer de Sciences, & aquerir dans la lecture de quelques Livres de pieté, les connoiſſances neceſſaires pour vivre ſaintement & ſans dégoût ; Pourveu neanmoins qu'il ait quelque ocupation exterieure qui le retire d'avec lui-même, quand il n'eſt point avec Dieu dans la Priere ; car nôtre eſprit, ſe dévore lui-même quand il a trop de tems

pour faire atention à ſoi, & qu'il ne ſe preſente aucune autre penſée à laquelle il s'atache.

Mais revenons à celui que nous ſupoſons être engagé dans le monde par l'ordre de Dieu, & chargé de l'inſtruction du Publiç. On ne peut conteſter que les Sciences ne lui ſoient neceſſaires; & qu'il n'y en a aucune dont il ne puiſſe faire un excellent uſage dans le commerce de la vie. Je le pourrois démontrer ſi je ne craignois pas de vous ennuier par un trop long diſcours ſur des matiéres qui ne vous plaiſent pas.

Ne craignez pas, dit Syneſe, j'eſtimerai la Science ſi vous me faites voir qu'elle n'eſt pas hors d'uſage dans le Chriſtianiſme, & qu'il eſt de l'ordre de Dieu qu'il y ait des perſonnes qui étudient par profeſſion.

Theodoſe fit voir que l'ignorance eſt une peine du peché originel. Qu'Adam lorſqu'il étoit innocent ſçavoit toutes choſes, qu'il connoiſſoit la Nature, dont la Science ne pouvoit être mauvaiſe, vû que dans l'état où nous ſommes, nous ne pouvons nous élever à la connoiſſance du ſouverain Etre, qui eſt invisible, que par la conſideration des objets viſibles. Il fit voir combien il étoit important de connoître ſon ame, de ſonder ſes inclinations, qui font apercevoir ſon immortalité, & qu'elle eſt faite pour quelque choſe de grand. Outre que la ſcience que nous pouvons avoir de Dieu ſur la terre, & de la Morale, étoit renfermée dans l'eſprit & dans le cœur & qu'il ny avoit qu'à la développer. Ajoûtons, dit-il, que nous avons tant de raport avec les Etres naturels, par le moïen du corps avec lequel nous ſommes unis, que je ne connois point d'emploi dans la vie dont on ne s'a-

quite plus aiſément & plus utilement pour ceux que l'on ſert, quand on eſt un peu Phiſicien, c'eſt-à dire, qu'on n'ignore pas la Nature.

Theodoſe avoüa que la connoiſſance de Dieu, qui eſt neceſſaire pour l'aimer & pour le ſervir, ſe pouvoit aquerir avec peu de travail; que la Foi étoit une excellente maîtreſſe, qui inſtruiſoit en un moment de ce que l'on devoit ſçavoir : que le *Je crois* des Chrétiens, étoit une clef pour entrer tout d'un coup dans la Science du ſalut; mais il parla d'une maniere extrêmement animée contre ceux qui ne ſe contentans pas de demeurer dans le rang des ſimples Fidelles, c'eſt-à-dire, de ceux qui croïent ce qu'ils ne peuvent ſçavoir, s'élevent au deſſus de ceux qui ſçavent, & de diſciples ſe font maîtres ſans en avoir la Science. Il diſoit qu'on ne pouvoit exprimer le deſordre que cauſent dans l'Egliſe ceux qui ont la temerité d'enſeigner ce qu'ils ignorent, & de décider ſur des points où ils ne voïent goute. Il deſcendit dans un grand détail, & montra combien il falloit avoir de ſcience pour inſtruire les autres, ſoit dans les Ecoles, ſoit dans le Tribunal de la Penitence, ſoit dans les Chaires des Egliſes. Qu'il ne s'agiſſoit pas de debiter ſes propres penſées : Que le caractere d'un veritable Theologien étoit de ne propoſer que les ſaintes Ecritures, & de ne les expliquer que dans le ſens qu'elles ont été expliquées par les ſaints Peres ? Qu'il ne devoit rien enſeigner qui fut nouveau, mais ſur chaque queſtion en remontant par tous les ſiecles, & en ſuivant le fil de la Tradition, raporter quelle a été la penſée des Peres, & quel eſt le conſentement univerſel de l'Egliſe. Sans cela, dit-il,

au lieu d'un remede on donne du poiſon. On remplit l'eſprit des hommes d'opinions fauſſes & temeraires, ce qui eſt bon on l'apelle mauvais & mauvais ce qui eſt bon. Si l'Eſprit de Dieu ne ſuſcitoit des perſonnes ſtudieuſes, qui ont ſoin de fouiller dans les Treſors de l'Antiquité pour en tirer la verité, les faux Sçavans brouilleroient toute l'Egliſe, & les Heretiques triompheroient.

Combien de mal font les Juges eccleſiaſtiques, & les Confeſſeurs qui ne ſont pas inſtruits de la diſcipline. Qui jugent & qui décident de tout par leurs caprices, leurs préjugez, ou par la coûtume. Qui ne conſultent point quelle a été la conduite de l'Egliſe, s'en informant des ſaints Peres qui en ſont les témoins & les obſervateurs. Les Empoiſonneurs qui prennent la qualité de Medecins, ſont-ils plus coûpables que les Predicateurs, qui au lieu de nous prêcher la morale de l'Evangile, ne nous raportent que leurs fantaiſies, que des maximes corrompuës, & une doctrine opoſée à celle que les Peres nous ont enſeignée?

Syneſe répondit qu'il n'avoit point pretendu parler de ceux qui étoient dans ces grands emplois, dont perſonne ne devoit ſe charger qu'aprés s'être fortifié long-tems dans l'étude des Ecritures, & de leurs Interprêtes. Mais, dit-il, tous les Sçavans ne bornent pas leur ſcience à celle qui eſt neceſſaire aux Theologiens, aux Confeſſeurs & aux Predicateurs. Ils y mêlent des recherches curieuſes, qui me ſemblent peu utiles. Je dis, qui me ſemblent, car je n'ai pas aſſez de connoiſſance des Lettres pour en Juger; & de la maniére que vous avez commencé, je ne doute point que vous ne me faſſiez apercevoir qu'on peut fai-

re uſage de ce qui me paroiſſoit inutile dans les Sciences. Je vous écoûte avec plaiſir.

Ces deux ſçavans amis ſe ſouvenoient de pluſieurs Paſſages des Peres, qui ont loüé les Sciences humaines, faiſant voir qu'on en peut faire un auſſi ſaint uſage que celui que Moïſe fit de ce qui ſervoit à la vanité des Femmes d'Iſraël, qu'il emploïa pour les ornemens du Tabernacle. Ils raportérent quelques-uns de ces Paſſages où les Peres nous avertiſſent que comme les Iſraëlites avoient dépoüillé les Egyptiens des richeſſes qu'ils poſſedoient injuſtement, nous devions enlever aux Païens leur éloquence, & la connoiſſance qu'ils avoient des beaux Arts, & s'en ſervir contr'eux, ainſi que David coupa la tête à Goliath avec la propre épée de ce Geant. Arminte & Theodoſe montrérent enſuite, parcourant tous les ſiécles, que les grands Docteurs, que Dieu avoit mis dans l'Egliſe comme des flambeaux pour éclairer les Fidelles, n'avoient point ignoré les Arts. Ils firent remarquer à Syneſe que l'Ecriture loüe Moïſe *d'avoir été inſtruit dans toute la ſageſſe des Egyptiens.*

Dans l'état où nous nous trouvons, dit Theodoſe, la neceſſité nous oblige de donner une partie de la vie à l'étude. Nous ne ſommes plus dans ce premier âge du monde, où tous les hommes ne faiſoient qu'une famille, & ne parloient qu'une même Langue. La Terre eſt à preſent partagée en differentes Nations, qui depuis la confuſion que Dieu mit entre ceux qui entreprirent d'élever la tour de Babel, ont leur Langue particuliére; de ſorte que ſi l'on veut entretenir quelque commerce avec les Hommes de differente Na-

tion, il faut ſçavoir les Langues étrangéres. Ceux qui trafiquent avec les Perſans ſont obligez pour bien faire leurs affaires d'entendre & de parler la Langue Perſane. Chaque Profeſſion a une Langue particuliére. La Langue de la Guerre dans l'Europe eſt l'Allemand. Celle de la Religion eſt le Latin, nos Priéres & nos Liturgies ſont Latines. Celle des Sciences eſt le Grec, parcequ'elles viennent pour la plus grande partie de la Grece. Celle des Ecritures eſt l'Hebreu, dont les Theologiens ne peuvent ſe paſſer, puiſque c'eſt dans cette Langue que le ſaint Eſprit nous a parlé dans l'Ancien Teſtament, & que dans le Nouveau, les Ecrivains ſacrez qui ont écrit en Grec, ſont pleins d'Hebraïſmes, c'eſt-à-dire, de maniéres de parler qu'on ne peut bien démêler ſans ſçavoir l'Hebreu.

Qu'on ne diſe point, dit Theodoſe, que les excellens Livres écrits dans des Langues étrangeres, ont été traduits en la nôtre; c'eſt tout autre choſe de voir ſoi-même & de voir par les yeux d'autrui. La verité s'altere en s'éloignant de ſa ſource, & ſe gâte, pour ainſi dire, en paſſant par tant de mains. Chaque Langue a un tour qui lui eſt particulier, & qu'on ne peut bien exprimer dans une autre langue. Ce qui fait que les plus belles verſions ſont, toûjours imparfaites. Outre cela quoi-qu'un Auteur ſoit exact & qu'il prenne ſoin de ne rien dire qui ſoit équivoque, il lui échape toûjours quelque expreſſion capable de pluſieurs ſens. Le Traducteur ne s'atache qu'à un ſens. Il repreſente l'Original par l'endroit par lequel il l'a vû. Il l'explique comme il l'a entendu. Ainſi il

détermine ce qui n'eſt point déterminé ; de ſorte qu'en liſant ſa verſion, on y voit ſes penſées plûtôt que celles de l'Auteur. Il n'y a guere de Traducteur qui conſerve entiérement le ſens de l'Original. Il le reſſerre, ou il l'étend : il l'explique ſelon qu'il l'a conçû, ou qu'il trouve des termes pour s'exprimer. Car ſouvent on eſt obligé de s'acommoder à la pauvreté de la Langue dans laquelle on parle. Ainſi la connoiſſance des Langues eſt abſolument neceſſaire à ceux qui aiment la verité, qui ne ſe contentent pas du raport qu'on leur en fait, & qui la veulent voir de leurs propres yeux.

Ajoûtons que la condition des Hommes étant bien differente de celle des Anges, qui ſe communiquent comme il leur plaît, leurs penſées ; nous ne pouvons nous faire entendre que par la parole. Il ne la faut donc pas negliger : Elle eſt le flambeau de nôtre ame. Quelque éclat qu'aïent nos penſées, elles ne peuvent paroître qu'à la faveur de la lumiére de l'éloquence. Tous nos illuſtres Docteurs ont été éloquens ; ſans quoi ils n'euſſent pas été capables d'inſtruire ou de vive voix, ou par leurs écrits qui nous ont conſervé leurs penſées.

Dans les premiers ſiécles, dirent Theodoſe & Aminte, on pouvoit ſans étude aprendre de ſa nourrice tout ce qui s'étoit fait depuis la naiſſance du monde. Depuis ce tems il y a une infinité de choſes qui ſe ſont paſſées qu'il faut neceſſairement aprendre de l'Hiſtoire. Ils firent une admirable peinture d'un Homme qui la poſſede, & qui étant par ſon moïen, de tous les ſiécles & de tous les Païs,

ſçait ce qui s'eſt fait, & ce qui s'eſt dit par toute la Terre & dans tous les tems, auſſi bien que ce qui ſe paſſe dans ſa famille. Ils firent voir l'uſage de ces connoiſſances. Ils montrerent, s'arrêtant particulierement à ce qui touche de plus prés la Religion, que les moindres petites connoiſſances que l'on a de quelque fait dans l'antiquité, ſervoient à l'éclairciſſement & à la déciſion de points tres-importans dans la Theologie. Dans les Annales ſacrées les Hiſtoires profanes y ſont miſes en uſage, auſſi bien que les ouvrages des Peres de l'Egliſe. Un homme, dirent ils, qui auroit vécu depuis Adam juſques à nous dans une égale vigueur & fermeté d'eſprit, aïant eu part à tout ce qui s'eſt fait, aïant été par tout, ne jugeroit-il pas mieux de toutes choſes? Il ne ſe laiſſeroit pas ſurprendre comme nous le ſommes, par ces accidens qui ſont extraordinaires à nôtre égard, mais qui ſont arrivez mille & mille fois. Il développeroit ſans peine les choſes qui nous ſont obſcures, parce que leur principe eſt caché dans l'oubli des ſiécles paſſez. Une ſi longue experience lui donneroit des avantages admirables. L'Hiſtoire & la Geographie ſupléent à cela, & elles forment cét Homme, qui eſt de tous les ſiécles & de tous les Païs, ce que la Nature n'a pû faire.

Aminte dit des Mathematiques, qu'elles donnoient une entrée facile dans toutes les Sciences, qu'elles formoient l'eſprit, qu'elles l'accoûtumoient à raiſonner juſte, & à penetrer dans les choſes les plus cachées, lui fourniſſant des modeles de veritez claires, de demonſtrations exactes, & d'une parfaite methode. Il fit voir que ceux qui ſont

exercez dans la Geometrie ſont beaucoup plus exacts, & plus capables d'une attention forte, & que ſans parler des Arts, qui ne ſe peuvent paſſer du ſecours des Mathematiques, cette Science avoit été neceſſaire à la Religion pour celebrer les Fêtes, ſelon les apparences & les mouvemens des Aſtres, dans le tems que Dieu avoit ordonné.

Auſſi les Peres l'ont loüée. L'Ecriture parle avec éloge de cette Science que Moïſe avoit appriſe des Egyptiens, & Daniel des Chaldéens. On ſçait que ces peuples en ſont les inventeurs, qu'ils ſont les premiers qui ont étudié les Mathematiques. Vous voyez donc, dit Aminte à Syneſe, que l'on ne peut blâmer les Sciences ſans faire tort à la gloire des Saints qui les ont loüées.

Je ſouhaiterois, dit Syneſe, que tout le monde fût ſçavant, ſi on faiſoit cét uſage de la Science que vous marquez. Mais il en eſt de même que des viandes qui nourriſſent ceux qui ſe portent bien, & qui chargent l'eſtomac des malades. La Science, qui ſeroit la nourriture de l'ame, ſi elle ſe portoit bien, l'enfle à preſent, ſaint Paul le dit: *Scientia inflat.* Cela n'étoit pas à craindre dans les Peres de l'Egliſe, qui avoient encore plus de feu que de lumiere. La charité regloit en eux le deſir de ſçavoir, & le conduiſoit vers le Ciel. Je n'ai jamais douté qu'une pieté éclairée ne puiſſe rendre de grands ſervices à l'Egliſe. Les Docteurs en ſont les étoiles que Dieu lui a données; comme il a mis au Ciel le Soleil & la Lune pour être la lumiere de la Terre.

Nous loüons la Science, dit Aminte, lors qu'elle eſt placée dans une ame qui aime

Dieu, qui eſt la verité, & par conſequent le veritable objet de la Science. La Philoſophie me paroît admirable dans les écrits d'un Philoſophe chrétien, comme dans ſaint Juſtin Martir; qui ſçait confondre la Philoſophie païenne. Je loüe la parfaite connoiſſance de l'Antiquité dans ſaint Clement Alexandrin, lors que je vois qu'il démontre ſi clairement aux Païens, l'antiquité & la verité de la Religion du Dieu vivant, & en même tems la vanité & la fauſſeté de leur Religion, par le témoignage de leurs Poëtes, de leurs Hiſtoriens & de leurs Philoſophes, qu'il avoit lûs avec plus de ſoin qu'il ne paroît qu'aucun Auteur païen ait jamais fait. Je loüe l'ardeur pour l'étude dans un Origene, lorſque je remarque que c'étoit le deſir qu'il avoit d'éclaircir l'Ecriture, qui lui avoit fait entreprendre de ſi grands travaux; & que ce n'étoit que pour combattre les Païens qu'il s'étoit inſtruit ſi profondement de tout ce qu'ils pouvoient ſçavoir. L'éloquence des Gregoires, des Baſiles, des Chryſoſtomes, eſt ſainte, quoiqu'il ſoit évident qu'ils ſe ſont formez ſur l'éloquence des anciens Orateurs Grecs; à l'étude deſquels ils avoient donné les premieres années de leur vie: parce que ce n'étoit que pour la décoration de l'Egliſe qu'ils employoient l'or d'une élocution ſi riche.

L'Egliſe Latine, a eu ſes Docteurs de qui nous pouvons apprendre quel uſage on peut faire de la Science. Tertullien n'ignoroit rien. Combien ſa Science a-t'elle été utile à l'Egliſe? ſaint Cyprien qui le liſoit aſſidûment, & qui l'appelloit ſon Maître, y avoit pris cette éloquence forte, où l'Egli-

ſe trouve encore aujourd'hui des armes contre ceux qui violent ſa diſcipline. Qui pourroit ignorer les grands avantages qu'elle a reçûs de l'érudition de ſaint Jerôme ? Elle remercie Dieu, le jour de la Fête de ce Saint, de le lui avoir donné pour lui expliquer les divines Ecritures. Les écrits de ſaint Auguſtin feront toûjours la conſolation de tous ceux à qui la connoiſſance de la verité eſt un mets délicieux. Ces vives lumieres, qui brillent dans les ouvrages de ce ſaint Docteur, éclaireront toûjours l'Egliſe, & diſſiperont les tenebres que le pere du menſonge tâchera de répandre dans l'eſprit des hommes. On ſçait que des lumieres ſi pures ne peuvent partir que de celui qui en eſt la ſource ; mais comme Dieu fit, par ſa providence, que Moïſe & Daniel, qu'il deſtinoit pour conduire ſon peuple, furent inſtruits par les plus habiles Philoſophes & les plus ſçavans Mathematiciens de la terre ; auſſi il conduiſit Auguſtin de maniere, que dans le tems même qu'il ne penſoit point à Dieu, il étudia les Platoniciens, qui le rendirent capable de comprendre & de goûter les choſes ſpirituelles, & lui donnerent cette élevation d'eſprit qui lui eſt particuliere, & qui le fait regarder comme l'aigle des Theologiens.

Aminte, en penſant à ces grands Docteurs de l'Egliſe, qui faiſoient encore aujourd'hui ſa force & ſa gloire, entra dans un ſaint zele, & dit, en pouſſant un ardent ſoûpir ; Quoi, ne comprendra-t'on jamais que la ſolide pieté conſiſte à ſe donner à Dieu pour être l'inſtrument de ſes volontez ; & que le principal devoir du Chrétien eſt de ſe mettre en état de travailler ſelon la meſure des for-

ces que Dieu lui donne aux ouvrages auſquels la Providence le deſtine ? Un Gentilhomme qui ſçait qu'il eſt né pour défendre l'Etat & ſervir à la gloire de ſon Prince, fait tous les exercices de la guerre dés ſa tendre jeuneſſe. Il n'oublie rien de ce qui peut faire un ſoldat genereux & adroit : Et parmi tant de perſonnes qui font profeſſion de ſe conſacrer au ſervice de l'Egliſe, à peine trouvera-t'on dans des Provinces entieres une perſonne qui travaille ſerieuſement à ſuivre de prés les exemples de ces illuſtres défenſeurs de l'Egliſe ; qui ſoûpire jour & nuit, comme un ſaint Auguſtin, brûlant d'amour pour la verité ; qui ſe plaigne de ſes tenebres, & qui demande à Dieu d'en être delivré ; qui n'épargne rien pour s'inſtruire ; qui paſſe les nuits entieres dans le travail ; qui entreprenne par un eſprit de penitence des études dificiles & rebutantes, comme eſt l'étude des Langues, à l'imitation d'un ſaint Jerôme qui étudia l'Hebreu, ainſi qu'il le témoigne, pour domter la revolte de ſa chair. Tant de jeunes gens perdent leur tems, qui pourroient être un jour des Chryſoſtomes, des Baſiles, des Gregoires ? Tant de tems s'écoule & ſe perd, qui pourroit être emploïé à la lecture de l'Ecriture, des Peres ! Et ſi ces études ſont trop difficiles pour les premieres années, au moins ſi on s'appliquoit aux Sciences profanes, on ſeroit enſuite capable d'en profiter, comme on fait Moïſe & Daniël, les Baſiles, les Gregoires, les Chryſoſtomes, les Auguſtins.

L'Egliſe auroit-elle été déſolée, comme elle le fut dans le ſiécle paſſé, lors que ſes propres enfans lui firent une ſi cruelle guer-

re, ſi ceux qui demeurerent fidelles euſſent été capables de la défendre ? Elle ſe trouva attaquée pendant la nuit, lors que perſonne n'avoit les armes à la main, & qu'on ne ſçavoit pas même où en trouver. Ceux qui demeurerent en ſon ſein, firent ce que devoient faire de bons enfans ; mais ſi tous les Eccleſiaſtiques, au moins ſi le plus grand nombre, avoient été inſtruits de ſes ſentimens, s'ils avoient eu ſoin de lire ſes titres, c'eſt à dire les pieces juſtificatives de ſa doctrine, les témoignages que les anciens Peres rendent à la verité de ce qu'elle pratique aujourd'hui, qu'ils ſe fuſſent trouvez préparez pour leur faire voir que les erreurs qu'ils avançoient, avoient été condamnées depuis pluſieurs ſiécles ; qu'ils euſſent étudié avec plus de ſoin les Ecritures ; qu'ils euſſent été plus habiles dans les Langues ſaintes ; que l'antiquité Eccleſiaſtique leur eût été plus connuë, le menſonge auroit-il oſé paroître ? Et s'il avoit paru, la Science ne l'auroit-elle pas d'abord chaſſé par ſes lumieres ? Mais helas ! l'Egliſe étoit alors comme une bonne veuve dont les enfans étoient libertins & negligeans, n'aïant eu aucun ſoin de s'inſtruire des propres interêts de leur famille, de foüiller dans leurs papiers, d'apprendre à ſe défendre ; ainſi ils ſe laiſſoient enlever leur propre bien par de méchantes chicanes.

Auſſi quand le Clergé ſe réveilla, qu'on eut reconnu le deſordre qu'avoit cauſé l'ignorance, & combien il eſt important que l'Egliſe ait des perſonnes d'un rare ſçavoir ; on vit enſuite l'erreur, qui avoit pris naiſſance dans la nuit, ſe diſſiper dans le

nouveau jour que l'étude rendit à l'Egliſe. Les Peres du ſaint Concile de Trente crurent ſi bien que l'ignorance dans les Paſteurs & dans les Peuples étoit un des maux auquel il faloit le plus promtement remedier, que le premier Decret de la réformation qu'ils firent, fut pour r'animer l'étude. Ils n'oublierent rien pour cela.

On me dira peut-être, que l'Hereſie eſt terraſſée. Plût à Dieu que de cette hidre il n'en pût jamais renaître aucun nouveau monſtre ! Il n'y a pas ſujet de l'eſperer. Les Hereſies ſont à l'Egliſe, ce que Carthage a été aux anciens Romains. Il eſt à craindre que l'Hereſie étant ruinée, l'on ne rentre dans le ſommeil dont elle nous avoit fait ſortir ; & que l'ennemi qui eſt maintenant en fuite, & erre par les deſerts, enragé de ſe voir chaſſé de la maiſon dont il s'étoit rendu le maître, n'y retourne lors qu'il verra qu'on ne s'y met point en état de le repouſſer. Ce n'eſt point ici une crainte imaginaire. Je voi le panchant de preſque tout le monde. Il y a encore, pour ainſi dire, une aparence d'étude qu'on garde. C'eſt encore la mode de faire une certaine courſe ; mais ce n'eſt qu'une aparence ou une feinte. On ne cherche que des titres d'honneur. Vous ne voïez preſque perſonne qui étudie à fond les Ecritures, qui ait aſſez de connoiſſance des Langues pour cela ; qui entreprenne avec conſtance une lecture exacte de toute l'Antiquité ; qui ſuive les ſiecles de l'Egliſe, & qui ne laiſſe pas échaper un fait ſans l'examiner ;

qui liſe les Peres de l'Egliſe dans leur propre ſource ; qui tâche d'en penetrer la doctrine, d'en prendre l'eſprit, pour voir dans toutes les matieres conteſtées, ce qu'en jugeroient aujourd'hui ces ſaints Docteurs, ſi Dieu les faiſoit renaître parmi nous ; c'eſt à dire, pour s'accoûtumer à parler & à penſer comme eux.

Qu'on ne me diſe point que ces études ſont trop fortes ; qu'elles ſont trop peſantes. L'amour ne ſent point le poids de ce qu'il prend plaiſir de porter. Nous aurons des Auguſtins & des Jerômes dans l'Egliſe, quand nous aurons des perſonnes qui auront le même amour pour la verité. Mais où trouver le tems qui eſt neceſſaire pour faire de ſi longues études ? Ces grands Docteurs l'ont bien trouvé parmi les rigueurs de la penitence, les grandes prieres, & les ocupations de la charité. Saint Auguſtin étoit continuellement ocupé à terminer des procés, à conſoler les afligez, à regler ſon Dioceſe ; & cependant il a tant lû, il a tant medité, il a tant écrit. On a du tems quand on le regle, quand on en fait un bon uſage. Si celui-là avoit donné à l'étude d'un Pere de l'Egliſe, les momens qu'il a emploïez en des viſites inutiles, ſous pretexte de devotion ; à entendre trois fois la ſemaine des perſonnes faineantes qui lui viennent faire perdre le tems ſous prétexte de demander pardon à Dieu, il ſe ſeroit rendu habile dans le Pere qu'il auroit choiſi. Il en ſeroit plein, & nous aurions en ſa perſonne un ſaint Auguſtin, ſi c'étoit ce Pere auquel il ſe fût apliqué.

Il ne s'agit pas de force de bras pour ſervir l'Egliſe ; c'eſt par l'eſprit, & non par les mains qu'on peut travailler pour elle. Et qu'eſt-ce qui peut faire l'eſprit que les Lettres lors que l'on les étudie en cette vûë ? Que, par exemple, on n'étudie pas la Geometrie pour tirer des lignes, mais pour s'acoûtumer à raiſonner juſte. A peine trouve-t'on un homme, c'eſt à dire une perſonne, dont le ſens ſoit droit, qui ſçache raiſonner, qui conçoive les choſes nettement, qui en juge bien ; qui ait l'ame forte, qui mépriſe les bagatelles, qui ne s'étonne de rien, & qui par l'experience qu'il a aquiſe par lui-même, ou en liſant l'Hiſtoire, aperçoive d'abord où les choſes peuvent aller, & par conſequent, qui puiſſe prendre des meſures juſtes, ou donner des conſeils utiles.

On ſe plaint tous les jours qu'il n'y a rien de plus rare qu'un homme capable de gouverner. Qui eſt-ce qui donne cette capacité que la connoiſſance des maximes ſolides qu'on pourroit puiſer dans pluſieurs excellens ouvrages des Peres, pour ne point parler de ceux que des Païens judicieux ont écrit ? Les Superieurs ne devroient-ils pas avoir continuellement entre les mains les livres de ſaint Chryſoſtome du Sacerdoce, le Paſtoral de ſaint Gregoire le grand, les livres de la conſideration que ſaint Bernard a adreſſé au Pape Eugene. Ce qui fait encore plus que les livres c'eſt l'habitude de n'agir qu'avec raiſon, de ſorte que l'on n'en ſoit que l'organe, c'eſt à dire que les Inferieurs aperçoivent que leur Superieur ne preſcrit que ce que la raiſon ordonne. Comment pourroient-ils donc lui reſiſter ; mais auſſi comment

comment ſe ſoumettre, quand la liberté n'eſt point contrainte à un homme qui n'a aucun principe : à qui pour obéïr aujourd'hui il faut faire tout le contraire de ce qu'il avoit ordonné deux jours auparavant : qui n'agit que par humeur ; & qui par conſequent n'a aucune uniformité dans ſa conduite. Un bon Superieur c'eſt la raiſon incarnée ſi je puis parler ainſi ; c'eſt-à-dire que ce doit être un homme qui ne diſe à ceux qui ſont ſous ſe conduite que ce que la raiſon leur dit interieurement ſans qu'il y faſſent atention ; & dont les actions ſoient une expreſſion fidelle de tout ce qu'elle veut qu'on faſſe ; enſorte que ſa vie auſſi bien que ſes paroles puiſſent tenir lieu de la raiſon. Je veux dire qu'en écoutant ce qu'il dit ſe ſoit écouter la raiſon ; & le pratiquer que de ſuivre ſes exemples. Ainſi de quelle importance eſt-il pour les compagnies, pour l'état, pour l'Egliſe, que dans l'inſtruction de la jeuneſſe on s'aplique particuliérement à lui former le jugement, l'eſprit & le cœur.

Aminte reprenant ce qui regardoit l'amour des Letres ajoûta, qu'il en étoit de l'Egliſe & des Compagnies particuliéres comme des Etats. Lorſqu'un Empire eſt floriſſant, les Letres y fleuriſſent. Jamais Rome n'a été plus puiſſante & plus polie, que ſous Auguſte. Les Romains perdirent la gloire avec les bonnes Letres. Jamais la France n'a été plus forte que dans ce Siécle où elle a été la plus ſçavante. Le vice eſt toûjours entré dans les Communautez avec l'ignorance ou lorſqu'on n'y a entretenu qu'une Science moins eſtimable que l'ignorance, une Science de mots, de vaines ſubtilitez, une Philoſophie ſans raiſon, une Theologie ſans Ecriture, ſans

Conciles, & ſans Peres de l'Egliſe.

Quand on ſcroit la moitié du jour dans un Chœur, à quoi paſſera-t'on le reſte du tems ? Et ſi on n'a point d'amour pour la verité, qu'on ne trouve point de goût dans l'Ecriture, qu'aimera-t'on, & à quoi prendra-t'on plaiſir ſans violer les Loix de la Religion ? On voit bien ce qui doit arriver, & ce qui arrive éfectivement tous les jours. Auſſi les Chefs des Compagnies ont toûjours reconnu l'importance d'ocuper ceux qu'ils gouvernent, & de leur inſpirer de l'amour pour les Lettres. Le ſecret de ceux qui veulent animer les Etudes, c'eſt d'y mettre quelque aſſaiſonnement. Il faut du ſel pour réveiller l'apetit. C'eſt pourquoi l'on a tort de condamner ſeverement toutes les Etudes curieuſes. Sans doute qu'il les faut régler ; mais c'eſt par elles qu'on eſt atiré à l'Etude, & qu'on commence d'aimer la Science. Pour moi je me ſouviens qu'étant jeune je n'aimois pas les Lettres. Je ne trouvois point de goût dans de certaines Régles latines qu'on me forçoit d'aprendre par memoire. Je tombai aprés quelques années entre les mains d'un Maître qui n'étoit pas fort habile homme ; mais qui s'apliqua à m'aprendre l'Hiſtoire romaine, & un peu de Geographie. Je concevois ce qu'il me diſoit. Je commençai donc d'aimer l'Etude qui m'étoit auparavant tres-deſagreable. Un de mes amis, qui paſſe avec ſujet pour un des plus beaux eſprits de ce Siécle, avoit été extraordinairement rébuté de l'Etude juſqu'à ce que par hazard le traité de l'homme de Deſcartes, qui eſt fort court, lui tomba entre les mains, & qu'il le lut l'eſprit & la clarté de cet Auteur lui donnérent de la curioſité : Cette lecture fut pour

lui un ſel qui lui fit aimer l'Etude, où depuis ce tems-là il a fait de ſi grands Progrés.

Ce diſcours changea tout d'un coup Eugene. Ses inclinations ſe tournérent plus fortement vers l'Etude qu'elles n'en avoient été éloignées. Il ſe plaignit de ſes premiers Maîtres qui lui avoient donné de l'averſion pour les Lettres, dans un tems où il n'étoit pas encore capable de les aimer. Il dit que la rigueur avec laquelle ils le traitoient, lui avoit rendu les Sciences odieuſes, qu'il n'avoit rien conçû dans ce qu'on lui avoit voulu enſeigner, qu'on lui acabloit l'eſprit de mots barbares; de ſorte, que je me regardois alors, diſoit-il comme un eſclave qu'on veut punir, qu'on aplique à des ouvrages qui n'ont point d'autre uſage que de tourmenter celui qui les fait. L'on ne m'a donné aucune ouverture pour l'Hiſtoire, pour la Geographie, pour les Mathematiques; ainſi, dit il, en s'adreſſant à Theodoſe, ne jugez pas de moi, parceque j'ai été. Les chaleurs de l'Eté vous obligeront de faire ici quelque ſejour, ſoufrez que j'interrompe les converſations que vous devez avoir avec Aminte, & que dans certains momens je m'adreſſe à vous deux, pour aprendre les moïens d'aquerir ces connoiſſances dont vous m'avez fait voir la neceſſité.

II. ENTRETIEN.

THEODOSE craignant qu'une vaine curioſité n'inſpirât à Eugene cette nouvelle paſſion pour les Lettres, qu'il faiſoit paroître crut en devoir moderer l'ardeur. Il lui dit donc que l'Etude n'étoit pas utile à tout le monde, qu'elle avoit été dangereuſe à pluſieurs perſonnes à qui elle avoit enflé & gâté l'eſprit : que la plus grande partie de ceux qui étudient, ne recherchoient les Sciences que pour en faire montre, qu'ainſi leurs travaux leur étoient inutiles ; car enfin quelque habile homme qu'on ſoit, l'on ne peut avoir qu'un petit nombre d'adorateurs ; & de quelle utilité ſont ces adorations ? Un Homme que l'aplication trop violente à l'Etude a fait malade, & que le peu de ſoin qu'il a eu de ſes affaires a reduit dans une grande pauvreté, parmi des perſonnes qui le négligent ou le mépriſent, ce qui eſt le ſort ordinaire des Gens de lettres ; paſſera-t'il pour heureux ? Il eſt bien, je le veux, dans l'eſprit de quelques ſçavans Anglois, Alemans, Italiens, dont les uns parlent de lui avantageuſement dans les Païs étrangers, les autres citent ſes Ouvrages avec éloge : mais ces loüanges qui à peine viennent juſques à lui, le délivrent-elles de ſes maladies ? lui donnent-elles de quoi dîner ? & le peuvent-elles aſſûrer contre les rigueurs des jugemens de Dieu, qui ne donnera jamais une recompenſe auſſi ſolide qui eſt ſa gloire à un eſprit vain, qui n'a point eu d'autre fin dans ſes travaux que d'être bien dans

l'eſprit de quelques Sçavans, & de paſſer pour habile Geométre, pour Philoſophe, ou pour Theologien ?

Aprouveriez-vous, repartit Eugene, que je paſſaſſe la vie dans de vains amuſemens, & dans les divertiſſemens du monde ? c'eſt-à-dire, que je fuſſe le compagnon du deſordre de la plus grande partie de ceux de mon âge & de ma condition. Je ne me ſens pas atiré dans une Solitude où la ſeule priére faſſe mon ocupation. Que puis-je donc faire de meilleur pour paſſer quelques années qui me reſtent de la jeuneſſe, que de m'emploïer à connoître ce que je dois ſçavoir, & ce qui me rendra utile dans quelque condition où je me puiſſe trouver?

Ces ſentimens ſont juſtes, dit Aminte, & ils ſont neceſſaires pour réüſſir dans les Letres. Pluſieurs n'avancent point & ſe perdent en étudiant, parceque l'orgueil & la curioſité ſont le ſeul motif qui les anime. Ceux qui ſont eſclaves de la vaine gloire, ne recherchent dans les Sciences que ce qui les peut élever au deſſus des autres, & les faire remarquer. Ils n'étudient que les choſes où les Hommes ont ataché de la gloire, ainſi ils négligent ce qui eſt neceſſaire. Il faut que par bienſeance ils étudient cent choſes éloignées de leur premier deſſein, qu'ils ſçachent tout, ou plûtôt qu'ils paroiſſent ſçavoir tout pour entretenir leur reputation, comme les Droguiſtes ont des boëtes vuides qui n'ont que le nom de certaines marchandiſes rares & precieuſes. S'ils entreprennent un ouvrage, l'ambition ne leur permet pas de le travailler dans le ſilence, elle le produit au déhors avant même, pour ainſi dire, qu'il ſoit germé. Ils ont

des avis de leurs meilleu
connoissant leur foiblesse, sont ob
la paix avec eux d'adr
& d'augmenter ainsi
guerir. Il faut de l'h
autant de tems da
qui est necessaire, ava
& pour s'instruire
encore capab
s'acquiert lenta
que du
,

riosité, c'eſt à-dire, par une folle paſſion de ſçavoir, l'on ne peut faire d'Etude reglée. On veut toûjours ſçavoir; mais le déreglement de la curioſité ne permet pas qu'on pourſuive avec conſtance la recherche d'une verité. Auſſi-tôt qu'on l'a envisagée de loin, on s'en détourne pour courir aprés une autre. On commence le matin un livre, aprés midi on en prend un autre. On ſe laiſſe emporter par diferentes Sciences, où l'on ne s'arrête point tout le tems qui ſeroit neceſſaire pour en profiter.

On ſçait tout, & on ne ſçait rien. On a des idées de toutes choſes, mais confuſes. Il n'eſt pas neceſſaire de s'atacher ſervilement à un Auteur. Il n'eſt pas abſolument vrai qu'il ne faille lire qu'un Livre, comme on le dit aſſez ſouvent: Mais il eſt certain que ſi on veut ne point s'embrouiller l'eſprit, il faut entreprendre peu à la fois, lire ſur la matiére qu'on étudie, ce qu'il y a de plus excellent dans les livres, ſans vouloir tout voir, & ne point paſſer à d'autres Etudes, que les choſes qu'on a premiérement étudiées ne ſoient ſi fortement imprimées dans la memoire, qu'on les ait toûjours preſentes à l'eſprit, & qu'on en puiſſe parler avec cette netteté avec laquelle on parle des choſes qui frapent vivement les ſens.

L'ordre eſt neceſſaire par tout. Il eſt évident que nos premiéres Etudes doivent être de ce qui nous peut rendre agreables à Dieu. N'eſt-ce pas une choſe honteuſe & digne de compaſſion, diſoit, Aminte, de voir que les plus ſçavans ſont les plus ignorans dans la Science du ſalut? Combien y a-t'il de perſonnes qui étudient avec ſoin ce qui eſt de leur profeſsion, & qui ne l'apliquent point

honte de recevoir des avis de leurs meilleurs amis, qui connoiſſant leur foibleſſe, ſont obligez pour conſerver la paix avec eux d'admirer leur impertinence, & d'augmenter ainſi le mal qu'ils ne peuvent guerir. Il faut de l'humilité pour demeurer autant de tems dans l'état de Diſciple qu'il eſt neceſſaire, avant que de faire le Maître ; & pour s'inſtruire à loiſir quand on n'eſt point encore capable d'enſeigner.

Outre cela un orgueilleux n'aquiert jamais une veritable Science qui ne conſiſte que dans la connoiſſance de la verité ; car lorſqu'une fois il a donné dans un ſentiment faux, il faut de neceſſité que tout le monde ſe trompe avec lui. Il voudroit que ſon intelligence fût la regle de l'eſprit des autres, que les choſes fuſſent vraïes ou fauſſes, ſelon qu'elles conviennent, ou qu'elles ſont contraires à ſes opinions. Ce qu'il a dit doit être vrai il ne ſe retracte jamais, ainſi quand il a avancé une impertinence, bien loin de s'en dédire, il s'y enfonce davantage, il s'abîme dans des abſurditez infinies. Quelquefois il ſe trompe de deſſein premedité, aimant mieux s'égarer que de marcher modeſtement par le grand chemin.

Aminte ajoûta, que la curioſité auſſi-bien que l'orgueil étoit un grand obſtacle. Le deſir de ſçavoir, dit-il, eſt bon & neceſſaire, puiſqu'on ne peut devenir ſçavant ſi on ne le deſire fortement ; mais ce deſir eſt corrompu par la curioſité qui le détourne de ſa fin. Il y a peu de gens qui étudient avec régle, & qui s'apliquent ſerieuſement à ſçavoir ce qu'ils ne doivent pas ignorer. Or quand la raiſon ne conduit pas, que l'on eſt entraîné par la cu-

riosité, c'eſt à-dire, par une folle paſſion de ſçavoir, l'on ne peut faire d'Etude reglée. On veut toûjours ſçavoir; mais le déreglement de la curioſité ne permet pas qu'on pourſuive avec conſtance la recherche d'une verité. Auſſi-tôt qu'on l'a envisagée de loin, on s'en détourne pour courir aprés une autre. On commence le matin un livre, aprés midi on en prend un autre. On ſe laiſſe emporter par diferentes Sciences, où l'on ne s'arrête point tout le tems qui ſeroit neceſſaire pour en profiter.

On ſçait tout, & on ne ſçait rien. On a des idées de toutes choſes, mais confuſes. Il n'eſt pas neceſſaire de s'atacher ſervilement à un Auteur. Il n'eſt pas abſolument vrai qu'il ne faille lire qu'un Livre, comme on le dit aſſez ſouvent: Mais il eſt certain que ſi on veut ne point s'embrouiller l'eſprit, il faut entreprendre peu à la fois, lire ſur la matiére qu'on étudie, ce qu'il y a de plus excellent dans les livres, ſans vouloir tout voir, & ne point paſſer à d'autres Etudes, que les choſes qu'on a premiérement étudiées ne ſoient ſi fortement imprimées dans la memoire, qu'on les ait toûjours preſentes à l'eſprit, & qu'on en puiſſe parler avec cette netteté avec laquelle on parle des choſes qui frapent vivement les ſens.

L'ordre eſt neceſſaire par tout. Il eſt évident que nos premiéres Etudes doivent être de ce qui nous peut rendre agreables à Dieu. N'eſt-ce pas une choſe honteuſe & digne de compaſſion, diſoit, Aminte, de voir que les plus ſçavans ſont les plus ignorans dans la Science du ſalut? Combien y a-t'il de perſonnes qui étudient avec ſoin ce qui eſt de leur profeſsion, & qui ne l'apliquent point

pour la pauvreté, pour les perſecutions que les Hommes apellent un mal, qui les rend éfectivement malheureux, parceque quelque reſiſtance qu'ils faſſent, ils ne peuvent s'en exemter; mais que ceux qui liſent les Ouvrages des Saints, regardent comme un bien, parceque ces choſes, en les détachant de la Terre, leurs facilitent le chemin du Ciel. Vivant ainſi ſans deſirs & ſans crainte au regard des Creatures, leur ame joüit d'une parfaite tranquillité.

Ne prétendez pas, dit Eugene, pouvoir éteindre le feu que vous avez alumé; ce n'eſt point la curioſité ni l'orgueil qui ont fait naître dans mon cœur cette nouvelle ardeur. Vous pouvez donc m'aprendre la méthode qu'il faut ſuivre en étudiant: Elle ne vous peut être inconnuë aprés une ſi longue experience.

Ce que vous demandez, repartit Theodoſe, n'eſt pas aiſé. Ceux qui en reflechiſſant ſur ce qui leur avoit été utile dans l'Etude ont voulu compoſer un Art de leurs reflexions, & en faire des régles generales pour la maniére d'étudier, n'ont pas conſideré que tous les Hommes n'étoient pas faits comme eux, & que ce qui ſervoit aux uns, étoit ou inutile, ou dangereux aux autres. Il n'y a, peut-être, pas deux eſprits faits de la même maniére. Je n'examine pas ſi cette difference vient ſeulement de la diverſité du temperament, mais il eſt conſtant que les uns ont l'eſprit ouvert, les autres l'ont fermé. Tel fera dans un jour ce que pluſieurs ne feroient pas dans un mois; c'eſt donc ſe moquer que de preſcrire pour tout le monde qu'en tel & tel eſpace de tems, on doit lire tel & tel Auteur: tous ne mar-

chent pas d'un pas égal. Outre cela les méthodes ne ſe donnent guere que pour ceux qui ont de grands deſſeins dont peu de gens ſont capables. A peine trouve-t'on dans tout un Siécle trois ou quatre perſonnes qui puiſſent prendre un vol ſi élevé, qu'ils entreprennent de ſçavoir tout ce que ne peut ignorer un ſçavant Homme; c'eſt-à-dire, les Langues, l'Antiquité, l'Hiſtoire les Mathematiques, la Philoſophie, la Theologie. On ne peut aquerir toutes ces grandes connoiſſances que par une Etude réglée & aſſiduë pendant le cours de pluſieurs années. Il faut faire de grands preparatifs pour un ſi grand deſſein; cependant les emplois dont on eſt chargé, obligent de s'inſtruire de pluſieurs choſes, que s'il falloit aprendre méthodiqnement, & les étudier ſelon l'ordre qu'il faut garder dans un cours réglé, on s'oublieroit de ſon devoir.

Rien ne m'oblige, dit Eugene, à faire une Etude opoſée à l'ordre qu'une méthode exacte peut preſcrire. J'ai du loiſir & je ſuis jeune. Je n'aſpire pas à cette haute reputation de Sçavant, dont vous faites un Phenix, mais je ne doute point qu'il n'y ait une méthode d'étudier reguliérement pour tout le monde, dans laquelle chacun avance plus ou moins ſelon les qualitez naturelles de ſon eſprit & le loiſir qu'il a. Tous peuvent marcher dans un même chemin, où ceux qui ont plus de vigueur & de force vont plus loin.

Aminte dit qu'on ne pouvoit faire trop de reflexion ſur la neceſſité d'étudier par raport à ſes emplois, & ſur les defauts de ceux qui négligent de s'inſtruire de ce qu'ils ne peuvent ignorer ſans faire de grandes fautes; mais enfin, il eſt queſtion d'une perſonne

libre ; voilà ma penſée touchant la méthode qu'il pourroit ſuivre. Quelque difference que mette la diverſité du temperament entre les eſprits, il eſt conſtant qu'ils ont une même nature. Dieu a mis dans les Hommes des ſemences de doctrine, c'eſt-à-dire, des veritez premiéres, dont les autres coulent comme les ruiſſeaux de leurs ſources. L'art d'aprendre ne conſiſte qu'à faire une atention particuliére à ces premiéres veritez, & à remarquer enſuite les conſequences que l'on en peut tirer les unes aprés les autres. Les Maîtres habiles ne travaillent qu'à faire obſerver ces deux choſes à leurs Diſciples. A proprement parler, ils ne leur donnent aucune nouvelle connoiſſance, ils dévelopent ſeulement ce qu'ils ſçavent. Socrate diſoit agréablement qu'il ne ſervoit que de ſage femme, qu'il tiroit de l'eſprit de ſes Diſciples ce qu'ils concevoient, ou plûtôt ce que la Nature avoit formé dans leur eſprit. Cet illuſtre Maître leur propoſoit d'abord la définition de la choſe dont il s'agiſſoit, afin qu'ils y fiſſent atention, comme pour faire connoître une nouvelle Etoile on avertit ceux qui ne l'ont point encore vûë, de tourner les yeux vers cette partie du Ciel où elle eſt. On n'en forme pas l'image : on la fait ſeulement apercevoir. Voilà, dit-on, l'Etoile dont on parle. Aprés que la choſe étoit connuë, c'eſt-à-dire, que les Diſciples apercevoient la choſe dont il étoit queſtion, pour leur faire connoître tout ce qu'elle étoit, Socrate faiſoit des interrogations qu'il diſpoſoit de maniére, que par la premiére il demandoit ce qui ſuivoit plus immediatement de la claire vûë de cette choſe qu'il avoit fait apercevoir. Enſuite il faiſoit

me seconde proposition, dont la resolution ne dépendoit que de ce que ses Disciples montroient par leur réponse qu'ils sçavoient tresbien.

C'est de cette maniére que le grand saint Augustin, avant que d'avoir rien enseigné à son fils Adeodat, tire des choses admirables de la bouche de cet enfant par le seul ordre de ses interrogations, dans le dialogue *du Maître*, dont il dit dans ses confessions qu'il n'y a mis que les propres sentimens d'Adeodat. * Je sçai par experience combien cette méthode est utile. Un de mes amis enseignant la Geométrie à de jeunes Gentilshommes, s'en servoit avec un succés admirable. Il les acoûtumoit à ne point donner leur consentement, qu'aprés qu'ils se sentoient frapez aussi vivement de la verité de ce qu'il leur disoit, que leurs yeux l'étoient de la lumiére du Soleil. Il leur proposoit des choses extrêmement simples, dont ils apercevoient facilement la verité ou la fausseté; il leur en faisoit tirer eux-mêmes toutes les consequences. De ces veritez, leur disoit-il, que vous venez de découvrir, que suit-il? Que pensez-vous de cette proposition? Ce qu'il leur proposoit en dernier lieu avoit tant de liaison avec ce qu'ils venoient d'aprendre, qu'ils en jùgeoient sans peine, & en apercevoient d'abord la verité ou la fausseté. De sorte que les interrogeant avec méthode il les faisoit parler de la Geométrie, comme s'ils l'eussent aprise autresfois.

* *Tu scis*, Domine, *illius esse sensa omnia quæ inferuntur ibi ex persona colloquentis mei.*

Cette méthode eſt plus neceſſaire qu'on ne le penſe, dit Theodoſe, interrompant Aminte. Il faut acoûtumer les Hommes à voir eux-mêmes la verité. Lorſque pour leur rendre les Sciences faciles, on ne les oblige point de la chercher eux-mêmes, de la découvrir, de la conſulter, il ſe peut bien faire qu'à force de leur rebatre les choſes, on les faſſe entrer dans leur memoire. On diroit même à les entendre parler qu'ils les ſçavent; mais la ſuite fait voir le contraire; outre que ce qui n'eſt que dans la memoire ſe perd aiſément, comme on le voit dans les perſonnes de grande naiſſance qu'on a voulu exemter de la peine d'aquerir les Sciences. Ils ne conſervent pas longtems ce qu'ils ont apris; au lieu que quand on s'eſt exercé ſoi-même dans la recherche de la verité, on a toûjours ſon cœur où l'on trouve le fond de toutes les Sciences.

C'eſt à quoi il faut s'acoûtumer, réprit Am[illegible]. L'experience fait connoître que Dieu aïant donné à l'ame les principes des Sciences, & de l'eſprit pour les comprendre, il n'eſt queſtion que de faire un bon uſage de ce ſecours, & de faire atention à ces premiéres veritez dont toutes les autres découlent comme de leur ſource. Il ne s'agit donc que de régler ce qu'on apelle les operations de l'eſprit, apercevoir, juger, raiſonner, ranger nos penſées, nos jugemens & nos raiſonnemens. C'eſt ce qu'enſeigne la Logique quand elle eſt faite comme il faut. C'eſt donc par une bonne Logique qu'il faut commencer d'étudier.

Eugene en aïant paru ſurpris. Quelle fin penſez-vous, lui dit Aminte, devons nous avoir dans nos Etudes? Eſt-ce de nous rem-

plir la tête de Latin, de Grec & d'Hebreu, d'Hiſtoires, de Lignes, de figures de Geometrie ? Nôtre eſprit n'eſt pas fait pour l'érudition, mais l'érudition pour l'eſprit ; c'eſt-à-dire, qu'on doit s'en ſervir pour le régler & le perfectionner. Or ſa perfection ne conſiſte qu'en deux choſes ; que comme il a deux principales facultez, qui ſont l'intelligence & la volonté, que dans l'une & dans l'autre il ne ſe trompe point : que par la premiére il ſçache diſtinguer le vrai d'avec le faux, & que par ſa volonté il ſuïve le veritable bien, qui eſt Dieu ; qu'il fuïe l'erreur & le mal : que ſes jugemens ſoient droits & ſes affections réglées. En un mot, que ſon eſprit & le cœur ſoient droits. C'eſt-là ce qui fait qu'on eſt Homme ; car ce n'eſt que par là que nous ſommes diſtinguez des brutes, & qu'on dit de nous que nous ſommes raiſonnables. Qu'eſt-ce qu'un Homme qui ſçait toutes les Langues orientales, & qui eſt ſi ſçavant dans l'Antiquité, qu'il n'ignore pas même comme étoit faite la chauſſure d'Alexandre le Grand, quand il n'a point de jugement. Quand dans ſes diſcours, on n'y voit aucune liaiſon, qu'il tombe à chaque pas qu'il fait dans quelque faux raiſonnement, qu'il n'aperçoit jamais les choſes comme elles ſont, & en juge toujours de travers : dont toutes les affections ſont déréglées, dont le cœur, pour ainſi dire, eſt auſſi faux que l'eſprit. Qu'on en penſe ce qu'on voudra, pour moi je ne le regarderai jamais que comme une bête de charge qui porte des caiſſes remplies d'excellens Livres. Je ne conçois pas comment des gens de bon eſprit en compoſant des Traitez ſur les Etudes ſe mettent ſeulement en peine d'indiquer tous les Livres

peut lire ſur chaque matiére ; car quoique ces Traitez aïent leur utilité lorſqu'ils ſont faits par des perſonnes qui ne parlent que des matiéres qu'ils ont aprofondies : qui ne conſeillent la lecture d'un Livre qu'aprés qu'ils l'on lû eux-mêmes ; cependant communément parlant, ces ſortes de Traitez ſont dangereux. Car c'eſt comme ſi à une perſonne qui eſt obligé de faire diette, c'eſt-à dire, de vivre avec regime, on propoſoit toutes les viandes qui par elles-mêmes ne ſont pas mauvaiſes. C'eſt le tenter. Je ſuis perſuadé qu'une perſonne avide de ſçavoir, qui n'auroit point d'autre méthode n'aquereroit qu'une Science mal digerée ; & ſouvent pire que l'ignorance.

Eugene en interrompant Aminte, je vous prie, dit-il, de m'inſtruire ſur cet article ; car je n'ai nullement envie de m'acabler en étudiant ſous un tas de differentes lectures. J'ai trop conçû de méptis pour ceux qui ont une fauſſe érudition, & il n'y a point de Science qui me paroiſſe comparable au bon ſens, à cette juſteſſe d'eſprit & droiture de cœur dont vous me parlez ; mais auſſi il me ſemble que la Logique eſt peu propre pour cela, & j'ai connu par experience qu'elle gâtoit plûtôt l'eſprit qu'elle ne le redreſſoit.

Je ne parle pas, dit Aminte, de ce que l'on vous a enſeigné. Vous trouverez en nôtre Langue d'excellens Livres ſur cette matiére, qui vous feront changer de ſentimens quand vous les aurez lû. L'art de penſer, & la recherche de la verité vous feront connoître l'utilité & l'excellence de ces ſortes d'ouvrage. Néanmoins je ne pretends pas que la Logique ſeule ſuffiſe ; c'eſt-à-dire, qu'on ſe faſſe

l'eſprit juſte en concevant les régles qu'elle donne. Il y a bien de la diference entre ſçavoir & faire. Cette juſteſſe s'aquiert par l'exercice & par la pratique.

Comment, dit Eugene, l'entendez-vous ?

De cette maniére, repartit Aminte. Comme les Marchands jugent mieux de la bonté des étofes lorſqu'ils en voïent ſouvent d'excellentes, auſſi celui qui s'eſt apliqué ſouvent à conſiderer des veritez claires, ſçait mieux faire le diſcernement du vrai & du faux. Si outre cela il s'eſt exercé à tirer de ces veritez toutes les conſequences qu'on en peut déduire, il aquiert par cet exercice une penetration d'eſprit qui fait qu'il s'inſinuë facilement dans les choſes, qu'il en connoît tous les replis, c'eſt-à-dire, tout ce qu'elles renferment.

Il n'y a point d'Etude plus propre pour ces exercices que la Geometrie & les autres parties de Mathematique. Les veritez qu'elles enſeignent ſont ſimples & claires. Les Mathematiciens aportent incomparablement plus de ſoin & d'exactitude pour déduire des premiéres veritez, toutes leurs ſuites, & leurs conſequences ; de ſorte que la Geometrie fournit des modéles de clarté & d'ordre, & que ſans donner des régles du raiſonnement, ce qui apartient à la Logique, elle acoûtume l'eſprit inſenſiblement à bien raiſonner. Preſque tout autre Etude gâte un eſprit qui a déja quelque foible ; car premiérement les Langues ne rempliſſent la memoire que de ſons, & ceux qui en font leur principale Etude, prennent inſenſiblement l'habitude de ne s'atacher qu'à des termes, & de ſe contenter de mots. Cette grande diverſité de choſes qu'un Homme docte ramaſſe dans ſa tête, le rend diſtrait-

Il ne peut ſe donner tout entier à la vûë d'une verité : mille choſes ſe preſentent en foule, qui le confondent. Auſſi vous voïez ordinairement qu'il s'égare dans ſes ouvrages, qu'il quite le fil de ſon raiſonnement pour faire quelque remarque ſçavante, qui le jette lui & ſon Lecteur hors du ſujet. L'Hiſtoire eſt un ramas des ſotiſes des Hommes auſſi bien que de leurs vertus. Qu'arrive-t'il donc à une perſonne qui s'en remplit, ſans digerer toutes ces choſes par une ſolidité de jugement qu'il n'a point encore aquis ? Elles cauſent dans ſon eſprit comme des indigeſtions & des mauvaiſes humeurs qui le corrompent. Ces connoiſſances ne lui donnent aucune juſte idée du bien & du mal. Tout lui paroit bon ou mauvais, ſelon que ſa memoire lui fournit des exemples de diferens faits que les Hiſtoriens raportent, ſans en examiner le bien ou le mal.

Il eſt donc plus à propos dans les premiers commencemens, dit Aminte, d'étudier des choſes claires où l'on ne ſe trompe pas, comme ſont les Mathematiques & pluſieurs parties de la Phiſique, telles que l'Anatomie. Eſt-ce, me direz-vous, que l'on ne conçoit rien dans les autres Etudes? Cela paroit étrange, cependant il n'y a rien de plus vrai ; la plus grande partie de ceux qui étudient ne conçoivent rien : leurs idées ne ſont jamais claires. Ils n'aperçoivent point la verité ou la fauſſeté de ce qu'ils diſent, ils ne parlent que par imagination L'eſprit pur n'agit point chez eux, c'eſt-à-dire, qu'ils parlent ſelon que leur imagination leur preſente diferentes images. La raiſon n'y a preſque point de part. Il eſt plus facile de ſentir ce défaut que de l'exprimer. Les gens de negoce ont un ſens

mirel admirablement bon, parcequ'ils ne s'occupent que de choſes faciles à concevoir, comme ſont leurs marchandiſes, & qu'ils ne parlent que de ce qu'ils entendent. Ainſi ils ſe font une grande juſteſſe dans ce qui regarde leur état, que nous aquererions de la même maniére dans les lettres, ſi dans nos premiéres Etudes nous ne nous occupions que de veritez claires; ſi nous ne liſions que des Livres exacts où les choſes ſont dites clairement, où tout eſt en ordre, dont les Auteurs jugent & raiſonnent parfaitement.

Theodoſe dit qu'il étoit ſurpris qu'Aminte en parlant des Livres exacts, & propres pour rendre l'eſprit juſte, il oublioit l'Evangile, dont la lecture ſert incomparablement plus à cette fin que la Geometrie. Il ſemble que l'Evangile nous aveugle en demandant une foi ſimple; mais outre qu'il eſt tres-raiſonnable de nous ſoûmettre à l'autorité que Jeſus-Chriſt s'eſt aquiſe par des miracles ſi évidens, qu'il faut avoir perdu la raiſon pour ne les pas croire, il n'y a rien de plus conforme à la raiſon que ce que diſent les Evangeliſtes. A parler proprement, l'Evangile n'eſt qu'un diſcours ſenſible de ce que la raiſon nous dicte interieurement, avec cette diference, que ce langage interieur n'eſt entendu que de ceux qui y donnent une atention forte, dont preſque perſonne n'eſt capable, au lieu que tout le monde peut entendre celui de l'Evangile. De ſorte que puis qu'avoir l'eſprit & le cœur droit, n'eſt autre choſe que d'être raiſonnable; & qu'être raiſonnable, c'eſt régler ſes jugemens & ſes mouvemens ſelon la raiſon, il eſt évident que pour aquerir cette droiture d'ame qu'Aminte a ſi judicieuſement établie,

comme la fin de l'Etude, il faut lire l'Evangile avec reſpect, & avec cette attention que doit un Diſciple à un Maître auſſi grand que Jeſus-Chriſt.

Nous ne devons regarder la juſteſſe de l'eſprit que par raport au ſalut, les erreurs où l'on peut tomber dans les Sciences ne ſont d'aucune conſideration au regard de celles qui ſont ſuivies des tenebres éternelles, ainſi la juſteſſe de l'eſprit n'eſt principalement neceſſaire que pour régler nos mœurs. Jeſus Chriſt qui étoit venu pour guerir les Hommes, n'a point voulu entretenir leur maladie, c'eſt à-dire, leur curioſité, qui eſt un deſir ardent de ſçavoir ce qu'on peut ignorer ſans danger. Il pouvoit leur découvrir les ſecrets de la Nature qui ne lui ſont pas cachez, puiſqu'il eſt auteur de toutes choſes. Il n'a voulu nous aprendre que ce qui étoit important pour nôtre ſalut, & il l'a fait d'une maniére facile & ſûre. On peut ſe tromper conſultant la raiſon, & prendre ce que diſent de faux préjugez & des ſentimens corrompus pour ſes réponſes. Il n'en eſt pas de même de l'Evangile, il n'y a aucun danger de s'y tromper. C'eſt pourquoi on dit fort bien, que l'Evangile eſt à preſent la raiſon des Hommes. Qu'il faut par conſequent pour être raiſonnable le lire continuellement, & prendre en le liſant l'habitude de ne pas agir impetueuſement par boutade, par humeur, avant que d'apercevoir ce qu'on doit faire. C'eſt à-dire, qu'avant que de rien entreprendre il faut conſiderer dans chaque occaſion ce que l'Evangile nous ordonne; & ſi les circonſtances particuliéres de l'action qu'on va commencer ne nous y ſont point marquées, tirer des conſequences des principes que l'E-

vangile établit; de sorte que nous nous réglions en toutes choses sur ce qu'il nous enseigne.

Ce n'est pas être raisonnable & avoir l'esprit fort juste que d'être exact dans une demonstration de Geometrie, & de suivre pour en venir à bout les régles du bon sens, lorsque l'on ne sçait ce que c'est que d'écouter la raison dans la conduite de ses mœurs. C'est peu de chose de se prevenir l'esprit de principes justes qui sont le fondement des Sciences, si en même-tems l'on ne le munit de maximes saintes & raisonnables pour le fortifier contre la corruption du Siécle. L'on trouve encore des Sçavans qui raisonnent assez juste dans les Sciences, mais il n'y a presque personne qui ait des idées raisonnables des choses du monde, qui en fasse l'estime ou le mépris qu'elles méritent, qui sçache l'usage que l'on doit faire des Creatures, & comment il faut régler les mouvemens de nôtr'ame à leur égard. Comme dans la Geometrie & dans toutes les autres Sciences, on ne peut y avancer si l'on n'en possede les principes, aussi dans la vie on s'égare necessairement lorsque l'on n'est point guidé par les maximes qui sont les principes d'une vie réglée. Or c'est dans les Livres saints que se trouvent ces maximes. Elles n'y sont point envelopées sous des voiles misterieux, comme les autres veritez qui sont de speculation. Ce qui regarde la Morale de l'Evangile est à la portée de tout le monde. Les esprits les plus foibles y peuvent atteindre. Je n'aperçois point d'Etude plus pressante, ni plus utile, ni plus facile que celle de l'Ecriture. Je n'entends pas un examen des difficultez qu'elle contient, mais une simple lecture atentive & respectueuse.

Theodoſe parla fortement de la neceſſité que nous avons de bien emploïer le tems. Il déclama fortement contre les Etudes inutiles. Il fit néanmoins remarquer, que lorſqu'on avoit ſatisfait à ſon devoir, on pouvoit, ſelon les ouvertures d'eſprit qu'on avoit reçûës de Dieu, cultiver certaines parties des Sciences qui ne ſont pas dans l'uſage commun, lorſqu'on y enviſageoit quelque utilité. Je ſçais, dit-il, par experience qu'il n'y a point de veritez ſteriles, mais pour l'ordinaire il ne faut aller qu'aux endroits où la Providence nous preſſe de marcher. La vie eſt courte, les Sciences dont nous avons beſoin demandent beaucoup de tems. Il faut donc ménager celui qu'on a, ce qui ſe fait en étudiant avec ordre; car une bonne méthode abrege beaucoup: elle ne laiſſe point faire de pas inutiles, elle évite de faire pluſieurs fois une même choſe. Ceux qui étudient avec régle conſiderent d'abord où ils veulent aller, ils en prennent le chemin, & ils y marchent ſans s'arrêter ni ſe détourner à droit ou à gauche. Nôtre but à tous eſt de nous rendre capables de nos emplois. Les chemins écartez & les détours ſont les Etudes qui nous éloignent de celles dont nous avons beſoin. Peu de perſonnes ont une ſi grande facilité & de ſi grandes avances, qu'ils puiſſent embraſſer toutes les Sciences ſans partager la capacité de leur eſprit & l'afoiblir par ce partage. C'eſt pourquoi ſi j'avois à tracer un plan d'Etude, je ne choiſirois que les plus preſſantes, & à celles-là mêmes je donnerois des bornes étroites.

C'eſt ce qu'on doit faire, reprit Ariſte. Les méthodes ne ſont que pour ceux qui commencent. Les commencemens doivent être

ſimples. Les premiéres productions de la nature ſont groſſiéres. Il ne faut pas s'imaginer que dans les premiéres Etudes qu'on fait on puiſſe épuiſer les Sciences. Ce n'eſt qu'une premiére ébauche qu'on perfectionne dans la ſuite. Toutes les lectures qu'on fait dans la jeuneſſe, ne ſervent qu'à former l'eſprit, & à le rendre capable de faire un jour les mêmes lectures avec plus de fruit. J'ai lû il y a vingt ans les Hiſtoriens Grecs. J'y ay apris le Grec ; mais je n'y ay pas vû ce que j'y vois lorſque je les relis. On donne des avis pour examiner ce qu'il y a de conſiderable dans les Auteurs ; c'eſt-à-dire, qui ſont dans le rang des plus conſiderables : ſans doute que ces avis ne ſont pas inutiles ; mais chacun fait ſes remarques par raport aux déſſeins qu'il ſe propoſe en étudiant. J'ai des vûës qu'un autre n'a pas ; & pluſieurs, en liſant un Auteur, n'ont pas crû devoir faire atention à des choſes dont j'ai tiré de grandes lumiéres. Ainſi tout ce qu'on peut faire dans les premiéres Etudes, c'eſt de ſe metre en état d'étudier. S'il y a donc une méthode à preſcrire, c'eſt de marquer ſeulement les premiéres Etudes qu'on doit faire, aprés leſquelles on ait [illegible] lumiére pour voir ce que l'on doit faire de plus pour ſçavoir à fond les choſes.

Aminte ſe plaignit en cet entretien que l'on n'avoit point d'amour pour la verité. Il dit que c'étoit une des principales cauſes du peu de progrés qu'on faiſoit dans les Sciences. On aime mieux, diſoit il, ſe repoſer dans ſes anciennes opinions, dans leſquelles on eſt entré par hazard, que de ſe donner la peine de les examiner. On conçoit temerairement de l'eſtime pour un Auteur, enſuite, tout ce

qu'il dit eſt une verité, & l'on condamne comme une erreur ce qui eſt opoſé à ſon ſentiment. Si parcequ'il y a eu de grands Hommes dans l'Antiquité, on a une fois preferé ce qui eſt ancien à ce qui ſe fait en nos jours, tout ce qui eſt nouveau paroît enſuite mépriſables; l'on ne peut ſoufrir ceux qui tâchent de voir ce que les Anciens n'ont point aperçû; & ſi parceque toute nouveauté en matiére de Religion eſt dangereuſe, on a conçû de l'horreur pour ce qui eſt nouveau, on regarde enſuite comme une hereſie toute opinion de Philoſophie, qui eſt nouvelle. Ce n'eſt jamais que le vrai-ſembleble qui détermine les Hommes en leurs jugemens, c'eſt-à-dire, qu'ils ne conſidérent que l'aparence, ſans diſtinguer ſi elle eſt fauſſe, ou trompeuſe. Ils ne jugent que par caprice & ſelon les premiéres impreſſions que les choſes font ſur eux. Leurs afections ſont auſſi déréglées que leurs jugemens, ils eſtiment des bagatelles, ils en rélevent le prix, & mépriſent celles qui ſont d'une grande conſideration. Combien trouve-t'on peu de perſonnes qui ſe défaſſent de leurs premiers ſentimens pour être capables de la verité; qui travaillent à ſa recherche; qui s'en faſſent une afaire; qui n'épargnent aucun travail; qui conſultent ceux de qui ils peuvent recevoir des inſtructions. Qui par amour qu'ils ont pour elle, ſoient auſſi contens quand on les détrompe, que lorſqu'on les felicite de leurs décovuertes. Qui n'aïent point honte de retourner ſur leurs pas pour la reprendre quand ils l'ont laiſſée, c'eſt-à-dire, qui ſe retractent. Qui ne lui ferment point les yeux, lorſqu'elle leur reproche quelque défaut, & qui l'aiment dans la bouche & dans les écrits

de

de leurs ennemis. Qui prennent la peine de la développer quand elle eſt embarraſſée avec l'erreur, & tâchent d'en faire le diſcernement. Qui ſuſpendent leur jugement lorſqu'elle ne ſe déclare pour aucun parti, confeſſant qu'ils ne voïent pas aſſez clair; car la Science conſiſte ſouvent à ſçavoir que l'on ne ſçait pas.

Perſonne, continua Aminte, ne recherche la verité par elle-même. C'eſt pour quelque bas interêt, ou par une vaine curioſité. Tout ce qui paroît extraordinaire, on le veut voir. Ainſi quand un Livre eſt défendu, on le veut lire. On s'en fait un honneur & un plaiſir quand on y voit combatre & humilié ce qu'on n'aime pas. On ſe laiſſe auſſi éblouïr par un Auteur qui promet beaucoup, qui eſt hardi. Un bon Livre qui n'a rien de tout cela; qui ne fait point de bruit, qu'on peut lire tranquillement; où il n'y a point de médiſance; qui inſtruit, & qui ne ſurprend point par de grandes promeſſes; qui dit les choſes comme elles ſont, ſans les alterer pour les faire paroître miraculeuſes: Ce Livre, dis-je, eſt inſipide à la plûpart du monde; il eſt ſans ſel; on en a du dégoût. C'eſt de là que les Libraires gagnent plus à imprimer de méchans Livres, qu'ils apellent bons dans leur langage, parcequ'éfectivement ils leur font gagner du bien.

Ce que je dis de l'amour de la verité n'eſt pas hors de propos, ajoûta Aminte, car puiſque la connoiſſance de la verité eſt la fin des Sciences, & que le deſir de la Science eſt une des principales diſpoſitions pour l'aquerir, ſans doute que l'amour de la verité eſt neceſſaire, & l'on peut dire que c'eſt elle qui

Morale de l'Evangile. On peut leur faire aprendre par cœur des Sentences tirées des Livres sacrez. Nous avons dans nôtre Langue les plus belles maximes de la Religion mises en vers par Monsieur Godeau, Monsieur d'Andilli & l'Abé d'Heauville. Il faut leur faire aimer par de petites caresses ce qui est bien fait, les loüant par exemple d'une sage réponse, les blâmant lorsqu'ils font paroître de la passion, qu'ils répondent sans concevoir ce qu'on leur demande, & qu'ils font de méchans raisonnemens. Je sçai ce que peuvent faire les enfans, & je ne dis rien qu'un Maître habile ne puisse reduire en pratique.

Pour ceux qui sont dans un âge où ils peuvent se passer de Maîtres, ils peuvent lire le Nouveau Testament, les Proverbes de Salomon, l'Ecclesiastique, plusieurs Livres de Morale que nous avons en nôtre Langue, tres-bien écrits. Je ne crois pas que la lecture d'une Logique bien faite, comme nous en avons, les rebute. Peut-être qu'il s'y trouvera des endroits dificiles, mais ces endroits sont, pour ainsi dire, hors du principal sujet. Ce ne sont que des exemples tirez des autres Sciences pour rendre les preceptes plus intelligibles, ainsi on peut les passer. Nous avons des traitez de Mathematique faits exprés pour ceux qui commencent. On pourra avec cette premiére Etude qui ne regarde que la justesse de l'esprit, faire quelqu'autre Etude qui ait un raport étroit avec ses obligations : ce sera même à celle-là qu'il faudra donner le tems le plus precieux ; mais aussi pour aquerir ou conserver cette justesse, on ne doit passer aucun jour sans étudier

quelque Livre exact qui ſerve à former l'eſprit ; comme Apellés diſoit qu'un Peintre habile devoit au moins former chaque jour quelque trait.

AVERTISSEMENT.

Comme il ſe peut faire que l'on n'ait pas l'Art de penſer ; ou qu'on n'ait pas le loiſir de le lire, ou aſſez d'ouverture pour l'entendre ſans Maître : on a crû devoir inſerer ici le diſcours ſuivant, où l'on donne une Idée de la Logique.

IDE'E DE LA LOGIQUE.

CHAPITRE I.

Ce que c'eſt que la Logique. Elle aprend la maniére de conduire les operations de l'eſprit.

I.

NOUS ſommes l'Ouvrage de Dieu, nous n'avons donc pas ſujet de croire que nôtre nature ſoit mauvaiſe : nous pouvons en abuſer ; mais lorſque nous ſuivons ſes veritables mouvemens, s'il y avoit du mal, elle en ſeroit elle-même la cauſe ; ainſi comme l'erreur eſt un mal, nous ne pouvons pas nous tromper en ne conſentant que lorſqu'elle nous y oblige ; car elle ſeroit la cauſe de cette erreur, ce qui ne peut pas être.

Quand une choſe ſe propoſe à nous avec une entiére clarté, il n'eſt pas en nôtre pouvoir de croire qu'elle ne ſoit pas ce qu'elle nous paroît. Nous ſommes portez à juger d'elle ſelon ce que nous en voïons clairement. Par exemple, lorſque nous faiſons cette reflexion que nous penſons, nous ne pouvons pas douter que nous n'exiſtions. Je voi clairement cet arbre devant moi, je le touche; je ne puis douter qu'il ne ſoit là; parceque cette Idée de nous-même, & de cet arbre que je touche, enferme l'Idée d'une exiſtence actuelle.

Les Hommes ſont donc faits de maniére que comme le bien les atire, une connoiſſance claire les entraîne, & les oblige de conſentir. Et alors ils ne ſont point trompez; la nature, qui eſt bonne, ne pouvant les obliger à conſentir à ce qui ſeroit faux. J'entends ici par la nature, ou l'Auteur de toutes choſes, ou les choſes mêmes telles qu'il les a faites: ce qu'elles ſont, ou ce qu'il fait qu'elles ſoient.

II.

POUR ne ſe point tromper, il n'eſt ainſi queſtion que de ne point prévenir la nature, c'eſt-à-dire, de ne point conſentir que lorſqu'elle nous oblige de le faire. Ce qui arrive lorſque nous ne pouvons point douter que les choſes qui ſont propoſées, ne ſoient ce que nous voïons qu'elles ſont.

La nature, comme nous l'avons dit, nous fait conſentir à ce que nous voïons clairement. De même que le bien nous remuë par le plaiſir, la verité nous atire par la clarté. L'on ne ſe trompe donc point dans ce que

l'on aperçoit, pourveu qu'on ne conſente, ou qu'on ne croïe apercevoir que ce qu'on aperçoit en éfet.

On peut conſiderer une choſe en elle-même, ou par raport à une autre. Juger, c'eſt conſentir qu'une choſe a un tel raport, ou qu'elle ne l'a pas. Juger que ces deux murs ſont égaux, c'eſt conſentir qu'ils ont un raport d'égalité.

Ce jugement eſt vrai & certain lorſque le raport paroît ſi clairement, qu'on n'en peut pas douter: Ainſi pour ne ſe point tromper en jugeant, il faut examiner la clarté du raport qu'on conſidére.

Il y a des choſes qui ſont tellement liées les unes avec les autres, qu'elles ne ſont qu'une même choſe. Raiſonner, c'eſt dire d'une choſe qu'elle a une certaine liaiſon avec une autre; comme dans ce raiſonnement: le tout n'eſt pas plus grand que ſes parties, il leur eſt égal: donc les trois angles d'un triangle, étant les parties de deux angles droits, il faut qu'ils ſoient égaux à deux angles droits.

Par conſequent pour ne ſe point tromper en raiſonnant, on doit examiner ſi les choſes qu'on ſupoſe liées ou être les mêmes, ont effectivement cette liaiſon, c'eſt-à-dire, ſi on l'aperçoit ſi clairement, qu'on n'en puſſe douter.

Comme les choſes ſont ainſi dépendantes les unes des autres, & qu'une verité en fait connoître une autre; il eſt évident que ſi on ſuivoit la liaiſon & la dépendance que toutes les choſes ont enſemble, les premiéres connoiſſances ſeroient comme le commencement d'un fil qu'il n'y auroit qu'à ſuivre pour devenir ſçavant.

Suivre la liaiſon & la dépendance des choſes, les conſiderer les unes aprés les autres comme elles ſe ſuivent naturellement, c'eſt ce qui s'apelle agir avec méthode.

Voilà tout ce qu'il y a à obſerver pour éviter l'erreur dans la recherche de la verité. Il ne s'agit que de bien apercevoir ce que ſont les choſes, d'en bien juger, de bien raiſonner, d'agir avec méthode. C'eſt en quoi conſiſte ce qu'on apelle la Logique qu'on étudie pour ſe préparer l'eſprit à comprendre les Sciences.

CHAPITRE II.

De la premiére operation de l'eſprit & de la maniére d'apercevoir les choſes ſans s'y tromper.

I.

IL n'y a proprement que deux diferentes operations de l'Eſprit. Par la premiére l'on aperçoit; par la ſeconde l'on conſent. Dans un jugement, dans un raiſonnement l'eſprit aperçoit un raport, une liaiſon, & enſuite il conſent. Tout dépend de bien apercevoir, ou de faire reflexion ſur ce qu'on aperçoit puiſqu'on ne ſe trompe point lorſqu'on ne conſent qu'à ce qui eſt clair. Mais ſouvent on ſupoſe avoir vû ce qu'on n'a point vû; & c'eſt là le principe de nos erreurs. Un exemple fera comprendre comment cela arrive.

J'ai vû dans la ruë un homme qui marchoit devant moi de la taille de Metius, habillé

comme lui. Je l'ai pris pour lui ſans autre examen. On vient à dire dans une compagnie, où je me trouve, que Metius eſt abſent. Je ſoûtiens le contraire, & je croi que je ne me trompe pas. Pourquoi ? parceque je n'enviſage que ma ſupoſition, que puiſque je l'ai vû il n'eſt pas abſent ; mais je n'examine point ſi je l'ai ſi bien vû, que je n'en puiſſe pas douter.

L'aplication d'un homme qui aime la verité, & qui craint de ſe tromper, eſt de refléchir s'il ne raiſonne point ſur quelque faux principe, comme en cette ocaſion, auquel il a conſenti temerairement. Je pouvois bien douter ſi celui qui par derriére me paroiſſoit être Metius, n'étoit point une autre perſonne.

Nous ne pechons que lorſque nous n'uſons pas bien de nôtre nature, que nous ne la ſuivons pas ; car nous ſommes libres de le faire. Dans le tems que la clarté d'une verité frape nôtre eſprit, nous n'en pouvons pas douter ; mais auſſi nous pouvons tourner nôtre eſprit ailleurs, l'atacher à quelque autre objet : Et c'eſt ainſi, en uſant mal de nôtre eſprit, que nous rejetons les veritez les plus claires, & que nous ſuivons des erreurs groſſieres & ridicules, quoique nôtre nature ne nous porte qu'à la verité.

Pour bien uſer de ce pouvoir que nous avons, il faut tourner nôtre eſprit comme il le faut, en faiſant ces quatre choſes.

1. Il faut tourner l'eſprit vers ce qu'il eſt neceſſaire de conſiderer pour apercevoir la verité.

2. Il le faut tenir ataché autant qu'il eſt neceſſaire à la conſideration de l'objet qu'on doit éxaminer.

3. Il faut diſtinguer ce qu'on y voit clairement, d'avec ce qu'on n'y voit que confuſément.

4. Il ne faut point aquieſcer, ou donner ſon conſentement, que quand la clarté frape ſi fortement, qu'il n'eſt pas poſſible de reſiſter.

Il y a des régles pour bien faire ces quatre choſes.

I I.

POUR tourner ſon eſprit ſur ce qu'on doit conſiderer, on a beſoin d'avis. Un Voïageur s'inſtruit de ce qu'il y a à voir dans les lieux où il paſſe; autrement il n'y prendroit pas garde s'il n'étoit averti. L'Hiſtoire ſert pour cela, parcequ'elle nous inſtruit de ce que les Hommes ont dit & penſé, auſſi bien que de leurs actions; ce qui nous fait faire des reflexions que nous n'aurions point fait. Ainſi afin qu'il ne nous échape rien, & que nous voyions dans un ſujet tout ce qu'il peut renfermer; il faut, par le moïen de l'Hiſtoire, rechercher ce que les Hommes y ont trouvé, ce qu'ils en ont dit. Pluſieurs yeux, dit-on, découvrent ce qu'un ſeul œil n'aperçoit pas.

Les experiences ſont auſſi neceſſaires. Car en travaillant longtems ſur un ſujet, l'on y découvre ce qu'on n'auroit pas vû ſi l'on ne l'avoit conſideré qu'en paſſant. Lorſque l'on n'a pas le loiſir ni la commodité de faire des experiences; il faut conſulter ceux qui les ont faites, & qui s'apliquent ordinairement à conſiderer le ſujet dont il eſt queſtion.

Jamais un Homme ne conſidérera tout ce qu'il faut conſiderer pour faire une Hiſtoire raiſonnable des Cieux lorſqu'il ne ſçaura point

ce que l'Hiſtoire des obſervations aſtronomiques aprend ; & il ne verra point ce qu'il faudroit voir pour bien parler des Metéores, s'il n'a été dans les hautes montagnes, où ſouvent ils ſe forment.

Pour être aſſûré qu'on tourne ſon eſprit ſur tout ce qu'on doit conſiderer, il faut faire des dénombremens exacts, à quoi ſert l'Art de combinaiſons. Par leur moïen on peut être aſſûré qu'on n'a rien oublié.

III.

Ce n'eſt pas aſſez de porter ſes yeux ſur tout ce qu'on doit voir dans un ſujet ; il faut qu'ils s'y arrêtent quelque tems. On ſçait par experience qu'on voit mal, ou qu'on n'aperçoit qu'à demi les choſes, quand on ne les voit qu'en paſſant. Cependant, comme nous avons vû, nos erreurs ne viennent que de ce que nous croions avoir vû ce que nous n'avons pas vû.

Ce n'eſt pas une choſe auſſi facile qu'on ſe l'imagine que de fixer les yeux de ſon eſprit à la conſideration d'un ſeul objet pendant un tems conſiderable. L'eſprit va vîte : il juge d'abord, ou il laiſſe-là les choſes.

L'atention fait la principale partie de la Sageſſe. Le caractére de la Folie c'eſt de parler ſans conſideration, de juger d'abord. Celui, au contraire, de la Sageſſe eſt de ſuſpendre ſon jugement. C'eſt cette ſuſpenſion que les Grecs apelloient ἐποχὴ, & qui conſiſte principalement dans l'atention qu'on doit donner aux choſes avant que d'en juger.

Ce qui empêche que les hommes n'aïent cette atention, c'eſt premiérement l'eſclavage

où l'ame eſt à-preſent. Elle dépend de ſe corps, le mouvement des eſprits animaux n lui eſt pas ſoûmis. Si elle fait trop d'éfor pour les arrêter, elle ſe fatigue, & le corp en ſoufre. Elle trouve donc ſon repos à les ſuivre : ainſi elle ne s'atache à rien. Les images que ces eſprits animaux lui repreſentent dans l'imagination, la tournent de tout côtez en un inſtant.

On pourroit remedier à ce mal en conſiderant à pluſieurs repriſes le ſujet auquel on ne ſe peut pas apliquer long-tems ; mais les Hommes aiment la diſſipation. Ils s'ennuïent de toutes choſes : d'abord l'inquietude les prend quand ils n'ont qu'à penſer à eux. C'eſt ce qui fait qu'ils trouvent du plaiſir à s'acabler d'une multitude de diferentes afaires qui les diſſipent, & ne leur permetent point d'être atentifs à la verité.

Lorſqu'on a commencé d'aimer la verité, il faut commencer à combatre le libertinage de l'eſprit qui s'abandonne aux premiéres penſées qui lui viennent, & ne fait aucun éfort pour reſiſter aux diſtractions.

Un eſprit atentif eſt capable de tout. Ce qui diſtingue les Hommes veritablement Sçavans du commun, ce n'eſt que l'atention. La plûpart de ceux qui étudient, liſent les livres ſans y rien voir, ſans y rien remarquer, parcequ'ils ſont diſtraits. Si quelqu'un découvre ce qu'un autre n'avoit pas vû, c'eſt que celui-là a fait atention à ce que l'autre n'avoit pas conſideré.

IV.

APRE'S qu'on s'eſt arrêté à un ſujet tout le tems neceſſaire, il faut diſtinguer avec

ſoin ce qu'on y a vû, d'avec ce qu'on n'y a pas vû ; ce qui eſt clair, d'avec ce qui eſt obſcur.

C'eſt parcequ'on ne fait pas ce diſcernement qu'on ſe trompe. Pourquoi dans l'exemple ci-deſſus propoſé, ſoûtenois-je que Metius n'étoit pas abſent de la ville ? C'étoit parceque je me trompois croïant l'avoir vû. Et pourquoi croïois-je l'avoir vû ? C'eſt parceque je n'avois pas bien diſtingué ce que j'avois vû, d'avec ce que je n'avois pas vû. J'avois vû par derriére un homme fait comme Metius, mais je ne lui avois pas vû le viſage pour juger ſi c'étoit veritablement Metius.

C'eſt par cette diſtinction que nous nous délivrons de nos préventions. Les opinions dont nous nous prévenons ne ſont jamais entiérement fauſſes. Nous ne nous y ſerions point atachez. C'eſt l'aparence de la verité qui nous trompe ; & il n'y a point d'aparence de verité ſans qu'il y ait quelque choſe de vrai, avec laquelle nous confondons une choſe qui eſt fauſſe.

Ainſi quand un Heretique croit voir ; que ſa Religion eſt bonne, c'eſt parcequ'il s'imagine qu'il ne ſuit point d'autre régle que l'Ecriture dont tout le monde convient. C'eſt une verité que l'Ecriture eſt nôtre régle. Il eſt certain que tout Homme qui ſuit l'Ecriture, ne peut être dans l'erreur ; mais il ſe trompe, parcequ'il ne diſtingue pas dans le principe ſur lequel il s'apuïe ; ce qui eſt vrai, d'avec ce qui eſt incertain. Il eſt certain que l'Ecriture eſt nôtre régle ; mais il n'eſt pas certain à cet Heretique qu'il ſuive le ſens de l'Ecriture. Il la veut bien ſuivre, & il connoît clairement qu'il a une telle volonté ;

mais il ne voit pas avec la même clarté qu'il ne ſe puiſſe faire qu'aïant cette bonne intention il ne ſe trompe, en prenant mal le ſens de l'Ecriture; au contraire pour peu d'atention qu'il faſſe à ce qu'il voit devant ſes yeux, il n'y a rien de plus clair que les hommes la peuvent mal interpreter.

La grande régle pour cette diſtinction dont nous parlons, eſt de ne pas croire legérement qu'on voit. Il faut éxaminer ſi on voit auſſi clairement ce qu'on croit voir, qu'on voit qu'un & deux ſont trois. Quand on a cette évidence, il eſt facile de faire le diſcernement dont nous parlons.

Pour ne pas croire voir ce qu'on ne voit pas, il faut commencer par douter. D'abord qu'on s'imagine aller voir dans les nuées des batailles rangées, on y en voit. Le doute nous met dans une diſpoſition, où il n'eſt pas facile de nous tromper; car nous nous tenons ſur nos gardes. Pour peu que j'euſſe douté ſi celui qui me ſembloit être Metius, l'étoit veritablement, je ne me ſerois pas préocupé que ce l'étoit. Aprés qu'on a pris une ferme reſolution de douter de toutes choſes juſques à ce que l'évidence de la verité faſſe ceſſer de douter, on ſe délivre par là de toutes les fauſſes préventions. Celui qui doute de tout ce que la Nature & la Religion ne l'obligent pas de croire, ne croit rien de faux.

V.

Enfin pour bien apercevoir il faut atendre la clarté avant que de conſentir: on ne le doit point faire qu'aprés qu'on s'y ſent forcé par l'évidence de la verité. Ce n'eſt pas la

premiére operation de l'eſprit qui conſent ; tout conſentement eſt une eſpece de jugement ; néanmoins quoiqu'on ne parle encore que de la premiére operation ; il faut chercher ici les régles dont on a beſoin pour ne pas conſentir mal-à-propos.

Si l'on ſe trompoit lorſque la clarté nous porte vivement à conſentir, ce ſeroit la nature qui nous tromperoit, comme on l'a dit, puiſqu'elle ne nous permet pas de douter en cette ocaſion. Or pour nous aſſûrer que c'eſt bien la nature qui nous oblige de conſentir, il faut faire tous les éforts poſſibles pour retenir ſon conſentement, & chercher toutes les raiſons bonnes & mauvaiſes que nous pouvons avoir de douter. Car alors ſi malgré nos reſiſtances nous ſommes portez à conſentir ; c'eſt une marque que c'eſt l'évidence de la verité qui nous emporte.

Comme dans cette queſtion : j'examine ſi éfectivement je ſuis. Je me repreſente tout ce que je puis m'imaginer pour me faire douter de mon exiſtence. Je me dis à moi-même, que parceque je m'imagine être, il ne s'enſuit pas que je ſois ; que toutes les chimeres que j'imagine, ne ſont pas parceque je m'imagine qu'elles ſont : que je me ſuis autrefois imaginé dans le ſommeil avoir des aîles, que je ne ſçai point ſi je dors, ou ſi je veille ; mais aprés tout cela, quand je conſidere, que ſoit que je veille, ou que je dorme ; que je ſois trompé ou que je ne le ſois pas ; que j'aïe des aîles, ou que je n'en aïe point. *Je ſuis* ; il faut que je conſente que je ſuis un être qui exiſte.

Il eſt évident que tout homme qui ſuſpendra ſon conſentement juſques à ce qu'il ſoit

forcé de cette maniére, ne pourra être trompé. C'eſt preſque le ſeul moïen d'éviter l'erreur. Il y a peu d'ocaſions où les choſes ſoient ſi bien connuës, que la verité, ou la fauſſeté ſe manifeſte tout d'un coup avec aſſez de clarté pour donner nôtre conſentement avec aſſûrance; le parti qu'on doit donc prendre, c'eſt de douter, & de n'aller pas vîte.

Lorſqu'on examine ſi la nature nous porte à conſentir, il faut bien diſtinguer les mouvemens de nos paſſions d'avec celui de la nature. Nous croïons facilement tout ce qui s'acommode avec nos paſſions. On eſt porté à conſentir auſſi-tôt qu'il s'agit de quelque choſe qui les flate. Cependant il eſt facile de diſtinguer le mouvement de nos paſſions, d'avec celui de la nature. Nous pouvons reſiſter à ce qui ne vient pas de la nature; & pour peu qu'on conſulte la raiſon, on voit qu'on le doit faire, au lieu que nous ſommes contrains de ceder aux mouvemens qui viennent éfectivement de la nature; & qu'il n'eſt pas poſſible de reſiſter à la clarté dans le tems qu'on y eſt atentif.

V I.

En parlant de ce qu'il faut faire pour bien apercevoir, il ſeroit neceſſaire d'éxaminer comment nous apercevons les choſes; mais c'eſt aux Phiſiciens à faire cet éxamen. Néanmoins il eſt neceſſaire de voir ici ce qu'on doit faire pour éviter l'erreur. Je n'éxaminerai point de quelle maniére nous apercevons ce qui eſt hors de nous, & ce qui eſt au dedans de nous. Je ne m'arrêterai qu'à ce qui eſt inconteſtable, ou à ce qui eſt

ſi évident, qu'on n'en peut point douter.

Nous ne pouvons pas douter qu'à l'ocaſion des impreſſions que font les corps exterieurs ſur nos ſens, nous n'apercevions pluſieurs choſes; le Ciel, la Terre, les Animaux, les Arbres, les Pierres, &c.

Il faut diſtinguer ici ce qui eſt clair, d'avec ce qui eſt obſcur. Il eſt évident qu'en ces ocaſions nous avons dans l'eſprit des penſées qui ont diferentes formes, que nous nommons des Idées; mais nous ne voïons pas avec la même clarté s'il faut que ces Idées ſoient entiérement conformes aux choſes à l'ocaſion deſquelles nous les avons.

Je ne puis point éxaminer ici ſi les ſens ſont trompeurs ou non; en atendant cet examen, il ſuffit, pour ne ſe pas tromper, de conſentir ſeulement, que ſelon telles & telles ocaſions nous avons de telles idées & de tels ſentimens: Et comme il n'y a que cela de clair; il ne faut convenir que de cela

C'eſt auſſi aux Phiſiciens d'éxaminer ſi toutes nos connoiſſances viennent des ſens, ou s'il y en a quelqu'une qui n'en vienne point; mais il eſt important de ne pas croire qu'il ne ſoit beſoin que des yeux pour voir. On voit même par experience que dans les figures de Geométrie c'eſt l'eſprit qui voit une infinité de proprietez, de raports, & de proportions qui ne ſont point ſenſibles, & que les ſens ne peuvent faire connoître.

L'importance de cette remarque eſt, que de quelque endroit que nous viennent nos idées, il y en a pluſieurs purement ſpirituelles que nous trouvons en nous. Celui qui eſt donc toûjours hors de lui-même, qui ne penſe qu'aux choſes qu'il trouve dans les corps,

n'eſt pas capable d'apercevoir tout ce que la nature l'oblige de recevoir comme vrai. Elle nous parle dans l'interieur ; ainſi tout homme qui n'eſt apliqué qu'à ſentir les impreſſions des ſens, n'écoute pas toutes celles de la nature.

Celui qui aime la verité, doit donc rentrer ſouvent en lui-même, s'acoûtumant à mediter ; c'eſt-à dire, à ne pas voir ſeulement par les yeux du corps, & entendre par les oreilles de la chair.

L'experience fait voir que nous avons en nous les ſemences de toutes les veritez & les principes de toutes les Sciences : de ſorte qu'il n'y a point de plus riche Bibliotheque & où il y auroit plus à lire & à aprendre, que le cœur de l'homme, c'eſt-à-dire ce qu'il a en lui-même.

V I I.

Nous ne jugeons des choſes que par leurs idées : ainſi il eſt neceſſaire dans la Logique de bien examiner ce qui regarde les idées.

On apelle idée ou notion, ce qui ſe preſente à l'eſprit lorſqu'on aperçoit quelque choſe. C'eſt la forme de la penſée qu'on a pour lors. Ce n'eſt pas ici le lieu de rechercher la nature des idées ; ce que c'eſt, par exemple, que j'aperçois devant les yeux de mon eſprit à preſent que je me repreſente la ville de Rôme.

Il me ſuffit de conſiderer ici que j'ai de telles idées ; ſi je voi un arbre, que j'en ai une idée qui me reſte même aprés que cet arbre n'eſt plus. Ce n'eſt pas des ſeuls corps que j'ai des idées ; mais encore des choſes ſpirituelles dans leſquelles je voi des proprie-

nez toutes diferentes de celles que je voi dans les corps.

Quand je conſidere, par exemple, qu'il eſt juſte de rendre à un chacun ce qui lui apartient, j'ai une notion tres-claire de cela dans mon eſprit, dans laquelle je ne voi ni couleur ni figures, ni rien qui ſoit corporel; ce qui m'aprend qu'il y a d'autres idées que celles qui repreſentent des corps. On dit de ces idées qu'elles ſont ſpirituelles.

L'experience ne nous permet pas de douter qu'entre nos idées il y en a que nous ne formons point, & d'autres qui dépendent de nous. Je me forme des idées de Châteaux, de Palais, de Temples que j'acommode comme je veux.

Il eſt clair que nous ne pouvons pas juger des choſes que nous apercevons par les idées que nous en avons formées nous-mêmes comme il nous a plû. Alexandre n'a pas cent bras, parceque je m'en forme une idée qui me repreſente un homme avec cent bras.

De quelque maniére que ſe forment les idées, lorſque c'eſt la nature qui me les donne, je n'ai aucun ſujet de croire que ce ſoit pour me tromper, en me repreſentant les choſes autres qu'elles ne ſont pas.

Ainſi voilà un principe certain, que lorſque je jugerai des choſes par les idées que la nature m'a données elle-même, & que je n'en croirai que ce que ces idées me feront voir clairement, je ne me tromperai point, puiſque ma nature eſt bonne.

Mais la queſtion eſt de bien remarquer dans ces idées ce qu'elles repreſentent comme au déhors de nous. Je voi un arbre devant moi qui me paroît avoir des feüilles vertes. Je

ſens bien que je ne forme point cette idée ; que Je veüille ou que je ne veüille pas l'avoir, je l'ai, & que c'eſt à l'ocaſion de cet arbre que je touche, que je voi, que j'ai cette idée. De ſorte que ſi éfectivement il n'y avoit rien, & que cet arbre ne fût point, il faudroit que Dieu prît plaiſir à me tromper, ce qu'on ne peut pas concevoir.

Je ſuis donc aſſuré qu'il y a là un arbre je n'en puis pas douter ; mais quant à la couleur, quant à l'odeur de ſes feüilles, quant à la fraîcheur que je ſens, je voi bien qu'il y a quelque choſe qui me fait avoir ces ſentimens, mais je n'en ſçai pas davantage.

Je dois donc ſuſpendre mon jugement juſqu'à ce que par des raiſonnemens, ou par des experiences, j'aperçoive ce qu'il en faut penſer. Je ne dois me rendre qu'à la clarté. Or je ne voi point clairement qu'il n'en ſoit pas de toutes les qualitez ſenſibles comme du ſon. L'experience fait voir qu'il n'y a dans les choſes qui le produiſent, qu'un mouvement qui ſe communique à l'air, qui enſuite entre dans mes oreilles.

VIII.

POUR ne ſe point tromper dans la connoiſſance des choſes que nous ne pouvons connoître que par les idées ; il faut en premier lieu, comme on a dit, diſtinguer les idées qui nous viennent de la nature, & bien obſerver ſi nous ne les avons point alterées ; c'eſt-à-dire, ſi nous n'y avons rien ajoûté, ou ſi nous n'en avons rien retranché.

J'ai l'idée d'un arbre, ce n'eſt pas moi qui me la donne, je l'ai euë qu'and j'ai ouvert les

yeux en étant proche ; quand je me ſuis retiré, j'ai conſervée cette idée : je la puis, pour ainſi dire, enfler, & étendre me repreſentant cet arbre grand comme une montagne, petit comme une petite herbe. Comme nous changeons donc les idées, nous ne pouvons juger par elles des choſes qu'aprés que nous les avons rétablies dans leur état naturel ; c'eſt-à-dire, que nous avons obſervé ce qu'elles ſont lorſque la nature nous les donne.

Aprés qu'on a une idée nette & naturelle des choſes qu'on éxamine, puiſqu'on eſt aſſûré qu'elles ont ce que cette idée nous repreſente ; il faut en ſecond lieu, bien conſiderer ce qu'enferme une idée.

C'eſt cette idée ; ou notion, qu'on apelle l'eſſence des choſes, en tant qu'elles ſont connuës. L'éſſence d'un triangle, c'eſt cette idée ou notion que j'ai d'un triangle. Par le principe que nous venons de poſer, puiſqu'il faut que tout ce que je voi clairement ſoit vrai ; je puis aſſurer d'une choſe ſans erreur, tout ce que ſon idée renferme clairement.

Tout dépend donc, encore une fois, de bien éxaminer ce que renferme une idée. L'unique régle c'eſt de bien marquer ce qu'on y voit clairement, ſans rien ajoûter ni diminuer.

Il faut conſiderer des idées claires qui puiſſent ſervir de modelle de clarté. La Geométrie eſt bonne pour cela. Il n'y a rien de plus clair que les idées des lignes droites, des triangles, des quarrez, des raiſons, des proportions. Il eſt facile de voir dans ces idées ce qu'elles ont, ou ce qu'elles n'ont pas.

Si j'aſſûre d'une choſe ce que ſon idée ne me repreſente pas clairement, ce n'eſt pas la

nature qui me trompe, c'eſt moi-même
fais un mauvais uſage de ma liberté.

En conſiderant une idée, on peut per
tout ce qu'elle nous repreſente, ou à une
tie. En conſiderant, par exemple, une l
je puis faire atention à ſa ſeule long
comme quand en conſiderant les chemin
ne penſe point à leur largeur.

Quand on conçoit une choſe, faiſant
tion à tout ce qu'elle eſt; l'idée qu'on
ce qu'on apelle *Conceptus adæquatus*. Si
ne penſe pas à tout ce qu'elle eſt, c'eſ
conception qu'on nomme *Conceptus in*
quatus.

C'eſt en ne faiſant atention qu'à une p
de ce qu'on peut voir dans une idée, c
fait ce qu'on nomme des abſtractions,
préciſions mentales, des êtres de raiſon.
dée d'une Ligne mathematique eſt une
ſtraction, une préciſion, un être de ra
Car je ne me puis répreſenter l'idée d'u
gne que je n'aperçoive une largeur qua
l'éxamine bien, c'eſt-à-dire, que je penſe
à tout ce qu'elle eſt.

IX.

SOUVENT nous ne connoiſſons les
ſes que ſur le raport qu'on nous en fait.
parlant nous nous communiquons les
que nous avons; ce qui nous oblige d'
miner comme on peut apercevoir les ve
bles idées qu'ont eut ceux dont on li
écrits.

La parole eſt compoſée de ſons qu
hommes ont établis pour être les ſigne
leurs penſées. Comme les hommes ſe ſer

de quelque ſorte de caractére qu'il leur plaît pour marquer les ſons, auſſi ils peuvent établir le ſon qu'il leur plaît pour être le ſigne de leurs penſées.

D'où il eſt évident que le Philoſophe qui ne cherche que la verité, ne diſpute point ſur les noms ; il laiſſe à un chacun la liberté de ſe ſervir des termes qu'il voudra choiſir, pourveu qu'il marque une fois la force qu'il leur donne, & qu'on en convienne. Il n'y a point de ſon qui ne puiſſe être le ſigne de tout ce qu'on voudra qu'il ſignifie. Mais il en faut donner une définition, c'eſt-à-dire, qu'il faut marquer préciſément ce qu'on veut que ce ſon ſignifie.

Néanmoins la raiſon dicte qu'on ne doit ſe ſervir des termes d'une langue, que ſelon leur proprieté, les emploïant ſeulement pour marquer les choſes auſquelles l'uſage les a apliqué ; ſi on leur donne donc d'autres idées, il en faut avertir, & en convenir avec celui avec qui on diſpute. Il n'y a rien de plus neceſſaire ; car il n'arrive que trop ſouvent que l'on ne s'entend point parcequ'on n'entend pas les mêmes choſes par les noms dont on ſe ſert également. Les Geometres ſont exacts à définir les termes dont ils ſe ſervent ; auſſi rarement diſputent-ils entr'eux. Ce qui oblige d'expliquer la plûpart des mots dont on ſe ſert, c'eſt parceque le langage n'a pas été fait par les Philoſophes, le peuple y a part, qui penſant & parlant ſelon les préventions de l'enfance ; les termes qui ſont en uſage, ont pour l'ordinaire des idées confuſes ; ce mot *chaud*, par exemple, n'a pas une idée claire, car il ſe donne à ce qui peut-être ocaſion de chaleur en nous, & en même-tems

à ce que nous ſentons. Lorſque le peu
que le feu eſt chaud, il ne prétend pas
ment dire que le feu échaufe, mais qu'i
lui cette qualité que nous ſentons.

Il n'eſt pas juſte de croire ce qu'en
peuple avant que de l'avoir éxaminé. C
il faut diſtinguer dans les idées que nous
à l'ocaſion des qualitez ſenſibles ce q
ont de clair, & ce qu'elles ont d'obſc
faut de même marquer dans les noms d
ſert le peuple, tout ce qu'ils peuvent
fier, afin d'obſerver ce que le peuple
avec fondement d'avec ce qu'il cro
raiſon.

Il n'y a rien de plus honteux, qu
païer de paroles; qui ne ſont que du
lorſqu'elles ne ſignifient rien. Je dis
mot ne ſignifie rien, lorſqu'on nous le
pour raiſon, & qu'il ne nous aprend
que nous ſçavons. Par exemple, lor
demande pourquoi le Séné purge, & qu
me répond ſinon que c'eſt parcequ'il
vertu purgative; c'eſt me dire qu'il peu
ger parcequ'il peut purger. Ce mot *v*
ſignifie que pouvoir; avoir donc une
purgative, c'eſt pouvoir purger.

Cela oblige un eſprit ſolide qui aime
rité, de faire une étude particuliére de
non en Grammairien, mais en Philo
recherchant les veritables idées qu'i
vent avoir. On en trouve une infin
n'ont que des idées vagues & confuſes
les hommes ſe contentent quand on l
donne pour raiſon.

Cette étude eſt neceſſaire par tout
bien en Theologie qu'en Philoſophi
Geométres ne tombent point dans le

que nous cenſurons, parcequ'ils l'évitent, définiſſant avec ſoins tous les termes qu'ils emploïent, comme on le vient de dire. On le devroit faire en traitant toutes les Sciences: ce qui aporteroit un grand jour.

X.

Si je prétendois traiter ici la Logique dans toute ſon étendnë; je parlerois plus au long que je ne le ferai pas des noms qu'on apelle *Termes*, parcequ'ils terminent & définiſſent les idées des choſes.

Ces Termes reçoivent leur nom des idées qu'ils ſignifient. Un Terme eſt apellé *abſolu*, quand il eſt le ſigne d'une choſe qu'on regarde en elle-même; comme ce mot *Terre*, eſt un terme abſolu.

Lorſque l'idée d'un terme enferme un raport de la choſe ſignifiée avec une autre choſe, il eſt apellé *Connotatif*, comme ce mot *Grand*, marque une choſe qu'on compare avec une autre choſe au regard de laquelle elle eſt plus grande.

Un terme *abſtrait*, c'eſt celui dont l'idée eſt une abſtraction, c'eſt-à-dire, que la choſe dont il marque l'idée, n'eſt pas conſiderée ſelon tout ce qu'elle eſt. Nous avons dit qu'on peut conſiderer une choſe ſans faire atention à tout ce qu'elle eſt; ce qui forme une notion qui eſt une préciſion ou une abſtraction.

Ces ſortes de notions qui ſe font par abſtraction, ſont fort generales. Car, par exemple, en conſiderant un homme particulier ſans faire atention à tout ce qu'il eſt, & à ce qui le diſtingue des autres hommes, on s'en forme une notion qu'on nomme *generale* ou

universelle, parcequ'elle convient à tous les hommes.

Une notion est d'autant plus universelle, qu'on fait atention à moins de choses. Les noms qui marquent ces notions, sont ce qu'on apelle *les Universaux*, *genre*, *espece*, selon que ces notions sont plus universelles. *L'espece* est un nom dont la notion est universelle; mais *le genre* marque une idée encore plus universelle.

Les Logiciens expliquent tout cela avec étenduë. Ce n'est rien dans le fond, & cependant c'est presque la seule chose à quoi on s'aplique dans les écoles.

CHAPITRE III.

De la seconde operation de l'Esprit ou de la maniére de bien juger.

I.

CE que nous avons dit touchant la conduite de la premiére operation de l'Esprit, suffit pour régler la seconde operation, qui est le jugement. Car puisque juger, ce n'est, comme nous l'avons dit, que consentir qu'une chose a un tel raport avec une autre, ou ne pas consentir, si on craint de se tromper; il ne s'agit que de bien apercevoir ce raport, & ne consentir que selon que la clarté nous obligera de le faire.

Quand on considére les choses avec soin; qu'on fait atention à tout ce qu'elles sont, on

découvre facilement leur raport. En conſidérant la Terre, & ce qu'elle doit être au regard des Cieux, il eſt impoſſible qu'on n'aperçoive pas qu'elle eſt ronde, & qu'ainſi elle a un raport avec la rondeur.

Quand je voi clairement que la choſe que j'examine a un tel raport, je ſuis aſſûré qu'elle l'a par ce principe qu'on a établi, qu'on ne ſe trompe point quand on ne croit que ce qui eſt clair. Ainſi ſi dans cette occaſion je parle ſelon ma connoiſſance, j'aſſure de cette choſe qu'elle a un tel raport.

L'expreſſion d'un jugement que nous faiſons, eſt une afirmation. Juger que la terre eſt ronde, c'eſt conſentir qu'elle eſt ronde ; & ſi on marque par ſes paroles ce conſentement, on afirme ou on aſſûre que la Terre eſt ronde.

Ainſi comme l'on ne doit rien dire d'une choſe que ce qu'on voit qu'elle eſt veritablement, pour en bien juger, il n'en faut rien aſſurer, que ce que l'idée que nous en avons, nous repreſente clairement ; & alors le jugement qu'on en fait, ne peut être faux.

L'expreſſion d'un jugement s'apelle une propoſition qui a pour le moins trois termes. Le premier marque la choſe dont on parle, ou dont on juge ; c'eſt pourquoi il eſt apellé *le ſujet*. Le dernier terme marque ce qu'on aſſure, ou ce qu'on atribuë au ſujet ; & c'eſt pour cela qu'on le nomme *l'attribut*.

Le Terme qui marque l'action de l'eſprit qui afirme l'atribut du ſujet, eſt le verbe, qui lie l'atribut avec le ſujet. Dans cette propoſition ; *la terre eſt ronde* ; *terre* eſt le ſujet : *ronde* eſt l'atribut, & *eſt* marque l'afirmation.

Un ſeul verbe en latin peut faire une propoſition, parcequ'il ſignifie le ſujet & l'atri-

but, & l'action & l'eſprit qui juge. Ce verbe, *Lego* à la force de ces trois termes ou de cette propoſition, *je fais la lecture.*

Une propoſition eſt ou univerſelle, ou particuliére, ſelon que l'idée du ſujet eſt ou univerſelle ou particuliére. Afirmative ou negative, ſelon que l'atribut eſt afirmé ou nié du ſujet. Ce qui n'a pas beſoin d'une grande explication : outre que cela ſe trouve dans toutes les Logiques.

CHAPITRE IV.

De la troiſiéme operation, ou de la maniére de bien raiſonner.

I.

NOus trouvons au-dedans de nous-mêmes pluſieurs veritez dont la clarté eſt ſi grande, que nous n'en pouvons pas douter un moment. La nature nous les a données pour être comme la ſemence de toutes les Sciences.

Perſonne, par exemple, n'ignore qu'une choſe ne peut pas être, & n'être pas en même-tems. D'où l'on conclut que lorſque deux choſes ſont une même choſe, ou qu'elles conviennent ; il faut que ſi l'une eſt vraïe, l'autre le ſoît, & que ce qui ſe dit de l'une, ſe puiſſe dire de l'autre.

C'eſt la nature qui nous fait conſentir à des propoſitions ſi claires ; ainſi elles ſons veritables, puiſque la nature ne nous trompe pas.

Raiſonner, c'eſt voir que deux choſes étant liées l'une avec l'autre, on peut conclure que l'une eſt ce qu'eſt l'autre, ou que l'une étant vraïe, il faut que l'autre le ſoit. On raiſonne lorſque ne voïant pas clairement la verité ou la fauſſeté d'une propoſition, on cherche une choſe qui ſoit la même que celle qu'on éxamine, dont la verité ou la fauſſeté étant évidemment connuë, faſſe connoître ce qu'eſt celle qu'on ne connoiſſoit pas bien.

Ainſi pour raiſonner il faut avoir la tête remplie de maximes inconteſtables : de ſorte qu'auſſi-tôt qu'il ſe preſente une choſe qu'on ne connoît pas clairement, on aperçoive celles dont elle eſt dépendante, ou auſquelles elle eſt manifeſtement opoſée ; pour conclure ce qu'elle eſt, ou ce qu'elle ne peut pas être.

L'importance de cette remarque paroît dans la Geométrie, où un petit nombre d'axiomes, c'eſt-à-dire, de veritez ſenſibles & connuës, ſert à éclaircir tout ce qu'on peut propoſer dans cette Science.

Chaque Science, chaque Art a ſes maximes. La Theologie tire ſes maximes de l'Ecriture & de la Tradition, ou du conſentement unanime de tous les Peres. Dans la Phiſique les experiences reïterées & toûjours confirmées ſervent de maximes. Dans la Morale, c'eſt la Loi de l'Evangile, & ce que la conſcience nous dicte, qui nous doivent éclairer.

Un homme eſt capable de raiſonner ſelon qu'il a plus de maximes ; mais auſſi il eſt évident que ſi ces maximes ne ſont claires & certaines, elles ne ſervent qu'à l'écarter de la verité. Il les faut donc éxaminer, & pour cela ſe ſervir des régles que nous avons propoſées ci-deſſus pour ne ſe pas tromper dans le diſ-

La premiére propoſition eſt C. B. la ſeconde D. C. & la troiſiéme B. D. où vous voïez que C eſt le moïen. Or ſelon que ce moïen C ſe trouve diſpoſé ou placé dans les deux premiéres propoſitions, on apelle cela figure de l'argument, & comme il ſe peut placer en quatre differentes maniéres que vous voïez; cela fait qu'on compte quatre figures, c'eſt-à-dire, quatre maniéres de diſpoſer ou de placer le terme moïen.

1. *figure.*	2. *figure.*	3. *figure.*	4. *figure.*
C. B.	B. C.	C. B.	B. C.
D. C.	C. D.	C. D.	D. C.
B. D.	B. D.	B. D.	B. D.

Vous voïez que dans la premiére le moïen eſt le ſujet dans la premiére propoſition, & l'atribut dans la ſeconde. Au contraire dans la ſeconde Figure, il eſt l'atribut dans la premiére propoſition & le ſujet dans la ſeconde. Dans la troiſiéme Figure il eſt le ſujet dans les deux premiéres propoſitions, & dans la quatriéme Figure il eſt l'atribut dans l'une & l'autre propoſition.

Les trois propoſitions d'un raiſonnement ou ſillogiſme peuvent être ou univerſelles, ou particuliéres, ou afirmatives ou negatives; & c'eſt cette univerſalité ou particularité, afirmation ou negation, qui fait ce qu'on nomme *Mode* dans le ſillogiſme. On marque ces quatre choſes par les quatre voïelles, A, E, I, O. La premiére A, marque une propoſition univerſelle, afirmative. La ſeconde E, une propoſition univerſelle negative. La troiſiéme I, une propoſition afirmative particuliére. La quatriéme O, une propoſition negative parti-

culiére. Mode d'un ſillogiſme, c'eſt la maniére dont il eſt fait de propoſitions univerſelles ou particuliéres, afirmatives ou negatives.

III.

Lors donc qu'on veut exprimer le mode ou la qualité des trois propoſitions d'un ſillogiſme, on le fait avec trois de ces voïelles : ainſi ſi elles ſont toutes trois afirmatives & univerſelles, on met trois A ; ſi elles ſont toutes negatives & univerſelles, on met trois E ; ſi elles ſont particuliéres ou negatives, on met trois O ; & trois I, ſi elles ſont particuliéres & afirmatives.

Or il eſt évident qu'on ne peut concevoir qu'autant de ſes Modes qu'on peut combiner en diferentes maniéres ces quatre voïelles, les prenant trois à trois, comme vous le voïez dans cette Table qui vous les repreſente tous. Il ne peut y avoir que ſoixante & quatre Modes : ainſi tous les Sillogiſmes, bons ou mauvais, qu'on peut faire, ſe reduiront à quelqu'un de ces ſoixante-quatre Modes.

Table des ſoixante-quatre Modes.

1. Aaa. †	17. Eee. *	33. Iii. *	49. Ooo. *
2. Aea. *	18. Eae. †	34. Iai. †	50. Oao. †
3. Aia. *	19. Eie. *	35. Iei. *	51. Oeo. *
4. Aoa. *	20. Eoe. *	36. Ioi. *	52. Oio. *
5. Aee. †	21. Eaa. *	37. Iaa. *	53. Oaa. *
6. Aii. †	22. Eii. *	38. Iee. *	54. Oee. *
7. Aoo. †	23. Eoo. *	39. Ioo. *	55. Oii. *
8. Aae. *	24. Eea. *	40. Iia. *	56. Ooa. *
9. Aai. †	25. Eei. *	41. Iie. *	57. Ooe. *
10. Aao. *	26. Eeo. *	42. Iio. *	58. Ooi. *
11. Aei. *	27. Eai. *	43. Iae. *	59. Oae. *
12. Aeo. *	28. Eao. †	44. Iao. *	60. Oai. *
13. Aie. *	29. Eia. *	45. Iea. *	61. Oea. *
14. Aio. *	30. Eio. †	46. Ieo. *	62. Oei. *
15. Aoe. *	31. Eoa. *	47. Ioa. *	63. Oia. *
16. Aoi. *	32. Eoi. *	48. Ioe. *	64. Oie. *

Tous ces Modes ne peuvent pas être bons, c'eſt-à dire, que tout Sillogiſme qui ſe reduit à un de ces Modes, ne peut pas être concluant. Dans l'Art de penſer on éxamine en general certaines régles comme celle-ci, que de deux propoſitions negatives l'on n'en peut rien conclure. Car de ce que B & D ne ſont pas une même choſe avec C, il ne s'enſuit pas qu'ils ſoient une même choſe, ni auſſi qu'ils ne ſoient pas une même choſe ſe pouvant faire qu'il y ait un autre moïen qui les uniſſe. Suivant cette régle en parcourant des yeux la Table des Modes, on en trouve quatorze qui ne peuvent conclure, c'eſt-à-dire, qu'un Sillogiſme qui ſeroit en l'un de ces Modes ne ſeroit pas bon. E O A, E E A, O O A, &c. où les deux premiéres propoſitions ſont negatives, ſont des modes qui ne peuvent conclure.

Il eſt auſſi évident qu'on ne peut pas conclure du particulier le general : par exemple, conclure de ce qu'il y a quelqu'un qui fait une choſe, que tout le monde la faſſe. Ainſi vous voïez dans la Table que tous les Modes où la derniére lettre eſt A ou E, quand les deux premiéres ſont I ou O, ne ſont pas bons. Ainſi par ces régles, & par d'autres également claires, on fait voir que de ſoixante-quatre Modes qu'il peut y avoir, il n'y en a que dix qui ſoient concluans. Ils ſont marquez dans la Table avec une Croix Dans l'Art de penſer vous trouvez des régles qui font connoître quels de ces dix Modes ſont concluans dans chaque Figure ; car ils ne le ſont pas tous indiferemment dans chacune. On donne des noms aux Modes de chaque Figure, afin que les jeunes Ecoliers, les

aprennent par cœur. Par exemple, on nomme *Barbara* le premier Mode de la premiére Figure, dont les trois propoſitions ſont univerſelles afirmatives ; *Celarent*, le Mode dont la premiére propoſition & la concluſion ſont negatives univerſelles, & la ſeconde afirmative univerſelle. Dans les Ecoles on ne s'amuſe qu'à des chicanes. On donne bien ces noms aux jeunes gens ; mais on ne leur en fait point comprendre l'artifice qui eſt tres-beau, comme on en peut juger parceque nous venons de dire.

CHAPITRE V.

De la quatriéme operation, ou de la Méthode.

I.

IL ne reſte plus qu'à dire un mot de cette quatriéme operation de l'eſprit, qui diſpoſe & ordonne les connoiſſances qu'on a aquiſes ou qu'on a reçû de la nature, de maniére qu'on découvre les veritez qu'on recherchoit, & qu'on les puiſſe faire connoître : Ce qui s'apelle agir avec Méthode.

La Méthode conſiſte premiérement à ſçavoir bien ce que l'on cherche. Car on ne trouve point quand on ne ſçait pas bien ce qu'on veut trouver. *Pars inventionis eſt ſcire quid quæras.* Il faut donc ſe remplir l'eſprit de ſon ſujet, le débarraſſer autant qu'on le peut, afin de l'enviſager netement, d'en

avoir une notion claire & nette.

Enſuite il faut conſiderer tous les raports de ce ſujet, le conſiderer par toutes ſes faces pour connoître par où l'on le peut ataquer, c'eſt-à-dire, qui ſont les choſes avec qui il eſt lié ; qui étant bien connuës peuvent le faire connoître.

On examine toutes les conſequences qui ſe peuvent tirer de ce qu'on connoît ſe ſervant de ſes premiéres connoiſſances comme d'échellons pour monter plus haut.

La quatriéme partie de l'Art de penſer, où l'on traite de la Méthode, donne des avis excellens ; mais ces avis ne ſont guéres utiles que lorſqu'on y joint des exemples ; ce que nous avons fait à la fin du traité de la grandeur & dans les Elemens de Geométrie. On y donne une idée de la Méthode & l'on montre ce qu'on doit faire dans toutes les Sciences, quoiqu'on ne parle dans ce lieu que des Mathematiques.

II.

Tout conſiſte preſque à faire atention à la choſe qu'on veut connoître ; c'eſt-à-dire, à bien connoître ſon idée.

Toutes les connoiſſances que nous aquerons, quand ce n'eſt point par hazard, ne viennent que de ce que nous avons aperçû dans la choſe que nous avons étudiée.

On nomme *définition*, le diſcours qui exprime l'idée de la choſe que l'on définit ; c'eſt pourquoi ſi une définition eſt bonne ; il faut que d'elle ſeule on puiſſe déduire tout ce qu'on peut connoître de cette choſe.

Ainſi un des grands principes de la Méthode, c'eſt la définition. Il y a des définitions

de mots, où il ne s'agit que d'expliquer ce que ſignifie un mot. Nous avons vû qu'il étoit neceſſaire de définir ce qu'on entend par les mots dont on ſe ſert, lorſqu'ils ſont équivoques ou obſcurs.

Les raiſonnemens que nous faiſons, par leſquels nous étendons nos connoiſſances, ſont fondez, comme nous avons vû, ſur quelque verité qui eſt déja connuë, qui ſert de marque pour connoître ce qu'on ne connoît pas.

Pour ſe conduire avec Méthode il faut examiner toutes les veritez qui ſont connuës, & qui ont quelque raport avec le ſujet qu'on examine.

Une verité connuë, & qu'on n'eſt point obligé de démontrer, s'apelle *principe* ou *axiome*. Il ne faut pas prendre pour axiome, une propoſition, ſi elle n'eſt fort évidente; car, comme on l'a remarqué, toutes nos erreurs ne viennent que de ce qu'on ſupoſe pour conſtant ce qui ne l'eſt pas.

Raiſonnement exact, & *démonſtration*, eſt la même choſe. On ne doit emploïer dans une démonſtration que les définitions dont on eſt convenu, & les axiomes qui ſont inconteſtables, ou les propoſitions qu'on a déja démontrées.

Toute autre maniére de démontrer eſt imparfaite: je le redis encore, il n'y a point d'autre maniére d'aquerir naturellement une connoiſſance, qu'en la tirant de l'idée ou de la définition de la choſe qu'on examine. Ces ſeules démonſtrations éclairent l'eſprit; car celle qu'on emploïe en montrant que l'on ne peut conteſter ce que l'on propoſe, qu'il ne s'enſuive une grande abſurdité; ces dé-

monſtrations, dis-je, convainquent l'eſprit, mais elles ne l'éclairent pas. Auſſi je ne les emploïe point dans les Mathématiques, que lorſque j'y ſuis contraint pour éviter la longueur.

III.

Ce diſcours que j'ai fait ici, n'eſt que pour donner une entrée dans l'Art de penſer. j'ajoûterai donc ici ſeulement, que la recherche de la verité ne demande pas tant un eſprit penetrant, qu'un eſprit laborieux & attentif. Il ne faut pas eſperer qu'on trouve tout d'un coup ce qui a été caché long-tems. Il faut ataquer un ſujet pluſieurs fois; & lorſqu'on voit que la verité ne luit point encore, ſe retirer pour quelque tems. Cependant comme ce n'eſt jamais en vain qu'on s'aplique à la rechercher; & qu'on découvre toûjours quelque choſe, il faut marquer ſoigneuſement toutes ſes découvertes.

Il arrive ſouvent que ce n'eſt qu'aprés pluſieurs tentatives qu'on connoît bien ce qu'il faut chercher. Enſuite aprés pluſieurs reflexions & meditations reïterées on vient à entrevoir quelque raport qui ouvre le chemin par où il faut marcher. Aujourd'hui une verité connuë nous en fait découvrir une autre. Cependant on lit, on conſulte tous ceux qui peuvent avoir connoiſſance du ſujet qu'on traite. On parcourt au moins les livres de ceux qui en ont écrit, afin de ne rien oublier qui eût pû nous aider.

Aprés les découvertes qu'on a déja pû faire: que l'on a apris pluſieurs choſes dans les livres, qu'on les a experimentées, ou qu'on eſt bien informé des experiences qui ſe ſont

faites ; on reprend la meditation de ſon ſujet comme ſi on n'y avoit jamais penſé. Alors on a plus de diſpoſition pour bien régler ſes meditations. Ainſi on peut réüſſir, & recevoir enfin le fruit d'un ſi penible travail.

Comme on ſe laſſe, & qu'on ſe dégoûte, il eſt bon de partager le travail ; & c'eſt là un des grands ſecrets de la Méthode. Dans l'Arithmetique lorſqu'on a pluſieurs ſommes à ajoûter ou à multiplier, on le fait par parties. Il eſt facile de s'apliquer lorſque l'aplication dure peu, & que le ſujet eſt ſimple. Pour ménager donc la capacité de l'eſprit, & faire qu'il ſoit atentif à ce qu'il doit conſiderer, il faut faire dans toutes les Sciences ce qu'on fait dans l'Arithmetique ; c'eſt-à-dire, qu'il faut partager ſon ſujet en pluſieurs parties fort ſimples, pour faire par parties & avec ordre, ce qu'on n'auroit pû faire tout à la fois.

Ma principale vûë dans la nouvelle Edition qui s'eſt faite du traité de la grandeur, a été de faire enſorte que cet ouvrage pû ſervir de Logique ; c'eſt-à dire, qu'on y pût aprendre la maniére de ſe conduire dans la recherche de la verité. Je recherche avec mon Lecteur la Méthode que je dois tenir en traitant cette matiére, & je lui fais remarquer que toutes les connoiſſances qu'il aquere, ſont le fruit de cette Méthode.

Ie ne veux point diſſimuler ici que ce que l'on peut dire de la Logique étant general, ne fait pas toute l'impreſſion qui ſeroit neceſſaire pour en rendre l'Etude utile. Les livres où l'on décend dans le détail, où l'on aplique l'eſprit à des choſes particuliéres, ſont plus d'éfet quand ces livres ſont éxacts : qu'ils ont été compoſez par des perſonnes d'eſprit & de jugemens.

III. ENTRETIEN.

LE premier Entretien montre l'utilité des Letres ; & le ſecond donne un avis general pour régler ſon eſprit & ſon cœur en étudiant. C'eſt la Logique qui régle l'eſprit. On en vient de donner une idée. Voilà à-preſent la Méthode pour aprendre les Sciences. Ce qu'on a dit, n'eſt qu'une diſpoſition pour les aquerir. L'ordre ordinaire demandoit que d'abord on eût parlé de l'Etude des Langues, & par conſequent de la Grammaire par où l'on fait commencer les enfans : Mais outre que cela ne convenoit pas à Eugene, ni à aucun de ceux entre les mains de qui ces Entretiens devoient tomber ; il étoit plus à-propos de commencer par les choſes dont l'Etude eſt en même-tems & plus facile & plus neceſſaire. Ces Entretiens ſont faits pour ceux qui ont déja quelque avance, c'eſt-à-dire, qui ont fait les Etudes ordinaires qu'on fait dans les Colleges.

Theodoſe & Aminte parlérent dans ce troiſiéme Entretien de l'Hiſtoire, de la Géographie & de la Chronologie. Lorſque l'on n'a aucune idée de ces Sciences, on eſt, dirent-ils, comme un Etranger ; incapable d'avoir commerce avec les livres. Theodoſe dit à la loüange de l'Hiſtoire, que par elle un homme étoit de tout païs & de tous les ſiécles, autant inſtruit de ce qui s'eſt fait dans tout le monde qu'un particulier l'eſt de ce qui eſt arrivé dans ſa famille & dans le lieu de ſa naiſſance, comme on l'avoit déja remarqué.

L'Etude en eſt dificile, dit Eugene, puiſqu'elle comprend tant de choſes.

Elle eſt aiſée, repartit Theodoſe, quand on la fait avec la Méthode qui ſera le ſujet de cet Entretien.

Premiérement, comme les Peintres prépárent une toile pour y peindre ce qu'ils y veulent repreſenter, on doit former dans ſa tête l'image de la Terre, où toutes les choſes dont parle l'Hiſtoire, ſe ſont paſſées. Cette image eſt comme la toile où l'on place en ſon lieu ce que l'on aprend. La Geographie qui ordonne cette image eſt une Science facile, & dont les enfans ſont capables, parcequ'il ne faut que des yeux & un peu de mémoire. J'ai vû un enfant de quatre ans qui ne ſçavoit pas lire, qui dans quelque lieu qu'on lui portât le doigt ſur une Carte, ne manquoit point de dire quelle Ville y étoit marquée. On lui avoit apris toute l'Hiſtoire de la Bible, en lui faiſant voir les Figures où elle eſt répreſentée. Il avoit apris de la même maniére les Fables. C'étoit un jeu pour lui. Il y prenoit plaiſir. Il ſçavoit tout cela, avant même qu'on penſât à lui aprendre à lire.

Je ne demande d'abord qu'une connoiſſance generale de la Géographie qui ſe peut aquerir en tres-peu de tems. Il ſufit qu'on ſçache par exemple, que la Terre eſt ronde, & qu'ainſi elle peut être repreſentée par un globe qu'on diviſe par des cercles, par le moïen deſquels on détermine quelle eſt la ſituation de chaque lieu, & ſa diſpoſition ſur la Terre au regard des autres lieux. Il ſufit, dis-je, dans les premiéres Etudes que l'on fera, de conſiderer la diſpoſition des principales parties du Monde, des grandes Provinces & des Villes les plus

conſiderables. Cette premiére connoiſſance ſe perfectionne dans la ſuite, ſans qu'il en coûte preſque rien. Lorſqu'on lit une Hiſtoire, on aprend une partie de ce qui regarde la deſcription du lieu, où les choſes qui en ſont le ſujet ſe ſont paſſées ; ainſi en apliquant ces connoiſſances à la Carte, c'eſt-à-dire ; en y cherchant les Villes, les Provinces dont on entend parler, on acheve par l'uſage cette premiére image de la deſcription de la Terre, dont on avoit tiré les premiers traits.

Les Cartes qui ſont neceſſaires, c'eſt premiérement une Mape-monde ou Carte qui repreſente le Globe de la Terre. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on fit cette premiére Etude de la Géographie ſur un Globe de la Terre. Le plus gros ſeroit le meilleur. La diſpoſition des parties de la Terre ſe diſpoſe dans l'eſprit avec plus d'ordre. Au défaut d'un Globe, il faut avoir une Mape-monde, les quatre Parties du monde ; & les Cartes des contrées dont on veut ſçavoir l'Hiſtoire plus éxactement. Pour les Livres dont on ſe doit ſervir, je trouve l'introduction de Cluvere fort nete & fort courte. Sanſon a fait pluſieurs diſcours ſur la Géographie, qui peuvent ſervir d'introduction.

Aprés cette premiére Etude de la Géographie, il faut venir à la Chronologie, & par ſon moien ſe former une image de l'étenduë du tems, c'eſt-à dire, des années qui ſe ſont écoulées depuis la Création du Monde juſques à nos jours, de la même maniére qu'on l'a fait de l'étenduë de la Terre, afin de placer dans cette image chaque choſe ſelon ſon rang. Je crois, Eugene, que vous apercevez aſſez, ſans que je vous y faſſe prendre garde, que par ce

moïen on ôte la confuſion de ſes connoiſſances, qu'on leur donne de l'ordre, & qu'on les rend diſtinctes.

Je le vois, dit Eugene, mais comment ſe former cette image de l'étenduë du tems qu'on ne peut pas répreſenter comme la Terre.

On diſpoſe par ordre ſur des tables, dit Theodoſe, la ſuite des années du Monde, & on raporte à chaque année ce qui s'y eſt fait. Il n'eſt pas neceſſaire de forcer ſa mémoire à comprendre ces tables. Il ſufit de remarquer les parties les plus conſiderables du tems, que l'on apelle des *Epoques*, par exemple, qu'il y a dix-ſept ſiécles que Jeſus-Chriſt eſt né; que le Monde avoit été creé quatre mille ans avant ſa naiſſance; que le Déluge arriva l'an mil ſix-cens cinquante-ſix de la Creation du Monde; que Moïſe ſortit de l'Egypte vers l'an du Monde 2500; que Salomon bâtit le Temple cinq-cens ans aprés; que Rome fut bâtie ſept-cens cinquante-trois ans avant la Naiſſance de Jeſus-Chriſt, ainſi des autres *Epoques*. Ces premiers commencemens ſe perfectionnent ſi on a ſoin de ſçavoir de tout ce que l'on aprend, quel en eſt l'âge & la ſituation dans l'ordre des tems; ſi par exemple en liſant un Auteur on recherche en quel tems il vivoit, quand il a écrit, quand il eſt mort, & qu'on raporte aux tables de Chronologie tout ce qu'il dit.

J'ai ſouvent ſouhaité, ajoûta Theodoſe, que des perſonnes d'eſprit & judicieuſes nous euſſent donné des tables méthodiques de Géographie & de Chronologie, telles que dans les premiéres on y vît une deſcription generale & courte de l'étenduë du tems & de la Terre, & que dans les ſuivantes cette deſcription

ſe trouvât plus exacte ; car il ſemble que ſi on faiſoit aprendre ces tables aux jeunes gens par ordre à meſure qu'ils avancent, commençant dés les premiéres claſſes, ils ſortiroient du College avec une connoiſſance parfaite de ce qui s'eſt fait dépuis le commencement du Monde juſques à leur tems. Ils aprennent bien quelque bout d'Hiſtoire, mais c'eſt avec une étrange confuſion.

Aminte dit que c'étoit une grande négligence des Maîtres. Que Samſon avoit dreſſé des tables de Geographie telles que le ſouhaitoit Théodoſe, dans leſquelles il commençoit par une deſcription generale qu'il rendoit plus exacte dans la ſuite ; qu'il y avoit pluſieurs tables de Chronologie, dont les unes repreſentoient que le tems des principales parties de l'Hiſtoire, & les autres marquoient toutes choſes, la ſuite des Souverains Pontifes, & des Princes du Monde, & ce qui s'étoit fait de plus conſiderable dans chaque tems. Il ſeroit facile de dreſſer ces tables, ſi l'on n'en trouvoit point de propres pour ce deſſein. Le Pere Petau a compris toute la Chronologie en deux Tables. Celles du Pere de Sainte Catherine ſont plus étenduës. Il y en a de Monſieur Marcel, & de pluſieurs autres. Mais dit-il, toutes ces Tables ne ſufiſent pas pour ſçavoir l'Hiſtoire ; elles ne font qu'indiquer les choſes qu'il faut chercher dans les Hiſtoriens.

Eugene demanda quel ordre on pourroit garder parmi cette foule d'Hiſtoires obſcures incertaines.

Il faut dit Aminte, ici, comme en toute autre choſe ſe ſervir de ce qui eſt certain & connu, pour aprendre, ce qui eſt obſcur & em-

barraſſé. Il n'y a rien de plus conſtant ni de plus connu, que ce que nous diſent nos Hiſtoires ſacrées depuis la Creation du Monde juſques à la Naiſſance de Jeſus-Chriſt. L'Hiſtoire des Gentils eſt obſcure, incertaine & confuſe, comme ils l'avoüent eux-mêmes. Ils diſtinguent tout ce tems qui a precedé Auguſte, ſous l'Empire duquel Nôtre-Seigneur eſt né, en trois tems, dont ils apellent le premier, *le tems obſcur*, parcequ'ils n'en avoient aucune connoiſſance, ils nommoient le ſecond *fabuleux*, parceque la verité des Hiſtoires qui ſont arrivées pendant ce tems-là, étoit alterée par des contes; & le troiſiéme tems *hiſtorique*, de ſorte que la neceſſité, auſſi-bien que la Religion oblige d'aprendre d'abord l'Hiſtoire ſainte, & enſuite par raport à celle-là, l'Hiſtoire des Nations.

Je deſirerois, ajoûta-t'il, que des perſonnes judicieuſes fiſſent une Hiſtoire de ces premiers tems des Païens, ſoit du tems obſcur, ſoit du fabuleux. Grotius dans ſon Livre de la vraïe Religion, Voſſius dans ſon Ouvrage de l'Idolatrie, Bochart dans ſon Phaleg, ou Geographie ſainte, Seldenus dans ce qu'il a écrit des Divinitez de la Syrie, Marsham dans ſon *Canon Ægyptiacus*, Monſieur Huët dans ſa Démonſtration de l'Evangile, & le Pere Thomaſin dans ſa Méthode de lire les Poetes, & pluſieurs autres Sçavans, ont fait voir clairement que les Grecs, & tous les Peuples ſont venus des Enfans de Noé, que leurs fables ſont des Hiſtoires véritables de l'Ancien Teſtament, qu'ils ſçavoient par Tradition, & qu'ils ont alterées par pluſieurs menſonges. Il y a d'ingenieux eſſais d'un Ouvrage ſemblable dans la Bibliotheque Univerſelle de Monſieur

le

le Clerc. Si on ſe ſervoit des remarques de ces Sçavans, on pourroit joindre l'Hiſtoire profane avec l'Hiſtoire ſainte, & par ce moïen donner de l'ordre à ce que nous diſent les Païens avec une confuſion prodigieuſe. La Chronologie d'Euſebe ſerviroit beaucoup à cela. Herodote, Diodore de Sicile, & pluſieurs autres Auteurs. Un tel Ouvrage ſeroit utile à la jeuneſſe qui commenceroit à connoître l'excellence des Ecritures & leur antiquité; car il me ſemble, qu'il eſt dangereux de repaître l'eſprit des jeunes gens de Fables, ſi on ne tâche de leur faire entrevoir quelques veritez parmi tous ces menſonges. Il faut leur découvrir, autant que cela ſe peut, ce qui a donné lieu à toutes ces extravagances: comment on a pû croire ces métamorphoſes d'hommes en bêtes, & que de ces bêtes on en a fait des Dieux. Aprés ce que j'ai lû dans Herodote touchant les anciens Rois d'Egypte, je croi que la maniére dont ces Rois étoient honorez aprés leur mort, a donné lieu à la plûpart des opinions des Païens. On ſçait avec quel ſoin, les Egyptiens enſeveliſſoient leurs morts. Ils les metoient dans des biéres à qui ils donnoient de diferentes formes, comme on voit dans les Mumies qui viennent d'Egypte. Conſervant ces biéres dans des Moſolées qui étoient des Palais. Ils leurs rendirent des honneurs exceſſifs: ils en firent des Divinitez, & paſſérent juſques à adorer les animaux dont les biéres de leurs Rois avoient la forme, comme ſi ces Rois euſſent été changez en ces animaux. Voilà une nouvelle conjecture touchant l'origine des Métamorphoſes. On ſçait que les Grecs ont pris toute leur Religion des Egyptiens.

Pour l'Hiſtoire de la Bible on la peut aprendre en premier lieu dans l'Ecriture. Une infinité d'Auteurs en on fait des abregez. Les diſcours ſur les Figures de la Bible ſont excellent. Sulpice Severe, Turſelin ſont d'excellens abregez. Aprés l'Hiſtoire de la Bible il n'y en a pas de plus belle & de plus utile que l'Hiſtoire de l'ancienne Rome. C'eſt une neceſſité comme on l'a dit d'avoir une idée de l'Hiſtoire Univerſelle, qui comprend celle de Rome, des Perſes, des Grecs. Je ſçai que la meilleure maniére ſeroit de lire les Auteurs originaux, mais cela ne ſe peut faire qu'en pluſieurs années, & lorſqu'on en fait le principal ſujet de ſon Etude. Ainſi je conſeille à ceux qui commencent; & qui ont d'autres vûës de ſe contenter de l'excellent Abregé que le Pere Petau a compoſé ſous le titre de *Rationarium temporum.* Vous y trouverez dans un fort beau ſtile l'Hiſtoire Univerſelle digerée ſelon l'ordre des tems. Ce Livre eſt petit. En le liſant il faut, autant qu'on le peut, avoir devant les yeux les Tables Chronologiques que ce Pere y a jointes : afin de ſe former une image des tems, auſſi-bien que de l'étenduë de la terre, comme nous l'avons dit. Je ne prétends pas que ce Livre puiſſe ſufire pour faire connoître l'Hiſtoire. Les Annales d'Uſſerius dépuis la Creation juſqu'au renverſement de Jeruſalem, donnent une idée plus entiére de l'Hiſtoire. Cet Auteur ſe ſert des paroles mêmes des Auteurs; de ſorte qu'on y trouve toute l'Hiſtoire Univerſelle dans une étenduë raiſonnable. C'eſt ainſi une Bibliotheque entiére & comme on n'a pas le loiſir de lire tous les anciens Hiſtoriens, je croi qu'il faut avoir recours à ces

Auteur; ne ſe contentant pas de le lire, mais tachant de l'imprimer en ſa memoire. C'eſt un Livre in folio. Si cela paroît trop gros qu'on ſe contente du *rationarium* du Pere Petau : outre que ce Pere a conduit ſon Ouvrage juſqu'au ſiécle où nous vivons & qu'Uſerius ne paſſe pas le tems des Apôtres. La derniére partie de cet Ouvrage où ce Pere explique les Principes de la Chronologie, ſupoſent qu'on n'ignore pas entiérement les Mathematiques dont la Chronologie eſt une partie; ainſi on doit diferer de lire cette partie juſqu'à ce qu'on ait étudié les Mathematiques.

Tous les Roïaumes de l'Europe ſe ſont établis ſur les ruines de l'Empire Romain. L'Ordre demande qu'on ne s'aplique aux Hiſtoires particuliéres de ces Roïaumes qu'après avoir étudié Petau comprend l'Hiſtoire de tout le Monde. On perfectionne l'idée qu'il en donne en liſant les Auteurs particuliers à meſure qu'on en a le loiſir. On eſt obligé de lire de bonne heure les Auteurs de l'Hiſtoire romaine : pour aprendre la Langue latine. On doit lire avec plus de reflection les Auteurs. Il y faut faire atention à toutes choſes : remarquer les maniéres particuliéres de bâtir, de combatre, de ſe marier, de rendre les derniers devoirs aux Morts, ce qu'ils ont fait, ce qui leur eſt arrivé.

L'eſprit pourroit-il ſufire à tant de choſes, dit Eugene.

Il le peut, repliqua Aminte, & ce qui vous paroît un travail penible, peut être apris en ſe joüant. Si les Maîtres faiſoient voir à leurs Diſciples les Figures qui ſont dans les Ouvrages de Lipſe, dans les Commentaires de

Vigenere ſur Ceſar, dans du Choul de la Religion des Romains, & dans quelques autres Livres ſemblables, ils les inſtruiroient agréablement de toutes les anciennes maniéres de combatre, des diferentes ſortes d'armes qui étoient en uſage, des machines, des habits de guerre & de paix. Ils leur aprendroient comment les Romains & les Peuples d'Orient étoient aſſis à table, & mille autres choſes qu'il eſt bon de ne pas ignorer. Ils leur feroient connoître en la même maniére ſans aucune aplication pénible, juſqu'à la forme des meubles, des vaſes dont on ſe ſervoit autrefois. On a des recuëils d'eſtampe où l'on trouve des images de toutes ces choſes. On en trouve auſſi des deſcriptions dans les Commentaires ſur les anciens Auteurs que le Maître a ſoin de conſulter, pour enſuite communiquer à ſes Diſciples ce qu'il y a vû. Quand on a le bonheur d'étudier ſous un Maître habile & ſoigneux, toutes ces connoiſſances s'aquérent ſans travail : comme nous connoiſſons ce qui ſe fait aujourd'hui, les mœurs & les coûtumes de ceux avec qui nous vivons, ſans Etude, & ſans que cela partage l'atention que nous devons à des choſes plus ſerieuſes.

Vous me faites la choſe bien facile, dit Eugene.

Nous ne pretendons, dit Aminte, que tracer les premiers traits des Sciences. Cette connoiſſance de l'Hiſtoire Univerſelle, de la Bible, de la Grece & de l'ancienne Rome eſt neceſſaire pour quelque profeſſion qu'on embraſſe, ainſi c'eſt par là qu'il faut commencer les premiéres Etudes qui ſe font dans les Ecoles publiques ; mais enſuite, ſelon les emplois & les ocaſions, on ſe donne à quelque partie

de l'Hiſtoire, qu'on cultive avec plus de ſoin. Il y en a qui ont de l'inclination pour étudier l'Antiquité ; & ſi d'ailleurs ils ſatisfont à leurs obligations, cette inclination n'eſt point mauvaiſe. Comme dans la Republique il faut qu'il y ait de toute ſorte d'Artiſans, & des gens pour habiter les montagnes & les lieux ingrats, auſſi dans les Lettres il eſt avantageux qu'il y ait des perſonnes qui en veüillent cultiver les terres qui ſont moins fertiles. Un Homme ne doit pas embraſſer toutes choſes, il ſe doit borner à ce qui a plus de raport avec ſon emploi, & cultiver les Sciences qui lui ſeront fructueuſes ; mais auſſi il eſt de l'ordre de la Providence, qu'il y ait des perſonnes qui s'apliquent avec ſoin à traiter de certaines matiéres qui n'ont que des épines. Un Homme qui regarde comme une grande choſe de ſçavoir quel étoit l'ordre des mois des Macedoniens eſt mépriſable ; mais celui qui recuëille cet ordre de ce qui nous reſte de l'Antiquité, afin que ſi on a beſoin de le ſçavoir, comme il arrive en certains points de Chronologie importans, on en trouve l'éclairciſſement dans ſes Livres ; cet Homme, dis-je, merite d'autant plus de loüange que ſon travail eſt pénible. Il ne faut pas que tous s'apliquent à ces recherches.

Aprés avoir jetté les premiers fondemens des Sciences, chacun éleve le bâtiment qu'il juge lui être propre ; c'eſt-à-dire, que ſelon que l'état où il ſe trouve, demande des connoiſſances plus particuliéres d'un Art, il s'y aplique. Une perſonne qui enſeigne, eſt par exemple obligé de faire une Etude plus éxacte, & de voir lui même ; au lieu que pour les autres il ſufit en pluſieurs ocaſions d'être

inſtruits par un Maître, par les yeux duquel ils voïent. On ne ſe peut ſe paſſer de l'Hiſtoire romaine, comme il a été dit, mais il ſufit de ne pas ignorer quels ont été les Perſes. On doit ſçavoir l'Hiſtoire de ſon Païs. Il y a encore diferens degrez dans cette Science. Ceux qui ſont preſſez de faire d'autres Etudes peuvent aprendre l'Hiſtoire romaine & celle de leur Païs, dans un ou deux Hiſtoriens où elle ſe trouve ramaſſée, au lieu que ceux qui en ont le loiſir, & à qui cela eſt utile, peuvent conſulter les Originaux, & lire tous ceux qui ont écrit ſur chacune de ſes parties. Tres peu de perſonnes le peuvent faire. Il faut ſonder ſes forces, & quand on ſe ſent foible, il faut s'atacher aux forts, & joüir, par exemple, du travail de ceux qui ont pris la peine de chercher dans les Auteurs originaux les diferentes parties d'une Hiſtoire, pour en faire un corps qui eſt diſperſé ailleurs.

Ce que je dis de l'Hiſtoire s'aplique aux autres Sciences. Combien y a t'il de perſonnes qui ſoient capables d'aprendre la Theologie dans ſa ſource, c'eſt-à dire, dans les Ecritures & dans tous les Peres, ce qui demande deux ou trois vies. Il faut donc choiſir, & aïant apris qui ſont ceux qui ont traité avec plus de penetration & d'exactitude les diferentes parties des Sciences, on doit s'en raporter à eux. C'eſt une grande ſageſſe de faire le diſcernement de ce qu'on doit étudier par raport à la fin qu'on s'eſt propoſé. Etant preſſez autant que nous le ſommes, nous avons beſoin de chercher les voïes abregées. Mais auſſi comme en pluſieurs rencontres il eſt bon de voir les choſes par ſoi-même, & de ne s'en pas fier aux autres, il faut ſçavoir comment

on peut s'inſtruire de la verité : comment, par exemple, puiſque nous parlons de l'Hiſtoire, on peut découvrir la verité ou la fauſſeté d'un fait Hiſtorique.

Remarquez donc, dit Aminte à Eugene, qu'en liſant les Hiſtoriens, ou l'on veut ſeulement ſçavoir ce qu'ils diſent, & alors on ſe repoſe ſur leur foi ſans former aucun jugement de la verité ou de la fauſſeté de ce qu'ils avancent ; car on ne doit jamais ſe laiſſer perſuader ſans raiſon. Ou l'on veut s'aſſurer ſi ce qu'ils avancent eſt vrai ; & en cette occaſion il faut mettre en uſage cette penetration & cette juſteſſe d'eſprit qu'on a tâché d'aquerir. Il y a des régles pour l'éxamen d'un fait. Ce n'eſt pas ici le lieu de les propoſer, cela apartient à une Logique exacte. Les queſtions de faits ſont tres-dificiles. Le cœur des Hommes eſt caché, & retirant le bras aprés avoir donné le coup, ils font qu'on n'aperçoit pas leur conduite. Ainſi il n'y a que Dieu qui voit ce que ſont les choſes. Il y a néanmoins un certain déhors qui paroit, dont on ſe peut aſſûrer ; des circonſtances éclatantes, où il n'y a pas ſujet de croire que les Hiſtoriens ſe ſoient trompez ; & ce n'eſt guere que ſur cela qu'il faut fonder ſa certitude. Qu'une telle Ville a été aſſiegée, qu'un tel Prince y eſt entré victorieux ; qu'il s'eſt livré un combat, & autres faits ſemblables. Il faut conſiderer ſi les Auteurs qu'on conſulte ont vû les choſes dont ils parlent ; ſi ce ſont des perſonnes d'honneur qui n'ont pas voulu ſe faire mépriſer, débitant comme une verité une choſe manifeſtement fauſſe : s'ils n'ont point écrit par paſſion ou par flaterie ; s'ils n'étoient point intereſſez. Un homme eſt hors

de tout ſoupçon quand on tire de ce qu'il raporte une conſequence qui lui eſt manifeſtement contraire. On voit dans les tables de Chronologie qui ſont les Hommes celebres par leur ſçavoir qui ont écrit en chaque ſiécle ; ainſi lorſqu'on veut éclaircir un fait on ſçait à peu prés qui ſont ceux qui en ont parlé.

Ce n'eſt pas ſeulement dans les Hiſtoriens qu'on trouve les veſtiges de la verité ; ce ſera dans une lettre, comme il arrive aſſez ſouvent qu'on écrit à ſes amis ce qui ſe paſſe. Ce ſera dans le recoin, pour ainſi dire, d'un gros Livre, dont l'Auteur par ocaſion avance une choſe hors de ſon ſujet, qui donne d'admirables ouvertures. Un Homme d'eſprit fait uſage de tout, d'une medaille, d'une vieille inſcription ; & c'eſt un plaiſir de voir comme il déterre la verité avec une ſagacité admirable ; qui n'eſt pas tant le fruit de ſes lectures, que de ce ſoin avec lequel il s'eſt rendu l'eſprit juſte & perçant. Un de nos amis a travaillé depuis peu ſur un point tres important de nôtre Hiſtoire de France ; il n'en avoit point lû les originaux, cependant emploïant dans la diſcuſſion de ce point les mêmes régles que la bonne méthode preſcrit dans l'éxamen de toute queſtion, il en eſt venu à bout heureuſement. L'Hiſtoire eſt un ramas de faits faux & veritables. Comme on ne peut donc pas les examiner tous, afin de ne ſe point laiſſer occuper d'opinions fauſſes, il faut ſeulement ſe perſuader que l'Auteur qu'on lit, dit telle choſe, ſans ſe déterminer à croire ou à rejeter comme faux ce qu'il avance.

Comme c'eſt par raport à l'Hiſtoire du Vieux Teſtament qu'on a dû étudier l'Hiſtoire des

Nations, auſſi ſi l'on veut ranger dans ſon eſprit tout ce qui s'eſt paſſé depuis l'établiſſement du Chriſtianiſme, il faut raporter toutes choſes à l'Hiſtoire de l'Egliſe qui eſt la plus éclatante & la plus connuë. Le Pere Petau la joint avec l'Hiſtoire Profane. Ce qui pourra ſufire pour les premiers commencemens, pourveu comme je l'ai dit qu'on ne ſe contente pas de lire, mais qu'on tâche de retenir. Nous vous facilitons les choſes, dirent Theodoſe & Aminte, mais auſſi Eugene ne vous croïez pas fort habile homme quand vous ne ſçaurez que cela. Nous ne vous traçons que les premiers traits d'un Homme ſçavant. Si la providence vous engage dans des emplois qui demandent une connoiſſance plus particuliére de l'Hiſtoire, aprés avoir lû l'Hiſtoire generale dans des abregez, vous lirez les Originaux. On ne peut ſe diſpenſer d'en voir quelques-uns, à cauſe de leur grande reputation & pour aprendre leur Langue & l'Eloquence. Cependant quoiqu'on les liſe principalement pour leur ſtile, les premiers traits de l'Hiſtoire du Monde ſe groſſiſſent inſenſiblement : & l'on perfectionne les premiéres connoiſſances qu'on en a aquiſes. Il n'eſt pas neceſſaire de vous marquer en détail les Auteurs de chaque Hiſtoire. Pour les principaux Hiſtoriens Grecs & Latins, vous en trouverez le jugement dans un Ouvrage de la Mothe le Vayer, qu'il a tiré en partie de Voſſius. Celui-ci parle de tous les Hiſtoriens Grecs & Latins. Il faut avoir un Bibliothecaire, c'eſt à-dire un Auteur où l'on trouve un Catalogue exact de tous les Livres qui ont été faits ſur chaque matiére : On y trouve, par exemple, quels ſont les Auteurs de l'Hiſtoire:

de France, ce qu'ils ont écrit, où ils ont été imprimez. On a le Catalogue des plus celebres Bibliotheques du Monde. Tous les jours on imprime de nouveaux Bibliothecaires. Les plus recens ſont toûjours les meilleurs; car on ſ'y trouve plus de Livres. J'ai oüi dire à un ſçavant Homme qui avoit fait toute ſon Etude de nôtre Hiſtoire ſur laquelle il a écrit, qu'il n'auroit pas païé avec deux mille piſtoles les Livres dont il avoit eu beſoin. Aprés une ſi longue Etude il ne lui eut reſté guere de tems pour étudier d'autres choſes s'il l'avoit voulu faire.

Vous me faites plaiſir, dit Eugene, de me rendre court & facile le chemin des Sciences; Mais quoi voulez-vous que je coure par toutes ces Hiſtoires generales & particuliéres, comme un voïageur qui eſt preſſé, & que je ne m'informe de rien.

Nous ne vous diſons pas cela, repliqua Theodoſe, il en eſt de l'Etude comme des Viandes qui ne nourriſſent qu'aprés qu'on les a digerées. Il faut que les Etudes ſe changent en nôtre ſubſtance; & que par des reflexions ſur ce que nous avons lû, ou entendu, nous nourriſſions nôtre eſprit de maximes ſolides, de veritez claires, qui le faſſent, pour ainſi dire, croître à meſure que nous étudions. Le tems eſt mal emploïé lorſqu'on lit les Hiſtoriens comme des Romans pour ſe divertir. Car enfin pourquoi s'amuſer à ſçavoir les ſotiſes des Hommes, ou des choſes qui ne nous touchent point. C'eſt faire comme le petit Peuple qui prend plaiſir de ſçavoir les nouvelles de ville, ce qui s'y fait, les mariages, les querelles. Un Homme raiſonnable ne peut s'ocuper de bagatelles.

La connoiſſance de l'Hiſtoire eſt neceſſaire pour n'être pas étranger dans le Monde. Tous les Auteurs dans quelque Science que ce ſoit, ſupoſent toûjours qu'on ſçait le gros des grandes Hiſtoires ; & que l'on n'eſt pas un Homme venu du Ciel, qui ignore tout ce qui s'eſt fait ici bas. Ainſi pour les entendre & entrer dans le commerce de la Science, il faut ſçavoir ce qu'ils ſupoſent connu. Ce n'eſt pas néanmoins la principale utilité de l'Hiſtoire. Chacun a ſes vûës en l'étudiant. Un Theologien éxamine avec ſoin dans les Hiſtoriens, quels ſentimens les Hommes ont eu de Dieu, de quelle maniére ils l'ont ſervi, les diferentes coûtumes de Religion, les changemens qui s'y ſont faits, la diſcipline qui a été gardée, qui ſont ceux qu'on a conſideré pour leur doctrine & pour leur pieté, les perſecutions de l'Egliſe, les Schiſmes, les Hereſies. Les Politiques recherchent dans l'Hiſtoire la maniére dont les Hommes ſe ſont gouvernez, comment les Etats ſe ſont maintenus, ce qui a été la cauſe de leur renverſement, par quel art les Princes s'élevent, ou ce qui les fait tomber, quels ſont les droits de chaque Republique, quels en ſont les interêts. Chacun s'aplique ainſi à conſiderer de plus prés ce qui le regarde, & fait les reflexions qui lui conviennent.

Il y a des vûës generales que tout homme doit avoir, qui ſervent merveilleuſement à former l'eſprit. Il n'y a rien à quoi l'on doive plus travailler qu'à ſe connoître. Or nôtre eſprit eſt comme l'œil qui voit tout, & qui ne ſe voit point, ſi ce n'eſt par reflexion, lorſqu'il ſe regarde dans un miroir. Le ſecret pour ſe connoître & pour bien juger de nous,

c'eſt de nous voir dans les autres. L'Hiſtoire eſt un grand miroir où nous nous voïons tout entiers. Un Homme ne fait rien qu'un autre ne faſſe ou ne puiſſe faire. En faiſant donc attention aux grands exemples de cruautez, de déreglemens, d'impudicitez, & de ſemblables crimes, nous apercevons où nous peut porter la corruption de nôtre cœur quand nous ne travaillons pas à la guerir. La pratique du monde enſeigne l'art de vivre, dans lequel ceux-là excellent, qui ont voïagé, & qui ont eu commerce avec des Perſonnes de diferens Païs & de diferente humeur. L'Hiſtoire ſuplée à cette pratique du monde, à ces pénibles voïages, que peu de Perſonnes peuvent faire. On y voit de quelle maniére les Hommes ont toûjours vécu. On aprend à ſuporter les acidens de la vie, à n'en être pas ſurpris, ne ſe plaindre de ſon ſiécle, comme ſi nos plaintes pouvoient empêcher des maux dont aucun âge n'a été exemt. On ſe convainc de la malignité & de la miſere des Hommes, de leur vanité, du mépris qu'il faut faire des richeſſes, que les grandes fortunes ont ſouvent de terribles cataſtrophes : de ſorte que l'Etude de l'hiſtoire étant bien faite, c'eſt une Philoſophie qui fait d'autant plus l'impreſſion qu'elle nous parle par des exemples ſenſibles, dont il eſt bon de tenir regître, afin de ſe les repreſenter & à ſoi, & aux autres dans les ocaſions.

Ammte ajoûta que pour aprendre la Morale il ſufiſoit de faire atention à ce qu'on voit dans l'Hiſtoire. La Morale eſt l'Art de vivre heureux. Nous avons tous un deſir ardent pour un bien infini. D'où il eſt évident que nôtre cœur eſt fait pour Dieu, & que lui ſeul

peut remplir ſa capacité. Et c'eſt ce que nous remarquons dans l'Hiſtoire, quand nous y faiſons atention. Toutes nos inquietudes viennent de ce que nous ſentons que nous ſommes faits pour quelque choſe de grand, ſans bien comprendre quelle eſt cette grandeur. Le deſir que nous en avons, eſt aveugle. Nous courons aprés tout ce qui nous paroit grand dans le monde. En même-tems comme nous ſentons que tout ce que nous rencontrons eſt petit, nous ne ſommes point contens, nous nous dégoûtons de ce que nous avons, nous voulons quelque autre choſe. C'eſt ce qui nous fait aimer le changement, & c'eſt la cauſe de toutes ces grandes revolutions qu'on lit dans les Hiſtoires, où l'on voit les traits de l'ambition & des inquietudes des hommes. On s'y pouroit donc convaincre que de quelque côté qu'on ſe tourne toutes choſes ſeront dures, & qu'on ne peut trouver de repos qu'en Dieu ſeul, pour qui nous ſommes faits, comme la pierre ne ſe repoſe que lorſqu'elle eſt ſur la Terre dans ſon centre.

Quand on a bien connu le raport de l'homme avec Dieu; c'eſt-à dire, que nous ſommes faits pour Dieu, qui eſt nôtre bien, il faut étudier les moïens de s'unir avec lui. Perſonne ne peut eſperer cette union qui doit faire toute nôtre felicité, s'il ne lui eſt agréable; & on ne lui peut être agréable qu'en la ſuivant ſa volonté. Il eſt trop puiſſant pour qu'on emporte malgré lui la ſouveraine felicité. Elle dépend de lui, & il ne la donne qu'à ceux qui ſont dans l'ordre, c'eſt à dire, à ceux qui vivent ſelon les Loix qu'il a voulu établir. Or quand on eſt attentif aux inclinations de la nature, l'on ne peut ignorer ce que Dieu de-

d'aimer la vertu, qu'on a honte du ma
qu'on a une ſecrete joïe lorſqu'on a f
devoir. Ainſi en conſiderant comme le
mes ont agi, ce qu'ils ont penſé, ce qu'
fait, ce qu'ils ont loüé, ce qu'ils ont
on aperçoit le mal que Dieu nous déf
le bien qu'il nous commande ; Car
ſentimens qui ſont veritablement de l
re, viennent de Dieu, qui nous a fait
nous ſommes. Une preuve qu'il y a
naturelle dans le cœur, que Dieu
qu'exprimer par des caractéres viſibles
il a donné l'Ecriture ; c'eſt que l'E
nous aprend que tous les Legiſlateurs
des Loix qui ſont peu diferentes de cel
l'Ecriture nous propoſe.

L'Hiſtoire même nous convainc
hommes ont connu qu'ils étoient fai
l'éternité, qu'ils n'étoient pas nez
Terre, qu'ils ne devoient agir que
Ciel. Toutes les Ames nobles n'ont
ré que le jugement de la poſterité. Les
Hommes ont toûjours mépriſé ce qui
que paſſager. Il eſt vrai que pour
n'ont pas été exemts d'erreur, par

mortaliſer, on a ſujet de faire cette reflexion, que ſi nous ſuivions l'excellente pante de nôtre nature, nous ne travaillerons que pour l'éternité.

Il eſt impoſſible qu'en liſant l'Hiſtoire on ignore ce que devroient être les hommes, que le vice eſt contre la nature, & qu'elle en donne de l'horreur ; que vivre vertueuſement, c'eſt vivre conformément à la raiſon. Que naturellement on eſtime ce qui eſt bien fait. Aprés quoi en remarquant ce que ſont les hommes, il eſt facile de ſe convaincre de leur corruption. On voit clairement qu'ils ne ſont pas ce qu'ils devroient être. Leur vanité eſt ſenſible. Ils ſe laiſſent tromper ; ils eſtiment ce qui eſt digne de mépris : Ils courent aprés des phantômes, aprés des honneurs chimeriques, des plaiſirs imaginaires. On voit que c'eſt l'ambition, la vanité qui les remuent. Ce n'eſt jamais l'amour de la vertu qui les détermine. Ils connoiſſent le bien, mais ils ne font jamais le bien pour le bien. Quand on conſidere de prés dans une Hiſtoire quelque grande intrigue qui ait eu de grands évenemens, ce n'eſt pour l'ordinaire que quelque vanité ou malignité qui en a été le reſſort. Ainſi on voit que le cœur de l'homme eſt entiérement gâté, qui eſt la choſe qu'il eſt le plus important de bien remarquer. Ce qu'on voit faire aux autres, on le fait ſoi-même, mais l'amour propre ſe déguiſe, & nous nous cachons à nous mêmes ce que nous ſommes ; c'eſt pourquoi, comme on l'a déja dit, on ſe voit mieux dans une Hiſtoire. Qu'on y prenne bien garde, tous les défauts que l'Hiſtorien fait apercevoir dans ceux dont il parle, ſont autant de reproches pour nous. Nous

leurs Lecteurs, & font eux-mêmes les reflexions neceſſaires ſur ce qu'ils raportent.

Ils ſont rares, dit Theodoſe. Les reflexions que fait Ceſar dans ſes Commentaires peuvent ſervir à un Capitaine Tacite n'avance rien ſans dire ce qu'il croit qu'il en faut penſer. Il eſt merveilleux pour faire un Politique; mais ce n'eſt pas ce que nous cherchons. Nous ſouhaiterions qu'un Auteur fit apercevoir les choſes qu'il raporte par un endroit qui inſpirât les penſées qu'un Chrétien devroit avoir en les liſant. Monſieur Boſſuët Evêque de Méaux a fait dans ſon diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle des reflexions propres à donner une haute idée de la Religion chrétienne. Celui qui a fait des diſcours ſur les Figures de la Bible joint à chaque diſcours une Reflexion chrétienne tirée des Peres, qui pourroit ſervir de modelle. Les Sages du monde ne s'accommoderoient pas de ces reflexions. Tous n'ont pas la vûë que nous avons de régler les Etudes par raport à l'Eternité, de former un Chrétien, & de faire que l'Etude lui ſerve à ſe perfectionner dans la vertu. Ordinairement on n'étudie que pour contenter ſa curioſité, ou pour s'élever aux honneurs, ainſi les Hommes étant tournez d'un autre côté ils ont d'autres vûës.

N'oublions pas, dit Theodoſe, que parmi les Hiſtoriens on doit choiſir ceux qui nous font des peintures naturelles de ceux de qui ils parlent. Les Hiſtoriens modernes alterent la verité. Ils tâchent de rendre ſemblable ce qui s'eſt fait autrefois, à ce qui ſe fait aujourd'hui par un eſprit de flaterie, ou crainte de choquer ceux qui ſe verroient condamnez dans une peinture naïve de l'antiquité. Nous

avons vû combien il eſt important de connoître les hommes, & pour cela de les voir comme ils ſont. C'eſt par là qu'on ſe connoît ſoi-même; car chaque homme ne fait pas une eſpece particuliére. En voïant donc ce que ſont les hommes, on ſe voit. Pour cela il faut remarquer en chaque ſiécle, en chaque païs ce qu'ils ont été, diſtinguant judicieuſement ce qui vient des coûtumes particuliéres, d'avec ce qui vient de la nature. Le petit peuple s'étonne quand il voit un homme qui n'eſt pas vétu comme lui. Tout le monde eſt peuple en ce point. Car qui eſt ce qui n'eſt pas ſurpris quand il lit l'Hiſtoire des peuples qui ont d'autres maniéres que les nôtres? Cette prévention eſt ridicule. Pour s'en défaire, il faut lire les Auteurs qui nous repreſentent les mœurs de chaque peuple, tels qu'ils ont été; qui ne les tournent point à nos maniéres, comme font les faiſeurs de Romans, où l'on ne peut jamais prendre de juſtes idées de l'homme. Nous ſommes obligez à Monſieur Fleuri de la peinture qu'il nous fait des mœurs des Iſraëlites, tels qu'ils étoient. Il ne les habille point à nôtre mode. On voit comme la nature les faiſoit agir. Nos maniéres aujourd'hui ne ſont point ſi ſimples & ſi naturelles, & par conſequent ſi raiſonnables. Il faut étudier en toutes choſes la nature. C'eſt pour cela que je croi que la lecture d'Homere n'eſt pas inutile; parcequ'il nous fait une peinture des Hommes des premiers tems; où l'on étoit plus naturel. L'opinion qu'on avoit pour lors d'une vertu heroïque, eſt bien éloignée de nos idées. On s'imagine, par exemple, que pour être honnête homme, il faut ſçavoir ſe faire ſervir; les anciens Heros faiſoient eux mêmes ce qui

leur étoit neceſſaire. Ils metoient la grandeur dans l'adreſſe & dans la force. En conſiderant les diferentes maniéres dont on a vécu en diferens tems, on peut juger quelles ſont les plus raiſonnables. Sans doute que ce ſont celles qui ſemblent plus conformes à la raiſon. Il faut donc choiſir avec ſoin les hiſtoires qui nous découvrent mieux le naturel de ceux dont ils font l'hiſtoire.

IV. ENTRETIEN.

CEux qui ont vieilli dans les Letres, reconnoiſſent que quelque ſoin qu'ils aïent eu d'étudier les Langues, ils devoient l'avoir fait avec encore plus d'aplication. C'eſt preſque le ſeul fruit qu'on retire des premiéres Etudes. On aprend mal tout le reſte. La jeuneſſe n'eſt guére capable d'autre choſe que de retenir des mots; & c'eſt preſque dans ce ſeul âge qu'on en eſt capable. Ainſi ſelon les vûës qu'on a ſur eux il faudroit leur faire aprendre les Langues dont ils auroient beſoin un jour; au moins autant qu'il eſt neceſſaire pour ſe ſervir des Livres. Une connoiſſance imparfaite des Langues fait faire des fautes quand on veut faire le Docteur; mais il y a bien de la diference entre s'ériger en Auteur & profiter des remarques des Sçavans. Quand on n'a aucune teinture des Langues, on eſt privé de la lecture de pluſieurs excellens Livres. Cet Entretien donnera des ouvertures pour les étudier. L'ocaſion de cet Entretien ne ſe preſenta que pluſieurs jours aprés le precedent. Il n'y avoit

pas moïen d'arracher Theodoſe de la compagnie de Syneſe.

Il me ſemble, diſoit Theodoſe en parlant de ce ſaint Vieillard, qu'aprés avoir couru tout le Monde je n'ai vû qu'un ſeul Homme, c'eſt-à-dire un Homme qui fut ce que la raiſon dit que nous devrions être. Etant fait pour quelque choſe de grand, puiſque nous ſommes faits pour Dieu, nous ne devrions ocuper nôtre eſprit de rien moindre que Dieu. La premiére verité devroit être l'objet de toutes nos penſées, & le ſouverain bien celui des mouvemens de nôtre cœur. Mais qui eſt ce qui ſoit fait aujourd'hui de la ſorte? qui ait toûjours Dieu preſent. A peine dans les Temples penſons nous à lui. Tout le monde étoit un temple à Syneſe. Par tout on le voïoit dans un profond reſpect envers la divine Majeſté. Auſſi cette aplication à ne perdre jamais Dieu de vûë, lui qui eſt la lumiére interieure de la raiſon, faiſoit qu'il n'y avoit rien de ſi raiſonnable que ſes entretiens. Ce qu'il avançoit étoit apuïé ſur des maximes pures, telles qu'une raiſon dégagée du trouble des paſſions les aperçoit. Il parloit peu, & il ne le faiſoit qu'aprés avoir vû ce qu'il falloit dire, ainſi ſes expreſſions étoient nettes. Il appliquoit avec tant de choix ſes paroles aux choſes, qu'il les repreſentoit avec une naïveté admirable. La crainte des Hommes ou le déſir de leur plaire n'étoient pas capables de le porter au moindre déguiſement; c'eſt pourquoi on ne trouvoit jamais de contradiction dans ſes diſcours. Ses maximes étoient liés & toutes fondées ſur la verité, qui étoit l'unique régle de ſes juge-

mens & de ſes paroles. Son ame étoit réglée toûjours au deſſous de Dieu, à qui il étoit parfaitement ſoûmis ; au deſſus des corps dont il étoit détaché ; & entre les Créatures ſpirituelles, ſans ambition de s'élever au deſſus d'elles. Aucune paſſion ne lui eût fait quiter cette ſituation. Dans tous ſes jugemens l'Eternel, l'infini, l'immuable l'emportoit au deſſus de ce qui eſt fini & paſſager. Il parloit des richeſſes & des autres biens ſenſibles, d'une maniére qui faiſoit bien voir qu'il étoit au deſſus de tout ce qui n'eſt que materiel. On lui auroit fait une extrême peine ſi on lui eût donné quelque marque qu'on ſe metoit au deſſous de lui, mais auſſi il étoit incapable d'une baſſe complaiſance, qui l'abaiſſât au deſſous de ce que nous devons être.

C'eſt là être Homme, diſoit Theodoſe : il n'y a preſque plus de veſtiges d'humanité parmi les Hommes, la raiſon eſt éteinte en eux. Ils n'ont plus de ſentimens de Religion ; au moins ils parlent comme s'il n'y avoit point de Dieu : que la Religion fût une chimere ; qu'il fût indiferent de mépriſer ce qui eſt eſtimable, de parler des bagatelles avec eſtime, de les relever, & de rabaiſſer ce qui eſt veritablement grands, qu'il fût permis de confondre l'innocence avec le crime : flater les uns & médire des autres, par le ſeul mouvement d'une afection déreglée, qui leur fait haïr les innocens & aimer les coupables : comme ſi la raiſon n'étoit plus nôtre régle : qu'on ne fût plus obligé de la conſulter : qu'il n'y eût point d'autre loi que nôtre volonté & nôtre pouvoir ; & que tout ce qui ſe peut faire ou dire impunément fût permis. Vous voïez au travers des diſcours des Hommes un

ésprit que la raiſon ne conduit plus, une volonté détournée de ſa fin, qui ne craint point Dieu, qui ne l'aime point, qui n'a de l'affection que pour ce qui eſt periſſable. La felicité éternelle eſt un bien imaginaire à leur égard : les biens réels & ſolides ſont ceux qui paſſent en un moment. Ils ſe ſont tellement retreſſi l'eſprit en ne penſant qu'aux Creatures qui ſont toutes bornées, qu'ils ne ſont plus capables d'enviſager ce qui eſt grand. Ils n'aperçoivent l'Eternité que comme on voit les choſes éloignées, & enveloppées de nuages obſcurs. Ils ne ſçavent ce que c'eſt que de raiſonner ſur des principes aſſurez : ils s'abandonnent à leurs paſſions, qui changeant ſelon les diferens objets, qui ſe preſentent à eux, ils ne ſont plus à la fin d'une converſation ce qu'ils étoient à l'entrée. Ils ne craignent point de bleſſer la verité. Ils ne ſçavent ce que c'eſt que de peſer ce qu'ils doivent dire. Des paroles flateuſes ou malignes ſortent de leur bouche, ſelon qu'ils veulent plaire ou choquer, & cette vûë ſeule les détermine. S'ils veulent plaire, leur aplication eſt d'entaſſer toutes les loüanges imaginables, ſans examiner ſi elles ſont proportionnées au merite. Si la converſation ſe tourne par hazard du côté de la médiſance, car ſouvent ils parlent ſans ſçavoir ce qui les oblige de parler, alors ils n'ont point d'autre fin que d'enchérir par deſſus les médiſances les plus noires ; & ils calomnient avec la même facilité que ſi c'étoit une choſe indiferente de dire du bien ou du mal de ſon prochain. Voilà comme tout le monde eſt fait, c'eſt pourquoi, dit Theodoſe, trouvant dans Syneſe ce qui eſt plus ailleurs que dans les Livres & en

idée je ne pouvois me separer de lui, je l'etudiois & je tâchois de l'aprendre.

Eugene souhaitoit ardemment que Theodose & Aminte reprissent leurs converſations ſur les Etudes, l'occaſion s'en preſenta enfin de cette maniere. Un jour Theodoſe & Aminte apres le repas s'etant mis à parler de quelques Sçavans de leur connoiſſance, Syneſe tournant la converſation vers Dieu, témoigna, comme il l'avoit déja fait, de l'étonnement, de ce que tant de gens d'eſprit paſſoient leur vie dans l'Etude de choſes qui portoient peu à Dieu, s'il en falloit juger par leur conduite. C'eſt qu'ils ont le cœur corrompu d'ailleurs, dit Aminte : il n'y a point d'Etude qui ne porte à Dieu. Il donna pour exemple la lecture des Poëtes, qui étant faite avec les réflexions neceſſaires découvre ſenſiblement la corruption de l'Homme, qu'il eſt tres important de bien connoitre, comme un de ſes amis l'avoit fait voir dans les réflexions qu'il avoit faites ſur l'Art poëtique. Aminte fit voir cet ouvrage à Theodoſe, ce qui leur donna lieu de parler de la Poëſie. Syneſe dit, qu'elle avoit gâté l'eſprit & corrompu le cœur à pluſieurs perſonnes de ſa connoiſſance, qui étoient plus occupez de Jupiter, de Mars & de Venus que de Jeſus Chriſt ; & qui n'euſſent pas crû donner un beau tour à leurs Ouvrages, s'ils ne les euſſent fait ſemblables à ceux de l'Antiquité païenne, où l'Idolatrie regne avec les crimes qui en ſont une ſuite. En verité, dit-il, l'experience montre que ceux qui courent toute une journée aprés une rime, & qui s'apliquent ſerieuſement à ranger des mots pour en faire des cadences agréables, n'ont guere de juſteſſe d'eſprit. Ils ſe l'apetiſſent tellement qu'il

ne ſont plus capables d'aucun emploi qui demande de l'aplication.

Aminte avoüa que la Poëſie étoit dangereuſe pour ceux qui ont peu de jugement, & qui ne travaillent point à ſe former un bon ſens par des études plus ſerieuſes. La raiſon dit-il, en eſt évidente. Nous ne ſommes ſages & raiſonnables qu'en écoutant les avis de ces veritez que Dieu a gravées dans nôtre cœur pour être la régle de nos actions & de nos paroles. Ces veritez qui ſont ſpirituelles ne peuvent être aperçûës que par ceux qui ont les yeux de l'eſprit ouverts. Elles ſont au dedans de nous; ceux donc qui ſe répandent au déhors & qui ne penſent qu'aux choſes ſenſibles ne les voïent point. Leur ame devient en quelque façon chair, en s'aſſujetiſſant aux corps: aprés quoi elle ne peut concevoir que ce qui eſt groſſier. Il ſemble que la lumiére de la verité ſoit entiérement éteinte en elle. Comme les Poëtes ne prennent pour ſujet de leurs Vers que des choſes ſenſibles, ils ne cultivent ordinairement que leur imagination: Ils tâchent de la rendre vive & délicate, car c'eſt elle qui fait les bons Poëtes. L'imagination n'eſt pas l'eſprit, qui juge & raiſonne; ce n'eſt qu'une faculté que l'ame a de ſe repreſenter dans la ſubſtance du cerveau les images des choſes ſenſibles; ainſi ceux qui ne font uſage que de cette ſeule faculté ſont toûjours hors d'eux-mêmes. Ils ne voïent point ce qui eſt dans leur ame. Outre cela l'imagination n'eſt pas toûjours reglée, ni ces images qu'elle preſente à l'eſprit toûjours fidelles; car ſelon que les eſprits animaux ſont échauffez, qu'ils ſont abondans, ou en petite quantité, & ſelon les autres diſpoſitions qui ſui-

vent le temperament, ces images ſont o
petites ou plus grandes qu'elles ne d
être. Auſſi ceux-là ne ſont ſujets à aucu
gle conſtante, qui ſuivent leur imagin
dont une vie pleine de déſordre & d
cours mal ſenſez; peignent les égare
Ce qui ſe dit de la Poëſie s'entend de l
quence, lorſqu'elle n'eſt apliquée qu
qu'on apelle galanterie; mais, dit Amin
jugeons point ni de l'une ni de l'autre
mauvais uſage qu'on en peut faire.

Theodoſe dit que pour reconnoître
lité de l'Eloquence, il falloit conſidere
peu de perſonnes ſont capables d'aprend
eux-mêmes ce que la verité nous dit dan
terieur de l'ame. Que le Peuple étoi
reux quand il avoit des Sages qui pen
ſagement pour lui, mais que quelques
cieuſes que fuſſent les reflexions des
elles lui étoient inutiles, ſi elles n'étoie
carnées par la parole. Une ſageſſe mue
ſert de rien. L'Eloquence eſt donc nece
puiſque c'eſt par ſon moïen que ceux q
des penſées & des ſentimens raiſonnable
ment dans l'eſprit de ceux qui les écout
mêmes penſées, & inſpirent les mêmes
mens. Ce n'eſt pas un art mépriſable
voir s'exprimer avec tant de clarté &
teté, que ceux à qui on parle ſemblen
devant leurs yeux une peinture ſenſible
qu'on leur dit, & qu'ils ne voient que ce
doivent voir, ſans en être détournez
vûë de choſes inutiles, qui éfaceroi
principaux traits de cette peinture. I
point de verité obſcure qu'un homme v
blement éloquent n'éclairciſſe, dévelop
vec ordre tous ſes replis, metant chac

ſes parties dans ſon jour, & les faiſant paroître ſous tant de faces diferentes qu'il eſt impoſſible que cette verité ne ſoit aperçûë. Il frape l'eſprit ſi vivement & le tourne de ſon côté ſi entiérement, qu'il l'oblige de voir ce qu'il lui propoſe. Il l'y engage par le plaiſir qu'il lui donne, & par le ſoin qu'il prend de lui épargner toutes les peines que lui pourroit cauſer l'obſcurité de ce qu'il expoſe.

Si le commun des hommes eſt peu capable de concevoir les veritez un peu éloignés des ſens, à moins que l'eloquence ne les aproche & ne les mette à ſa portée, le nombre de ceux qui enviſagent les choſes comme il faut, qui s'en forment des idées raiſonnables, & qui conçoivent des ſentimens juſtes pour elles, eſt encore plus petit. Or par le ſecours de l'Eloquence un homme ſage ſuplée à ce défaut. Il peut faire paroître les choſes qu'il propoſe dignes d'eſtime, ou mépriſables, ſelon qu'elles le meritent, & inſpirer pour elles les ſentimens qu'on en doit avoir, en choiſiſſant dans l'uſage de la langue dans laquelle il parle, les mots & les tours qui réveillent les idées & les mouvemens qu'il veut donner. Il repreſente les choſes telles qu'elles doivent paroître. Ainſi il fait que le Peuple en juge raiſonnablement.

Ceux qui cultivent les belles Letres doivent regarder comme la fin de leur Etude la clarté dans le diſcours, & cet art d'acommoder ſes paroles aux choſes ſelon qu'on en veut donner une telle idée ou un tel ſentiment. Je ne borne pas l'Eloquence à ces diſcours étudiez qui ſe font en public; je l'étends par toute la vie, dans les Entretiens où il eſt beſoin de donner conſeil, d'inſtruire, de traiter une afaire, dans les Sciences abſtraites, auſſi-

bien que dans celles qui entrent dans le commerce de la vie. L'Art de parler eſt d'uſage par tout. Mais je vous prie de prendre garde en quoi je fais conſiſter l'Eloquence ; car bien loin d'eſtimer ces faux brillans qui aquiérent parmi le peuple la reputation d'homme diſert, je les regarde comme un défaut. Toutes ces afectations, ces grands mots, ces cadences trop étudiées ne valent rien, parcequ'ils empêchent l'efet de l'Eloquence, qui eſt de faire apercevoir les choſes dont on parle. Elles occupent ſi fort l'eſprit des Auditeurs, qu'elles le détournent & l'empêchent de conſiderer les choſes ; auſſi tant s'en faut qu'elles ornent un diſcours qu'au contraire elles le gâtent.

Celui-là eſt éloquent qui enchante ſes Auditeurs, de ſorte qu'ils ne s'aperçoivent pas, pour ainſi dire, qu'ils écoutent des paroles, mais qu'ils s'imaginent voir ce qu'il leur dit, tant l'image que ſe forme dans leur eſprit eſt vive. Il n'y a point de plus riche talent que celui-là & d'une plus grande utilité dans les principaux emplois de la Republique ; pourveu que celui qui le poſſede ſoit ſage, c'eſt-à-dire, qu'il juge ſainement des choſes, & qu'il ne donne entrée dans ſon cœur qu'à des mouvemens juſtes. Les Orateurs dont l'eſprit & le cœur ſont corrompus empoiſonnent le peuple & le rempliſſent d'opinions fauſſes & de paſſions déréglées.

Quant à la Poëſie, dit Theodoſe, outre qu'elle eſt d'uſage en pluſieurs ocaſions, pour chanter les loüanges de Dieu & celles des grands Hommes ; que par ſa cadence elle fait entrer agréablement la verité dans l'eſprit, & que cet enchaînement de paroles qui compoſent les Vers, ſert à faire retenir les bonnes

choſes qu'ils expriment ; outre cela, dis-je, les Poëtes s'apliquant à faire des peintures ſenſibles de ce qu'ils racontent, à rendre leur diſcours expreſſif & animé, ils ſont plus propres pour les premiers exercices qu'on fait pour aquerir l'Eloquence.

Eugene en interrompant Theodoſe, l'Eloquence, dit-il, eſt quelque choſe de trop relevé pour moi, je ſuis obligé de begaïer avec les enfans, & de commencer comme eux par les premiers élemens. N'avez-vous point quelque méthode qui abrege ce travail, & tempere l'amertume de cet Etude ?

Pour aprendre une Langue étrangere facilement, dit Theodoſe, il faut emploïer les moïens naturels, c'eſt-à-dire, ceux par leſquels les enfans aprennent la Langue de leurs parens, ce qui ſe fait de la ſorte. En même-tems que certains objets ſe preſentent à leurs yeux, comme le pain, le lait, un chien, l'eau, le feu, & les autres choſes qui ſont ordinaires, ils en entendent prononcer le nom par leurs parens. L'idée de ces objets ſe lie ainſi avec celles de leurs noms ; de ſorte que toutes les fois que ces objets ſe preſentent l'idée de leur nom les acompagne ; & comme l'homme ſe porte par ſa nature à imiter, & faire ce qu'il voit faire, un enfant à l'ocaſion de ces objets prononce les noms qu'il a entendu pluſieurs fois, & parle comme ſon pere & ſa mere ; ainſi ſi ceux qui aprochent de lui ont un langage pur, il parle tres-purement.

Les Langues étrangeres s'aprennent de la même maniére, lorſque l'on converſe avec ceux qui les parlent, & cela ſe fait plus facilement par l'uſage que par l'Etude qui eſt pénible & déſagreable ; au lieu qu'en traitant

d'une afaire, où en ſe divertiſſant avec les Hommes, on s'acoûtume ſans travail à parler leur Langue. C'eſt pour cette raiſon que pluſieurs ne pouvant aprouver cette voïe longue & ennuïeuſe, par laquelle on fait marcher les enfans une douzaine d'années pour ſçavoir le Latin, ont déſiré ſouvent qu'il y eut des lieux où l'on rendit la Langue latine comme populaire & naturelle. Ils ont crû que dans une année les Enfans emporteroient plus de Latin que ceux qui ont été douze années dans les Colleges. Montaigne avoit été élevé de la ſorte par ſon pere qui lui avoit donné des Maîtres & des Serviteurs qui ne lui parloient que Latin tres purement. Ce deſir eſt raiſonnable, mais ce que l'on ſouhaite eſt dificile. Montaigne avouë que ſon pere fut enfin obligé aprés quelques années de l'envoïer dans les Ecoles publiques. Tous ces beaux projets d'Academie où l'on ne parle que Latin ont eu peu de ſuccés. Il eſt impoſſible de trouver des perſonnes utiles aux jeunes gens qui ſçachent aſſez de Latin; ainſi on ne peut leur ôter tout commerce avec les François, ce qui ſeroit neceſſaire; car autrement les Enfans confondent les deux Langues qu'ils aprennent en même-tems, ou plûtôt ils n'en aprennent aucune qu'imparfaitement.

Néanmoins cela n'empêche pas que l'uſage ne doive être le grand Maître dans l'Etude des Langues, avec cette ſeule diference entre la maniére dont on aprend la Langue d'un païs où l'on ſe trouve, & celle dont on étudie une Langue morte, qu'en s'inſtruiſant d'une Langue vivante, les idées des objets que l'on voit ſe lient immediatement avec les idées des noms qu'on entend apliquer à ces objets, au

lieu qu'en étudiant une Langue dans un cabinet, l'idée du nom de la Langue étrangere ſe lie par l'uſage avec celle du nom de la Langue que l'on ſçait ; & voilà comment cette liaiſon ſe fait par l'uſage. Un Maître acommode à nos mots François les mots Latins, qui ſignifient la même choſe, ou bien on a une Traduction françoiſe d'un Auteur Latin, diſpoſée d'une telle maniére que le Latin réponde au François. En conferant ſouvent ces deux Langues, enfin aprés un long éxercice la Langue latine ſe lie avec la françoiſe, & par cet uſage on l'aprend.

Quoi ! dit Eugene, vous ne me parlez point de ces miſerables Grammaires qui m'ont fait tant de peines & qui rebutent tous les jeunes Gens.

Il eſt inconteſtable, repartit Theodoſe, qu'abſolument parlant, on pourroit s'en paſſer, & aprendre parfaitement une Langue par le ſeul uſage, ſoit en écoutant un Maître, ou en ſe ſervant de Traductions. Les Grammaires ne ſont compoſées que de certaines reflexions generales que l'on a fait ſur une Langue. On a reconnu dans l'uſage que les noms ſe terminent de telle & telle maniére, qu'ils ont certaines inflexions, & que ſelon certaines diſpoſitions ils ont des ſignifications diferentes. Les premiers qui ont écrit ſur les Langues aïant fait des remarques de ces choſes, ont donné des régles generales qui ſont utiles ſen ce qu'on aquiert avec facilité & en peu de tems les connoiſſances qu'un long & penible uſage auroit donné ; ainſi les Grammaires ſont utiles, & je ne pretendois pas, Eugene, vous éxemter de ce travail, qui n'eſt pas ſi grand que vous le penſez, quand on l'entreprend

comme il faut. Les Grammaires ſont difficiles, parcequ'on ne ſçait pas ce que c'eſt. Pour en trouver la clef il faut d'abord ſe former une notion de toutes les Grammaires en general; c'eſt-à-dire, éxaminer quels ſont les fondemens de l'Art de parler, ce qui a été fait dans un Livre qui explique cet Art. En peu d'heures vous y aprendrez la Grammaire generale de toutes les Langues. Les enfans ne ſont pas capables de cet éxamen, mais ceux qui les enſeignent le doivent faire, pour leur rendre raiſon des régles de Grammaire qu'ils leur aprennent, à proportion qu'ils en ſont capables.

Les Grammaires qu'on met entre les mains des Enfans doivent être dans la Langue qui leur eſt connuë, c'eſt-à-dire, en François pour les Colleges de France: car enfin c'eſt entreprendre de chaſſer les tenebres par les tenebres, que de ſe ſervir de Grammaires latines pour leur faire aprendre le Latin. Un Allemand qui ne ſçauroit point le François, & avec qui je ne pourrois avoir de commerce que par des ſignes, pourroit-il m'inſtruire de ſa Langue? Peut-être qu'en converſant longtems avec lui je dévinerois ce qu'il me voudroit dire, mais enfin ſi je ne prenois plaiſir à perdre mon tems, je lui prefererois ceux qui pourroient m'inſtruire plus facilement en ſe ſervant de la Langue françoiſe que je connois pour m'aprendre l'Aleman que je ne ſçai pas.

Je crois même qu'on devroit commencer les premiéres Etudes des enfans, ce que je vous prie de remarquer, par leur enſeigner une Grammaire françoiſe, qui fut courte. La Grammaire de leur Langue ne leur donnant aucune peine les diſpoſeroit à une Etude plus

obſcure & plus pénible. Je ſouhaiterois outre cela que dans toutes les Grammaires, ſoit françoiſes, ſoit latines, l'on ne comprît d'abord que ce qui eſt de plus general. Qu'elles euſſent deux parties, & qu'on rejetât dans la ſeconde tout ce qui eſt moins ordinaire; car par ce moïen on faciliteroit l'Etude de la Grammaire; il eſt bon que les régles ſoient en Vers qui ſoient clairs & ſimples comme de la proſe. Les rimes ſervent à ſe reſſouvenir plus éxactement de ces régles, & empêchent qu'on ne les confonde.

Aprés qu'on auroit donné aux Enfans les premiers élemens de la Grammaire dans la Langue qui leur eſt connuë, on pourroit mettre en Latin la ſeconde partie de la Grammaire, ſupoſant qu'ils entendent déja un peu le Latin. C'eſt pour cette raiſon qu'on peut mettre en Latin cette partie de la Grammaire latine, qui traite de l'Art poëtique, puiſqu'on ne l'étudie qu'aprés avoir ſçû un peu de Latin & que ce n'eſt pas une neceſſité que les Grammaires greeques ſoient françoiſes, puiſque lorſqu'on commence l'Etude du Grec on n'ignore pas le Latin. On a d'excellentes Grammaires. Deſpautere eſt tres-beau & tres-bon pour ceux qui ont déja quelque connoiſſance de la Langue latine. Ainſi on pourroit en prendre une partie. Tout ce qu'a fait Voſſius ſur cette matiére eſt excellent. Monſieur Lancelot a ramaſſé dans ſes Méthodes latine & greeque, tout ce qu'il y a de bon dans les Grammairiens qui ont écrit avant lui.

Il faut joindre à la Grammaire l'uſage. On peut d'abord faire aprendre aux Enfans les termes Latins des choſes qui ſe preſentent communément à eux, ce qui ne demande point de

Grammaire. Il faudroit leur donner des Livres, dont les premiéres pages ne fuſſent qu'une ſuite de mots Latins, comme ils ſont rangez dans le *Janua Linguarum*, & que dans les ſuivantes à proportion qu'ils commenceroient à étudier la Grammaire, les dificultez s'y trouvaſſent ſelon qu'elle les explique pour leur faire apliquer les régles qu'ils apprennent. Il ſeroit avantageux pour cela que des Perſonnes judicieuſes préparaſſent des diſcours Latins où les difficultez ſe rencontraſſent de ſuite, où il n'y eut aucune expreſſion figuree, ni alluſion à des choſes que les jeunes gens ne connoiſſent point encore. Le premier devoir des Diſciples ſeroit de mettre par écrit la ſignification des mots Latins, & de rendre raiſon de leur ordre, c'eſt-à-dire, d'apliquer leurs régles. Par ce moïen on joindroit dés les premiers jours l'uſage avec la Grammaire. Et pour leur faciliter encore cette premiére Etude, il ſeroit bon qu'ils trouvaſſent les mots Latins expliquez dans une Verſion françoiſe qui ſeroit à côté des ſeules premiéres pages latines; car il faut qu'ils s'acoûtument à chercher dans les Dictionnaires la ſignification des termes qu'ils rencontrent.

Les Dictionnaires qu'on donne aux Enfans ne doivent être que de petits Vocabulaires pour les premiers Auteurs, qu'on leur fait voir. Aprés quelques jours ils doivent commencer par le ſecours de ces Vocabulaires de rendre en François leur Auteur Latin, & enſuite à traduire en Latin quelques maniéres de parler Françoiſes qu'un Maître doit choiſir, afin qu'ils puiſſent trouver dans leurs Auteurs Latins des expreſſions qui y conviennent. Car il ne me ſemble pas raiſonnable

qu'on oblige un Enfant de dire en Latin ce qu'il ne peut ſçavoir. On ne devine pas les Langues, mais quand on a remarqué une certaine expreſſion, on l'aplique dans l'ocaſion.

Aprés ces premiers exercices il faut continuër de leur faire lire les Auteurs Latins, qui ont parlé purement, avec cet ordre, qu'on ne leur propoſe d'abord que ceux dont le diſcours eſt ſans figures; car les figures étant des maniéres de parler éloignées de celles qui ſont ordinaires, elles n'éxpriment pas les choſes naturellement; ce qu'un enfant ne diſtinguant pas, il ne peut aprendre quelle eſt l'idée naturelle des termes, dont celui qui écrit a renverſé l'uſage. Outre cela les tours figurez ſont embarraſſans: c'eſt pourquoi les Livres Latins où les figures ſont frequentes, doivent être acompagnez dans les lieux dificiles de quelques éclairciſſemens, c'eſt-à-dire, d'expreſſions ſimples & naturelles de ce que l'Auteur avoit dit avec art, & d'une maniére qui n'eſt pas ordinaire, ce qu'on a fait dans les Auteurs Latins qui ont été imprimez pour l'uſage de Monſeigneur le Dauphin.

Ce que vous me dites me fait regreter, dit Eugene, le tems que l'on m'a fait perdre. Quand je me ſouviens de la maniére qu'on m'a enſeigné, il me ſemble qu'on me metoit alors la tête dans un ſac, & qu'on me faiſoit marcher à coups de foüets, me châtiant cruellement toutes les fois que n'y voïant point, j'allois de travers. Car en verité je n'y voïois goute, & la même choſe m'arrivoit que ſi on m'eût fermé éfectivement les yeux. Vous me faites connoître qu'il y a une méthode encore plus aiſée que celle-ci qui n'eſt que pour les enfans, je vous la demande. Vous rerez

plaisir à plusieurs personnes qui sont dans le même état que moi. Après avoir demeuré dans un College une dixaine d'années ils ne sont pas plus avancez que s'ils n'avoient point marché.

Par le moïen d'une Grammaire bien faite, dit Theodose, on aprend en un mois, comme nous l'avons remarqué, ce qu'on ne découvriroit qu'après une Etude de plusieurs années; ainsi, quoique la lecture d'une Grammaire soit désagréable, il la faut faire, mais les personnes avancées dans l'âge ne sont pas obligées d'en aprendre les régles par memoire: la connoissance s'en aquiert par jugement & par l'usage. Après qu'on sçait lire une Langue on jette les yeux sur une table, qui en represente la Grammaire d'une maniére abregée. Comme sont les Tables qui se trouvent dans la Méthode grecque de Monsieur Lancelot. Il suffit d'abord de comprendre grossiérement la difference qui est entre les Noms & les Verbes, & de sçavoir qu'à peu prés les Tems & les Modes se forment de telle & telle maniére. Il faut venir à l'usage après les deux ou trois premiers jours qu'on commence d'étudier une Langue, & prendre un de ces Livres, par lesquels nous avons dit que se faisoient les premiers éssais des enfans. Si l'on n'a point de Maître il faut choisir des Auteurs faciles où il y ait une version qui soit interlineaire dans les premiéres pages, & qui ait outre cela l'explication Grammaticale avec un Vocabulaire à la fin, où tous les mots soient expliquez. Ces secours tiennent lieu de Maître. On doit relire tant de fois ces premiéres pages, qu'on sçache & la signification de tous les mots & les observations de Grammaire que l'on trouve

dans les Scholies. Cela ne donne aucune peine ; car toutes choſes y ſont digerées ; cependant cette idée groſſiére & generale qu'on s'étoit formée de la Grammaire ſe perfectionne. On en lit une plus étenduë que les tables ; entreprenant auſſi la lecture de quelque Auteur plus dificile, avec le ſeul ſecours d'une verſion qui ne ſoit pas interlineaire, mais hors du Livre ou à côté. Car ce qui a été utile dans le commencement ſeroit nuiſible, rendant l'eſprit pareſſeux.

Ce que je vous dis, Eugene, regarde toutes les Langues. Cependant je ſçai que cela ne vous eſt neceſſaire que pour le Grec ; car le deſordre n'eſt pas ſi grand dans les Ecoles publiques, que lorſqu'on en ſort, on ſoit obligé de recommencer les premiers élemens de la Langue latine. On en ſçait aſſez pour ſe mettre dans la lecture des bons Auteurs. Si vous n'étes chargé d'un emploi qui vous engage dans quelque autre Etude plus preſſée, je vous conſeille de joindre l'Etude du Grec avec celle du Latin.

Vous ſouvenez-vous, dit Theodoſe à Aminte, que lorſque nous étudions le Grec enſemble, nous écrivions les Noms & les Verbes que nous aprenions chaque jour : que le ſoir nous les repetions, & que par maniére de jeu nous nous interrogions de leur ſignification : que nous aprenions cette Langue par racines, que nous reduiſions à un petit nombre, faiſant venir celles qui ſe trouvent dans le Treſor d'Etienne, d'autres premiéres racines. Eugene doit faire la méme choſe. Aminte dit qu'il s'en ſouvenoit, & que quoiqu'il eût négligé cette Langue, quelque Auteur qu'il prit, il n'avoit preſ-

que jamais beſoin de conſulter les Dictionnaires, tant cette Etude avoit enraciné dans ſa memoire la ſignification des mots Grecs.

Aprés une ou deux années d'Etude du Grec, dit Theodoſe à Eugene, aprennez un peu d'Hébreu. Toutes ces Etudes que nous vous propoſons ne ſont pas ſi embarraſſantes que vous le pourriez croire; car, aprés avoir aquis cette premiére idée generale de l'Hiſtoire, & ces premiéres connoiſſances de la Langue grecque & latine, ce que vous pouvez faire dans une premiére année, ſi vous êtes ſtudieux, l'Hiſtoire, les Langues, & l'Eloquence ne ſeront plus des Etudes diferentes. Vous lirez les Hiſtoriens dans leur Langue, ainſi vous aprendrez en même-tems les choſes qu'ils racontent, & la force & les proprietez de la Langue dans laquelle ils écrivent, & vous remarquerez le tour & la maniére dont ils s'expriment; de ſorte que vous ferez trois choſes à la fois, vous vous inſtruirez de l'Hiſtoire, vous deviendrez habile dans la Grammaire, & tres-éloquent, ce qu'on apelle ſçavoir les belles Letres. Pour l'Hebreu on entretient ce qu'on en ſçait, ſans faire, pour ainſi dire, de dépenſe extraordinaire. On eſt obligé de lire tous les jours l'Ecriture ſainte, ce qui ſe peut faire dans la Langue originale avec facilité; car on peut ſe ſervir de la verſion de Santes Pagninus revûë par Arias Montanus. Cette verſion eſt interlineaire & acompagnée de Scholies qui démêlent les dificultez de Grammaire.

Quant aux autres Langues, à moins qu'on n'en veüille faire profeſſion, & qu'on ne s'y trouve engagé par un atrait particulier, ou par quelque ordre ſuperieur, l'on ne doit pas

y penſer. On en peut avoir les Grammaires, les feüilleter en peu de tems, afin que dans l'ocaſion on puiſſe avec un Dictionnaire trouver la ſignification de quelqu'un de leurs termes qui ſe rencontre par hazard. Il faut entendre & parler exactement le Latin & la Langue naturelle. Il ſufit d'entendre bien le Grec. Pour avoir une parfaite intelligence de quelque Langue que ce ſoit, il ne faut pas ſe fier entiérement aux Dictionnaires ni au Verſions. C'eſt par la conference de pluſieurs Paſſages qu'on connoît la force d'un mot & la proprieté d'une expreſſion. Les diferens lieux où l'on trouve qu'ils ont été emploïez font connoître le ſens que les Auteurs leur ont donné. Un habile Homme ſe fait lui-même ſon Dictionnaire. Pour cela les Concordances que l'on trouve des bons Auteurs ſont d'une grande utilité, car par leur moïen on trouve en un moment tous les endroits où ſe trouve le terme dont on cherche la propre ſignification. On a pour l'Ecriture ſainte, des Concordances latines, grecques & hebraïques. On peut dire que le Treſor grec & latin des Etiennes eſt comme une Concordance generale pour les Auteurs Grecs & Latins. Vous trouverez les Concordances des Auteurs particuliers dans les Editions qu'on a faites pour Monſeigneur le Dauphin.

Aminte fit pluſieurs reflexions ſur l'utilité de l'éloquence, il montra qu'elle étoit neceſſaire non ſeulement pour paroître dans la Chaire ou dans le Barreau, mais pour traiter les Sciences; qu'un Ouvrage de Mathematique, de Philoſophie, de Theologie compoſé par une Perſonne qui ſçait écrire, éclairciſſoit l'eſprit tout d'une autre maniére que ces Livres

l'Eloquence ne répand point ſa lumiére. Car enfin on peut dire que l'élocution eſt dans les Sciences ce que le Soleil eſt dans le Monde. Sans la lumiére de cet Aſtre aucun objet ne paroît, auſſi ſans l'élocution, les veritez les plus brillantes demeurent enſevelies dans les tenébres. Je ne parle pas d'une certaine élocution fardée qui ne conſiſte que dans des jeux de mots, & des tours extraordinaires, qui n'ont point d'autre fin que de ſurprendre par une fauſſe aparence. Pluſieurs néanmoins aiment cette fauſſe élocution, ce qui eſt une marque que leur eſprit eſt petit, car ceux qui ſont ſolides ne ſe laiſſent point ébloüir par un faux éclat : iis aiment les choſes & non les paroles, ils ne regardent que la verité, & ils n'eſtiment l'Eloquence que pour ſes belles maniéres de la faire connoître, de l'éclaircir, de donner des idées juſtes des choſes, & d'inſpirer pour elles des ſentimens & des mouvemens raiſonnables ; ce qui ne dépend pas ſeulement des paroles, mais de la matiére que l'on traite & de la diſpoſition & de la forme qu'on lui donne. C'eſt pourquoi quand on recherche ce riche talent de ſçavoir metre en ordre & dans un jour lumineux les bonnes choſes que l'on veut expoſer, je ſupoſe qu'on n'eſt pas du nombre de ces diſcoureurs de rien, dont l'Eloquence n'eſt qu'un badinage ; pour, dis-je, aquerir l'art de diſpoſer ce qu'on veut dire, de ſorte que le Lecteur ſoit conduit comme par degrez de ce qu'il ſçait à ce qu'il ne connoit pas, il faut étudier ceux qui ont excellé dans cet Art. Nous avons d'excellens modelles pour cela dans nôtre Langue. Nous avons des Traitez de Mathematique, de Phiſique &. de Morale faits

avec cette exactitude. Quand vous lirez ces Livres qui ſont tres-propres pour faire l'eſprit, vous ferez attention à cet ordre & à cette neteté avec laquelle ils écrivent ; particuliérement à l'art avec lequel ils ramaſſent les choſes & en font le portrait en peu de paroles, n'oubliant aucun trait de ce qu'ils veulent marquer, & retranchant tout ce qui ſeroit ſuperflu ; car on ne conçoit clairement une verité qu'aprés que l'eſprit a ſuplée ce que celui qui l'a propoſé a omis, & qu'il n'ait rejeté ce qui eſt inutile. Un homme qui ſçait écrire épargne bien de la peine à ſes Lecteurs. Il ne leur laiſſe rien à faire. Ils n'ont qu'à ouvrir les yeux pour apercevoir la verité, qu'il leur a dévelopée.

Ceux qui écrivent avec négligence peuvent dire de bonnes choſes, mais ils les laiſſent entaſſées les unes ſur les autres dans une ſi grande confuſion qu'on ne peut les débroüiller, ni voir ce qu'elles ſont. Il y a cent paroles pour une, qui ſont comme de méchantes herbes qui empêchent de croître celles qui ſont bonnes. L'eſprit s'égare dans ces grandes campagnes : il eſt étourdi par tant de diferentes voix, qu'il ne peut écouter celle qui l'inſtruit. Encore une fois l'Eloquence conſiſte principalemens dans la diſpoſition de la matiére, dans une exactitude à ne rien ometre qui ſoit neceſſaire & à retrancher ce qui eſt inutile. Le reſte eſt facile, car quand le fonds eſt bon, quoique celui qui écrit ou parle ne ſoit pas aſſez exact dans ſes expreſſions, il y a toûjours une certaine Eloquence de choſes, qui eſt admirable.

Ce n'eſt pas qu'il faille négliger l'élegance ou le choix des paroles. En étudiant une Lan-

gue il faut rechercher avec ſoin les idées propres de chaque mot. Nous aprenons dans la converſation les propres ſignifications de nos termes François : celles des mots Latins & la pureté de leur Langue, en liſant avec ſoin les Auteurs qui ont parlé purement, & qu'on ſçait avoir emploïé les termes dont ils ſe ſervent, dans leur ſignification propre, en quoi Terence a excellé dans la Langue latine au jugement de toute l'Antiquité. Pour acquerir cette connoiſſance de la propre ſignification des termes d'une Langue, il faut diſtinguer avec ſoin les expreſſions figurées de celles qui ſont naturelles, & pour ne s'y pas tromper, ne choiſir dans les premiéres Etudes que les Auteurs qui ont parlé plus ſimplement, comme Ceſar dans ſes Commentaires, Ciceron dans ſes Epîtres, Virgile dans ſes Eglogues, dans ſes Georgiques, & Horace dans ſes Satires & Epîtres.

Dans les premiers eſſais que l'on fait faire aux jeunes gens, l'on ne doit pas permettre qu'ils emploïent aucun terme que dans ſa ſignification propre & naturelle. Ils doivent reſerver à un autre tems ces expreſſions figurées qui donnent de la grace & de la couleur au diſcours. Les Peintres éxercent leurs Eleves à déſſigner avec le craïon ſimplement, & ils ne prennent point eux-mêmes le pinceau que premiérement ils n'aïent marqué avec le craïon les traits propres & naturels de ce qu'ils veulent repreſenter. Aprés cette premiére Etude, on peut colorer ſon diſcours, & l'enrichir avec l'azur, le vermillon, & les autres couleurs precieuſes, c'eſt-à-dire, avec les tropes & les figures qu'on aprend des Orateurs & des Poëtes. On remarque en les liſant

ence, elle donne un certain air gai &
le. On y trouve une grande fecondité
:s, de figures & de Metaphores. Ils
grands mouvemens, des deſcriptions
de ſorte qu'outre le plaiſir de la caden-
eurs Vers, qui ſoulage le travail de la
:, & le change en divertiſſement, l'on
: tirer beaucoup de profit; mais il eſt
paravant que de les lire de s'y diſpoſer
reflexions qui ont donné ſujet à cet En-
, ils ſont dangereux ou utiles, ſelon la
tion avec laquelle on les lit. Il y a plu-
:hoſes à remarquer dans les Poëtes pour
luite de leurs pieces, & pour leur ma-
que l'Auteur des reflexions de l'Art
ie fait apercevoir. Il faut joindre à la
des Poëtes celle des Orateurs, & de
s Ouvrages de Ciceron, car je n'en ex-
ucun. Il n'y a point d'Auteur dans
uité païenne, dont l'Etude ſoit plus u-
ur la ſolidité des penſées, pour les ma-
admirables, pour la latinité & la belle
e de mettre une verité en ſon jour, & de
e connoître avec tant de varieté & de
ité, que les eſprits les plus diſtraits

avec leſquels vous converſiez ſi familiérement, que ſans y penſer vous preniez toutes leurs manieres. Ne penſez à aucun autre Auteur que vous n'aïez formé vôtre ſtile, mais prenez garde qu'il ne ſufit pas pour cela de ramaſſer des phraſes de Ciceron & des autres pour les coudre enſemble ; cela ne vaut rien. Il faut faire de toutes vos lectures ce que les abeilles font des diferens ſucs qu'elles recueillent ſur pluſieurs fleurs ; elles en compoſent un miel dont la nature eſt ſimple. On doit digerer ce qu'on lit, & en faire comme une liqueur pure.

Pour prendre un ſtile uniforme, qui ait de la reſſemblance avec ces modelles parfaits dont nous avons parlé, enviſagez-les ſouvent ſans porter vôtre vûë ailleurs. Vous pourrez voir dans la ſuite les Ouvrages des autres Auteurs anciens & nouveaux, mais que ce ſoit comme en paſſant ſans vous y arrêter. Jettez ſeulement les yeux ſur ceux d'entre les Poëtes & d'entre les Orateurs, qu'on ne mépriſe pas, ſi vous voulez éviter la honte qu'il y a, ſelon l'imagination des hommes, de les ignorer : & cependant obſervez les excellentes qualitez qui leur ſont propres. Il faut ſeparer le mal d'avec le bien. Quand on peut être court & être clair, c'eſt une qualité admirable, ainſi remarquez, par exemple, en liſant Tacite, comme il renferme en peut de paroles des reflexions judicieuſes, & imitez cette brieveté autant qu'elle eſt compatible avec la pureté & la netteté du ſtile.

Je ne crois pas vous devoir parler de la Rhetorique, dont l'art de parler vous donnera une ſufiſante connoiſſance. Lorſque vous lirez les Ouvrages de Ciceron, dont pluſieurs ſont de

Rhetorique, en y cherchant l'Eloquence vous en aprendrez les régles. Si vous êtes un jour dans un emploi qui vous oblige de ſçavoir cet Art plus parfaitement, vous lirez Quintilien, & ce que Voſſius a fait ſur cette matiére. Vous trouverez dans ce dernier tout ce qu'il y a de doctrine dans les Auteurs. Mais cela n'eſt utile que pour les Maîtres. On a compris dans l'Art de parler ce qui étoit neceſſaire ; outre pluſieurs reflexions propres à former l'eſprit, comme on croit qu'on ne ſera pas dégouté de ce livre parcequ'il eſt court, on ne parlera pas ici plus au long de l'élocution. Je dirai ſeulement que pour y réüſſir la ſpeculation ne ſufit pas. Il y faut joindre l'exercice avec d'autant plus d'aplication qu'il n'y a point de talent d'un plus grand uſage que de ſçavoir parler & écrire. Dans ces exercices n'entreprenez que de petits Ouvrages que vous puiſſiez polir à loiſir & retoucher pluſieurs fois. Quand on aprend à écrire, le Maitre qui conduit la main fait former mille fois le même trait. Un Maitre de Chant fait repeter pluſieurs fois la même Note. Auſſi en compoſant une piéce il faut la refaire cent & cent fois, juſques à ce qu'on ait atrapé ce qu'on veut ſignifier. Il eſt bon de faire voir vos compoſitions à un ami qui juge ſi vous avez exprimé ce que vous avez voulu dire. Un de nos illuſtres Academiciens liſoit ſes Vers devant ſes Domeſtiques, & retouchoit ce qu'ils n'entendoient pas. C'eſt à quoi l'on doit travailler d'être entendu de tout le monde.

Pour les exercices de la jeuneſſe qui ſe font dans les Ecoles publiques, on devroit choiſir tout ce qu'il y a de plus beau dans l'Antiquité

pour en compoſer un petit ouvrage où l'on trouvât des exemples, ſoit en Proſe ſoit en Vers, d'Exordes, de Narrations, de Raiſonnemens bien pouſſez, de Paſſions bien exprimées, de Comparaiſons juſtes, de Deſcriptions exactes, de Figures animées, d'Allegories riches. Les jeunes Gens aprendroient par memoire ces exemples, & l'on les leur feroit imiter en leur propoſant des ſujets conformes, ainſi que les Peintres dans leurs premiéres Etudes copient les Ouvrages des excellens Maitres.

On peut reduire tous les ſtiles au ſtile Didactique ou de doctrine, à l'Hiſtorique & à l'Oratoire Les jeunes Gens ne peuvent guere s'exercer dans le premier, parcequ'il demande trop de ſageſſe & de doctrine. On pourroit néanmoins les obliger quelque fois d'écrire les preceptes qu'ils auroient apris de la bouche de leur Maitre. En fait de doctrine le principal ſoin eſt celui de la matiére & de ſa diſpoſition. Nous avons en nôtre Langue des Traitez de Mathematique, de Phiſique, de Morale, de Theologie, qui ſont tres-bien écrits, qu'on peut prendre pour de parfaits modelles du ſtile Didactique. Pour exercer la Jeuneſſe dans le ſtile Hiſtorique; qui eſt d'un tres-grand uſage, le Maitre fait de vive voix un recit; il l'oblige ſes Diſciples de le coucher par écrit, & d'imiter le ſtile de l'Hiſtorien qu'il leur a propoſé pour modelle.

Le ſtile Oratoire eſt pour le Barreau ou pour la Predication. Il y a néanmoins pluſieurs autres ocaſions où l'Eloquence n'eſt pas inutile, j'entends celle qui ſçait diſſiper les tenebres dont la verité eſt couverte. Qui accommode avec un Art admirable les penſées les plus relevées à la capacité du petit Peuple.

Qui rend dociles les plus farouches : qui tient dans une aplication admirable à ce qu'elle propoſe les eſprits les plus legers & les plus diſtraits. Qui inſtruit les ignorans ; qui convainc & perſuade les opiniâtres, excite les pareſſeux & échaufe les plus froids C'eſt cette Eloquence que je regarde comme le plus beau fruit de l'Etude des belles Lettres.

Les jeunes Gens ſe plaiſent davantage à ce ſtile, parcequ'il a plus de mouvemens, & par conſequent plus de raport avec leurs inclinations ; ainſi le ſujet ordinaire de leurs exercices doit être des harangues. Dans ces compoſitions il faut les abandonner un peu à eux-mêmes, & donner de la liberté à leur feu, crainte de l'étoufer en le reſſerrant trop. L'âge & le jugement feront les retranchemens neceſſaires. Cependant il leur faut propoſer de bons modelles comme Ciceron & Demoſthene, & les éloigner tant qu'on le peut des Déclamateurs, où l'on prend une mauvaiſe Eloquence, qui n'a pour but que de plaire & ne produit aucun fruit. Elle eſt ridicule lorſqu'on l'emploïe devant des Juges qui ne ſe laiſſent point ſurprendre par des Figures de Rhetorique, qui les avertiſſent de ſe défier du Déclamateur. Elle eſt criminelle quand on s'en ſert dans les Chaires de nos Egliſes, dont elle fait un Théatre. Ceux qu'elle y atire ne cherchent que le plaiſir paſſager qu'elle donne, aprés quoi ils ſe retirent pleins d'admiration pour l'Orateur & vuides de l'amour de Dieu, qu'on avoit fait ſemblant de leur vouloir inſpirer.

Pour vous en dire davantage, dit Aminte à Eugene, il faudroit ſçavoir quelle route vous devez ſuivre dans le reſte de vôtre vie. Voilà

par où il faut commencer quelque profeſſion que vous embraſſiez. Ces premiéres Etudes ſont le fondement de toutes les Sciences. Nous avons tâché de les rendre aiſées & courtes. Si vous n'aviez point perdu une partie de vôtre jeuneſſe, vous devriez avoir déja parcouru cette carriére que nous vous avons ouverte, aprés quoi on vous auroit conſeillé juſques à ce que vous euſſiez atteint un âge plus avancé de lire avec quelque ſoin toute l'Antiquité, les Poëtes, les Orateurs & leurs Scholiaſtes, les Hiſtoriens, les Philoſophes & leurs Commentateurs, dans leur propre Langue, au moins leurs Ouvrages les plus conſiderables. Mais le tems vous manque & vous êtes preſſé. Allez donc par ces ſentiers que nous vous avons marqué, parcourant les Auteurs communs, & ne vous attachant qu'à ceux qui ont excellé, que vous lirez toute vôtre vie; car puiſque l'Art de parler & d'écrire eſt ſi neceſſaire, il faut ſans interruption entretenir commerce avec ceux qui écrivent bien.

Pour ſatisfaire ceux qui ont ſouhaité qu'on entrât dans un plus grand détail, on met ici un excellent diſcours touchant l'Etude des Humanitez. Il eſt d'une perſonne d'eſprit & de pieté, qui animée du même eſprit qui a porté à faire ces Entretiens, écrivit la Lettre ſuivante à un de ſes amis qui lui avoit demandé les avis touchant l'Etude des Humanitez; où ſa vocation l'engageoit.

LETTRE
DU R. P.....
TOUCHANT L'ETUDE DES HUMANITE'S.

IE commence par où je croi que vous devez commencer vous-même, c'eſt-à-dire, par l'Etude des Langues. Il faut que vous ſçachiez la Latine & la Grecque, autant qu'il eſt neceſſaire l'une avec politeſſe, & d'entendre l'autre avec facilité, & avec le goût & le ſentiment des beautez dont elle eſt remplie. Comme ces deux choſes demandent de l'aplication, & du travail, & qu'elles ne ſont cependant qu'une diſpoſition à une Etude plus ſolide, il faut s'y atacher avec ardeur dans les premiéres années, & reſerver les autres à des ocupations plus importantes; évitant en cela le peu de conduite de pluſieurs de ceux qui s'apliquent aux belles Letres, qui ſont contraints d'aprendre toute leur vie à parler & à écrire purement, parcequ'ils n'y ont pas

donné le tems neceſſaire dans le con
ment ; ou qu'ils l'ont fait ſans ordr
méthode. La plus naturelle, à mon ſe
de s'atacher d'abord à la connoiſſa
principes & des régles de la Grammai
on y trouve de la ſatisfaction, ou c
ait le loiſir d'en éxaminer les raiſons
port, & la dépendance. Car il y a, f
plus habiles, beaucoup de choſes di
remarque dans cette ſorte d'Etude. I
néanmoins qu'on ne la faſſe pas dége
une recherche inutile de mots & d'é
gies.

Aprés ce premier degré où il ne f
long tems, parceque l'uſage eſt le n
maître en matiére de Langues, on doi
à la lectnre des Auteurs qui ont écrit
le Latin étoit dans ſa plus grande
c'eſt-à-dire, pendant la vie d'Auguſte
que tems aprés ſa mort. Les Fables
dre, les Letres de Ciceron à ſes amis
les petits traitez de l'amitié & de la vi
qui ſont les plus travaillez de cet A
Saluſte, Ceſar, Terence, doivent être
premiers & preferez à tous les autres.

Mais afin que cette lecture ſoit uti
ne faut s'atacher au commencement
proprieté, c'eſt-à-dire, à la veritable
cation des mots, à leur regime, & à le
ſon, à la maniére aiſée & naturelle d
écrivent, & à la liberté & au tour de
ſes, à l'air noble & délicat des expreſsic
la douceur & à l'harmonie, c'eſt à-d
l'arrangement des mots, à leur mélan
embarras & ſans obſcurité, enfin aux b
particuliéres, à la Langue latine, & a
nemens qui lui ſont propres. Mais les

xions que l'on feroit ſur toutes ces choſes ſeroient inutiles ſans l'uſage & ſans l'exercice ; & il ſeroit même dificile qu'on fît ces reflexions avec jugement & à propos, ſi la neceſſité de mettre en François ce qu'on a lû en Latin, n'apliquoit l'eſprit à remarquer les diferences des deux Langues, & ſi celle qu'on s'impoſe à ſoi-même de traduire ſa Verſion dans un autre Latin que celui de l'Original, ne rendoit ſenſible l'inegalité d'un bon modelle & d'une mauvaiſe copie. Ainſi le plus important avis qu'on puiſſe donner en cette matiére, eſt de traduire tous les jours quelque choſe qui nous ait fort plû ou dans Ciceron ou dans Saluſte, ou dans Ceſar ; & un jour aprés de traduire ce François en Latin ſans ſe laiſſer la liberté de conſultér celui de l'Auteur, qu'aprés que l'Ouvrage eſt fini ; car il eſt tres-bon alors de conſulter l'Original, & de voir combien on s'eſt éloigné, quelque éfort qu'on ait fait pour s'en ſouvenir, & pour le ſuivre. Je croi auſſi que ce ſeroit une pratique d'une grande utilité, de choiſir un Auteur déja traduit en François par un homme habile dans les deux Langues, comme Phedre & Terence, dont les Verſions ſont tres-pures & tres-éxactes, & de ne conſulter la Verſion françoiſe qu'aprés avoir tâché d'en faire une ſur le Latin pour remarquer ſon embarras, ſes maniéres gênées & peu naturelles, & ſouvent même ſes fautes contre le François & le Latin.

Inſenſiblement on ſe forme le goût par cette voïe, & on n'aprendra pas ſeulement ce que c'eſt qu'une pure latinité ; mais encore ce que peu de gens ſont capables de diſcerner, les caractéres & les régles de chaque ſtile parti-

ſoient infiniment au deſſous ſelon le g
bons Critiques. De cette maniére on
à écrire, & on l'aprend d'autant plus ai
que ce ſtile ne demande pas neceſſairen
la ſuite & de la liaiſon, qu'il a la com
de pluſieurs repos & de pluſieurs c
mens ; qu'il ne ſoufre ni élevation, n
re, & qu'étant content de la clarté
pureté, il peut être apris auſſi-tôt qu'o
parler.

Le ſtile des Dialogues eſt un peu p
né, quoiqu'il ſoit encore moins ſoûtenu
changemens de perſonnes qui ſervent
terrompre, le rendent plus vif, plu
tuel, & par conſequent plus dificile.
peut en trouver de meilleur modelle q
les Dialogues de Ciceron, où il a mi
l'éleganee & toute la beauté de ſes au
vrages, avec une douceur, une facili
agrément qui ne ſe trouvent point a
Les Comedies de Terence, & celles de
ſont des Dialogues, mais dont les p
ont bien plus d'eſprit & de bon ſens
ſeconds. Et les petites Fables de Phed
ſi ſouvent mêlées de Dialogues, & el

l'Hiſtoire de Saluſte. Il faut les lire ſouvent ; & comme tout le monde convient que le premier parloit le mieux des Romains, & que le ſecond eſt le premier des Hiſtoriens, il ne faut pas aprehender de ſe mouler ſur eux, & de former ſon jugement ſur le leur.

Il faut cependant avoüer que le ſtile de Ceſar & de Saluſte n'eſt pas aſſez plein & aſſez majeſtueux pour une Hiſtoire étenduë. Celui de Tite Live eſt grand & digne de la majeſté de l'Empire Romain, mais il eſt moins pur & moins exact. A Tite Live il faut joindre Quinte Curce, Tacite, Juſtin, pour ſe faire une idée du ſtile hiſtorique, quoique le dernier ſoit déja un peu barbare. Dans nos derniers tems pluſieurs ont écrit avec beaucoup de pureté, Ange Politien, Paul Emile, Maffée, Strada, Grotius, Saumaiſe, le Pere Petau, & beaucoup d'autres. Les Grecs ſont meilleurs Hiſtoriens.

Pour le ſtile des harangues & des diſcours étudiez, on a peu de choſes aprés Ciceron, exceptez quelques diſcours dans l'Hiſtoire de Tite Live, & dans celle de Quinte Curce, qui ſont dans le genre ſublime. Les Grecs ſont en cela beaucoup plus riches que les Latins.

Il eſt tems de venir à eux. Je croi que vous devez vous apliquer fortement à en aprendre la Langue, & que vous devez vous ſervir de la Grammaire d'Anteſignan c'eſt-à-dire, de celle de Clenard avec les Aditions de cet Auteur. Je vous conſeillerois celle de Monſieur Lancelot, ſi vous n'étiez pas obligé de vous régler ſur l'uſage des Colleges, parceque l'ordre en eſt meilleur, la maniére plus aiſée, & les remarques plus ſolides. Mais celle d'Antéſignan eſt tres-bonne, & elle contient un recueil

on y aprend encore l'uſage de la Gra
par des renvois aux preceptes & aux
dont dépendent les éclairciſſemens.

La maniére d'étudier la Grammair
que, eſt d'aprendre parfaitement le
ſans ſe metre en peine des diferens dia
& à conjuguer les Verbes communs o
tons, dont toutes les conjugaiſons peuv
ſément ſe reduire à une; les circo
ou les Verbes en μι, ſans s'atacher d
aux dialectes, ſe contentant de ſçavoir
peut les chercher. Aprés cela il faut p
rir d'un coup d'œil toutes les autres
de la Grammaire, ſeulement pour les
noître & ſçavoir y chercher, évitant
traité de l'inveſtigation du Theme, au
donne tres-inutilement le tems qu'il fa
ner à l'explication.

C'eſt d'elle qu'on doit atendre la c
ſance parfaite du Grec, & aprés quinz
qui ſufiſent aux premiéres preparati
faut commencer avec ſa Grammaire &
xicon de Scapula l'explication de quelq
teur. Je croi vous avoir parlé autrefoi
Lexicon, & vous ſçavez que ſon ordr

tageuſement recompenſée par la connoiſſance d'un grand nombre de mots, qui dépendent tous d'un principe commun. Et au cas qu'on ne fût pas ou aſſez habile ou aſſez heureux pour trouver la racine, on n'a qu'à chercher le mot tel qu'il eſt dans une Table qui eſt à la fin du Lexicon, où on aprend d'où il vient, & où il faut le chercher.

Pour l'Auteur qu'on doit choiſir, il faut qu'il ſoit aiſé, ſes phraſes courtes, ſa conſtruction naturelle, c'eſt-à-dire, conforme à l'ordre naturel; ce qui eſt aſſez le caractére du Nouveau-Teſtament. Je ſçai néanmoins que des perſonnes de pieté ſouhaiteroient qu'on commençât par un Livre moins ſaint, & je loüe leur Religion, quoique je n'en comprenne pas le motif. Pluſieurs conſeillent les Dialogues de Lucien, & ils ont raiſon. D'autres veulent qu'on commence par Homere, mais c'eſt trop entreprendre d'abord, à cauſe des licences & des diferens dialectes inſeparables de la Poëſie. Suivez en cela vôtre goût particulier, mais ne changez pas aiſément, & ne quitez un Livre, que lorſqu'il ne peut plus vous inſtruire.

En liſant & en expliquant vous devez remarquer les diferences de la Syntaxe grecque, & les maniéres qui ſont particuliéres à la Langue grecque; mais vous ne devez vous apliquer à traduire & à compoſer que peu de choſe. L'important eſt d'entendre le Grec. On ne le parle, & on ne l'écrit preſque jamais. Ce qui fait que j'admire la conduite d'une grande partie des Profeſſeurs qui ne font expliquer à leurs Ecoliers qu'une ligne ou deux de Grec, & leur font compoſer des pages entiéres, quoiqu'ils ſçachent par leur experience qu'il eſt

abſolument neceſſaire d'entendre le Grec, & qu'il eſt inutile de l'écrire.

Cette Langue eſt d'une ſi prodigieuſe étenduë, que preſque tous les Auteurs Grecs ſont diferens, & qu'on a de la peine à en entendre un, quoiqu'on entende les autres. Le langage des Poëtes eſt tout-à-fait éloigné de celui des Hiſtoriens, & fait une Langue à part. Ainſi il faut tout lire, mais avec méthode, & ſans ſe hâter, paſſant d'un Livre à un autre, non par curioſité & avec empreſſement, mais par neceſſité & pour s'aquiter de ſon devoir.

C'eſt ici l'écueil le plus dangereux, & je connois peu de perſonnes qui aïent ſçû l'éviter, même de celles qui avoient demandé des avis, & qui avoient aprehendé de ſe conduire par leurs lumiéres. Je ſuis tres-éloigné de penſer que j'en aïe aſſez pour éclairer les autres. Mais vous me forcez à vous écrire, & ce que je vous écris, ne vous engage à rien.

Je croi que la fin qu'un homme de bien, & ſur tout un Eccleſiaſtique, doit ſe propoſer dans l'Etude des belles Letres aprés la gloire de Dieu & la charité du prochain, eſt de s'inſtruire de tout ce qui peut être utile à la Religion & aux Sciences chrétiennes, dont vous avez vû dans vôtre ſejour dans cette maiſon, que quelques unes ſupoſent la connoiſſance de pluſieurs choſes ou prophanes, ou indiferentes; mais que l'uſage doit rendre Saintes.

L'une de ces choſes, & ſans doute la principale eſt l'Hiſtoire de tous les tems avant Jeſus-Chriſt. Celle du peuple Hebreu fait une partie de l'Ecriture, & on doit la lire avant toutes, non ſeulement parcequ'elle eſt eſſentielle à la Religion, mais parcequ'elle eſt la

plus ancienne, & qu'elle doit être comme une mesure à laquelle on raporte toutes les autres. Ainsi vous ferez bien de lire Joseph jusques au tems de la guerre des Romains ; ou si vous n'en avez pas le loisir, le petit Abregé que Severe Sulpice a fait de l'ancien Testament avec beaucoup d'esprit, & de pureté pour le langage ; mais avec peu d'éxactitude pour la Chronologie. Aprés cela vous lirez l'abregé que Justin a fait de l'Histoire generale du monde ; & vous le lirez même plus d'une fois, parcequ'il donne une idée de toutes les Monarchies, & de tous les principaux évenemens connus des Païens, quoiqu'il soit trop court pour contenter la juste curiosité de ceux qui lisent.

Je vous conseille aussi de lire le *Rationarium temporum* du Pere Petau, afin d'avoir une plus grande & plus distincte connoissance de tout ce qui s'est fait avant l'Incarnation de nôtre Seigneur, & afin d'aprendre ce qui est contesté, ce qui est certain, ce qui est fabuleux, & comment il faut faire des remarques sur les Historiens originaux. Mais je ne vous conseille pas de lire cet Abregé depuis Jesus-Christ jusques à nous, quoique je désirasse beaucoup que vous lûssiez la seconde partie de cet abregé apellé τεκμηρια par l'Auteur, &c. qui en de certaines Editions est la premiére, parcequ'elle contient diverses choses tres-importantes à la Chronologie. Mais je parlerai ailleurs de cet article.

Aprés ces éssais vous pouvez vous mettre à lire Herodote le plus ancien Historien, & peut-être le plus pur. On l'acuse d'aimer la fable ; mais il y a des Sçavans qui le justifient ; & s'il n'est pas sincere en tout

il eſt au moins tres-agréable.

L'Hiſtoire de Xenophon commence où finit celle de Thucydide. Il eſt d'une probité & d'une ſincerité reconnuë, & tout le monde convient qu'on ne peut écrire plus poliment, avec plus d'Art, de bon ſens, ni plus de conduite. Ainſi vous devez en le liſant tâcher de découvrir ce qu'on admire en lui; car ceux qui ne ſont pas bons Juges, ne le trouvent pas auſſi grand qu'il eſt. Quand j'ai parlé de ſa ſincerité, je n'ai prétendu parler que de ſon Hiſtoire des Grecs; car on croit aprés Ciceron, que les Livres qu'il a compoſez de l'Education de Cyrus, contiennent plûtôt l'idée d'un grand Prince, qu'un Hiſtoire.

Thucydide commence où finit Herodote. Il eſt ſi exact qu'il en eſt quelquefois ennuïeux; mais il écrit ce qu'il a vû, & il l'écrit en Athenien, c'eſt-à-dire, en homme conſommé dans l'Art de bien écrire & de bien parler.

Vous paſſerez aprés Thucydide à Diodore le Sicilien, dont on a dit qu'il avoit été le premier des Grecs, qui avoit ceſſé d'écrire des Fables, & commencé à faire une Hiſtoire. Mais peut-être qu'il ne merite pas cette loüange, comme il eſt certain que les autres ne meritent pas cette injure.

Afin de rendre l'Hiſtoire grecque & barbare plus complete, il faut joindre à ces Auteurs les Vies des Hommes Illuſtres de Grece par Plutarque, qui ſont fort eſtimées, & les recherches de Pauſanias Auteur ancien ſur les Atheniens, les Corinthiens, Lacedemoniens, &c. où l'on aprend beaucoup de choſes qu'on ne trouve point ailleurs.

Pour l'Hiſtoire romaine on l'aprend mieux

des Grecs que des Romains. Il faut lire Polybe pour aprendre le détail de leur diſcipline dans la guerre, de leur uſage dans le domeſtique, & de leurs loix publiques. Comme il faut lire Denis d'Halicarnaſſe pour aprendre parfaitement les Antiquitez romaines, les Sacrifices, les Magiſtratures, les Diſtinctions de la Nobleſſe & du peuple, les diverſes ſortes d'aſſemblées, le pouvoir du Senat, & celui du Peuple, enfin toute la police de la Religion & de l'Etat. Il faut lire Appien Alexandrin pour être bien inſtruit de la guerre contre Mithridate & de la guerre civile de Ceſar & de Pompée. On aprend mieux dans Joſeph que dans tous les Auteurs Latins les circonſtances étonnantes de la guerre des Romains contre les Juifs, & de la deſtruction de Jeruſalem. Les ſuccés des Hommes Illuſtres Romains ſont mieux écrits par Plutarque, que par aucun de leur Nation. Sans l'Hiſtoire de Dion Caſſius & d'Herodien, nous ne ſçaurions que peu de choſes du regne de pluſieurs Empereurs. Enfin ce ſont les Grecs qui nous aprennent la vie & les actions des premiers Empereurs chrétiens, & c'eſt aux Grecs qu'on doit l'Hiſtoire de l'Egliſe pendant plus de cinq-cens ans.

Mais afin de vous marquer les ſources de l'Hiſtoire romaine d'une maniére plus diſtincte; Florus, Tite Live, Eutrope, Velleïus Paterculus, Plutarque & Denis d'Halicarnaſſe commencent leur Hiſtoire au commencement de la Monarchie; & de tous ces Auteurs le dernier eſt le plus ancien & le plus fidelle.

Polybe le plus ancien de tous les Hiſtoriens romains commence ſon Hiſtoire à la

premiére guerre Punique. Elle eſt imparfaite, parcequ'il nous en manque pluſieurs Livres ; mais elle eſt écrite avec une fidelité, une pureté, une ſageſſe, une élevation digne d'un homme excellent dans les Letres & dans la guerre, comme il étoit.

Appien Alexandrin, les Mémoires de Ceſar, Lucain dans ſa Pharſale, où il n'eſt guere moins Hiſtorien que Poëte, & les autres Auteurs dont j'ai parlé, nous aprennent les mouvemens & les troubles des Guerres civiles, comme Saluſte nous inſtruit de la guerre d'Afrique & de la Conjuration de Catilina.

Pour la connoiſſance de l'Hiſtoire romaine aprés l'opreſſion de la liberté commune, & l'établiſſement de la Suprême-Puiſſance dans un ſeul, il faut lire Dion Caſſius, c'eſt-à-dire, ce qui nous reſte de ces Ouvrages. Suetone, Tacite, Herodien, Ammien Marcellin, Zozime, & les Auteurs apellez de l'Hiſtoire Auguſte, qui ſont tous imprimez dans un Volume in folio. L'Edition de Gruterus eſt la meilleure. Il en manque pluſieurs dans celle où ſont les Nôtes de Saumaiſe & de Caſaubon. Ces Auteurs ne ſont pas étendus ; & comme on les trouve tous dans un même corps, je croi qu'il eſt inutile de vous en marquer les noms. Ils ſont tous Païens, & par conſequent tous de vôtre reſſort, quoiqu'ils parlent de choſes arrivées dans les premiers ſiécles de l'Egliſe.

Je me ſuis abſtenu pour ne pas vous acabler de pluſieurs choſes dites ſans ordre, de vous marquer ce qu'il eſt neceſſaire de ſçavoir pour profiter de l'Hiſtoire. C'eſt ici le lieu de le faire. Premiérement, il faut avoir quelque teinture de Chronologie, ſçavoir quelles étoient les années des Anciens, les commence-

mens des plus celebres Epoques, comme des Olympiades, de la fondation de Rome, des années des Grecs, &c. quel eſt le commencement des années Juliennes, ou de la correction de l'Année romaine par les ſoins de Jules Ceſar, la diſpoſition de l'ancien Calendrier avant cette correction, l'abus qui s'y étoit gliſſé, la neceſſité où l'on fut de le reformer ſous Gregoire XIII. ce que c'eſt que Periode julienne, Cycles du Soleil, de la Lune, des Indictions, en quoi conſiſte la dificulté de la ſuputation des années du Monde, quels ſont les évenemens liez à des années inconteſtables & acordées par tous les Auteurs. Vous pouvez vous informer de ce détail dans la ſeconde partie du *Rationarium* du Pere Petau, dans une Chronologie françoiſe du Pere l'Abbe, dans le commencement de la Chronologie de Calviſius, dans celle de Grandamy, & dans beaucoup d'autres. Les Faſtes d'Onuphre ſont d'un grand ſecours pour la Chronologie de l'Hiſtoire romaine. Mais l'important ſeroit d'avoir les Annalles d'Uſſerius, dont la Chronologie eſt tres-exacte. Vous pourriez vous en raporter à lui, & il faut néanmoins vous en raporter au Pere Petau. Les Tables chronologiques qui ſont à la fin de la grande Bible de Vitré, & à la fin de celle qui eſt imprimée in quarto mais plus abregées, peuvent auſſi vous être tres-utiles pour l'Hiſtoire de l'Ancien-Teſtament, & pour raporter les évenemens prophanes au tems des Juges, des Rois & des Prophetes du Peuple Hebreu.

La Geographie eſt auſsi abſolument neceſſaire. On ne peut entendre les Hiſtoriens, ni profiter de ce qu'on entend ſans ce ſecours.

Mais elle s'aprend insensiblement, & en s'acoûtumant à chercher dans la Carte, les Provinces & les Villes dont il est parlé dans les Historiens. Il faut avoir pour cela des Cartes qui nous representent les anciennes divisions des Provinces, & les anciens noms des Villes. Et il seroit même tres-utile d'en avoir qui marquassent les bornes de chaque Empire; celui des Assyriens, des Perses, d'Alexandre, des Romains, comme je sçai qu'on en a faites. Mais outre cela il faut avoir des Cartes de la Geographie nouvelle pour la comparer avec l'ancienne, & aprendre par cette comparaison où est aujourd'hui telle Ville, sous quel Prince, en quel département, & quel est son nom. A quoi il faut joindre les Lumiéres que Ferrarius & Beaudran peuvent nous donner dans leurs Léxicons géographiques, & principalement le dernier, qui est fort habile. Vous feriez bien aussi d'avoir quelque abregé de Géographie, où l'ancienne & la nouvelle se trouvassent. Celui de Cluvere me paroit assez bon, quoiqu'il soit trop court, & je vous le conseille.

Une derniére chose necessaire à l'Histoire est la Genéalogie. C'est une afaire plus aisée, mais qui charge fort la memoire. Ainsi à mesure qu'on avance dans l'Histoire, il faut metre avec ordre sur le papier tout ce qui a raport à ce point. Il n'a pas besoin de plus d'éclaircissement.

Avant que de sortir de l'Histoire, il est bon de vous dire qu'il est à propos, outre les Auteurs dont on a parlé, de lire Solin Polyhistor, Ælien dans son Traité *Variarum Historiarum*; Pline le Jeune, des Hommes Illustres; Valere Maxime dans le choix qu'il a

fait des exemples remarquables ; Athenée dans ſon Repas des Sages, excepté le Livre intitulé περὶ τῶν Ἐρωτικῶν, parcequ'il eſt contraire à l'honnêteté ; *Alexander ab Alexandro*, dans ſes jours de relâche, *geniales dies*, où il mêle beaucoup de choſes qui ſervent à ce que les Grecs apellent πολυμαθείαν, & quelques autres Auteurs qui ne me viennent pas maintenant dans l'eſprit. Pline l'Ancien, ou l'Oncle, eſt tres-utile, & Plutarque en pluſieurs Traitez aprend beaucoup de choſes tres-importantes.

Je n'ai point parlé de Quinte Curce parmi les Hiſtoriens Latins, parcequ'il ne parle que des Conquêtes d'Alexandrie. Mais ſi ſon Ouvrage eſt tout Grec pour les choſes, il eſt bien Latin pour les expreſſions, & il répond bien à la grandeur de ſon ſujet.

Je ne ſçai ſi vous aurez autant de paſſion pour la Poëſie que pour l'Hiſtoire. Si cela eſt, je vous plains ; car il s'en faut étrangement que l'une ſoit auſſi utile que l'autre. Mais il eſt encore plus neceſſaire en ce cas que vous ſçachiez en profiter. Vous connoiſſez les noms des meilleurs Poëtes Latins, & vous en avez peut-être déja lû une partie. Virgile eſt ſans comparaiſon le plus raiſonnable de tous. Il le faut preſque tout ſçavoir par cœur, & ſur tout ſes Georgiques & ſes Bucoliques qui ſont les plus purs & les plus limez de ſes Ouvrages. Sa douceur, ſon air grand & néanmoins aiſé & naturel, & ſon bonheur à s'énoncer toûjours de la maniére la plus riche & la plus exacte, le rendent inimitable en le rendant le modelle de tous les bons Poëtes ; ſon Latin, à quelques expreſſions prés, eſt auſſi pur, [malgré la contrainte des

Vers, que celui de Cesar ou de Ciceron & il est semblable à cela à Lucrece, dont il a souvent imité les pensées & les termes de sorte qu'en ôtant à ses Vers la cadence, on les réduit à une excellente Prose. Ce Lucrece dont je parle, est un Epicurien, & par consequent un impie, qui explique la nature, & qui met en Vers la Philosophie de son maître. Mais outre qu'on peut aprendre beaucoup de choses curieuses de ce méchant homme, je croi que vous étes trop éclairé pour vous laisser surprendre par ses faux raisonnemens en matiére de Religion. Plaute & Terence sont les meilleurs Poëtes Comiques. Mais le premier est un mauvais plaisant assez souvent, & ses mots sont tirez quelquefois du Langage vulgaire; au lieu que le second badine toûjours avec esprit, & qu'il instruit agréablement lorsqu'il semble n'avoir dessein que de plaire. Je souhaiterois seulement que ses pensées fussent toûjours aussi pures que son Latin est éxact. Horace est le desespoir de tous ceux qui veulent imiter son caractere dans les Vers liriques. Ce n'est pas la néanmoins où il parle plus purement. Ses Satires & ses Epitres sont de la plus belle Latinité, & je n'en éstime pas moins les Vers, quoiqu'ils paroissent négligez & languissans. Sa Poëtique est un chef d'œuvre, & les preceptes qu'il y donne, & dans quelques-unes de ses Epitres, sont tres-propres à former le jugement, & à donner un goût rare & exquis des bonnes choses. Mais il faut éviter les écueils qu'on trouve quelquefois dans ses Odes, & dans quelques-unes de ses Satires, où il publie qu'il est obligé de cacher ses vices à la vertu de ses Lecteurs. Ovide est plein de ces sortes de perils,

& ſes meilleurs Ouvrages ſont ceux qu'on ne doit jamais lire. Les Epîtres des Dames Illuſtres me paroiſſent être de ce nombre ; elles ſont trop touchantes & trop tendres, & je n'ai pas été d'avis qu'on les mît entre les mains des jeunes gens. Ses Faſtes contiennent beaucoup de choſes utiles à la connoiſſance de la Religion des Romains, & les Métamorphoſes, exceptez quelques endroits dangereux, pour ne contenir que des fables & des chimeres ſont un bel Ouvrage. Vous ſçavez par vous-même & pour l'avoir ouï dire, qu'il eſt de tous les Poëtes le plus naturel & le moins gêné ; mais il ſe néglige trop quelquefois, & ſes expreſſions ne ſont pas toûjours bien latines. Pour Catule & Tibule (vous pouvez y ajoûter Properce) ils aiment trop, & leur paſſion eſt trop contagieuſe pour s'attacher à leur Poëſie. Elle peut allumer dans le cœur d'un jeune homme un feu qu'il ne pourra peut-être jamais éteindre. Et je ne ſçai ſi l'on peut permetre à quique ce ſoit de les lire ; car on ne doit le faire que par neceſſité ; & cette neceſſité ne me paroît point. Lucain eſt plein de grandes choſes, & il les dit d'une maniére encore plus grande. Mais au jugement des connoiſſeurs il eſt trop magnifique, & il aime trop l'éclat & la pompe. Stace l'aime encore bien plus que lui ; mais il n'a ni ſa beauté, ni ſon eſprit, ni ſa ſolidité, quoiqu'il n'en manque pas. Ses obſcuritez & ſes alluſions le rendent incommode dans ſa Thebaïde. Mais il eſt plus clair & plus aiſé dans ſes Sylves, où il y a des piéces qui me paroiſſent incomparables. Claudien a toûjours eu beaucoup d'admirateurs, & bien des gens ſont encore aujourd'hui ſes par-

tiſans. Voilà les bons modelles.

Parmi les Grecs Homere eſt le plus ancien, & perſonne ne lui conteſte la qualité d'être le meilleur de tous les Poëtes. Son Iliade eſt néanmoins plus eſtimée que ſon Odyſſée, & c'eſt avec juſtice. Heſiode, ſelon quelques-uns, lui eſt contemporain, & ſelon d'autres lui eſt poſterieur. Les Habiles trouvent dans leurs Fables, une infinité de choſes tres-prétieuſes & tres-importantes, non-ſeulement parceque ces Auteurs ſont les ſources de ce qu'ont dit les autres Poëtes; mais auſſi parcequ'on découvre dans la ſimplicité de leurs expreſſions, dans les Sacrifices, la maniére de faire la guerre, la conduite des hommes de ce tems-là, leur Philoſophie, leur police, leur commerce, bien des raports avec l'Hiſtoire ſainte écrite par Moïſe. Nous avons quelques Ouvrages d'Orphée, & du Poëte Muſée, l'un & l'autre tres-anciens. Pindare eſt chez les Grecs, ce qu'Horace eſt parmi les Latins. Theocrite & Anacreon ſont de ces Poëtes tendres qu'on ne peut lire ſans quelque émotion, & dont la lecture eſt par conſequent dangereuſe. Les Tragiques qui ont plus de reputation, ſont Euripide & Sophocle, dont nous avons les piéces de Theatre, & les Grecs ont cet avantage au deſſus des Latins, que les Tragedies de ceux-ci comparées à celles de ces Auteurs ne ſont que des piéces de Colleges. On peut lire Ariſtophane avec utilité, & des gens ont crû que ſaint Jean Chryſoſtome y avoit bien fait ſon profit, quoiqu'à mon avis, il ne l'eût peut-être pas lû.

Je croi que ſi j'entrois dans un plus grand détail, je vous deviendrois incommode au lieu de vous être utile. Mais il eſt à propos

que je vous diſe ſur cette matiére, une choſe que j'ai eu ſouvent dans l'eſprit. On perd ordinairement beaucoup de tems à faire des Vers dans les Colleges, & l'on ſe pique aiſément d'en ſçavoir faire. Cependant à peine ſçait-on du Latin, & à peine ſçait-on ce que c'eſt qu'une Poëſie fine & délicate. Il vaut bien mieux ne faire que peu de Vers, & ne les jamais faire de ſon cru dans le commencement; mais de déranger certain nombre de Vers de Virgile & des plus beaux, & enſuite tâcher de metre ce Latin; qui eſt excellent en un nombre de Vers égal. Ou ſi l'on veut être Auteur, je conſeillerois à un jeune homme de ne jamais prendre un ſujet étendu, mais divers ſujets agréables, ſur l'un deſquels il pourroit faire une Ode, ſur un autre une Elegie, ſur un troiſiéme des Vers phaleuques ſelon ſon goût, ſa facilité & ſon tems. Je lui conſeillerois encore de préparer avec loiſir les Vers pour diverſes ocaſions, où l'on ne peut pas ſe diſpenſer d'en faire, & de tâcher de les rendre excellens. Enfin je lui conſeillerois d'éviter de tout ſon pouvoir les engagemens à faire des piéces de Theatre; car outre qu'elles ſont ordinairement pitoïables, qu'elles emportent un tres-grand tems, qu'elles diſſipent l'eſprit, renverſent l'ordre des Etudes, échauffent & caſſent la tête, elles ſont de plus contraires à l'Evangile & à nos Statuts.

Il ne me reſte plus qu'à vous parler de la maniére dont vous devez faire vos recueils. Mais c'eſt une choſe qui doit être tres-libre. Car, ſelon la remarque de Scaliger les lieux communs, & la maniére de recueillir d'une perſonne, rarement en acommodent un autre. Ainſi pour vous laiſſer toute vôtre liberté, je

me contenterai de vous dire ce que je penſe, & vous choiſirez ce qui vous paroîtra de meilleur.

Il y a quatre maniéres de compoſer des recueils, ou par ordre Alphabetique, ou par Matieres, ou par Auteurs, ou ſelon l'ordre des tems. Peut-être que vous aurez beſoin de vous ſervir de ces quatre méthodes. Car on ne peut recueillir l'Hiſtoire, ni faire des Notes ſur la Chronologie qu'en faiſant une eſpece d'Annales. Les reflexions qu'on fait ſur la Geographie, ſur la ſituation des Villes, des bornes des Empires, les peuplades des Contrées, les colonies, les mœurs & les coûtumes de certains Peuples; les noms des Magiſtrats Atheniens, Lacedemoniens, Corinthiens, Macedoniens, Romains; la police des Monarchies & des Republiques, & ſur quelques autres matiéres ſemblables, ne peuvent avoir d'autre ordre que celui de l'Alphabet. Si vous faites un recueil des plus belles actions des Hommes Illuſtres, & un abregé de leur vie, comme je vous le conſeille, vous ne pouvez guere ſuivre d'autre méthode. Car de les ſeparer ſelon les tems où ils ont vécu, ou de les prendre ſelon les Nations où ils ont paru, c'eſt une peine inutile, & qui eſt plus propre à faire de l'embarras, qu'à l'éviter. Je vous conſeille de faire la critique de tous les Auteurs que vous lirez, de marquer leur âge, leur deſſein, leur ſtile, leur utilité, leur force ou leur foibleſſe. Et vous pouvez dans ce recueil ſuivre l'ordre méme des Auteurs, au cas que vous les liſiez ſelon l'ordre des tems; ce que je ne croi pas que vous puiſſiez toûjours faire, ni même que vous le deviez. Ainſi ce recueil doit être encore ſelon l'Alphabet.

Je penſe que vous devez ſuivre l'ordre des matiéres dans les obſervations qui ſeront diferentes de celles dont j'ai déja parlé. Mais quel ordre ? Celui que vous vous ferez à vous-même. Mais c'eſt mon embarras, direz-vous. Et c'eſt auſſi ce qui fait le mien ; car le moien que je puiſſe penetrer vos ſentimens & vos deſſeins, & que je puiſſe prévoir ce que vous ferez un jour, & ce que vous voudriez avoir fait. Cependant pour ne pas vous laiſſer en inquietude, je croi qu'il eſt à propos que vous diviſiez vos matiéres en trois parties. Que vous mettiez ce qui regarde la doctrine des Païens dans la premiére, ce qui regarde leur diſcipline & leurs uſages dans la ſeconde, & ce qui a raport dans la morale dans la troiſiéme. Cet ordre eſt naturel & il comprend tout.

Dans la premiére partie vous devez remarquer ce qu'ils ont penſé de Dieu, de ſon unité, de ſa fecondité, de ſa bonté, de ſa juſtice, de ſa providence, de ſa puiſſance, volonté, connoiſſance, enfin de ce qu'il eſt en lui-même, & de ce qu'il eſt par raport à nous. La Genealogie des Dieux, le partage du Monde entre eux. La multiplication d'un même Dieu ſous divers noms parmi des Nations diferentes, ce qui eſt tres-important, l'origine de l'Idolatrie. Les traces de la vraïe Religion dans l'Idolatrie même. Les tenebres que la licence des Poëtes, & la multitude de leurs fables ont répanduës dans l'eſprit du peuple, & enſuite des plus ſçavans, beaucoup moins éloignez, avant cette foule de menſonges & de fictions, de la connoiſſance de Dieu. Ce qu'il y a de vrai ou de vrai-ſemblable dans les Fables des

Païens, ce qu'ils ont pris de l'Ecriture, ou du commerce des Hebreux. Quels ſont les Heros qu'ils ont revétus de la Divinité, où ils ont vécu, & en quel tems. L'extrême diference entre la certitude, l'antiquité, & la ſainteté, de l'Hiſtoire ſainte, & le tems fabuleux des plus anciennes fictions des Grecs. On ne peut s'imaginer combien cette matiére eſt vaſte, & combien elle eſt riche. Vous pourrez un jour, quand vous aurez plus de loiſir, conſulter les doctes Ouvrages de Voſſius, *de Idololatria*; de Selden, *de Diis Syris*; de Bochard dans ſon *Phaleg*, & de Monſieur Huet dans la premiére partie de la *Démonſtration Evangelique*. Dans cette premiére partie il faut auſſi remarquer ce que les Païens ont crû de la creation du Monde, de la formation de l'Homme, de ſa corruption; de ſes forces pour le bien; de ſa liberté, du deſtin, de la fortune, du bonheur. Ce qu'ils ont penſé des Anges, des Demons, de la Religion, de la Politique, &c. Mais pour rendre cette partie complete, vous devez lire les Apologies de Tertulien, de Minutius Felix, d'Athenagore, de Theophile d'Antioche, & d'Origene contre Celſe pour la Religion chrétienne, parcequ'elles ſont remplies d'une grande érudition, & d'une grande connoiſſance de la Theologie des Idolatres, ſur tout celles de Tertullien & d'Origene. Mais celle de ſaint Auguſtin dans les Livres de la Cité de Dieu, eſt incomparable. Il faudra que vous la liſiez avant que de ſortir du College; auſſi bien que les admirables diſcours de Theodoret, *De curatione affectionum Græcarum*, & les Tapiſſeries ſtromates de ſaint Clement d'Alexandrie, où toute l'érudition & toute la ſageſſe des Grecs

ſont jointes à la ſageſſe de l'Evangile.

Dans la ſeconde partie vous remarquerez tous les uſages & toute la diſcipline des Païens, leurs ſacrifices, leurs expiations, leurs ceremonies, leurs miſteres, leurs temples, leur maniére de ſe loger, de s'habiller, d'aller à la guerre, de voïager, d'aller ſur mer, de vivre dans leur domeſtique, de converſer avec leurs amis, de negocier avec les Etrangers. Leurs ſpectacles, leurs jeux, leurs ſolemnitez, leur maniére de compter leurs années, leurs mois, leurs teſtamens, leurs ſepultures, leurs buchers, leurs apotheoſes, enfin tout ce qui peut toucher un homme raiſonnablement curieux, & avoir quelque raport ou de contrarieté, ou de reſſemblance avec les uſages & la diſcipline des Juifs & des Chrétiens.

Pour la troiſiéme partie elle doit être riche en belles remarques ſur la Morale, en exemples, en maximes, en raiſonnemens. Je ſçai que quelques perſonnes on dit qu'on pourroit faire honte à la morale corrompuë de quelques Chrétiens, en leur opoſant la Morale païenne, qui excepté le vice contraire à l'honnêteté, paroît en beaucoup de points plus ſincere, plus droite, & plus exacte, que celle de quelques Caſuites. Et je croi que ces perſonnes avoient raiſon. Il eſt bon néanmoins de remarquer le doute & l'incertitude continuelle des plus grands Hommes, que la veritable Religion n'avoit pas afermis dans la connoiſſance du bien. Car il y en a peu qui ne ſe contrediſent ſouvent ſur l'immortalité de l'Ame, ſur les recompenſes de l'autre vie, & ſur la preference qu'on doit faire de la vertu à la volupté. Les Auteurs qui ont le plus de probité, ou qui en font plus paroître, ſont

Epictete dans ſon *Enchiridion*, Senequ
ſes Oeuvres & dans ſes Epîtres à Lucilius
ceron dans les Ofices, & dans le Traité
nibus, Plutarque dans les Traitez de M
tres-ſublimes à la verité, mais dérobe
Chrétiens, dont il aimoit la lumié
dont il haiſſoit l'humilité. Il y a auſsi
coup à profiter dans le Socrate de
phon, & dans quelques Traitez de P
que je ne puis m'empêcher de mettre a
des Auteurs que vous devez lire, m
doit être un peu tard. Je ne dis ri
l'ordre que vous devez mettre entre le
tiéres de cette troiſiéme partie, par
faut vous laiſſer quelque choſe à ré
que les vertus & les vices ſe diſtribue
ſément en certaines Claſſes à l'égar
Dieu, de nous-mêmes, du prochain
la miſere comme les pauvres; dans l'é
comme nos amis; dans un état de
riorité comme nos Peres & nos Souver
& qu'enfin on peut ſe mouler ſur la 2.
ſaint Thomas, qui eſt un traité aſſez ex
aſſez étendus des Vertus & des Vices.

REF

REFLEXIONS SUR LA PRECEDENTE LETTRE.

PEU ſont capables de lire tous les Auteurs qui ſont marquez dans ce projet. Le tems qu'on emploïe dans l'Etude des belles Lettres eſt trop court. On eſt obligé de paſſer à des emplois qui ſupoſent d'autres Etudes, qu'on ne pourroit pas faire ſi on entreprenoit de lire tous ces Livres. C'eſt une neceſſité d'étudier les Langues; ce qui demandant un tems conſiderable, je conſeillerois pour l'Hiſtoire ancienne de ſe contenter des Annales d'Uſſerius, qui couteroit infiniment s'il la fallois aprendre dans tous les Auteurs originaux. On trouve tout ramaſſé ce qu'on peut aprendre d'eux touchant les coûtumes des Anciens en pluſieurs Livres; comme dans les Antiquitez de Rozin, dans Lipſe, dans le Traité de Baif de re veſtiaria, & autres. Ce ſont des Livres qu'il faut lire ou du moins parcourir, comme auſſi Adagia Eraſmi, la Mithologie de Noel le Comte, qui ſont des

repertoires de tout ce qu'on pourroit remarquer dans les anciens Poëtes, & leurs Scholiaſtes, dans les Orateurs & dans les Hiſtoriens. Pour la Morale des Païens, & leurs ſentimens touchant la Divinité. On en trouve des recueils dans les Ouvrages de Grotius, dans ſon Livre de la vraïe Religion, dans celui De jure belli & pacis, *& dans tous ſes autres Traitez.*

Perſonne n'eſt plus convaincu que moi de l'utilité des Humanitez. Je ne parle pas ſeulement des avantages qu'on en reçoit pour ſçavoir parler & écrire qui ſont des choſes d'un prix infini. Il n'y a preſque point d'ancien Auteur Grec & Latin qui ne m'ait ſervi à éclaircir pluſieurs obſcuritez de l'Ecriture ſainte. On en verra des preuves, ſi jamais je puis mettre au jour ce que je prepare depuis long-tems. J'en puis donc parler aprés l'avoir experimenté. J'avois lû la plus grande partie de ces Auteurs étant aſſez jeune, c'eſt-à-dire, lorſque j'étois apliqué à l'Etude des Humanitez; mais je n'avois tiré aucun autre fruit que la connoiſſance de leur Langue, & quelque goût pour ce qui peut paſſer pour bien écrit. Lorſque j'ai travaillé ſur des matiéres où ces Auteurs me pouvoient ſervir, j'ai été obligé de les relire; & ç'a été alors avec profit; car prevenu de ce que j'y devois chercher, rien ne m'a échapé de ce qui pouvoit ſervir au deſſein qui m'obligeoit de les lire une ſeconde fois. C'eſt en vain qu'on dit, qu'on pourroit avertir les jeunes gens de tout ce qu'il faudroit remarquer. Ces avis ſont bons mais il eſt impoſſible qu'on s'atache à des choſes qui paroiſſent des riens à moins qu'on n'enviſage certaines queſtions dont on

cherche l'éclairciſſement. Ainſi je pourrois dire que c'eſt une veritable perte de tems pour un jeune homme de lire tous les anciens Auteurs Grecs & Latins avant qu'il ſe ſoit déterminé à une Etude particuliére pour le reſte de la vie, où cette lecture ſoit neceſſaire pour ſçavoir le Grec & le Latin. On n'a pas beſoin de lire abſolument tout ce qu'il y a de Grec & de Latin. L'Hiſtoire, la Chronologie & Geographie, la connoiſſance des Mathematiques, au moins de ſes premiers Elemens, la Philoſophie ſont des choſes qu'il faut faire étant jeune auſquelles par conſequent il faut donner une partie de ſon tems.

Nous avons dit qu'il faut entretenir commerce avec ceux qui écrivent bien. On peut donc dans les heures mains precieuſes achever de lire les Ouvrages des Anciens qui ſont ſans doute nos modelles pour l'Art d'écrire, & dont on eſt plus capable de découvrir les beautez quand on a quelque âge. C'a été la pratique de tous nos Sçavans de n'abandonner jamais entiérement l'Etude des belles Letres, & d'en faire leur divertiſſement. Le Pere Thomaſſin qui a été la perſonne la plus ſtudieuſe, & plus occupée des Auteurs Eccleſiaſtiques ne liſoit dans le tems des vacations que des Auteurs d'Humanité. Je connois des perſonnes qui ont autant de pieté que de ſçavoir qui ont ſouvent entre les mains, Ciceron, Virgile, Horace; c'eſt une neceſſité puiſqu'ils écrivent en Latin. Le Pere Thomaſſin avant que de mettre en Latin la Diſcipline qu'il avoit fait en François relut Ciceron entiérement.

AVERTISSEMENT
sur le cinquiéme Entretien.

CEux qui auront compris le deſſein de ces Entretiens, apercevront facilement que l'Entretien ſuivant n'eſt pas un éloge, mais l'image d'une ſainte Communauté, laquelle image on a formée ſur ce qu'on a crû de plus ſaint & de plus pratiquable. L'on a jugé qu'il n'y avoit point de maniére plus courte & plus vive, d'inſtruire ceux pour qui cet Ouvrage étoit deſtiné, que de leur faire voir comme dans un tableau, ce qu'ils doivent & ce qu'ils peuvent être.

. ENTRETIEN.

; ROCHE de la ſolitude d'Aminte il
; y avoit une Communauté d'Eccleſia-
; vertüeux & ſçavans, qui ne ſont liez
avec les autres que par la charité &
nion d'un même deſſein qu'ils ont de
:er enſemble au ſervice de l'Egliſe.
lant lorſqu'ils ſe ſont une fois unis pour
ıtion de l'œuvre de Dieu, auquel ils
lent, ils ſe croïent obligez de de-
unis, auſſi bien que ceux qui ont prê-
ıule pour ſoûtenir un fardeau, doivent
:rme, pour ne pas cauſer par leur re-
'acablement de leurs Compagnons. Ils
:, dis-je, que ce ne peut être une petite
ıue de troubler l'ordre & l'harmonie
orps utile à l'Egliſe; ainſi par cette
ration & par un zele qui ne s'éteint ja-
ls demeurent fortement atachez les uns
res. Il n'y a pas de compagnie dans
qui étudie plus ſon eſprit, & qui ſă-
ſuivre avec plus de fidelité ſes maxi-
:eux qui la compoſent ſont ſtudieux.
nt dans un grand éloignement du mon-
mépris de ce qu'on y apelle grand &
e. Ils n'ont de commerce qu'avec leurs
ıui font leur plaiſir. Par tout ailleurs
ıs leurs exercices de pieté & de cha-
dans leurs Etudes, ils ſont dans un é-
:nt; & auſſi-tôt que l'obſtacle qui
létachoit eſt ôté, ils retournent ou à
;liſe, ou dans leurs cabinets comme
ır propre centre. Ce qui fait que dans

le petit nombre de ces Eccleſiaſtiques, on en trouve pluſieurs qui excellent en toutes les Sciences, mais particuliérement dans la Science des Ecritures, des Peres de l'Egliſe, de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique & des Conciles.

Aminte étoit tres-étroitement lié avec ces Eccleſiaſtiques. Il en avoit dit tant de bien à ſon ami qu'il le pria de les lui faire connoître. Le jour étant donc pris, ils les alérent voir. Auſſi-tôt que Theodoſe eut jetté les yeux ſur leur Maiſon, & ſur le bon ordre qu'il y apercevoit, il fut ſurpris, & en ſe tournant vers Aminte, je n'ai rien vû, dit-il, dans tous tous ces celebres Monaſteres d'Italie qui m'ait autant charmé. Ce peu de proportion que je trouvois entre ces grands & magnifiques bâtimens avec la profeſſion de ceux qui les habitent me paroiſſoit un défaut plus choquant qu'aucune faute contre l'Architecture. Cette ſimplicité chrétienne que j'aperçois dans cette Maiſon me ravit. Je n'y vois rien qu'on puiſſe dire être inutile ou afecté ; mais auſſi ce bel ordre me marque que ceux qui demeurent iei ſont des Perſonnes réglées & ſpirituelles ; car ſi les corps inanimez ſont paroître tant d'eſprit, il faut que les Hommes y ſoient bien ſpirituels.

Un Prêtre de cette Maiſon ami d'Aminte parut. Aprés les premiers complimens il les conduiſit dans l'Egliſe qui étoit embaumée d'une odeur de pieté. Il n'y avoit ni marbre, ni or, ni azur, ni rien de tout ce qui peut arrêter les yeux & détourner l'eſprit de l'aplication qu'il doit à la Priere. Il n'y avoit aucun de ces ornemens que la vanité a nouvellement inventez, & qui rendent la Maiſon de Dieu ſemblable à celle des gens du monde, où

le luxe regne. Theodoſe qui ſçait l'Egliſe & en aime les regles, étoit ravi que toutes choſes y fuſſent obſervées, ſelon que les Canons l'ont preſcrit. Ce bon Prêtre leur diſoit qu'ils avoient un ſaint reſpect pour toutes les régles de l'Egliſe, qu'ils ſçavoient qu'il falloit rendre à Dieu le culte qui lui eſt dû, en la maniére qu'il l'a ordonné. Que lorſque Moiſe bâtit le Tabernacle, il ſe ſervit bien des richeſſes de l'Egypte, & des ornemens qui avoient ſervi à la vanité des Femmes, mais qu'il les fit fondre & en changea la forme pour leur donner celle que Dieu lui avoit montré ſur la montagne. Ainſi, diſoit-il, nous ſommes fort éloignez d'orner nos Autels de nouvelles inventions, qui, à proprement parler, ſont des décorations de Theatre. Par tout & en tout nous ſuivons ce qui eſt marqué dans les Livres ſaints touchant la forme, la grandeur des Autels, la qualité des Ornemens: car dit-il, il n'y a rien qui n'ait été réglé; non par caprice ou par ſuperſtition, mais par des raiſons miſterieuſes.

Ils entrerent dans la Maiſon où regnoit le même eſprit d'ordre & de ſimplicité. Il n'y avoit rien qui fut riche par ſa matiére: la ſeule diſpoſition en faiſoit la beauté. Le réglement de ceux qui compoſoient cette Maiſon réjalliſſoit & ſe répandoit ſur toutes choſes; de ſorte que dans l'arrengement des meubles, & dans la propreté qui y étoit gardée, on y voïoit comme des veſtiges de l'innocence, & de l'ordre des mœurs de ces Eccleſiaſtiques.

Theodoſe portoit les yeux par tout; il s'informoit avec ſoin de l'uſage de tout ce qu'on lui faiſoit voir, dans la cuiſine, dans

les infirmeries, dans les chambres & dans tous les lieux. Sa curioſité étoit merveilleuſement ſatisfaite par les réponſes qu'on lui faiſoit, qui lui découvroient de plus en plus le bon ordre de cette Maiſon, & l'eſprit de ceux qui la gouvernoient.

Theodoſe écouta avec joïe la priére qu'on fit à Aminte de demeurer quelques jours dans cette Maiſon. Ils y demeurérent trois jours, pendant leſquels Theodoſe comme un eſpion, ou plûtôt comme admirateur, ne laiſſoit rien échaper à ſa conſideration, juſqu'à étudier la conduite des Serviteurs. Tous ceux de la Maiſon avoient un viſage qui marquoit la tranquillité de leur ame, & cette douceur que cauſe le repos d'une conſcience réglée. Il s'informoit de tout. Il ſçût d'un des Serviteurs que l'on ne les reprenoit preſque jamais que des fautes qui regardent leur ſalut. Une perſonne qui s'eſt donnée à cette Maiſon, fort intelligente en tout ce qui regarde le ménage montre à un chacun ce qu'il doit faire. Il fait lui-même en nôtre preſence une ou deux fois, ce qu'il ordonne, & s'il arrive que nous l'aïons oublié, il nous inſtruit derechef ſans aigreur, plûtôt par ſon exemple que par ſes paroles. On ne nous commande jàmais, dit ce Serviteur à qui il parloit, mais on nous fait faire; & l'on nous traite comme ſi nous étions les enfans de la Maiſon. Je n'ai jamais entendu ici une parole d'impatience. Ceux qui ſont nos Maîtres ſont eux-mêmes ce qui eſt de plus bas, & ils ne ſe ſervent de nous que lorſque la bienſeance, ou leurs ocupations ne leur permetent pas de faire ce que par nôtre état nous leur devons.

Theodoſe trouvoit tous ces Eccleſiaſtiques

fervens & exacts. Il remarquoit néanmoins qu'ils ne faiſoient pas conſiſter la pieté dans une exactitude ſcrupuleuſe de quelques obſervances exterieures. Ils ſont perſuadez qu'une perſonne pieuſe n'agit que dans l'ordre, & que lorſqu'il ne ſe preſente rien de meilleur à faire, elle s'aſſujetit aux régles qui ont été établies, afin que ce ſoit toûjours un principe de vertu & de ſageſſe qui la détermine. C'eſt là ce qui les atache à leurs réglemens ; car enfin ils vivent dans une liberté honête, & on voit aſſez que c'eſt l'amour qui les porte à toutes leurs actions.

Celui qui avoit pour lors la conduite de la Maiſon s'apliquoit particuliérement à entretenir la Communauté dans une ſainte joïe. Il découvrit ce ſecret à Theodoſe, en lui diſant que ceux qui gouvernent des Hommes, en même tems qu'ils ſont participans de l'autorité de Dieu, ils ſont obligez d'imiter ſa divine Sageſſe, qui les conduit à leur devoir par les reſſorts qui les font agir naturellement, c'eſt-à-dire, par la douceur & par le plaiſir. Il faut, dit-il, faire aimer à ceux que l'on conduit les emplois dont on les charge. Perſonne ne néglige ſon devoir pendant qu'il s'y plaît. Les Hommes les plus ſages & les plus vertueux ſont ſujets à des chagrins : les plus forts ſe laiſſent abatre. Un Superieur s'inquiéte, diſoit-il, quand il voit un de ſes Inferieurs malade. Il craint déja que le fardeau de ſa Maiſon n'étant plus ſoûtenu, tombe ſur lui. Pour moi les maladies ne m'étonnent point tant que les mélancolies & les triſteſſes, & il n'y a rien à quoi j'aporte plus de remede. Je les préviens, j'étudie ce qui peut faire plaiſir à un chacun. Mon eſprit

eſt dans un parfait repos quand je ſçai que tout le monde eſt content : tous font leur devoir quand leur eſprit eſt calme.

C'eſt pour cela que nous ne ſoufrons point parmi nous, ajoûta-t'il, ces eſprits qui ne ſont ſatisfaits ny d'eux ni des autres, qui ſe plaignent ſans ceſſe, qui trouvent à redire à tout, qui ſont ravis lorſqu'ils ont une mauvaiſe nouvelle à débiter, & qui par des raports entretiennent de faux ſoupçons, & cauſent de la triſteſſe. Nous ne nous diſons les uns aux autres que ce qui nous peut être agréable, ou ce qu'il eſt bon que nous ſçachions. Comme éfectivement nous nous aimons, & que nous n'avons point deſſein de nous piquer, quand nous venons à découvrir que nous avons été un ſujet de peine à quelqu'un de nos Confreres. Hé quoi, mon cher ami, lui diſons-nous, eſt-ce cette parole que j'ai dite ſans reflexion qui vous a fâché ? Voilà quelle étoit ma penſée : je ne penſois pas à vous, & je ſuis fâché de n'avoir pas éloigné avec prudence ce mauvais ſens que vous lui avez donné. Ainſi on diſsipe ſon chagrin. On ne fait point une reconciliation en forme, on tourne la choſe, s'il ſe peut, en raillerie, & on épargne la honte à ſon Confrere, de s'être laiſſé aller à un ſoupçon temeraire.

Nous entretenons de cette maniére parmi nous la charité & la joïe qui en eſt une fille. Ceux qui ont établi cette Maiſon ne ſe ſont point apuïez ſur la prudence humaine, ils ne ſe ſont point apliquez à prevoir par un grand nombre de réglemens le mal qui pourroit arriver. Ils ont crû que cela ne reſpiroit point l'eſprit de l'Evangile, qui donnoit peu de preceptes, mais qui inſpiroit beaucoup d'amour

pour Dieu & pour le prochain, aprés quoi il n'eſt point beſoin de tant de régles. La Loi ne fait que des prevaricateurs, comme dit l'Apôtre, & ſi elle empêche le mal, ce n'eſt qu'en aparence.

Il n'y avoit rien de plus agréable & de plus utile que les converſations de ces Eccleſiaſtiques. Ils y traitent quelque point de doctrine, ils ont le bon goût en ce qui eſt de la Science, ils connoiſſent les excelleus Livres, ce qui vient, comme le remarqua Theodoſe, de ce que l'on ne lit dans leurs aſſemblées que les Ouvrages des bons Auteurs, qu'ils parlent ſouvent de ceux qui ont excellé dans les Sciences, & que ceux qui commencent à étudier prennent inſenſiblement dans ces converſations un goût & une eſtime des bonnes choſes. On y propoſe quelque paſſage de l'Ecriture ou quelque cas de conſcience. Les Jeunes dans la deciſion de ces cas ſe forment l'eſprit & le cœur, parceque comme je l'apérçois, la verité eſt depuis long tems dans cette Maiſon, elle s'y conſerve comme par une tradition, & elle s'y aprend d'une maniére naturelle. Par la ſeule converſation on y devient pieux & ſçavant.

Je ne doute point, dit Theodoſe à Aminte, que ce que nous ne voïons point ne ſoit encore incomparablement plus beau, car il y a ici du ſolide. Ce qui nous paroît n'eſt pas une ſimple ſurface. Que je m'eſtimerois heureux, Aminte, ſi j'obtenois de celui qui vous aime, un entretien ſur l'eſprit de leur Maiſon : je m'imagine que les reſſorts qui font tant d'éfets, ſont admirables. Cela ne ſera pas difficile, repartit Aminte, car ces Meſſieurs ne ſont point miſterieux, ni entêtez de la gloire de

leur Maiſon, ils vous en diront eux-mêmes le bien & le mal. Ils ne ſçavent ce que c'eſt que d'uſer d'artifice pour en couvrir les défauts. Vous l'allez experimenter : cherchons Monſieur ..... mon bon ami. Ils le trouvérent en ſa chambre.

Aminte en l'abordant lui dit, Monſieur, je vous amene un Politique, qui n'eſt pas content de ce qu'il vient d'aprendre en Italie : il vous demande des leçons : il veut ſçavoir ſur quels principes roule la conduite de vôtre Compagnie.

Il ſera bien facile de ſatisfaire Monſieur en peu de paroles, dit ce bon Eccleſiaſtique. Nôtre Politique eſt de n'en avoir point, & il n'y a rien de plus éloigné de nôtre eſprit que d'établir & d'afermir cette Maiſon par des moïens humains. Nôtre vûë eſt de ſervir l'Egliſe. Nous ne nous uniſſons point enſemble pour faire un Corps qui éclate, & qui ſe faſſe diſtinguer d'avec les autres Membres de l'Egliſe. Nous joignons ſeulement nos forces, nos Etudes & nos priéres pour faire les uns avec les autres ce que nous ne pourrions faire que tres-dificilement étans ſeparez ; ainſi il nous importe peu que nôtre Corps ſubſiſte, pourveu que l'Egliſe triomphe; & ſi en combatant pour elle nous étions tous défaits, ſans qu'il en reſtât un ſeul, nos eſperances & nos ſouhaits ſeroient parfaitement acomplis.

Ce ſont les ſentimens que nous devons avoir ; car, Meſſieurs, je vous repreſente nôtre Compagnie ſelon ce qu'elle devroit être, par raport à l'eſprit que Dieu a inſpiré à nos premiers Peres. Leur grande maxime a été qu'on ne doit agir que pour l'Eternité, qu'il n'eſt pas permis de borner ſes afections à ce

mortel. Il n'y a, diſoient-ils, que
: d'immortelle : les Compagnies au-
les plus floriſſantes ou ont perdu
:lat, ou elles ne ſont plus. Il n'y a
preſent de Maiſons plus ſaintes que
ui étoient habitées par les Antoines
es Hilarions : dont il ne paroit rien.
ubi vult ſpirat ; ce ſeroit donc une
& un amour déréglé, puiſqu'on n'au-
ur derniére fin qu'une choſe periſſa-
l'on n'aimoit le Corps où l'on eſt pas
à l'eſtime & à l'amour que l'on doit
our l'Egliſe, qui eſt le Roïaume de
hriſt qui ne finira jamais, c'eſt-à-dire,
ne l'eſtimoit & l'aimoit à proportion
oit qu'il ſert l'Egliſe.
plus éclairez parmi nous ne peuvent
ces empreſſemens que nous avons, ſi
'y prenons garde pour l'établiſſement
el & pour la gloire de nôtre Maiſon. Ils
que comme Jeſus-Chriſt veut que l'E-
n Epouſe ait part ſur la Terre aux hu-
ons qu'il y a ſoufert, qu'auſſi les Com-
: Eccleſiaſtiques pour entrer dans l'eſprit
ivin Epoux & reſſembler à ſon Epou-
vent porter avec joïe les humiliations
: le caractere de ceux qui apartiennent
Chriſt, qui a dit à la Compagnie la
uſtre qui ait jamais été, je parle du
: des Apôtres, qu'elle ſeroit en bute à
a Terre.
ui paroît grand eſt ſouvent un ſujet
ination devant Dieu, & ces Grandeurs
Corps particuliers de l'Egliſe ſont éle-
certains tems, ſont regardées par les
comme des tumeurs, qui en renflant u-
tie plus groſſe que ſon état naturel

ne le demande, ſont que le tout qu'elles compoſent, eſt diforme. Nous avons beſoin dans les Communautez, de faire de ſemblables reflexions, car l'amour propre cherche toûjours des apuis naturels. Aprés que nous avons quité la maiſon de nos parens, nous nous apuïons ſur nôtre Communauté, nous nous y unifſons; & nous concevons pour elle les mêmes afections baſſes & charnelles que nous avions pour nos familles Si nous n'y reſiſtons nous ſommes toûjours prêts de ſacrifier l'honneur de l'Egliſe pour conſerver nôtre Maiſon, au lieu que comme elle n'en eſt qu'un Membre, nous devrions l'expoſer pour le ſalut de ſon Chef. Aprés quoi je ne m'étonne point de ce que j'ai entendu dire à un ſaint Evêque, qu'il n'arrivoit que trop ſouvent que les Communautez aprés avoir ſervi l'Egliſe quelque tems, lui faiſoient enſuite la guerre. Que d'abord elles étoient ferventes & animées par la pieté, qu'aprés elles perdoient leur premiére ferveur: qu'elles n'agiſſoient plus que par les reſſorts d'une conduite toute humaine, comme les os d'un corps mort ne peuvent être liez les uns avec les autres que par artifice, lorſqu'ils n'ont plus de liaiſon naturelle. Ne vaudroit-il pas mieux, diſoit-il, qu'aprés que l'eſprit de Dieu, qui eſt la vie des ſaintes Communautez, s'eſt retiré, on en cachât les os, c'eſt-à-dire, qu'il n'en parut plus rien, comme on enterre les corps morts avant qu'ils ſoient pourris.

Chaque Compagnie a une excellence qui lui eſt propre. Pour la nôtre elle a cet avantage, que quand par nos tiédeurs & nos pechez nous obligerons Dieu de ſe retirer d'avec nous, elle ſe diſſipera tout d'un coup, il

eſtera rien. Il n'y a que le lien de la cha-
ui nous lie, ce lien étant rompu nous ne
plus. Il eſt avantageux pour la ſanté de
corps que ceux qui en ſont les mauvai-
meurs ſortent librement, & qu'ils ne
point contraints d'y reſter. Cela nous
. Cette liberté qu'on a de ſortir d'avec
épare le bon grain d'avec la paille, ainſi
nt que l'eſprit de Dieu demeurera avec
nôtre corps ſera ſain.
mme nous ne ſubſiſtons que par la pieté,
mier ſoin de celui qu'on choiſit pour
ouverner eſt de l'y entretenir. Il ſe re-
le ce qui regarde le temporel ſur ceux
lui donne pour aſſiſtans, mais pour la
il a toûjours les yeux ouverts. Il porte
cœur tous les Particuliers, comme le
Prêtre de l'ancienne Loi portoit les
Tribus d'Iſraël ſur ſa poitrine, dans
nement qu'on apelloit *Rational*. Il nous
ît, il ſçait nos foibleſſes, ce qui nous
ent pour nôtre ſalut, les emplois qui
peuvent être dangereux; & lorſqu'il
de nous envoïer en quelque lieu, aprés
en a reçû l'ordre de Dieu, avant que de
ſignifier celui qu'il nous donne, il ne
deſtine à aucun ſervice qui ne nous ſoit
; de ſorte que ce n'eſt pas tant pour
lir les places vuides de ſa Compagnie
our nos propres beſoins qu'il nous place
nos emplois. Tous étans donc convain-
le ſa charité & de ſa prudence, on lui
: non comme à un Homme, mais comme
eu; & on ſe rend d'autant plus volon-
à ſes ordres, qu'en les executant avec
ité, on ne fait pas tant l'afaire des autres,

Le ſaint Homme dont Dieu s'eſt ſervi pour jetter les premiers fondemens de cette Maiſon, nous a laiſſé pluſieurs memoires où l'on peut connoître de quel eſprit il étoit animé, & quel eſt celui qu'il a inſpiré à ſes enfans. Toute ſa doctrine ſe reduit à n'agir que par l'eſprit de Jeſus-Chriſt, qu'il ſoit le principe de nos actions, que nous ſoïons étroitement unis avec lui par une imitation fidelle de ſes vertus. Pour cela il nous repreſente ſa vie par diferens endroits. Il n'oublie aucune de ſes actions, afin que dans les diferens états où nous nous trouvons, nous aïons un modelle de ce que nous devons faire, & quelque action que nous entrepenions, nous la puiſſions commencer & achever dans l'eſprit de Jeſus-Chriſt, & pour honorer ſes actions avec qui elle ait du raport.

Ce ſaint Homme ne nous découvre pas ſeulement la vie que Jeſus-Chriſt a menée ſur la Terre, mais il nous éleve juſqu'à la connoiſſance de celle qu'il a euë dans le ſein de ſon Pere depuis l'Eternité. Il nous dit des choſes admirables de la tres ſainte & adorable Trinité, qu'il nous propoſe pour modelle : en quoi l'on ne doit point aprehender l'illuſion. L'Homme a été creé à l'image & à la reſſemblance des trois Perſonnes divines, ce qui nous oblige indiſpenſablement de les imiter, & de leur être ſemblables par une parfaite ſageſſe, une juſtice entiére, & par la ſainteté d'une vie toute pure. Cette imitation auroit fait toute l'Etude de l'Homme innocent. Le peché la rendu incapable de ſe conformer à un modelle ſi ſpirituel & ſi grand, c'eſt pourquoi le Verbe divin s'eſt incarné, & s'eſt fait petit pour ſe proportionner à nôtre foibleſſe,

afin qu'en pratiquant les vertus dont il nous a donné l'éxemple, nous retracions en nous l'Image de Dieu, que le peché a éfacée.

Nous nous y ſommes engagez lorſque nous avons été baptiſez au nom des trois Perſonnes de la tres-ſainte Trinité. Le Baptême eſt une profeſſion publique que nous voulons imiter, ce que nous contemplons dans ce grand miſtere de l'Unité de la divine Eſſence en trois Perſonnes. Jeſus-Chriſt ſouhaite que tous les Chrétiens ſoient unis enſemble comme il l'eſt avec ſon Pere; & ſon Diſciple bien aimé dit que nôtre liaiſon doit être ſi parfaite avec la ſainte Trinité, que nous entrions dans une ſainte familiarité avec le Pere & le Fils. *Societas noſtra ſit cum Patre & Filio ejus Jeſu Chriſto.* Nôtre tres-honoré Inſtituteur n'a rien oublié pour nous faire entrer dans ces ſentimens. Il a établi des exercices propres pour nous lier à Jeſus Chriſt & à la tres-ſainte Trinité. Il a deſtiné des tems & des jours à l'adoration de chaque Miſtere, comme le Vendredi pour honorer la Paſſion; & il nous a enſeigné par pluſieurs écrits comment nous pouvons faire toutes nos actions dans les diſpoſitions de Jeſus-Chriſt adorant ſon Pere. Il nous a obligé d'honorer d'une maniere particuliere les Saints, qui ont un raport ſpecial avec Jeſus-Chriſt; & parceque perſonne ſur la Terre n'a été plus étroitement lié avec lui que ſa ſainte Mere qui l'a porté dans ſes chaſtes entrailles, il nous a ordonné que comme Marie avoit été inſeparable de ſon Fils, qu'elle l'avoit ſuivi juſques au pied de la Croix, que l'on ne la ſeparât pas du culte que nous ren-

dons à Jeſus-Chriſt, qu'elle eût ſes Fêtes & ſes devotions parmi nous ſelon les régles de l'Egliſe.

Voilà, Meſſieurs, quel eſt l'eſprit de cette Maiſon, qui vient de Jeſus-Chriſt, & qui porte à Jeſus-Chriſt. Nos réglemens ſont en petit nombre. Ils ne ſont faits que pour entretenir l'uniformité parmi nous. Comme nôtre eſprit eſt celui de Jeſus Chriſt, les penſées, les maximes de Jeſus-Chriſt qui ſont dans l'Evangile, ſont nôtre régle. Ainſi la lecture de ce divin Livre nous eſt fort recommandée. Nous le devons porter avec nous, comme la Relique la plus precieuſe, & la marque la plus belle de nôtre Religion. Nous en devons lire un chapitre tous les jours à genoux & tête nuë. On inſtruit ceux qui entrent parmi nous à regarder l'Evangile qui nous peint la vie de Jeſus-Chriſt, & nous raporte ſes actions & ſes paroles, comme le modelle ſur lequel nous devons nous former, en exprimant dans nos mœurs & dans nos converſations ce que nous y voïons.

Nous avons beaucoup d'eſtime pour les Ordres religieux : pour leur eſprit de penitence, de retraite ; & ſi nous ne nous aſſujetiſſons pas à toutes leurs régles ſaintes qui les metent dans une heureuſe neceſſité de pratiquer l'Evangile, ce n'eſt pas que nous n'aïons l'idée de ces régles qu'en doivent avoir tous les Chrétiens. L'Egliſe eſt une armée où il doit y avoir diferens corps. Etant Prêtres & par conſequent obligé de ſervir le public en la maniére que le faiſoient les Apôtres & les Diſciples de nôtre Seigneur, nous tâchons de ſuivre leur exemple, & de pratiquer comme eux l'Evangile avec une ſainte liberté. Si

nous ne faiſons donc point les trois vœux de religion, de pauvreté, de chaſteté, & d'obeïſſance, nous tâchons de les pratiquer. On nous inſpire un amour tout particulier pour la pauvreté. L'on ne permet pas qu'on ſe ſerve d'étofes riches & éclatantes, de toile fine, de ſouliers propres. Les meubles de nos chambres doivent être ſimples, de bois & l'on en bannit tout ce qui pourroit reſſentir en quelque maniére le luxe des riches. On ne ſert point de viandes qui coûtent beaucoup, la quantité eſt ſuffiſante, & ceux qui veulent ſuivre l'eſprit qui doit animer nôtre Maiſon, s'habituent à manger peu, à choiſir dans ce qu'on leur donne ce qu'il y a de plus groſſier, & à ſe faire l'eſtomach aux viandes les plus dificiles, qui ſont la nourriture des Pauvres. L'on nous aprend que c'eſt une mortification plus agréable à Dieu de manger ſans ſe plaindre de ce qu'on nous donne, de quelque façon qu'il ait été aprêté, que de faire des jeûnes extraordinaires, que Dieu ni l'Egliſe n'ordonnent point.

On nous dit ſouvent qu'il faut s'éxercer à ſe paſſer des Creatures. Ceux dont le temperament eſt fort, rejettent les ſoulagemens dont les foibles ont beſoin. Nous ne renonçons point à nôtre patrimoine, mais chacun ſe ſert de ſon bien comme s'il l'avoit reçû en aumône. Il y en a qui donnent volontairement leurs revenus, & les metent en commun comme on le faiſoit dans les tems heureux des Apôtres. Ils les confondent pour ne ſe point diſtinguer de ceux qui ſont pauvres, & faire que nôtre Communauté ſoit une image de celle que les Apôtres formérent avec les premiers Chrétiens dans les commencemens de l'Egliſe.

L'on n'a aucune indulgence chez nous pour les vices opoſez à la chaſteté ; chacun en eſt ſi bien perſuadé, que long-tems avant que ſa conduite puiſſe être ſuſpecte, il uſe de la liberté qu'il a de ſortir de nôtre Compagnie. Ceux qui ne peuvent être utiles aux Perſonnes de ſexe diferent, ne leur parlent jamais, quand mêmes elles ſeroient conſacrées à Dieu. On ne voit que rarement hors le Tribunal de la Penitence celles que l'on confeſſe. Les converſations que l'on a avec elles ſont courtes, jamais la nuit, ni dans des recoins, mais en des lieux découverts, autant qu'on le peut, & en preſence de témoins. Par ce moïen on évite les ſcandales ; & les ſoupçons étans punis rigoureuſement, le crime ne ſe commet pas.

L'obéïſſance qui ſe pratique ici ſurprend ceux qui ont peine de comprendre que des Perſonnes libres ſe ſoûmetent ſi facilement aux ordres d'un Superieur, qui n'a point d'autre pouvoir ſur elles que celui qu'elles lui donnent ; mais celui de l'amour eſt bien grand, & tout Homme qui obéït par un principe de pieté, ſe rend à ce qu'on lui ordonne avec une exactitude qui n'eſt pas commune. Outre cela ce n'eſt point à des Hommes qu'on nous oblige d'obeïr. Les Superieurs ont ſoin de nous metre devant les yeux les Regles eccleſiaſtiques. Nous les étudions comme les Religieux la Regle de leur Patriarche. Or il n'y a rien qui ne ſoit reglé dans les Conciles, dans les Sinodes, dans les Bulles des Papes, ainſi chacun ſuit ces Regles qu'il connoît, & il n'a aucune repugnance de s'aſſujettir à des Ordonnances qu'il ne pourroit rejeter, ſans ſe revolter contre l'Egliſe.

Pour Cloître on nous donne l'amour de la

le. C'eſt une infamie chez nous que
:r le Monde, de ſortir de la Maiſon lorſ-
ous n'y ſommes points contraints par la
é. Nous ne mangeons que rarement
le nôtre Maiſon. C'eſt une maxime que
âchons de ſuivre, de ne faire aucune ac-
umaine devant les Hommes, comme
:lles de boire, de manger de joüer de
de ſorte que le Peuple ne nous puiſſe
u'à l'Autel, & dans les exercices de nô-
niſtere. Cette ſolitude n'eſt ni dificile,
ible. Nous aimons la verité, les jours
iſent point pour la conſulter autant de
ue nous le ſouhaiterions, ou pour mieux
n ne s'ennuïe jamais de la douceur qu'il
l'étudier.
a toûjours eu cet amour pour les Lettres
te Maiſon. Ceux qui l'ont gouvernée
ché de l'entretenir. On a pour cela un
ut particulier de nos jeunes Gens. On
onne d'habiles Maîtres qui leur font
les Livres, qui reglent leurs Etudes,
ır marquent les Livres qu'ils doivent
qui preſident aux conferences qu'ils
ıt faire. Là chacun ſelon ſa capaci-
tte quelque petite piece, ſur laquel-
ıs diſent leur ſentiment. On propo-
dificultez ſur l'Hiſtoire, ſur les coû-
des Anciens, ſur la Grammaire. L'on
ıs propoſe pas la Science comme u-
, mais comme un moïen, & l'on
prend à faire plûtôt uſage de la Scien-
: de ſçavoir. Ainſi communément on
d'arriver par les voïes les plus abre-
ı ce que l'on ne peut ignorer ſans
:. On nous avertit de ne point em-
: des deſſeins qui ſurpaſſent nos forces,

& qui nous détourneroient de l'aplication principale que nous devons aux emplois auſquels la Providence nous a liez.

Néanmoins quand il ſe trouve quelque eſprit penetrant & étendu qui a un rare genie pour les Sciences, on le décharge de toute autre afaire ; & l'on ne croit pas qu'il puiſſe rendre de ſervices plus utiles à l'Egliſe qu'en étudiant. Il eſt important qu'il y ait des Perſonnes conſommées dans les Sciences pour reſoudre les dificultez de ceux qui commencent d'étudier, & aux déciſions de qui on puiſſe ſe fier & s'arrêter ; qui ſoient prêts de combatre ou de vive voix ou par des écrits contre les Heretiques. On nous laiſſe ſuivre les atraits particuliers que nous avons pour certaines Etude mais la grande Etude eſt de la diſcipline de l'Egliſe, des Ecritures, des Conciles & des Peres. On nous donne beaucoup d'amour pour la verité l'on ne nous oblige point dans nos Etudes particuliéres de nous atacher à aucun ſentiment & de ne voir que ce qui peut nous entêter de ce ſentiment. On croit que c'eſt aveugler un eſprit, au moins que c'eſt lui ôter la liberté de voir.

Une des choſes, Monſieur, dit Theodoſe, qui me charme dans vôtre Maiſon, c'eſt l'union que je remarque entre ceux qui la compoſent. Je m'imagine voir cette premiere aſſemblée de Chrétiens, qui n'avoient tous qu'un cœur. C'eſt ſans doute vôtre honnêteté & cette ouverture de cœur que vous avez les uns pour les autres, qui vous lient enſemble.

L'honêteté dit ce bon Prêtre, eſt le nœud de la ſocieté civile ; car enfin qui eſt-ce qui peut vivre avec ceux dont il n'eſt pas aimé,

i le mépriſent ; Au contraire, on ſe rend
ment aux careſſes & aux marques d'e-
& d'honneur dont on ſe previent. Tout
on nomme honêteté & civilité, ne con-
que dans un ſage diſcernement de ce qui
laire, ou bleſſer ceux avec qui nous vi-
& de ce que l'ordre & la bienſeance a-
ent ou condamnent. Ceux qui ſçavent
ce diſcernement, & pratiquer ce qui
ont propres pour la ſocieté ; & comme
vertu eſt utile au Public, on lui rend
ommun acord l'honneur qu'elle merite.
de là que ceux en qui cette vertu pa-
ſont apellez Gens d'honneur ; mais il
guere de Gens parfaitement honêtes
: Monde. Il n'y a qu'une fauſſe aparen-
onêteté. La civilité aujourd'hui ſem-
conſiſter qu'à dégoiſer ſon averſion &
pris qu'on a pour les autres. Auſſi il
ue les ſimples qui s'y laiſſent tromper,
ſignes d'honneur & d'amitié ne ſont plus
qu'ils devroient faire à cauſe de l'abus
en fait, & que l'on ne s'en ſert que
romper : Mais parmi des Perſonnes de
incapables de diſſimulation & de four-
les marques d'honneur dont ont ſe pre-
ne ſont point équivoques. Les témoig-
d'une afection ſincere que l'on ſe donne
s aux autres, forment entr'eux une u-
idmirable.
ſque nous recevons de jeunes Gens, nous
faiſons lire les excellens Traitez de la
té qui ont été compoſez en ce tems ;
nous évitons ce qui eſt importun dans
rilitez du monde, & ce que la flaterie ou
eil ſont faire. Ce qu'on apelle honêteté
ouvent qu'un commerce de vanité & d'o

flaterie. On honore pour recevoir de l'honneur. J'ai apris parmi nous que la civilité bien entenduë n'eſt que la charité Chrétienne qui eſt ingenieuſe à trouver les ocaſions d'obliger ſes Freres, de les conſoler dans leurs maux, de les ſervir dans leurs beſoins, de ſe conjoüir avec eux, dans le bien qui leur arrive : Qui ſçait éviter avec prudence ce qui les pourroit choquer, ou leur cauſer de la triſteſſe, qui ſuporte avec patience leurs défauts, les cache, les diſſimule, leur en épargne la honte & la confuſion. Cela ſe fait d'une autre maniére quand on aime, que lorſqu'on a le cœur plein de haine, ou d'indiference, & qu'on n'eſt apliqué qu'à ſuivre exterieurement ce qui ſe pratique entre les Gens du Monde. Nous avons le dernier mépris pour ceux qui veulent s'élever au deſſus des autres, qui donnent tout à leur humeur, & qui ne craignent point d'être incommodes. La charité eſt en honneur parmi nous. On nous aprend auſſi qu'un eſprit bien fait aime l'ordre, qu'il n'agit point par boutade, par fantaiſie : Que la raiſon le conduit, & qu'en toute ocaſion il a égard à ce que la bienſeance demande, c'eſt-à-dire, à ce qui eſt de l'ordre, & ce que la ſageſſe preſcrit. Il n'y a rien qui nous ſoit plus opoſé qu'un certain eſprit de diſſipation & de déreglement, qui ſent l'Ecolier ou le Soldat ; ce qui eſt opoſé à l'eſprit de Dieu, qui fait toutes choſes avec poids & avec meſure. Auſſi l'on ne ſoufre point ceux qui aiment le déſordre. Nous vivons ici avec une grande liberté, mais on n'y aime pas le libertinage, ni qu'on faſſe reſſembler nôtre Maiſon à une Place publique, ou à un Corps de Garde. On veut que tout ſoit en ordre, ſans confuſion, qu'on

s, leurs ocupations, touchant la mo-
la maniere de parler, de converſer &
On nous fait aprendre ces Regles par

on Eccleſiaſtique fit voir ces Regles à
ſe & à Aminte, qui en admirérent la
ion. Elles étoient conçûës dans les
termes des Conciles & des Peres. L'on
es perſonnes de Communauté, dit
ſe de ſçavoir tres-bien l'art & le ſe-
s'établir: j'atens toute autre choſe de

s n'avons point beſoin de cet art, re-
:et Eccleſiaſtique, puiſque ces établiſſe-
ous ſont odieux. J'ai oüi dire cent fois
remiers Directeurs, qu'il faut ſe dé-
lans l'eſprit des Hommes, afin que Je-
riſt y regne ſeul, que c'eſt un crime
: tems qu'on le prêche de vouloir ſe
n ſa place & avoir des idolatres de ſes
imaginaires. Nôtre but eſt de gagner
es à Dieu, & parceque rien ne produit
ge la confiance que le deſintereſſément
: qui nous parlent, & la perſuaſion que
ons qu'ils aiment nôtre ſalut, nous

par des baſſeſſes & par des flateries, nous n'entreprenons rien qui nous engage en de grandes dépenſes, comme des bâtimens ſuperbes, des dorures, des peintures riches. C'eſt pourquoi en bornant nos deſirs nous avons abondamment le neceſſaire. Cependant nous faiſons profeſſion de traiter honêtement tout le Monde. On ne ſoufre point parmi nous qu'on parle avec mépris ni du lieu où l'on ſe trouve, ni de ceux avec qui on vit. On a de la déference pour eux; on les oblige en tout ce qu'on peut, on les ſecourt dans leurs maladies, on les conſole dans leurs diſgraces. C'eſt en ce tems d'afliction qu'ils ne peuvent point ſoupçonner que quelque interêt ſecret nous faſſe agir, que nous ſommes plus portez à leur rendre ſervice. Nous avons beaucoup de reconnoiſſance des biens qu'on nous fait, mais nous ne ſçavons ce que c'eſt que de tenir regître du mal. C'eſt un crime chez nous de s'ingerer dans les familles, de ſe mêler de mariages, de procez. Nous avons de grands ſentimens de veneration pour les Magiſtrats. Nous obſervons leurs loix, regardant Dieu en leur perſonne. La fin de cette ſoûmiſſion eſt de ſuivre l'ordre de Dieu qui les a établi, & de pouvoir ſous leur autorité & leur protection, travailler en paix aux ouvrages qui ſont tombez en partage à cette Maiſon. Nous ſuivons l'avis que ſaint Pierre donne aux ſerviteurs, d'être ſoûmis à leurs Maîtres avec toute ſorte de reſpect, non ſeulement à ceux qui ſont bons & doux, mais à ceux qui ſont rudes & fâcheux. *Etiam dyſcolis.*

J'ai oüi dire à un Prêtre vertueux que l'humiliation étoit auſſi neceſſaire aux Compagnies entiéres qu'aux Particuliers; car outre

qu'il faut que les Membres & le Corps d'une Maiſon Eccleſiaſtique reſſemblent aux Apôtres & à l'Egliſe, à qui Jeſus-Chriſt a predit de continuelles perſecutions ſur la Terre, nous voïons par experience que les contradictions ſont extrémement utile. Elles ſont aux Hommes ce que l'Hiver eſt aux Plantes. Parceque durant l'Hiver les Plantes ſont ſans feüilles & ſans fleurs, il ſemble que ce tems leur ſoit fort contraire ; on ſe trompe : c'eſt alors qu'elles ſe nourriſſent, & qu'elles ſe preparent pour porter du fruit. Quand on eſt humilié, on r'entre en ſoi-même. On ne penſe point tant à ſe produire. On ſe conduit avec plus de ſageſſe. On peſe ce qu'on dit. On meſure ſes actions. Caton avoit ſujet de dire aux Romains, que pendant que Carthage ſubſiſteroit ils ſeroient floriſſans, parceque la crainte de cette rivale les empêcheroit de ſe relâcher. Quand on nous ataque & qu'on nous perſecute l'on ne nous fait pas toûjours autant d'injuſtice que nous le croïons. Nous ne ſommes point ſi exemts de fautes qu'il n'y en ait quelqu'une qui en donne ſujet à ceux qui ne ſont pas obligez de nous défendre, & qui ne nous aiment pas. Si on nous laiſſoit en repos cette faute s'augmenteroit, & elle ſeroit comme un mauvais levain. Aprés que l'on nous en a châtié, ſi nous ne nous corrigeons pas, au moins le mal ne va pas ſi loin. Si Dieu nous aime, diſoit ce Prêtre éclairé, il excitera de tems en tems des orages contre nous qui ne nous renverſeront point, pendant que nous ſerons enracinez & fondez dans la charité, comme dit l'Apôtre. L'orage ne fera tomber que le fruit qui étoit déja gâté.

Ce diſcours fit une ſi forte impreſſion ſur

Eugene, qu'il le prit pour la voix de Dieu qui lui marquoit ſa volonté. Il chercha une occaſion favorable pour s'entretenir en Particulier avec un des Meſſieurs de cette Maiſon: en aïant aperçû un qui ſe promenoit ſeul dans une des allées du jardin, il l'alla joindre. Aprés les premiers complimens ils entrerent bien-tôt en matiere. Eugene lui demanda quels étoint les emplois de leur Maiſon.

Nous ſommes, dit-il, dévoüez au ſervice de l'Egliſe, ainſi nous en embraſſons tous les emplois. Pour nous y preparer on nous envoïe dans une Maiſon que nous avons à la campagne à quelques lieuës de celle ci, deſtinée pour les premiers exercices de pieté. Là pendant une année on s'aplique à nous vuider de l'eſprit du Monde & de ſes maximes; & on nous tourne vers Dieu, afin que nous ne regardions que lui le reſte de nôtre vie. On nous fait lire l'Evangile qui eſt nôtre grande Regle, & on nous aprend à exprimer chaque jour dans nos mœurs les veritez ſaintes que nous y liſons, ainſi que les Peintres dans les Academies tâchent d'exprimer ſur le papier avec le craïon les traits du modelle qui leur eſt propoſé. On nous exerce à l'Oraiſon, à la Priere. On nous forme aux ceremonies de l'Egliſe, au chant, & en general on nous donne des diſpoſitions pour tous les emplois Eccleſiaſtiques.

Aprés cette premiére année on aplique ceux qui ont achevé le cours de leurs Etudes, & qui ſont encore jeunes à inſtruire quelques jeunes Gentils-hommes du voiſinage qui nous ont été confiez.

Quoi! Monſieur, dit Eugene, vous obligez

ceux qui entrent chez vous d'enſeigner ?

Cela lui parut dificile : mais la maniere dont cet Eccleſiaſtique lui parla de l'éducation de la Jeuneſſe, leva bien-tôt cette dificulté. Il lui fit voir qu'on ne devoit confier la Jeuneſſe qu'à des perſonnes d'une grande pieté, qui aïent beaucoup de ſçavoir & de jugement. Lorſqu'un Homme n'agit que par un motif d'interêt, il neglige ceux qu'on lui a confiez, il n'eſt aucunement touché de leurs fautes, ainſi il n'a point de zele pour les corriger : il lui ſufit de ſauver certaines aparences, ſous leſquelles il cache ſa negligence. Un Maître doit avoir des entrailles de mere, & il ne reüſſit jamais s'il n'aime ſes Diſciples comme une mere ſes enfans, & s'il n'en eſt aimé reciproquement. Celui qui n'aime pas ne ſçait ce que c'eſt que de ſe rendre à des avis qu'il regarde la plûpart du tems comme des injures. Un Maître ſans pieté eſt un furieux & ridicule tiran, qui enflé d'orgueil de ſe voir le premier parmi des enfans qui le craignent, exerce ſur eux un empire cruel. Il ne peut ſuporter aucun de leurs defauts : un petit mot qui échape de leur bouche dans le tems qu'il leur avoit commandé de ſe taire, eſt puni comme un blaſphême : un ſoleciſme eſt un homicide Vous voïez ce Regent plus coupable que ſes Ecoliers, s'emporter dans des fureurs, fraper outrageuſement des enfans tendres & delicats, & vomir des injures, qui outre le dégoût qu'elles leur donnent de l'étude, leur ſont encore un tres-méchant exemple. C'eſt ce qui a rendu cette profeſſion preſque honteuſe. Ceux qui n'ont pas ſoin d'en éviter les defauts, conſervent hors du College une humeur orgueilleuſe & fiere. Ils ne

prennent pas garde dans les Compagnie qu'ils ne ſont plus avec leurs Ecoliers, & qu'ils nont pas droit de regenter tous le Hommes.

Ce bon Eccleſiaſtique ajoûta que pour inſtruire il falloit avoir beaucoup de patience : qu'il avoit entendu dire à un Homme d'une grande ſageſſe, que les premieres années de la vie en étoient l'Hiver : que comme les Laboureurs ne ſe découragent pas en ſemant dans un tems où la terre ne peut produire aucun fruit ; qu'auſſi en travaillant à l'education des enfans, on ne devoit pas ſe rebuter du peu de profit qu'on leur voïoit faire. *Dabunt fructum in tempore oportuno.* Il diſoit qu'on les dévoit traiter avec douceur, qu'en chatiant toutes leurs fautes, on leur donnoit de l'averſion pour l'Etude, qu'ils ne peuvent encore aimer, & qu'on ne les gueriſſoit point. C'eſt pourquoi, diſoit-il, quand le châtiment eſt neceſſaire, il faut qu'il ſoit plus honteux que douloureux, & qu'il ne faſſe point de plaïes qui rendent les Maîtres odieux. Il y a, pluſieurs autres voïes que le foüet, & pour ramener les enfans à leur devoir : une careſſe, une menace, l'eſperance d'une recompenſe, ou la crainte d'une humiliation font plus d'éfet que les verges. Ceux-là ſe trompent qui croïent devoir porter le feu pas tout où il voïent de la corruption ; & qu'il ſeroit honteux pour eux qu'un enfant eût fait une faute ; qu'ils n'euſſent pû punir.

J'en ai connu, dit cet Eccleſiaſtique, qui étoient de cette humeur, qui ſe fuſſent crûs vaincus ſi un Ecolier eût pû ſe dérober à la rigueur de leurs châtimens. Quoique l'objet en paroiſſe petit, les paſſions auſquelles on ſe

laiſſe aller contre les enfans, ne peuvent être innocentes. Les impatiences, les ſentimens d'aigreur, les paroles injurieuſes, les coleres, les vengeances à l'égard des Diſciples ſont des pechez conſiderables, où ceux qui n'ont point de vertu, & cependant prennent la conduite des enfans, tombent mille fois chaque jour.

Outre la douceur on a beſoin de prudence; car enfin il faut une eſpece de Politique pour gouverner ce petit Peuple, pour le prendre par ſes inclinations, pour prevoir l'éfet des recompenſes & des châtimens, & les emploier ſelon leur uſage. Il y a des tems d'opiniâtreté où un enfant ſe feroit plûtôt tuër que de plier. C'eſt être bien cruel ou bien imprudent que de ne pas laiſſer paſſer ce mauvais tems.

La principale choſe qu'on doit enſeigner aux jeunes Gens c'eſt la vertu: elle n'entre pas facilement dans leur eſprit lorſqu'elle a l'aparence d'une leçon. Il y a des moïens de verſer de bonnes maximes dans leur cœur, preſque ſans qu'ils s'en aperçoivent. Dans chaque leçon il doit y avoir quelque choſe pour la pieté, mais il faut que cela ſoit bien placé. A l'ocaſion d'une faute que l'un d'eux aura faite, on peut ſe ſervir de la chûte de celui-là pour redreſſer les autres. Les compoſitions qu'ils font doit avoir pour ſujet quelque excellente verité. Ce qu'ils aprennent par memoire doit être utile pour leurs mœurs. Un Maître vertueux acompagne d'une reflexion ſage & courte l'Hiſtoire qu'il leur fait lire, ou qu'il leur raconte. Quoiqu'il ne puiſſe pas les ſuivre par tout, il ſçait tout neanmoins. Tantôt en general avec des paroles

tendres & pleines de ſon amour & de ſon zele, il les avertit en public de ce qu'ils doivent fuïr, tantôt il le fait en particulier, leur épargnant la confuſion, ſelon qu'il connoît qu'ils ſe conduiſent, ou par honneur ou par crainte.

Mais ſur tout il faut que le Maître ait l'eſprit reglé pour établir un bon ordre & pour le garder avec une grande uniformité. Ce n'eſt pas par les châtimens qu'on conſerve l'ordre, mais par une grande exactitude. Le Maître doit avoir un ſoin égal de tous ſans en négliger aucun, s'inſtruiſant de toutes les fautes, quoiqu'il ne les puniſſe pas toutes. Ce n'eſt enfin il ne faut pas qu'il ſoit toûjours ſevere criant & grondant ſans relâche, ce qui le rend droit odieux. Il doit travailler à rendre ſes leçons agreables, & pour cela de tems en tems après quelque aplication un peu forte, il réjouït ſes Ecoliers par le recit de quelque Hiſtoire agreable & honête, prenant garde neanmoins que ſes Diſciples n'aillent trop loin, & qu'il ſoit obligé pour les ramener de paſſer à une autre extremité, ce qui empêche cette uniformité qui conſerve l'ordre.

Quoi, Monſieur, dit Eugene, un jeune Homme eſt-il capable d'une ſi grande conduite aprés cette premiere année que vous lui donnez pour ſe former à la pieté ?

Ce n'eſt pas lui, qui a cette conduite, il ne fait que l'executer. La main n'a ni ſageſſe ni vertu, cependant elle agit tres-bien, quand elle eſt atachée à un corps qui a une bonne tête. Il y a des Superieurs qui ont de l'experience & de la doctrine pour conduire ces jeunes Maîtres qui agiſſent ſelon leurs ordres, ou plûtôt ſelon les regles que l'on

re dans l'éducation des enfans.
, Monſieur, ajoûta Eugene, cet em-
bien penible pour de jeunes Gens.
il pas juſte, répondit cet Eccleſiaſti-
e puiſqu'ils ont voulu ſe charger du
Jeſus Chriſt, ils le poreent avec pa-
Quel autre ſervice pourroient-ils ren-
gliſe ? Ne faut il pas faire penitence?
n avertit, leur faiſant comprendre
roient tres-malheureux de s'aquiter de
loi par l'eſperance de quelque gloire
en reüſſiſſant, & de ne pas raporter à
travail qui eſt ſouvent ingrat. On en-
avec ſoin ce premier feu de la pieté
alumé dans leur cœur, & on les fait
continuellement que n'étant pas des
à gage, ils doivent éviter les defauts
lent leur profeſſion mépriſable, & qui
ent qu'elle ne ſoit utile.
us parle ſincerement, dit-il, jamais
ne m'a été ſi agreable que celui-là; car
eſt plus noble & plus agreable de ſe-
erité dans une ame, que des graines
jardin: de cultiver des eſprits que des
Il eſt vrai que la plante ne ſe revolte
contre le Jardinier, comme font les
s contre ceux qui les inſtruiſent;
itre que dans ces petits troubles de
ſouvent les Maîtres ſont plus coupa-
e les Diſciples; ce n'eſt pas qu'ils
nt les premiers; mais enfin le grand
cauſé par leur rigueur exceſſive & par
portement déraiſonnable; outre ce-
s-je, quand on a de la douceur,
ime les enfans, on les trouve doux, on
imé: ſur tout ſi l'on ſçait leur inſpirer la
de Dieu, car on les retient par ce lien

& on en fait tout ce qu'on veut.

Ajoûtez que ces premiers exercices bien pris nous ſont tres-avantageux. Sans eux le tems de nôtre jeuneſſe ſe paſſeroit inutilement. Pour bien aprendre il faut enſeigner. On ſçait beaucoup mieux les choſes dont on a été obligé d'inſtruire les autres, ainſi ceux qui ont été apliquez à l'inſtruction de la jeuneſſe, ont plus de diſpoſition pour tous les emplois de l'Egliſe, où la connoiſſance des Letres humaines eſt d'un tres grand uſage.

Le tems de la jeuneſſe s'étant écoulé dans ces exercices, ſelon qu'on ſe ſent atiré de Dieu, & ſelon les vûës que les Superieurs ont ſur nous aprés avoir étudié nôtre capacité & ce qui nous convient, chacun prend un autre emploi. On écoute ſur toutes choſes la voix des Evêques qui tirent de cette Maiſon pluſieurs Sujets pour ſervir leurs Dioceſes.

F. Conſiderez-vous encore comme de vôtre Corps, dit Eugene, ceux qui ont des emplois hors de cette Maiſon, & qui poſſedent ailleurs des Benefices ?

S. Oüi, ſans doute, repartit cet Eccleſiaſtique, quand ils ont pris ces emplois ou ces Benefices d'une maniére canonique, c'eſt-à-dire, que le deſir de vivre avec plus de liberté, plus commodément, & d'être riches, ne les leur a pas fait rechercher par des intrigues que la pieté ne ſoufre point. Ce deſir n'eſt pas ordinaire chez nous. Ce n'eſt pas un amour aveugle que nous aïons pour nôtre Communauté qui l'empêche. Nous conſiderons le peril des Beneficiers qui ſont aujourd'hui obligez de vivre avec des Laïques, avec leurs parens qui les aſſiégent, & qui ſe rendent tôt ou tard maîtres de leur maiſon. Autrefois les

Clercs ne vivoient point seuls. Chaque Eglise avoit sa Communauté, & la Regle vouloit que chaque Ecclesiastique eût un témoin de ses actions, qui étoit en même tems son Gardien & son défenseur contre les ataques du Diable, qui se sert de la facilité & de l'obscurité du peché, pour le faire commettre. Nous voïons que les Benefices sont dangereux & funestes à ceux qui les desirent & à ceux qui les possedent. Ceux qui les desirent n'y peuvent guere arriver que par des moïens que les saints Canons condamnent de Simonie. Quand on est Beneficier, il est dificile d'user de ses revenus selon les regles de l'Eglise, & de conserver cet esprit de pauvreté qu'elle demande. Cent choses, dont on se passoit facilement quand on avoit peu de bien, deviennent necessaires aprés qu'on est devenu riche.

Ce n'est pas seulement en possedant un Benefice qu'on encourt plusieurs dangers, mais encor en le quitant. Les parens par leur importunité & par leur adresse viennent à bout d'un oncle & d'un cousin. La crainte de Dieu le fait resister quelque tems ; mais enfin ils se servent de la foiblesse de son âge ou de sa maladie, & lui font quiter d'une maniere qui n'est point permise, le Benefice, que peut-être il avoit pris par des voïes injustes. Ainsi ceux d'entre nous qui ont l'esprit ecclesiastique, s'estiment heureux d'être à couvert de tous ces dangers. Ils servent l'Eglise, sans être obligez de rendre un jour compte d'un bien, dont ils auroient été réponsables.

Nous ne négligeons point la Predication. Nous avons perdu depuis peu de tems dans cette Maison un excellent Homme, qui avoit tous les talens de la Predication, la netteté &

la pureté du langage, la force des mouvemens, un air insinuant qui gagnoit tout le monde, une declamation libre & naturelle, des gestes riches, la voix sonnore, forte & distincte. Mais outre ces talens qui lui étoient communs avec plusieurs autres Predicateurs qui profanent la Chaire, & en font un theatre, il avoit une pieté singuliere. Il ne se propoſoit que la conversion des Pecheurs, choisissant pour sa matiere ce qui les pouvoit toucher plus vivement. Il puisoit ordinairement ses pensées dans les Livres de pieté, comme dans Grenade, les Instructions chrétiennes, le Pere le Jeune, & les autres Livres qui ont de l'onction. Il ne se servoit de son éloquence que comme d'un flambeau pour dissiper l'obscurité. Il ne sçavoit ce que c'étoit que de briguer des Chaires illustres ou riches. Il alloit où il étoit apellé, ou plûtôt il suivoit l'esprit de Dieu. Quand il arriva ici pour y prêcher, il demeura caché dans une solitude où il se remplit de Dieu, se preparant à son Ministere par la Penitence, jusques à ce qu'il parut en Chaire. Pendant le cours de ses Predications il n'avoit commerce avec le Monde que dans la neceſſité, achevant dans ses entretiens particuliers d'établir ce qu'il avoit commencé dans ses Predications.

On ne le vit point dans les festins, où les Predicateurs détruisent tout ce qu'ils ont édifié. Sa vie étoit penitente. Il n'étudioit pas tant ses Sermons en les composant & les aprenant par memoire, qu'en les arrosant de ses larmes, & demandant à Dieu par ses prieres qu'ils fissent l'éfet qu'il en attendoit. Il étoit si vivement persuadé de la sainteté de nôtre Religion, que les plus petites fautes, &

l'aparence du peché lui cauſoient des peines étranges. Quand il fut prés de la mort, c'étoit des tremblemens & des craintes qui ne ſe peuvent exprimer qu'il avoit des jugemens de Dieu. Ah mon cher ami ! me diſoit-il, que je ſerai puni d'avoir prêché ſi foiblement la verité ! Pour reparer mes fautes autant que je le puis dans l'état où je me vois je vous conjure d'exhorter de ma part tous nos amis, qu'ils prêchent par tout & en tout tems, qu'il n'y a que ce qu'on fait par le principe de l'amour de Dieu qui nous puiſſe délivrer de l'Enfer. Ce furent ſes dernieres paroles.

Ce bon Eccleſiaſtique ne pût retenir ſes larmes. Eugene pour l'éloigner d'un ſujet qui lui étoit ſi amer, lui demanda les moïens qu'on devoit prendre pour entrer en ſa Compagnie.

Il lui dit que ce n'étoit pas une choſe difficile ; que tout Homme qui avoit une veritable pieté y étoit reçû avec joïe, qu'il ne pouvoit être inutile, & que parmi tant d'emplois il y trouveroit une place propre. La ſeule vertu eſt le lien de nôtre Compagnie. C'eſt elle qui en entretient l'édifice, qui ſe diſſiperoit en un moment ſans elle ; ainſi on n'y reçoit que des perſonnes en qui l'on remarque de la vertu. Il dit que leur Maiſon étant compoſée de Prêtres, ou de Perſonnes qui aſpirent à la Prêtriſe, la vocation ordinaire de ceux que Dieu y apelloit étoit une grande innocence ; qu'ainſi ceux qui étoient tombez en de grands crimes, devoient penſer à des retraites plus ſeveres où ils paſſaſſent leur vie dans la Penitence. Néanmoins, ajoûta-t'il, quand nous voïons des marques d'une vocation ſainte dans ceux

qui n'ont pas été innocens, qu'ils ont un desir ardent & désintéressé d'entrer parmi nous, & qu'ils ne se sentent point apellez ailleurs, nous les recevons, mais nous ne leur parlons point de prendre aucun Ordre, qu'aprés s'être purifiez pendant plusieurs années par la Penitence, dont une vie reglée & éloignée de tout commerce du Monde fait la principale partie.

St Eugene eût demeuré encore quelque-tems dans cette maison, il se seroit ouvert sur le dessein qu'il venoit de concevoir. Cet Ecclesiastique qui avoit reconnu à l'ardeur avec laquelle il l'écoutoit, ce qui se passoit dans son cœur, Monsieur, lui dit-il avant que de le quiter : vous êtes dans un âge où il faut penser à l'Etat que vous devez prendre. Ne vous déterminez pas si-tôt ; mais aussi quand vous l'aurez fait une fois, & que vous aurez connu où Dieu vous apelle, soïez fidelle à cette vocation. L'esprit de l'homme est inconstant. Il y en a qui croïent que la legereté n'est pas criminelle, pourveu que du bien on aille au bien. Les saintes Ecritures ne nous donnent pas cette idée de la vertu. L'Homme de bien ne se conduit point par fantaisie. La volonté de Dieu est son étendart ; il ne va que là où il la voit clairement. Les Israëlites dans le desert ne partoient point du lieu où ils campoient, que lorsque cette Colomne de feu qui les guidoit, commençoit à se mouvoir, ils s'arrêtoient là où elle se reposoit : *Ad nutum Dei movebant castra*. David aprés la mort de Saül ne sortit point de son exil ; quoiqu'il parût que Dieu vouloit qu'il allât regner ; qu'aprés qu'il eut derechef consulté Dieu : *Ascendam*. C'est cette fermeté que Jesus-

Christ recommandoit à ses Apôtres, lorsqu'il leur défendoit de changer de demeure. *Etant entrez dans une Ville où vous serez logez, demeurez-y.*

Dans les commencemens, dit cet Ecclesiastique on a de la ferveur : on entre avec courage dans le chemin de la vertu. Ce feu se ralentit : on se rebute des dificultez qu'on rencontre. On aperçoit des chemins plus aplanis, plus agreables. On tâche de se persuader qu'on pourra arriver au Ciel par ces chemins aisez, qu'on évitera les précipices où ils conduisent. On se figure même certains biens qu'on pourra faire, & enfin on quite le chemin qui est peut-être le seul par lequel Dieu nous apelloit à la gloire éternelle. Le grand chemin du monde est plein de pieges. Ce n'est que pour cela que Dieu dans ces derniers Siecles a porté les Saints à multiplier les Communautez écclesiastiques & religieuses, où l'on peut marcher sûrement dans la voïe que l'Evangile nous trace. Que de perils on évite dans une Communauté ! A-t'on de la foi? Aime-t'on son salut, lorsque Dieu nous aïant apellé à un Etat saint, où il nous étoit facile de faire nôtre salut, nous le quitons pour en prendre un où tout est dificile, à la reserve de pecher ? Qu'avons-nous à faire ici-bas que de bien mourir ? Un homme sans foi s'il avoit à commencer de vivre, & que les circonstances de sa naissance dépendissent de lui, il naîtroit dans un païs & dans une condition où il pourroit mener une vie délicieuse. La mort ne dépend guere plus de nôtre choix que la naissance ; mais enfin celui qui a de la foi autant qu'il le peut, choisit un lieu, où il lui soit plus facile de bien mourir. C'est le mo-

ment le plus important. Le bonheur ou le malheur en dépendent. Il faut enviſager ſans ceſſe ce moment. Au lieu que les gens ſans foi ne penſent qu'à vivre commodément, ne penſez, Monſieur, qu'à bien mourir ; & reglez ſur cette penſée toutes les reſolutions que vous prendrez.

VI. ENTRETIEN.

UN Gentilhomme fort riche qui demeuroit proche de la Solitude d'Aminte, avoit une Bibliotheque tres-curieuſe. Aminte y mena Theodoſe & Eugene avant leur départ. Ce qui ſe paſſa dans ce lieu a trop de liaiſon avec le deſſein de mon Hiſtoire pour le paſſer ſous ſilence. Aminte qui connoiſſoit la Bibliotheque commença par une tablete où étoit le catalogue des Livres en deux manieres, ſelon les matieres & ſelon l'ordre de l'Alphabet. Cette même tablette contenoit les cataloguez imprimez des plus fameuſes Bibliotheques & les Bibliotecaires, c'eſt-à-dire, ceux qui raportent les Ouvrages de chaque Auteur conſiderable & qu'elles en ſont les meilleures Editions. Il y avoit auſſi dans le même rang ceux qui indiquent ſur chaque matiere les Auteurs qui l'ont traitée. Ces Livres, dit Aminte en ſe tournant vers Eugene, ſont d'un grand uſage : ils donnent la connoiſſance des Livres ; ce qui eſt fort utile, car quand on travaille ſur une matiere qui ne dépend pas de la ſeule raiſon, mais de pluſieurs faits, & du jugement que les Hommes en ont porté, on aprend par le moïen de ces livres les

ou l'on peut puiſer ce qu'on cherche.
pas échapé à la diligence de ces Bi-
aires un ſeul Auteur ; ainſi quand il
le ſçavoir ce qui a été dit ſur un point,
t qui ſont ceux à qui il faut s'adreſſer.
mportant de connoître les bonnes édi-
e chaque Livre. Vous ne devez jamais
Livre que vous ne ſçachiez quel en a
uteur, le tems auquel il a écrit, ſa vie,
: qu'on en a fait, & quelle en eſt la
impreſſion. Parcourez cette tablete,
es premiers Volumes ne ſont que des
ues, celui-là c'eſt la Biblioteque de
, où vous trouverez tous les Ouvrages
qui ont écrit avant lui, & les impreſ-
fameuſes qui en ont été faites. Ces
volumes ſont de Poſſevin ; le premier
Biblioteque choiſie, où il propoſe dans
niére partie la maniere d'étudier pour
re utile à l'Egliſe, enſuite s'étendant
jugement qu'on a fait d'Ariſtote, de
& des autres Philoſophes, il raporte
s Auteurs qui ont excellé dans les bel-
res. Les deux autres Tomes ſont l'A-
acré, où il fait un examen des écrits
res, des Editions & des Verſions qui en
é faites.
ſortes de Livres ſont du goût du Siecle.
imprimé depuis quelques années les Ca-
es de pluſieurs fameuſes Bibliotheques.
rs auſſi on fait de ces Catalogues où
lement l'on trouve tous ceux qui ont
en particulier chaque Science, com-
audius. Il y a, par exemple, des Livres
exprés pour raporter le nom, & indiquer
its de ceux qui ont travaillé ſur l'Hi-
de la Philoſophie, comme eſt celui de

Pontius. On trouve de ces Catalogues pour toutes les Sciences, pour la Theologie, pour la Morale, pour l'Hiſtoire, pour la Medecine. Le nombre de ceux qui ont dreſſé ces ſortes de Catalogues eſt ſi grand, que depuis deux ou trois ans Monſieur Teyſſier de Nîmes en a fait un Catalogue d'un Volume in quarto. Encore une fois, ces Livres ſont d'un grand uſage. Quand on traite une matiere on eſt bien aiſe d'aprendre par leur moïen qui ſont ceux qui l'ont traitée. Les Catalogues des Bibliotheques particulieres ont cet avantage, qu'on ſçait où ſe peuvent trouver les Auteurs dont on a beſoin.

Il y a des Bibliographies, ou Catalogues de Livres, où l'on ne ſe contente pas de raporter les titres des livres; mais outre cela on fait connoître les Auteurs, leur merite, leur naiſſance, leur païs, comme on fait ceux qui ont donné la liſte des Ecrivains de certaines Provinces, Roïaumes, ainſi qu'Aubertin Mirée l'a fait des Ecrivains des Pais-bas; Nicolas Antoine des Eſpagnols. Konigius dans ſa Bibliotheque Alphabetique, qu'il nomme Ancienne & Nouvelle, donne un ſommaire de la vie de chaque Auteur. Il y en a qui s'apliquent à raporter le jugement qu'on a fait des Auteurs, & qui ſont ceux qu'on eſtime le plus, ſur chaque matiere. C'eſt le deſſein de celui qui nous a déja donné pluſieurs Tomes ſous ce titre de *Jugement des Auteurs*. C'a été auſſi le deſſein de celui qui a donné la Bibliographie curieuſe imprimée en Allemagne. Je voi tous les jours paroître des Livres nouveaux ſur cette matiere. Monſieur Du Pin nous en a déja donné ſept de ſa Bibliotheque des Ecrivains Eccleſiaſtiques. Il faut être ſoigneux de voir

les Journaux des Sçavans, les Nouvelles de la Republique des Letres, la Bibliotheque universelle, l'Hiſtoire de la Vie & des Ouvrages des Auteurs nouveaux; les Catalogues des Livres de Francfort, & les autres Ouvrages de cette eſpece. La connoiſſance des bons Livres eſt tres-neceſſaire.

Voilà, dit Aminte, quatre Volumes de Voſſius, l'un des Hiſtoriens Latins; celui-là des Hiſtoriens Grecs; le troiſiéme, des Auteurs de Mathematique; le quatriéme des Poëtes: Là vous trouvez une partie de ce qu'on doit ſçavoir d'un Auteur avant que d'en entreprendre la lecture. Vous voïez pluſieurs Livres qui ne contiennent que la vie ou les eloges des plus fameux Ecrivains, comme ſont ces trois Volumes du Dictionaire de Moreri. La lecture de ces Livres eſt agreable à un Homme d'Etude, il y aprend pluſieurs choſes touchant la maniere d'étudier, & voir dans l'Hiſtoire des Doctes ce qu'il faut faire à leur exemple pour devenir ſçavant.

Eugene aprés avoir conſideré cette premiére tablete, paſſa enſuite à une ſeconde où étoient les Encyclopediſtes qui ont traité de toutes les Sciences en abregé. Theodoſe ne les eſtimoit pas, & à la reſerve de l'Encyclopedie d'Aiſtedius, il les mépriſoit preſque toutes; parceque, diſoit-il, il eſt plus à propos l'ignorer entierement certaines choſes que de les ſçavoir mal. Lorſqu'on puiſe dans les ſources on n'a pas beſoin de ces petits ruiſſeaux. Ceux qui ſont Auteurs de ces ſortes d'Ouvrages, s'imaginent que parceque ces petits Abregez leur ont ſervi à conſerver la memoire de ce qu'ils avoient apris, ils ſeront auſſi utiles aux autres, ce qui n'eſt pas. Une

note abregée n'eſt connuë que de ceux qui en ont vû une explication étenduë. Pluſieurs aiment ces Abregez, parcequ'ils ſont commodes à leur pareſſe, qu'ils ſe contentent d'effleurer la ſurface des choſes, & qu'ils s'eſtiment habiles quand ils ſçavent ſeulement les termes des Arts. Théodoſe avertit Eugene de ne point s'arrêter à ces Livres, ſans en excepter même Aiſtelius.

On y avoit joint ceux qui ont fait des compilations, & qui ont ramaſſé comme dans des magaſins ou lieux communs, tout ce que les Auteurs ont dit ſur chaque matiere. Je connois, dit Aminte, de grands ennemis de ces ſortes de Livres, & je crois qu'ils ont raiſon. Un ramas ſi bizare ne peut guere produire que des monſtres. Il eſt impoſſible de faire de tant de parties diferentes un tout proportionné, & qui ait cette uniformité qui fait l'agrément des beaux Ouvrages. Ceux qui liſent ces pieces découſuës dans ces grands Repertoires, ne peuvent ſçavoir le deſſein de leur propre Auteur; ils les apliquent donc mal, & contre l'uſage pour lequel elles ont été faites; ainſi quelque ingenieuſe que l'aplication en puiſſe être, ils ne font rien qui ſoit naturel. Lorſqu'on a un ſujet à traiter, il eſt tres-dangereux d'avoir recours à ces Livres communs, parceque tant de diferentes choſes, & ce grand nombre de divers ſentimens confondent l'eſprit, & l'ocupent tellement qu'il n'eſt pas libre pour conſulter atentivement la verité, & ſe former une image nete de ce qu'il doit dire. Ne vous laiſſez point ébloüir par ces beaux titres de Theatre de la vie humaine, de Poliantée, de Parterre des Orateurs.

Mais quoi, dit Eugene, il me ſemble que

les Perſonnes d'Etude recueillent avec
: qu'ils trouvent d'excellent dans les
& qu'ils travaillent à donner de l'ordre
collections, pour pouvoir s'en ſervir
; ocaſions ? Pourquoi ne s'en pas ſer-
erdre le tems à faire ces ramas, s'ils
ja faits ? Aminte fit comprendre à Eu-
e les collections ne pouvoient ſervir
elui qui les avoit faites : parceque
il avoit déja dit, on ne peut apercee-
penſée d'un Auteur dans un diſcours
. Un Homme renferme dans deux pa-
out ce qu'il a lû dans deux pages ;
a entendre ces deux paroles ſi l'on n'a
nme lui ces deux pages entiéres ? En
ces extraits il a eu pluſieurs vûës qu'il
:he point ſur le papier. Peut-on devi-
qui l'a porté à remarquer de certaines
, qui à d'autres qu'à lui, ſemblent de
ge. Son travail n'eſt donc que pour
c'eſt perdre le tems que de s'y amuſer.
ſe reſoudre à faire ſoi-même ſes remar-
: des abregez des choſes qu'on voit dans
res, dans toute leur étenduë : ce n'eſt
on revoïe ces ſortes d'écritures, mais
faiſant on fixe dans ſa memoire ce qu'on
aſſant.
ene demanda quel ordre il falloit éta-
ans les collections, & ce qu'il falloit
:. Pour le choix des choſes, dit-il, cela
l des Livres qu'on lit, & de la fin qu'on
oſe dans ſes Etudes. Dans les Auteurs
lit pour le ſtile, on y doit remar-
a proprieté & la force des termes, les
tares, les expreſſions riches. Mais ce ſe-
:rdre le tems que de vouloir écrire tou-
; remarques. Quand on lit les bons Au-

teurs qu'il faut avoir ſouvent entre les mains, il ſuſit de donner un coup de craïon aux endroits dont on a été touchez ; car l'on ne fait guere des extraits que des Livres qu'on ne veut plus revoir.

Si ce ſont des Livres de Science, il faut faire des remarques & des reflexions. Nous n'apercevons dans les Livres que ce que nous y cherchons, auſſi il eſt bon avant que de les lire, d'aprendre de ceux qui les ont lû ce qu'on y doit chercher. Ceux qui veulent faire le voïage de Conſtantinople s'inſtruiſent de ce qu'ils y doivent remarquer. La plus grande partie des Ouvrages d'érudition ſe font ainſi. Un Homme d'eſprit ſe propoſe une fin, & pendant une vingtaine d'années il tire de toutes ſes lectures ce qui ſervira à ſon deſſein ; aprés quoi il lui eſt facile de faire d'un ramas ſi exact & ſi laborieux un tres-riche Ouvrage. Il y en a qui dans leurs collections ne gardent point d'autre ordre que celui des lettres de l'Alphabet. Il n'eſt pas inutile de ſe faire une Table alphabetique de toute ſa Science, mais les choſes ſe confondent quand on ne les conſerve que dans cet ordre que le hazard met entr'elles, car ce n'eſt que par hazard qu'une choſe a tel ou tel nom.

Voilà quelle eſt ma penſée, pour diſpoſer ce que l'on recueille de ſes études. L'on doit choiſir dans chaque matiere le plus excellent Auteur, & inſerer du papier blanc entre les feüillets imprimez de ſon Ouvrage, pour y écrire ce que l'on trouve dans les autres, qui a du raport avec ce qu'il dit, & qu'il n'a pas obſervé, ou bien il faut digerer ſoi-même la matiere ſur laquelle l'on veut travailler, la diſpoſer par Livres, par chapitres, par arti-

Etudes, il faut metre tous les titres &
les queſtions de la Theologie & de la
: , laiſſant ſous ces titres du papier
Il faut faire la même choſe ſi on veut
aire de la Diſcipline Eccleſiaſtique. On
de certains chefs auſquels on raporte
e que l'on trouve dans les Auteurs eccle-
ıes. Cette maniere de diſpoſer les Re-
eſt la meilleure, & contribuë davantage
un Homme ſçavant. On peut avoir
re particulier pour les mélanges, c'eſt-
pour les diverſes choſes & les diferen-
ſées qui ſe preſentent à l'eſprit, & pour
lles on ne trouve point de lieu propre.
ſtudie l'Ecriture, on a des cahiers pour
res de l'Ecriture où l'on met l'explica-
:s Paſſages ſelon qu'en meditant ou en
on fait quelque découverte.
r les Hiſtoriens, quand on n'a pas une
ire heureuſe, l'on en fait des abregez
ts, où l'on remarque dans les Recüeils
ɔrale, ſous les titres convenables, les
les des vertus & des vices qu'on ren-
dans ces Hiſtoires. Il ne ſeroit pas in-
e faire ſoi-même les tables de l'Hiſtoi-

Auteurs qui demandent une entiére aplication, de ne ſe pas diſtraire par une vaine inquietude de tranſporter ce qu'on lit dans le lieu propre de ſes Recuëils. Quand je lis un Pere de l'Egliſe, je ne puis me reſoudre de renverſer toutes mes collections pour metre dans une place convenable cette foule de belles choſes qui ſe preſentent ; cela me feroit perdre trop de tems & la vûë des raiſonnemens de mon Auteur. J'abrege ſa doctrine me ſervant de ſes propres paroles, quand elles ſont riches, & je marque à la marge un petit mot, qui me fait ſouvenir du lieu de mes Recuëils où il faut raporter ce Paſſage. Aprés quand je veux travailler ſur quelque ſujet en conſultant mes marges, je tire en un moment tout ce qui eſt dans mes écrits ſur ce ſujet, & je le tranſporte dans mes grands Recuëils, qui ſont proprement des plans & des deſſeins d'Ouvrages, où aprés de longues meditations, & avoir trouvé l'ordre naturel, j'ai rangé ſous des titres les principales parties de l'Ouvrage, dont j'ai tiré les premiers traits. Il eſt utile de ſe faire des notes pour marquer en abregé, ſoit dans les marges de ſes Collections, ſoit dans les Livres imprimez qu'on a à ſoi, ce que l'on y remarque de beau. Sixte de Sienne dans ſa Bibliotheque ſainte raporte les notes dont ſe ſervoit Origene. Je croi qu'il eſt plus commode de n'emploïer que les Letres de l'Alphabet : on les fait aiſément. M, par exemple marquera qu'il y a un beau trait de Morale C, qu'il y a un exemple de Chaſteté ; X, qu'il y eſt parlé de Jeſus-Chriſt. Chacun ſe fait des notes pour marquer dans des Livres ce qui a du raport au deſſein pour lequel il les lit. Il eſt bon de marquer les pages des Livres, afin qu'on

if cens pages, & que celui qu'on
n'en eût que ſix cens étant imprimé
is petit caractere, un endroit de la pa-
ens de la premiére impreſſion ſe trou-
page quatre cens de l'autre.
méchans Livres, dit Eugene, ſont cauſe
s m'avez dit de bonnes choſes, dont
mportant que je fuſſe inſtruit. Voilà,
ne table qui n'a que des Dictionnaires.
un bon meuble, repartit Aminte, il
avoir pour toutes les Langues. On a
fois beſoin de ſçavoir la ſignification
t d'une Langue étrangere. De tous
tionnaires que vous voïez ici pour la
ngue latine, il n'y en a pas un qui ſoit
Ceux-là ſervent pour entendre le La-
x-ci pour traduire les Auteurs de cette
en la nôtre, ou pour traduire le Fran-
Latin. Ces deux gros Volumes ſont le
le Robert Etienne de la Langue latine,
on doute ſi un mot eſt Latin, on trou-
ce Treſor ſi les bons Auteurs s'en ſont
Dans le Dictionnaire de Martinius
ouvez preſque tout ce qu'on peut dire
ot Latin. Voilà le grand Ouvrage de

ſont curieuſes. Cet Ouvrage qui ſuit eſt du même Auteur, il s'apelle *De vitiis ſermonis*, là on trouve l'explication des mots qui ont été introduits dans la Langue latine, lorſqu'elle a commencé à ſe gâter. Tous ces Gloſſaires, comme celui de Monſieur Ducange en trois Volumes, donnent l'intelligence d'une infinité de termes dont les Auteurs de la pure Latinité ne ſe ſont point ſervis, & qu'il eſt neanmoins utile de ne pas ignorer pour entendre les Auteurs des derniers ſiecles. Voilà le Gloſſaire Grec du même Auteur. On eſtime le Treſor de Gaſpard Suicerus en deux Volumes in folio pour l'intelligence des Peres Grecs. Ces autres Dictionnaires ſont pour des Arts particuliers. Celui de Ferrarius, de Baudrand, pour les noms propres des lieux. Ceux-là pour les termes du Droit, de la Theologie, des Mathematiques. Les autres pour l'Hiſtoire, pour les Hommes Illuſtres. Si jamais vous faites une Bibliotheque ramaſſez ces Dictionnaires.

Aprés les Dictionnaires ſuivoient les Grammaires de toutes les Langues. On ne ſçait jamais bien une Langue, dit Aminte, que lorſqu'on en poſſede la Grammaire. On ne doit pas forcer ſa memoire pour l'aprendre comme un enfant, mais il faut ſçavoir le fonds des obſervations des Grammairiens, & lire leurs remarques lorſqu'elles ſont faites avec jugement, comme ſont celles de Vaugelas, de Menage, du Pere Bouhours Jeſuite ſur nôtre Langue. Il faut auſſi lire les Critiques qui ſe font ſur les Auteurs conſiderables, nous avons en ce genre une piece excellente, qui ſont les ſentimens de l'Academie Françoiſe ſur le Cid. On a compris dans les nouvelles Methodes

grecques & latines les remarques les plus neceſſaires qu'on pouvoit faire ſur ces Langues, liſez-les aſſiduëment.

Ils paſſérent enſuite à pluſieurs grandes tabletes où étoient rangez, chacun ſelon ſon âge & ſon Païs, les Orateurs & les Poëtes. Ne vous éfraïez pas de cette foule de Livres, dit Aminte à Eugene, comme ſi vous étiez obligé de les lire tous. Juſqu'à ce que vous aïez pris un ſtile, il eſt dangereux de lire tant de diferens Livres, parceque cette diverſité empêche qu'on ne prenne une maniere d'écrire ſimple & uniforme. Il faut, comme nous avons dit, s'atacher aux plus excellens, qui ſont en petit nombre, les lire long-tems & ſouvent. On peut jetter les yeux ſur les plus beaux endroits des autres Auteurs; mais encore une fois il eſt tres-important de ne choiſir que les plus excellens modelles qu'on ne quite point juſques à ce qu'on les imite parfaitement. Il y avoit une tablete particuliere pour nos Orateurs & pour nos Poëtes François. Il y en a aſſurément qui meritent d'être lûs, dit Aminte, & il le faut faire, car comme nôtre Langue eſt plus à nôtre uſage qu'aucune autre, il faut la cultiver avec plus de ſoin. Mais gardez-vous bien de lire tous ces Livres. Faites-en un choix rigoureux: preferez ces excellentes traductions des Ecritures ſaintes & des ſaints Peres, qui ont été faites en nôtre Langue. Vous ne devez point lire d'autre Livre les jours de vos devotions. Vous trouverez dans pluſieurs autres Ouvrages de nôtre Langue beaucoup d'éloquence, de force, de pureté & de netteté; mais à la reſerve de quelques-uns, ce n'eſt qu'un badinage & des paroles. Il eſt dangereux qu'on ne prenne dans la lec-

qui conduiſe par les ſentiers les plus droits, qui aplaniſſe les chemins, c'eſt-à-dire, un habile Homme qui develope les idées cachées & obſcures de certains termes, qui faſſe remarquer les delicateſſes qui ne ſont aperçûës que de ceux qui ont le goût fin. Les Auteurs ſupoſent toûjours qu'on ſçait les coûtumes & l'Hiſtoire de leur tems Ainſi il faut ſçavoir l'Antiquité pour lire avec plaiſir les anciens Auteurs. Au defaut d'un Interprete vivant qui ſuplée à ce que les Auteurs ne diſent pas, il faut s'adreſſer à des Maîtres morts qui ſont les Commentaires. N'entreprenez donc la lecture d'aucun ancien Auteur ſans avoir les Ouvrages de ceux qui l'ont enrichi de leurs obſervations.

Nous avons dans ces derniers tems des Hommes excellens dans la Philologie, comme les Manuces, les Etiennes, les Scaligers, Turnebe, Lipſe, Caſaubon, les Heinſius, Saumaiſe, Grotius, Voſſius, Grævius & pluſieurs autres. On a imprimé les Poëtes, les Orateurs & les Hiſtoriens Latins depuis quelques années en Hollande avec des notes tirées des plus habiles Interpretes. Les voilà dans cette tablette. On a entrepris le même deſſein pour l'uſage de Monſeigneur le Dauphin. Voilà pluſieurs de ces Auteurs. Quand vous apercevrez dans les Commentaires le nom de quelque Interprete fameux, il faut vous arrêter là, & lire ce qui y eſt marqué. Si l'on n'eſt averti, on paſſe ſouvent par deſſus les plus beaux endroits, ſans les apercevoir.

Une des plus belles parties de la Philologie eſt ce qu'on apelle la Critique. Lorſqu'on a lû pluſieurs fois un Auteur avec atention, on attape ſes maniéres & le caractere qui lui

eſt particulier, aprés quoi il n'eſt pas dificile de diſtinguer entre les Ouvrages qui portent ſon nom ce qui eſt de lui, ou ce qui n'en eſt pas, & par ce moïen on peut retrancher ce qu'on y a inſeré, & corriger les fautes que la negligence des Libraires y a laiſſé gliſſer. Cette Science ſe nomme Critique, c'eſt-à-dire, Science judicieuſe, ou qui conſiſte dans un bon jugement. Habile Critique, c'eſt un Homme qui juge bien, & qui par la connoiſſance qu'il a des manieres generales de l'Antiquité & de celles qui ſont particuliéres à chaque Auteur peut diſcerner ce qui eſt de lui ou ce qui n'en eſt pas. La Critique eſt aidée par les anciens Manuſcrits, dont ceux qui ſont habiles en cet Art connoiſſent l'âge, la capacité de ceux qui les ont écrit, & ainſi quelle autorité ces Manuſcrits peuvent avoir. Les Critiques ont rendu un grand ſervice aux belles Lettres, & on ne leur eſt pas peu obligé d'avoir pris la peine de conſulter les diferens Manuſcrits, de les avoir conferé les uns avec les autres, & de nous avoir donné les Ouvrages des anciens Auteurs auſſi purs qu'ils les avoient eux-mêmes publiez. C'eſt à leurs ſoins que nous devons les belles Editions que nous avons des Peres de l'Egliſe, & de tous les anciens monumens de nôtre Religion.

Ceux qui ont écrit des Bibliotheques aprenent, comme nous avons dit, quels ſont les bons Critiques ſur chaque Ouvrage de l'Antiquité, & quelle en eſt la bonne Edition. Mais il faut auſſi de la Critique & du diſcernement pour ne pas trop s'arrêter au minuties, c'eſt-à dire, aux obſervations de nulle importance que font les Critiques. Parcourez des yeux cette tablète. Cette ſuite de Volume eſt un

il de pluſieurs Critiques que Gruterus a
nprimer. Il ſera bon une fois de courir
:ſſus les titres de ces Critiques ; & de
:s autres. Lorſque l'on eſt obligé d'a-
ndir certaines matieres, on trouve un
ſecours dans ces ſortes d'Ouvrages.
l par exemple on a beſoin d'être aſſuré
›ſopre ſignification du nom d'une plan-
in animal, d'une ville, d'une riviere, de
ue vaſe, meuble, d'un terme uſité dans
reau ou à la Guerre, de ſçavoir aſſuré-
ſi tel & tel Livre, ſi tel & tel Paſſage eſt
blement de l'Auteur auquel il eſt attri-
ſi ce n'eſt point une ſupoſition ce qu'on
lire pour & contre. Ce n'eſt pas à ceux
nt obligez de s'apliquer à des Sciences
uſage plus commun, de faire ces recher-
qui demandent la vie d'un Homme ; mais
il eſt utile de ſçavoir où l'on peut trou-
es diſcuſſions exactes de toutes ces cho-
ui ſont du reſſort de la Philologie, de
›être ceux qui ont excellé dans cette
e des Sciences, & de ne pas ignorer en
ce qu'ils traitent. On ſe ſauve de cette
rance en les liſant, pour ainſi dire, avec
igt, c'eſt-à dire, en les feüilletant.
heodoſe & Aminte admirerent le grand
›re d'Hiſtoriens qui étoient en cette Bi-
theque, & leur bon ordre. Il y avoit une
:re pour ceux qui avoient traité l'Hiſtoire
eneral, une pour les anciens Hiſtoriens
:s & Latins ; avec les Auteurs qui ont ra-
é les anciennes Inſcriptions qui nous ſont
:es dans le débris des grands bâtimens,
les ruïnes des Palais, des Temples, des
olées. Là étoient les principaux Medali-

Eugene demanda quelle étoit l'utilité de ces Livres, & quel raport ils avoient avec les Hiſtoriens. Ne voïez-vous pas, lui dit Theodoſe, que les Medailles & les Inſcriptions ſont de fideles témoins de l'Antiquité. Le témoignage d'un Hiſtorien qui nous raconte des choſes qui ſe ſont paſſées avant lui, peut être ſuſpect, parcequ'il a été trompé, ou qu'il a voulu tromper ; mais une inſcription publique, une Medaille qu'on trouve dans les fondemens d'un ancien bâtiment, ſont, pour ainſi dire, des Auteurs contemporains, & des témoins qui nous raportent ce qui s'eſt fait de leur tems, & ce qu'ils ont vû, ainſi ce ſont des pieces precieuſes à ceux qui recherchent l'Antiquité. Elles ſervent particulierement à la Chronologie parceque l'on met ordinairement ſur les Monoïes & ſur les Medailles & dans les inſcriptions, le tems où s'eſt fait la choſe dont on veut conſerver la memoire.

Les Hiſtoires particulieres avoient des tablets diferentes, celle de France en avoit pluſieurs. L'ordre y étoit tres-beau, les negotiations, les traitez de Paix, les Memoires, les recuëils d'anciennes Pieces, Fragmens, Letres, Teſtamens, Contracts & Aliances, étoient à part ſelon leur rang. Conſiderez atentivement ces Livres, dit Aminte à Eugene, il ſe preſente ſouvent des ocaſions de traiter à fond certains points de nôtre Hiſtoire. Ce n'eſt point dans un ſeul Auteur qu'il en faut chercher le bout, il faut foüiller dans toutes ces pieces, & en les confrontant démêler le nœud de la dificulté, comme il me ſemble qu'il a été dit en parlant de l'Hiſtoire.

Theodoſe & Aminte en voïant les Mathematiciens de cette Bibliotheque, firent dere-

chef l'éloge des Mathematiques; mais, dirent-ils, elles ſont ſi abſtraites & ſi éloignées des autres Sciences, que les perſonnes avancées en âge, quoique d'ailleurs fort habiles, en trouvent les avenuës dificiles. Ce qu'ils ſçavent des autres Sciences ne leur peut faciliter l'entrée de celle-là, ainſi ils ſont obligez de s'y donner tout entiers & d'y emploïer les heures les plus precieuſes s'ils veulent y réüſſir. C'eſt pourquoi de quelque utilité qu'elles ſoient, à moins que d'avoir un grand loiſir on n'y doit plus penſer, quand on a ateint un certain âge & qu'on eſt lié à un emploi à qui on doit toute ſon aplication. Pour vous Eugene, ſi vous ménagez vôtre loiſir, vous avez du tems pour tout. Nous ſommes déja convenus que vous ferez chaque jour une lecture d'un Auteur exact, pour exercer vôtre eſprit & le rendre juſte, ce qui ne ſera pas le moins important de vos exercices. Les Mathematiques ſont propres pour cela; & c'eſt la fin que vous devez vous propoſer dans l'Etude que vous en ferez. Car enfin on a raiſon de regarder comme un amuſement cette Science dans ceux qui paſſent les jours & les nuits dans des obſervations, & qui ne font aucune conſideration ſur leurs principaux devoirs; qui ne s'occupent qu'à tirer des lignes, à meſurer des angles, à tracer des figures, & faire le métier des Artiſans, au lieu de faire le leur. Toutes ces pratiques conſument beaucoup de tems. Quand on eſt Mathematicien par profeſſion, cela eſt bon. Mais quand on eſt deſtiné à autre choſe; & qu'on ne regarde les Mathematiques que comme un ſecours pour les autres Sciences, & pour rendre l'eſprit juſte, on ne doit

cultiver que ce qu'il y a, pour ainſi dire, de ſpirituel dans cette Science. Il faut ſe contenter de ſçavoir la theorie des choſes, & laiſſe la pratique à ceux qui en font profeſſion.

Eugene, aïant conçû de l'amour pour le Mathematiques, il pria Theodoſe de lui donner une idée de ces Sciences. Ce ne fut qu'e diferentes ocaſions qu'il lui parla de chaqu partie des Mathematiques en particulier, & qu'il lui indiqua les Auteurs qui y avoien excellé; neanmoins l'on infere ici toutes le converſations qu'Eugene eut avec Theodoſ au ſujet des Mathematiques, comme ſi elle étoient, parties de l'Entretien qu'ils eurem dans la Bibliotheque ou nous les voïons à preſent.

Les Mathematiques, dit Theodoſe, on pour objet la grandeur, c'eſt à-dire, tout ce qui peut être augmenté ou diminué. Les proprietez les plus ſimples & les plus generales de la grandeur, ſont qu'à une grandeur on en peut ajoûter une autre, ou qu'on la peut ajoûter à elle-même tant de fois qu'on voudra, ce qui s'apelle multiplier. Que d'une grandeur donnée on en peut ſoûtraire une qui lui ſoit égale ou plus petite, & retrancher cette égale ou plus petite autant de fois qu'elle eſt contenuë dans la plus grande, ce qui s'apelle diviſer. L'on marque par diferens ſignes les parties d'une grandeur. La premiere aplication de l'Etude des Mathematiques eſt de rechercher la maniere de faire ces quatre premieres operations, ajoûter, ſoûtraire, multiplier & diviſer ſur toutes ſortes de ſignes, c'eſt-à dire, ſoit qu'on ſe ſerve de chifres, ou qu'on marque les grandeurs ſur leſquelles on opere, avec les lettres de l'Alphabet ou autres

ſignes. Par ces operations, c'eſt-à dire, ſelon que l'on ajoûte & qu'on multiplie des grandeurs, on en produit des eſpeces diferentes qui ont diferentes proprietez, qui ſuivent & dépendent de l'operation qui a produit ces grandeurs. Il ſemble que ces proprietez ſont peu conſiderables, & qu'on n'en peut pas tirer de grandes conſequences; mais l'experience fait voir le contraire. Tout ce qui ſe fait dans le Monde c'eſt par adition, ou par ſoûtraction, par multiplication, ou par diviſion.

Enſuite on conſidere ce qu'une grandeur eſt au regard d'une autre, ſi elle eſt ou plus petite ou plus grande, & de quelle maniere l'une contient, ou eſt contenuë dans l'autre. En faiſant cette recherche on develope les idées des proportions, qui ſont preſque naturelles, & comme des ſemences fecondes d'une infinité de veritez importantes dans toutes les Sciences. De ſorte que l'on peut regarder cette premiere Etude de la grandeur en general, non ſeulement comme les élemens des Mathematiques, mais encore de toutes les Sciences; car par ce mot de grandeur on peut entendre non ſeulement les corps, mais encore le mouvement, les ſons qui ne ſont que des mouvemens de l'air, le tems, & generalement tout ce qui peut être augmenté ou diminuée. Ainſi c'eſt avec raiſon qu'on apelle cette partie, la Mathematique univerſelle, ou la clef des Mathematiques. Je ne conçoi rien dans les Sciences d'un plus grand uſage; elle comprend l'Arithmetique, & ce qu'on nomme Algebre, laquelle Science ne difere de l'Arithmetique, que parcequ'au lieu que celle-ci ſe ſert de chifres qui ne ſe peuvent apliquer qu'à des grandeurs connuës, l'Algebre ſe ſert

des lettres de l'Alphabet qui peuvent déſigner des grandeurs qu'on ne connoît point ; ainſi l'Algebre va plus loin que l'Arithmetique. Autrefois cette partie des Mathematiques étoit d'un dificile accez, & cependant elle étoit aſſez bornée. On l'a étenduë, & en même-tems on l'a fort éclaircie dans ce dernier Siécle. Ceux qui en meritent la gloire ſont particulierement *Viette Des-Cartes*. Ce que Bartholin a fait pour ſervir d'introduction à la Geometrie de Des-Cartes eſt excellent. Le Pere Preſtet Prêtre de l'Oratoire a beaucoup éclairci cette matiere. Le Traité qu'un de nos amis a fait de la grandeur, vous ſera peut-être plus propre dans le commencement, parcequ'il eſt court & qu'il comprend ce qu'il y a de plus utile dans cette Science. Il y a une infinité d'Auteurs qui ont traité de la grandeur en general comme vous le pouvez voir dans les Bibliothecaires, Hariot & Oughtred Vvallis Anglois, Monſieur Arnaud & Du Laurens dans la premiere partie des Elemens qu'ils nous ont donné. Le Pere Tacquet Jeſuite a fait la Theorie & la Pratique de l'Arithmetique. Tous les Ouvrages de cet Auteur ſont excellens. L'Arithmetique de l'Ingenieur François par de la Londe eſt un bon Livre pour la Pratique.

Aprés avoir étudié la grandeur en general, c'eſt-à-dire, aprés qu'on connoît ce qu'on peut ſçavoir de toutes les choſes qu'on comprend ſous ce nom de grandeur, il faut venir aux grandeurs particulieres, entre leſquelles le corps tient le premier lieu. Pour étudier le corps avec methode, il le faut conſiderer d'une maniere abſtraite, c'eſt-à-dire, ſans faire attention à ſes diferentes qualitez ſenſibles

qui font que les corps ſont diferens les uns des autres. On ne doit conſiderer dans le corps que ſes dimenſions, ſa longueur, ſa largeur & ſa profondeur. La Science du corps conſideré ainſi en general, eſt ce qu'on apelle Geometrie. Euclide eſt le pere de cette Science; mais il faut avoüer qu'il ne l'a pas traitée avec aſſez de méthode. C'eſt Monſieur Arnaud qui nous a apris cette veritable methode. Celui de nos amis qui a fait le Traité de la Grandeur, a fait des élemens de Geometrie, où il ſuit la Methode de Monſieur Arnaud. Mais outre qu'il prend des routes encore plus aiſées & plus courtes, il va plus loin, traitant de la profondeur ou de la ſolidité des corps, dont Monſieur Arnaud ne parle point. Il a auſſi ajoûté un Livre de la Methode, comme il a fait à la fin du Traité de la Grandeur où il explique la Methode qu'on apelle l'Analiſe ſi utile pour reſoudre une queſtion.

Dans les premiers élemens de Geometrie on ne doit parler que de ce qui eſt de plus ſimple dans les corps, c'eſt-à-dire, de ce qui ſe conçoit plus facilement, comme ſont les lignes droites & circulaires, les ſurfaces droites ou planes, compriſes entre les lignes droites ou circulaires. Il y a une infinité de lignes courbes qui ne ſont pas des cercles, qui par leur mouvement décrivent une infinité de differentes ſurfaces, & de diferens ſolides. Quand on coupe de biais un cilindre, la figure de cette Section eſt ce qu'on apelle une élipſe ou ovale. L'on apelle cone une figure faite comme un pain de ſucre. Quand on coupe de biais & entierement un cone, la figure de cette Section eſt encore une élipſe. Si en coupant

un de les côtez la Section eſt parallele à l'autre, cette Section eſt une Parabole. Si la Section n'étoit pas parallele à l'un des côtez du cone, & que cependant il ne fût pas entierement coupé de biais, ce ſeroit une Hiperbole. Comme les lignes qui terminent les figures de ces trois Sections ſont les plus conſiderables des lignes courbes, on avoit preſque borné le traité de ces Lignes au traité des Sections coniques. Apollonius Pergæus eſt le plus fameux Auteur de ces Sections. Des-Cartes dans ſa Geometrie nous a apris la veritable methode de connoître toutes ſortes de lignes courbes. Le Traité que de Vvith a fait des élemens des lignes courbes ſelon la Methode de Des-Cartes me paroît excellent. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe abreger ce qu'il en dit, & démontrer les choſes avec plus de netteté. Il y a pluſieurs manieres de décrire ces lignes courbes, & par ces manieres l'on peut démontrer leurs proprietez d'une maniere courte & aiſée comme a fait Monſieur De la Hire. Dans un petit Traité des Sections coniques, il a traité depuis cette même matiere avec plus d'étenduë : ce qu'a fait auſſi Monſieur Ozanan, le Traité de la Grandeur en general, des Elemens de Geometrie, avec le Traité des Lignes courbes, comprennent ce qu'on apelle les Mathematiques pures. Les Auteurs anciens qui en ont fait des Traitez excellens, ſont Archimede, Euclide, Diophante, Pappus, Apollonius. Euclide a eu des Traducteurs & des Commentateurs excellens ; comme Comandin, Pelletier, Clavius, Mardelé, Henrion & une infinité d'autres. Rohaut a commenté les ſix premiers Livres de cet Auteur, Herigone, Barrou l'ont expliqué avec des notes abregées.

Elemens de Geometrie du Pere Tacquet eſtimez. Ceux du Pere Pardies l'ont été. arlé des Elemens de Monſieur Arnaud, & ilaurent. Ce Siécle a été fecond en exis Geometres, Galilée, Stevin, Snellius, icelli, Viviani, Roberval, Bonaventura leri, Paſchal, Bouillaud, Huggens, rge, Sluſius, Fermat, Vvallis, Bachet, ten, Barrod, Gregoire de ſaint Vincent, ceux que j'ai nommé, ont été de treſes Geometres. Je ne parle point de ceux crivent à preſent, & qui nous preparent ellens Ouvrages ſur les Mathematiques. ſieur le Marquis de l'Hopital a compoſé raité des Sections coniques & un Traité Analiſe, qui ſera comme la ſuite des ens des Mathematiques & de la Geomele nôtre ami. Monſieur le Marquis de pital ſupoſe ces deux petits Ouvrages. qu'il a compoſé ſont corrects & tres. Ainſi on pourra aprendre en peu de ce qu'il y a de plus dificile dans les ematiques. L'Etude en ſera auſſi aiſée le a été autresfois dificile. *L'Auteur des ens de Mathematique ou de la Grandeur neral a refait entiérement ſon Ouvrage la ſeconde Edition. A Paris chez Pra1689. C'eſt un petit in douze. On va imer de lui ce qu'on pourroit ſouhaiter ces Elemens de Geometrie, un Traité rcles, des Elemens Spheriques & des prez des Triangles Spheriques.*
uand une fois on a ſurmonté les épines premiers Elemens, on recüeille des fleurs eines mains. Les piqueures mêmes de premiere Etude, s'il m'eſt permis de r ainſi, ſont agreables. Elles chatoüil-

lent plûtôt l'esprit qu'elles ne le blessent. Car enfin qu'est-ce que l'ame peut plus aimer que la verité. Or dans les pures Mathematiques la verité y luit toute pure, dégagée des tenebres que l'ignorance, l'erreur, les passions & les préventions répandent sur les autres Sciences. Aprés qu'on a, dis-je, étudié les élemens on trouve tout facile. La Geometrie pratique enseigne comme il faut mesurer la longueur, la surface, la solidité de quelque corps que ce soit, prendre la hauteur d'une tour dont le pied est inaccessible, la largeur d'un fossé qu'on ne voit que de loin, tracer une figure sur la terre, prendre le plan d'une maison, d'une ville, d'un champ, d'une forêt, ce qui n'est point dificile à ceux qui sçavent les Elemens. On a des cours de Mathematique, où l'on trouve des Traitez sur toutes les parties des Mathematiques. Les Oeuvres de Stenix peuvent passer pour un cours de Mathematique. Celui d'Herigone est plus acompli; neanmoins la maniere dont il s'explique avec des notes abregées, n'acommode pas tout le monde. Gaspard Schottus Jesuïte a fait aussi un cours de Mathematique; mais ce n'est qu'un Abregé où il n'y a pas assez de theorie. Le Pere De Chales ne s'est pas tant resserré. Il a renfermé *le Monde Mathematique*, c'est le titre de son Ouvrage en quatre Volumes in folio dans la seconde Edition. Plusieurs croïent qu'il est plus à propos de faire choix de diferens Auteurs qui ont composé des Traitez particuliers, que de s'atacher à un seul, qui ne réüssit pas en toutes choses. Mais enfin on trouve dans le Pere De Chales des Traitez sur toutes les parties des Mathematiques. Il y a un long discours du progrés des Mathe-

ques & des illuſtres Mathematiciens, juſ-
i mil ſix-cens ſeptante-huit, l'année de ſa
. Voïons en détail quelles idées on peut
de chaque partie des Mathematiques, &
Auteurs y ont mieux réüſſi. Il y a
ju'une de ces parties, qui n'ont pas été
te aſſez éclaircies. Quand on eſt bon
ietre, on a preſque auſſi-tôt fait de
:her les choſes par les routes qu'on ſe
que de comprendre ce qu'on en a écrit
'à preſent.
ommençons par la Geometrie pratique.
ie conſiſte que dans des aplications des
ens de Geometrie. Il y a une infinité de
ietries pratiques, comme celle de Cla-
de Henrion, d'Ozanan, & d'une infinité
tes. Ce qui eſt le plus important dans la
ietrie pratique, c'eſt l'uſage de certaines
es pleines de nombres. Elles s'apellent
es des Sinus, où l'on trouve toutes faites
artie des Operations Arithmetiques qui
neceſſaires pour connoître les Grandeurs
i meſure. L'invention des Logarithmes
rfectionné ces Tables ; car par leur
n on n'eſt obligé que de faire des Adi-
& des Souſtractions, qui ſont des Ope-
ns aiſées : On n'eſt point obligé, ni de
iplier, ni de diviſer. Ceux donc qui veu-
ratiquer, doivent aprendre l'uſage de ces
es. Le Baron Neper eſt l'inventeur des
rithmes. Adrien Ulach en enſeigne l'u-
ort netement. Pluſieurs ont fait impri-
ces Tables, comme Henrion, Oza-
&c.
i ſe ſert d'inſtrumens dans la Geometrie
que. Il y en a pour le cabinet, par exem-
pour diviſer ſur le papier exactement &

promtement une ligne, un cercle, en tant de parties qu'on veut : pour trouver des figures qui aïent entre elles une certaine proportion. L'inſtrument dont on ſe ſert pour cela, eſt le Compas de proportion, dont Galilée ſe dit l'Auteur. Henrion & Ozanan en ont expliqué l'uſage. Pour la terre, lorſqu'il eſt neceſſaire d'arpenter, de meſurer des hauteurs ou des profondeurs, de tracer des figures ou des plans, il faut avoir des inſtrumens pour prendre les angles que fait le raïon viſuel par lequel on voit l'objet qu'on veut meſurer, avec quelques lignes qui ſont ſur la terre, ou ſur l'inſtrument dont on ſe ſert. Il y a pluſieurs ſortes d'inſtrumens pour cela. On y aplique aujourd'hui une lunete d'aproche, dont on ſe ſert auſſi pour niveler. C'eſt une invention de l'Academie des Sciences. Voïez ce qu'en ont écrit Meſſieurs Picard, Mariotte & de la Hire. Toute la Geometrie pratique ſe reduit à meſurer des triangles ; c'eſt ce qui fait que pluſieurs Auteurs qui l'enſeignent, ont donné le nom de Trigonometrie à leur Ouvrage. La Geometrie pratique comprend l'Arpentage.

Il y a de certaines parties de Mathematique ſubordonnées les unes aux autres. Pour aprendre l'Aſtronomie, je croi qu'il faut commencer d'abord par étudier les proprietez des cercles, qu'on peut concevoir ſur un globe ou dans une ſphere, & celles des triangles que ces cercles font. On apelle ſpheriques les triangles qu'il faut aprendre à meſurer. Ces Tables des Sinus & de Logarithmes, dont nous avons parlé, ſervent pour la meſure de ces triangles ſpheriques. Theodoſe ancien Auteur Grec a fait des Elemens ſpheriques ; mais ſon Ouvrage eſt long & difficile. Il me ſemble

que ces Elemens ſe pourroient expliquer d'une maniere plus courte & plus nette. Pour la meſure des triangles ſpheriques preſque tous ceux qui parlent de l'uſage des Tables des Sinus & Logarithmes enſeignent cette Trigonometrie, comme Lansberge, Morin, Tacquet, Ulach, Briggius, Ozanan.

Juſques alors on n'a point penſé à ce qui ſe fait dans le Ciel ; mais on a aquis une grande diſpoſition pour le comprendre. Il faut commencer cette Etude par obſerver comme le Soleil ſe leve & ſe couche, s'éloigne & s'aproche de nous en certains tems de l'année. On a imaginé certains cercles dans le Ciel qui marquent les bornes du mouvement du Soleil. Ce ſont ces cercles qu'on voit dans les Spheres. Il faut d'abord aprendre le nom de ces cercles, & leur uſage. Il y a une infinité de petits Traitez qui ſont nets, faciles & courts, comme celui de Sacroboſco, de Boulanger, de Rohaut dans ſa Phiſique. Clavius a fait un gros Ouvrage de la Sphere. Les Inſtitutions aſtronomiques de Gaſſendi, de Nicolas Mercator ; l'Aſtronomie de Tacquet & les Ouvrages d'Adrian, Metius, & d'Herigone ſont écrits avec beaucoup de clarté. Blaeuw & Humius ont écrit de l'uſage des Globes. Nicolas Mercator en a auſſi parlé dans ſon Ouvrage ci-deſſus. Il ne faut point faire cette Etude qu'avec une Sphere, & un Globe celeſte, s'il ſe peut. La Sphere ne repreſente que quelques cercles, le Globe celeſte repreſente les Etoilles.

La Sphere ne ſert que pour expliquer les mouvemens aparens du Soleil. Les Philoſophes & les Aſtronomes ont fait de diferens Siſtemes ou ſupoſitions pour rendre raiſon du

à ſçavoir tracer les lignes que marque cette ombre.

Il y a diferentes pratiques pour cela. Clavius les enſeigne & les démontre dans un Volume in folio ſi grand & ſi dificile, qu'on dit qu'il eſt le ſeul qui l'ait jamais lû. Il y a une infinité d'Auteurs qui ont enſeigné la pratique de la Gnomonique. Cette pratique ſe peut expliquer en peu de paroles. Il n'eſt pas auſſi facile d'en démontrer les regles ; Meſſieurs de la Hire & Ozanan nous ont donné deux petits Ouvrages ſur cette matiere. Schonerus a été autrefois fort eſtimé.

La Terre eſt ronde. On décrit ſur les Globes qui la repreſentent diferens cercles, dont les uns ſont paralleles, & d'autres coupent ceux-ci. Le Soleil tourne autour d'elle, ou il paroît tourner. On conçoit une ligne qui paſſe par le centre de la Terre, & va ſe terminer de part & d'autre en deux points du Ciel. On nomme ces deux points les Poles du Monde, autour deſquels on conçoit que tout le Monde tourne. La partie de la terre qui répond à ces points ſont apellez Poles de la Terre. On conçoit un cercle entre ces deux points qui coupe en deux parties égales la Terre, & à ce cercle d'autres cercles paralleles, qu'on nomme cercles de Latitude. On repreſente ſur le Globe terreſtre d'autres grands cercles qui paſſent par les Poles, & coupent ceux-ci directement. Ils ſe nomment cercles de Longitude. Ces cercles ſervent à marquer ſur un Globe terreſtre les Villes ſelon leur ſituation au regard du Ciel & des Aſtres ; & en même-tems au regard les unes des autres il faut connoître leur latitude & leur longitude. Pour la latitude on la con-

soit par l'élevation du Pole sur chaque Ville, ou l'élevation du Soleil. C'est pourquoi comme il est tres-important pour le commerce de la vie d'avoir de bonnes Cartes de Geographie, le Roi n'a rien épargué pour faire prendre l'élevation du Pole, & la longitude non seulement des principales Villes de son Roaume, mais encore de plusieurs autres lieux.

Par la latitude on connoit l'éloignement des Poles de la Terre, & de ce cercle qui est entre les Poles, & qui la partage en deux parties. C'est pourquoi on l'apelle Equateur, Cercle équinoctial, ou Ligne équinoctiale. Pour la longitude, c'est-à-dire, si une Ville est plus ou moins Orientale, à l'égard d'une autre, on le sçait par le moïen des Eclipses. Car quand on sçait qu'une Eclipse, soit de une, soit de quelque autre Planete, comme des Satellites de Jupiter, a paru plûtôt à Rome qu'à Paris, c'est une marque que Rome est plus Orientale: Et c'est pour cela que les Astronomes font tant d'observations, & que par ordre du Roi on observe par toute la Terre les Eclipses qui arrivent. Si on sçavoit precisément la latitude & la longitude de chaque lieu, on lui assigneroit sa juste place dans les Globes terrestres. La Geographie entant qu'elle est une partie des Mathematiques, se reduit toute là. Les Mathematiciens dressent les Tables où la longitude & la latitude de chaque Ville considerable sont marquées. Les Geographes ordinaires traitent la Geographie en Historiens. Ils ne se metent pas en peine de marquer si exactement le lieu que la Ville dont ils parlent, occupe dans l'Univers. Blaeu enseigne l'usage du Globe terrestre. Le petit Ouvrage de Cluvere est une

introduction à la Geographie. Samſon a fait une introduction à la Geographie, cet Ouvrage traite des proprietez du Globe terreſtre par raport au Ciel, aux choſes qui ſont ſur ſa ſurface & à celles qui ſont dans ſon ſein. Ce que nous avons de lui eſt bon. On eſtime un Ouvrage qui a pour titre : *Bernardi Vareni Geographia Univerſalis.*

La Marine comprend la Science de bâtir un Vaiſſeau, & de le conduire ſur Mer. Cette Science, outre la Geometrie, ſupoſe une connoiſſance particuliere de toute l'Aſtronomie. Elle eſt fondée ſur la Geographie. Il s'agit de pouvoir marquer ſur une Carte Marine, c'eſt-à-dire, ſur une Carte qui repreſente les Mers en quel lieu du Monde on ſe trouve, quelle eſt la ſituation de ce lieu, au regard de ceux qui ſont connus, où l'on veut aller, ou que l'on veut éviter. Les Cartes Marines repreſentent les Mers & les Côtes, les Iles, les Rochers, les Bancs de ſables. La latitude d'un lieu (comme nous avons dit) ſe prend aſſez facilement. Pour ſupléer en partie à la Science des longitudes, les Pilotes ont la Bouſſole ou l'Aiguille aimantée qui regarde toûjours le Pole, ſi ce n'eſt qu'elle varie en certains lieux ; & ce ſont ces variations qui peuvent ſervir à leur faire connoître le lieu où ils ſont, lorſqu'il en ont des Obſervations fort recentes, parceque cette Variation n'eſt pas toûjours la même. Outre cela obſervant le tems de la courſe de leur Vaiſſeau, & marquant quand il eſt venu à changer de route, & à courir ſur une Ligne, par la Science des Triangles ils connoiſſent à peu prés combien ils ſont éloignez du lieu dont ils ſont partis, & par conſequent en quelle ſituation ils ſont

au

gard de celui où ils veulent aller. Les
rs de cette Science s apliquent à donner
ns moïens pour resoudre tous les Pro-
s de la Navigation. Le Pere Fournier
a fait un gros Volume de l'Hidrogra-
, mais son Ouvrage n'est pas estimé par
re Dechales qui a fait un Traité plus
de Navigation, & mieux démontré.
qui entendent cet Art, conseillent d'en
ncer l'Etude par l'excellent Ouvrage
illebrod Snellius, qui a pour titre *Typhis*
us. On doit lire ensuite les Ouvrages
ian Metius, de Pierre Herigone & de
rd Vvarren, de Stevin, & un autre
ge de Vvillebrod Snellius, qui a pour
, *Schola Hydromica*. On peut voir en-
ierre Nonius ou Nuñez Portugais. En
assez pour en bien sçavoir la Theorie
ratique pour sa propre satisfaction.
Chronologie de la maniére que nous la
ierons ici, est toute fondée sur l'Astrono-
C'est aux Astronomes à suputer préci-
t les periodes & mouvemens de chaque
, & à marquer quand ils recommencent
ourse ; quand, par exemple, la Lune &
eil se trouvent ensemble, quelle est la
grandeur des mois lunaires, d'une année
i cours du Soleil. La connoissance des
es sert aux Chronologistes à verifier les
s de Chronologie ; car on peut trouver
es Tables astronomiques précisement le
d'une Eclipse dont un Historien parle,
ce qui apartient à l'Astronomie. L'on
Observations astronomiques faites au-
s, & c'est par ces Observations qu'on
ît exactement les periodes de chaque
te. C'est pourquoi ces Observations

ſont tres-importantes. On a les Obſervations des grands Aſtronomes, qui conſiſtent dans des memoires, où ils marquent en quelles parties du Ciel ils ont obſervé les Planetes à certains jours & à certaines heures. L'on n'a jamais eu d'Obſervations plus exactes que celles des Aſtronomes du Roi qui ſont à l'Obſervatoire de Paris, parcequ'on ne s'eſt jamais ſervi d'inſtrumens ſi exacts. On n'avoit point d'Horloges ſi juſtes. L'on n'avoit point de Lunetes qui puſſent faire découvrir dans le Ciel, ce que les yeux n'y aperçoivent pas ſans ce ſecours.

La Chronologie eſt auſſi fondée ſur l'Hiſtoire, où l'on void les Epoques d'où chaque Nation compte les années. Les Hebreux commencent de compter de la Creation du Monde, ou du Déluge; les Grecs de la priſe de Troïe, de l'inſtitution des Jeux olympiques; les Romains de la fondation de la Ville de Rome. C'eſt par le moïen de l'Hiſtoire qu'on connoît le raport des Epoques. Jule Scaliger eſt le premier qui a traité la Chronologie avec plus de ſolidité. C'eſt lui qui en a fait une Science. Aprés lui le Pere Petau ſon grand Adverſaire. Ce Pere a joint un petit traité de Chronologie à la fin de ſon *Rationarium Temporum*, qui eſt fort net, & qui peut ſervir d'introduction à la Theorie de la Chronologie.

C'eſt encore par l'Aſtronomie qu'on a reglé les Fêtes qu'on apelle Mobiles, c'eſt-à-dire, qui n'arrivent pas toutes les années aux mêmes jours. Cela fait une Science particuliere qui eſt expliquée netement dans ce que Gaſſendi a écrit en Latin touchant le Calendrier, & Blondel en François. Clavius

traite cette matiere dans une grande étenduë.

Voilà pour ce qui regarde l'Aſtronomie, & les Sciences qui en dependent. Une des belles parties des Mathematiques ſont celles qui ont pour objet la lumiere & la vûë, qu'on apelle l'Optique. Pour y réüſſir, il faut premierement étudier la fabrique de l'Oeil, & comment ſe fait la vûë. Il ne le faut point chercher ailleurs que dans les Anatomiſtes modernes, dans la Dioptrique de Des-Cartes & de ſes Diſciples. L'Optique a trois parties; la Perſpective, la Catoptrique, & la Dioptrique. La Perſpective, ſupoſant qu'un Tableau eſt une Fenêtre ou un Verre au travers duquel on voit des objets, aprend comme l'on peut trouver tous les points dans ce Verre par ou paſſent les raïons qui font voir ces objets: de ſorte qu'aïant mené des traits par ces points, & les aïant coloré des mêmes couleurs qui paroiſſent dans ces objets, la vûë ſoit trompée recevant toutes les mêmes impreſſions que feroient les objets naturels. On a pluſieurs Auteurs pour la pratique de la Peſpective. Mais pour la démonſtration on n'a rien de plus net que ce qu'en dit le Pere Tacquet; ſon Ouvrage & ceux du Pere Nieceron Minime ſont fort bons pour la pratique. Herigone en a traité auſſi dans ſon Cours, & Monſieur Rohault dans ſes Oeuvres Poſthumes.

Lorſque la lumiere tombe ſur un corps poli, elle eſt reflechie, & cependant l'œil voit les objets d'où part la lumiere, comme s'ils étoient à l'extremité du raïon reflechi qui part de ces objets. Ainſi dans un miroir on voit les objets au delà du Miroir. Les Miroirs convexes & concaves ne repreſentent pas les objets tels qu'ils ſont. Ils écartent ou ils réü-

[illegible] les rayons de la lumiere. La Science [illegible] qui nous fait connoître comment s'appelle Catoptrique [illegible] le Pere Tacquet a aussi traité avec [illegible] methode.

Quand les rayons de la lumiere passent a travers d'un verre diaphane, ils se rompent d'une maniere qui les fait voir en droite ligne d'où ils viennent. Comme l'experience le montre, une telle sorte de figure de verre diaphane, le [illegible] de la premiere espece, ou se réünissent [illegible] en un point tous les objets qu'on voit au travers, paroissent de plus petits ou plus grands que le naturel. On peut ainsi grossir les objets, et par-là faire qu'on peut appercevoir [illegible] qui ne le voient point sans secours à cause de leur petitesse. Ces Verres ou Lunettes s'appellent Microscopiques. On peut aussi faire naître [illegible] de tous les objets qui en sont éloignés. Les Lunettes qu'on fait pour cet effet s'appellent Telescopes. On s'en sert pour voir dans le Ciel ce que les yeux n'y voient point. Tout cela appartient aux Mathematiques pures, et c'est par le secours de la Geometrie qu'on fait que telle figure un Verre pour faire voir grossir ou diminuer les objets. Les Microscopes nous ont apris une infinité de choses dans la Physique que nous ignorons. Les Telescopes n'ont pas été moins utiles pour l'Astronomie. Je dis encore une fois que c'est dans Des-Cartes & dans les Philosophes qu'il faut chercher les principes de ces Sciences, dont l'Antiquité a si peu de connoissance. Le Pere Reyneau a travaillé sur cette matiere. On a les Leçons optiques de Barrow, Herigone, & d'autres ont traité de la même matiere. Le Pere Chrestien Capucin, aprés le Pere Rey-

si, aussi Capucin, nous a donné l'usage d'une double Lunete qu'il apelle Binocle lequel avoit été inventé par Daniel Ghorez, il y a environ soixante et dix ans.

La Musique apartient aux Mathematiques. L'on est convaincu que le son se fait par un trémoussement du corps qu'on apelle Sonore. Quand ces trémoussemens se font avec proportion, qu'ils se peuvent mesurer exactement, & qu'ils s'acordent, ils sont agreables. Les diferens acords consistent en ce que, par exemple, dans le tems qu'une corde fera une vibration, une autre en fera deux exactement. Celui qui traite de la Musique à fond, doit premierement rechercher comment se fait le son dans toutes sortes d'instrumens : comment on peut mesurer le mouvement qui produit ces sons, & enfin comme l'on peut regler ce mouvement. Nous n'avons encore rien de fort achevé sur la Musique. Kepler, Salinus, Zarlin, Galilée en ont écrit. Le petit Traité de Gassendi est assez estimé. Des-Cartes en a aussi donné un petit Traité. Le Pere de Mersenne a fort travaillé sur l'Harmonie. Il en a fait un gros Volume. Meibomius a bien fait imprimer un Recueil des anciens Musiciens ; mais ces Livres ne nous servent de rien, parceque nous n'en avons pas la clef. La Musique des Anciens nous est peu connuë.

L'Architecture dépend des Mathematiques. Je ne parle pas de cette partie qui regarde le choix de la matiere, mais de celle qui explique les proportions qu'il faut donner aux parties d'un bâtiment. C'est autant l'imagination des hommes & la coûtume, que la necessité & l'utilité qui ont établi les proportions que les bons Architectes observent.

Nous n'avons dans l'Antiquité que l
Livres de Vitruve qui regardent l'Arch
re. Nous avons eu en ces derniers Siéc
ſieurs habiles Architectes pratique es
liens, comme Palladio, Scamozi, Serli
guole, &c. Nous en avons auſſi en
comme, de Lorme, feu Monſieur Fr
Cambray, outre la Traduction de P
nous a donné ſon excellent Ouvrage
ralleles de l'Architecture. Perrault de
demie roïale des Sciences, outre ſa bel
duction de Vitruve, nous a donné ſon
ge ſur les cinq Ordres d'Architecture,
bregé de Vitruve. Blondel de la mêm
demie a encore écrit pluſieurs beaux
ges ſur la même matiere, nous avons
ſon Cours d'Architecture, & pluſieur
tez ſur les Bâtimens publics, ſur ce
Princes, & ceux des Particuliers.
mentaires ſur l'Architecture de Savo
dignes de la réputation de ce dernier

On a apellé Architecture militaire, l
tifications. L'experience a fait conn
quelle maniere doivent être diſpoſées
railles d'une Place pour reſiſter à une
Comme c'eſt aux Mathematiciens à e
cette diſpoſition, on raporte aux Mat
ques l'Art de fortifier les Places, qui
de dificile pour celui qui ſçait la Géo
comme il paroitra en liſant les Livres
tifications. L'Art de Fortifier s'eſt fo
fectionné dans les dernieres Guerres.
de Ville, le Comte de Pagan, Monſieur
& autres, ont bien écrit des Fortific
Monſieur Benard a fait imprimer un
de Fortifications où il enſeigne de no
manieres de Fortifier, leſquelles il c

illes du Comte de Pagan, du Chevalier
e, de Monſieur Blondel, & de Monſieur
iban. Il paroit que cet Auteur a beau-
nédité ſur cet Art d[illegible] à mi dans
: de Fortifier celui de Camper, de ran- ſa preface.
e armée en bataille, l'Art de pointer le
, de jeter des Bombes. En toutes ces
on voit l'utilité & l'étenduë des Ma-
tiques.

eſt convaincu à preſent qu'il eſt neceſ-
'être bon Mathematicien pour être bon
ophe. La Phiſique ou la Science du
ne ſe peut guere traiter ſolidement
és qu'on connoît bien la nature & les
du mouvement. La Science du mouve-
'avoit point été connuë avant Galilée.
hiloſophes n'en propoſent que des que-
peu importantes, comme on le peut
i comparant leurs Ouvrages avec ceux
ilée. Les experiences du Pere Merſenne,
qu'en dit Des-Cartes, l'Equilibre des
irs de Monſieur Paſchal, l'Ouvrage de
:ur Huggens ſur la Pendule eſt preſque
e cette matiere. Vvallis Barrou, le Pere
s, Mariotte, Alphonſe Borelli. C'eſt
te Science que ſont fondées les Machi-
ies, c'eſt-à-dire, la Science de faire
ir commodement les corps peſans. Il
ur cela une infinité de machines. On en a
nprimer des Recuëils. La Theorie en
xpliquée par Galilée, Des-Cartes, Ro-
c par le Pere Pardies. Nôtre Ami en a
ait imprimer un Traité, auquel il a a-
quelques découvertes, où l'on dit qu'il
:ontre avec ce que Monſieur Varignon
imprimer ſur le même ſujet. Ce n'eſt
e choſe fort extraordinaire que deux

Auteurs à entendre. Il eſt impoſſible de donner en peu de paroles une idée des Mathematiques : ceux qui les ignorent entierement n'ont qu'à croire ce qu'elles ſont, il les faut croire. Il ne faut pas croire qu'on ſoit ... dans les Livres que j'ai alleguez. C'eſt pour contenter les differens goûts, & particulierement celui de trouver ceux qui ſervent pour une les meilleurs, au défaut de l'un ou de l'autre. Quand on étudie on eſt bien aiſe de conſulter pluſieurs Auteurs.

Quand on ſe vient aux Philoſophes, Ariſtote & Theophraſte témoignerent quelque degoût pour ce grand nombre de Livres qu'ils apercurent. Il n'en eſt pas, diſent-ils, de la Philoſophie comme de l'Hiſtoire qui conſiſte en des faits que nous ne pouvons aprendre que de ceux qui les ont vû ou qui les rapportent. Elle n'eſt point fondée ſur l'autorité, mais ſur la raiſon qui ſe trouvant en tous les Hommes, pourquoi aler chercher ailleurs ce qu'on a chez ſoi ? Ces gros Livres ne font que diſtraire. Lorſqu'on conſulte la raiſon, qu'on l'écoute, qu'on ſe preſente à ſa lumiere, on ſe retire, pour ainſi dire, tout lumineux & l'eſprit éclairé & plein de connoiſſances riches & nettes ; au lieu que les Livres ne font que charger la memoire & confondre l'eſprit. Que nous ſçachions que Platon, Ariſtote, Zenon, Epicure ont dit telle & telle choſe, nous ne connoiſſons pas pour cela la verité. Ils peuvent s'être trompez les premiers, & par conſequent tromper ceux qui les conſultent ; au lieu que ce que la raiſon dit clairement ne peut être faux. Puiſque la Philoſophie n'eſt donc autre choſe que la connoiſſance de la verité, c'eſt à la raiſon, qui ſeule

ıs la peut faire connoître, que nous de-
ıs nous adreſſer. La plus grande partie de
Livres, dirent-ils, ſont un obſtacle à la
itable Science, les uns, parcequ'ils ſont mal
:s, les autres, parcequ'on ne les lit pas
ıme il faut.
On doit regarder les Philoſophes comme
fait le Maître d'un cabinet qui vous fait
r ſes raretez. Ce n'eſt pas parcequ'il
ıs dit que ces choſes ſont admirables que
ıs les trouvons belles, mais parcequ'éfec-
:ment nous y remarquons des beautez.
Philoſophe ne doit faire autre choſe que
vertir; & ces avertiſſemens ne ſont pas
tiles; car comme dans un cabinet on ne
: pas la vûë ſur les pieces les plus curieu-
, ſi l'on n'eſt prevenu, auſſi pluſieurs ve-
:z s'échaperoient aux yeux de nôtre eſ-
t, ſi quelque ſage Maître ne nous tournoit
s elles. Ce qui fait, dit Theodoſe, que par-
cette foule de Livres il y en a qui ſont u-
s; & pour l'ordinaire il faut que ceux qui
reprennent l'Etude de la Philoſophie s'ata-
:nt à quelque Auteur; Car pour deux ou
is perſonnes qui s'étant défaites de toutes
opinions qu'ils avoient apriſes d'ailleurs,
renonçant aux Livres ont puiſé avec ſuccés
ıs leur propre fonds la verité, il y en a un
nbre infini qui pour avoir voulu marcher
s guide ſe ſont égarez, & ſont tombez en
lle impertinentes réveries. Les yeux de
prit en l'état où nous ſommes, ſont plus
bles que ceux du corps. Il y a tres-peu de
ſonnes qui puiſſent par eux mêmes enviſa-
: la verité. De dix mille Profeſſeurs de
iloſophie qu'il y a dans l'Europe, & qui
ment des écrits de leur façon, il n'y en a

peut-être pas dix qui ſoient capables de le faire comme il faut. Combien y en a t'il qui écrivent aſſez bien Latin pour compoſer des écrits qui doivent être des modelles? Car il me ſemble que tout ce qu'on met devant les yeux des jeunes gens doit être achevé dans ſon genre. Si pendant tout ce tems qu'ils étudient en Philoſophie ils n'entendoient rien que de tres-Latin, ils ne ſortiroient pas du College ſi barbares dans la Langue latine. Eſt-il poſſible que ces jeunes Profeſſeurs qui enſeignent, aïent aſſez bien medité & examiné toutes ces chôſes qu'ils debitent en Maitres? Ils donnent des opinions mal conçûës, mal digerées, mal expliquées, au lieu que s'ils ne propoſoient que d'excellens Livres, & qu'ils les fiſſent lire à leurs Diſciples, ils leur ſeroient plus utiles, & profiteroient eux-mêmes davantage de leurs leçons. Ils devroient choiſir le plus habile Philoſophe, & au lieu de faire le perſonnage de Maître, ſe contenter de celui d'Interprete.

Vous ne ſçavez pas, dit Aminte à Theodoſe, ce qui s'eſt fait en France pendant vos voïages. On oblige les Profeſſeurs de n'enſeigner que la Philoſophie ancienne; & l'uſage veut que dans les Ecoles publiques on donne des écrits. L'on croit que cela atache les Ecoliers, qui prennent plaiſir d'avoir des caïers écrits de leur main.

Il ne doit pas être permis à un chacun, repliqua Theodoſe, de renverſer l'ordre établi dans les Academies & de propoſer ſes imaginations à de jeunes Gens qui ne peuvent faire le diſcernement de ce qui eſt bon d'avec ce qui eſt mauvais. Quoi, dit-il, les Marchands ne peuvent expoſer leurs marchandiſes en

ju'aprés qu'elles ont été viſitées par le
tat, & un Profeſſeur étallera impuné
public ſes extravagances ? Cela n'eſt
e. Mais ſans s'éloigner de l'ordre éta-
pourroit rendre les Etudes de Philoſo-
us utiles qu'elles ne ſont. Par exem-
eux qui étudient dans les Academies
point capables dans l'âge où ils ſont
ulter par eux-mêmes leur raiſon, & ne
t faire uſage que de leur memoire pour
rver les ſentimens des Philoſophes il-
: Pourquoi ne les en pas inſtruire ? Il
s avertir qu'ils n'en doivent pas juger
ce que dans la ſuite du tems ils ſoient
es de le faire. En atendant il leur eſt
u'ils ſçachent ce que les Grands Hom-
t penſé. Si leurs penſées ne ſont pas
té, au moins elles nous ſervent d'avis
découvrir des choſes auſquelles nous
ns jamais penſé. L'on peut ſe ſervir
ent des diferens ſentimens de ceux que
: &. la doctrine ont élevé au deſſus du
in, pour découvrir le fond de l'eſprit,
emarquer ces ſemences generales des
es. Ce n'eſt pas un petit prejugé qu'un
iment nous a été donné par l'Auteur
Nature, lorſqu'on voit que tous ceux
nt étudiées, ont eu ce même ſentiment ;
eſt utile de ne pas ignorer l'Hiſtoire
hiloſophie, c'eſt à-dire, quels ont été
iloſophes illuſtres & quelle a été leur
ie.
rquoi donc, encore une fois, ne recueïl-
pas cette Hiſtoire pour la faire lire
s Ecoles ? Ce ſeroit un Livre à faire,
et Ouvrage doit être fait avec eſprit, &
maniere qu'on y découvre l'origine de

tant d'opinions, c'eſt-à-dire, comment ces Philoſophes, ou enſuivant les premieres connoiſſances que la Nature nous a données, ou les prejugez de l'enfance & du Peuple ils ſont tombez dans telles & telles opinions.

Tous les Philoſophes ont diſtingué la Philoſophie en trois parties, dont la premiere n'eſt qu'une diſpoſition pour les deux autres. Elle prepare l'eſprit & lui donne des regles pour ſe conduire dans les Sciences, dont les principales ont pour objet la connoiſſance de la Nature & les regles de bien vivre, ou la Morale. Cette premiere partie qu'on apelle la Logique, a des regles dont on ne diſpute point. Tout ce qui regarde l'argumentation eſt inconteſtable. Je ſouhaiterois donc qu'on eût mis cette partie de la Logique dans un ordre exact, & en des termes fort purs; car pourquoi donner en mauvais Latin & dans une entiere confuſion ce qui eſt tres-beau de ſoi-même & tres-utile? Il n'y a rien de ſi pur que ce qu'Ariſtote a écrit de Logique. Il y a pluſieurs choſes dans les autres parties de la Philoſophie, dont tout le monde convient; que les Profeſſeurs, quelque parti qu'ils prennent, pourroient tous enſeigner dans des Livres imprimez. Si on ne peut arrêter les Ecoliers qu'en les faiſant écrire, il y en a un moïen. Quoi qu'on leur mete des Livres imprimez entre les mains, les Profeſſeurs dans chaque leçon peuvent emploïer un tems à dicter quelque éclairciſſement ſur ces Livres. Ils peuvent traiter avec plus d'étenduë certaines queſtions ſur leſquelles ils veulent déterminer leurs Diſciples, & leur faire prendre parti. Il peuvent leur propoſer toutes les objections qu'on peut faire à la doctrine

s soûtiennent, & les réponses qu'on doit
à ces objections, afin que leurs Disciples
t en état de répondre dans des Theses
ques.
étoit là l'ancienne maniere de professer
l'Ecole de Paris, qui a été la premiere &
is considerable des Ecoles Chrétiennes.
t ces derniers Siécles on n'y dictoit que
eu d'écrits. Quand la Philosophie d'A-
e y fut introduite dans le treiziéme Sié-
on y lisoit les écrits de ce Philosophe.
te les Maîtres commencerent à donner
crits, non pour y comprendre toute la
sophie, mais seulement pour disposer les
s par des questions qu'ils apelloient Pre-
nenes, & pour éclaircir certaines dificul-
r lesquelles ils disputoient publiquement.
crits ensuite aïant été trop étendus, l'on
sa à cette méchante maniere qui s'in-
isoit. Le Pere Possevin Jesuite remar-
dans le premier Livre de sa Bibliothe-
hoisie C. 26, que l'an 1355. on refor-
maniere d'enseigner de l'Université de
, & qu'il fut défendu aux Professeurs
ploïer le tems de leurs leçons à faire
e leurs Ecoliers : que cent ans aprés
rdinal de Touteville Legat du saint Sie-
bligea les Professeurs de cette Université
ire lire les anciens Philosophes & de les
quer. Neanmoins le mal a prevalu, & il
rivé dans la suite des tems, que cet ac-
ire de la Philosophie l'a emporté sur le
ipal. L'on a negligé le fond de la Philo-
e, & l'on ne s'est apliqué qu'à de certai-
uestions, pour ainsi dire, étrangeres. Par
ple, si la Logique est une Science, quel
n objet, &c. L'on n'y traite presque plus

rien de ce qu'Aristote a enseigné dans les excellens Ouvrages qu'il a fait de Logique.

De la maniere que sont les choses, dit Aminte, les Professeurs sont presque contraints de suivre cette mechante methode. La principale vûë de ceux qui etudient en Philosophie sont les Theses publiques, ainsi comme on ne dispute pas sur tout ; que les veritez les plus importantes ne sont point sujetes aux chicanes, il faut qu'ils donnent tout leur tems à des questions epineuses, dont on dispute.

On remedieroit à ce mal, dit Theodose, en retablissant la lecture des bons Auteurs imprimez que les Professeurs acompagneroient de leurs observations, comme nous avons dit. Ce seroit même un beau moïen de contenter tout le monde, l'on ne choisiroit pour les écrits & pour les disputes que les questions qui ne peuvent troubler la paix de l'Etat. La Jeunesse seroit mieux instruite. Il n'y a rien de si beau que la connoissance de Dieu, des esprits & des corps. Quel fruit remporteroient les jeunes Gens du College s'ils en sortoient avec la connoissance de Dieu & de ses attributs ou proprietez ? S'ils y avoient connu la grandeur de leur ame, son immortalité, la fin pour laquelle elle a été creée, l'usage qu'elle doit faire de ses facultez. S'ils y avoient apris l'Anatomie & ce qu'on peut sçavoir du Ciel, des Meteores, & en general de toute la Nature. On ne doit point esperer cela qu'on n'ait r'apellé l'ancienne coûtume & qu'on n'ait fait des Ouvrages courts, faciles, sans chicanes, qu'on reserveroit pour ces questions qu'on traiteroit dans des écrits. C'est une necessité absoluë de se servir de Livres imprimez, outre la perte du tems qui se con-

ſume preſque tout entier à écrire, les jeunes Gens prennent leurs écrits avec tant de negligence qu'ils ne les peuvent lire. Ils ſont pleins de fautes ; de ſorte que quand ils le voudroient, ils ne peuvent pas les étudier exactement.

Il y a tant de choſes dans la Philoſophie qui ſe peuvent traiter ſolidement & ſans bruit. Qui trouvera mauvais qu'un Profeſſeur faſſe lire publiquement une Hiſtoire des plus conſiderables experiences qui ſe ſont faites dans ce ſiecle par les Chimiſtes, par les Anatomiſtes, par les Phiſiciens, pourveu que l'Auteur de cette Hiſtoire ne ſe declare pour aucun parti, qu'il raporte ſeulement ce que les yeux ne permetent pas de revoquer en doute. Au lieu de paſſer des mois entiers à dicter des écrits d'Anatomie, ne ſeroit-il pas plus à propos de choiſir un Auteur le plus court & le plus methodique qui ait été imprimé en ce tems, donnant ſeulement quelques remarques ſur les choſes qu'on choiſiroit pour être la matiere des diſputes publiques. Il en eſt de même des Traitez du Ciel. A la reſerve de deux ou trois points, ſi les Cieux ſont ſolides, ou non : ſi la Terre tourne, ou ſi elle ne tourne pas, tous les Philoſophes conviennent. La Jeuneſſe concevroit bien mieux un Traité des Cieux dans un Livre imprimé où ſeroient les figures neceſſaires, que dans des écrits pleins de fautes, ou de jeunes Gens ne ſont pas capables de faire les figures, ſans quoi ces écrits ne ſe peuvent concevoir, non plus que ceux d'Anatomie. La partie de la Philoſophie qui regarde les mœurs, & qui eſt la plus importante, eſt entierement negligée, parceque la maniere d'enſeigner d'aujour-

d'hui oblige un Professeur à ne parler que des questions disputées, ce qui lui ôte le tems de traiter les choses qui sont hors de la dispute, mais qui sont de l'usage de la vie.

Aminte loüa extrêmement les reflexions de Theodose, & témoigna qu'il connoissoit plusieurs de ses amis qui en peu de tems pouvoient donner au Public les Livres qu'il jugeoit necessaires, s'ils en recevoient l'ordre de ceux qui par leur autorité devroient remedier aux desordres publics des Academies. En parcourant les Livres de Philosophie qui étoient dans cette Bibliotheque il indiqua à Eugene les sources dont on pouvoit puiser l'Histoire de la Philosophie, il dit que Diogene Laërce avoit raporté netement & en peu de paroles la vie & les sentimens des Philosophes. Que Plutarque l'avoit fait dans un Traité particulier qui se trouve entre ses Oeuvres Morales. Voilà, dit Aminte, le Livre de Vossius des Sectes des Philosophes, & celui de Hornius, qui a traité la même matiere, & du Pere Thomassin.

Pour sçavoir à fond l'Histoire de la Philosophie, sans être obligé de lire tous les Ouvrages des anciens Philosophes, il faut avoir recours à certains Auteurs qui se sont apliquez à éclaircir en particulier quelqu'une des anciennes Sectes. On aprendra par exemple, la doctrine de Platon & des Platoniciens de Marseile Ficin, celle des Stoïciens de Lipse, qui a fait une manuduction à leur Philosophie, celle d'Epicure des Livres de Gassendi. Celle des Scepticiens de la Mote le Vaïer. On trouve dans les premiers Peres de l'Eglise beaucoup des choses touchant cette matiere; parcequ'aïant eu pour adversaires les Philosophes Païens, ils ont été obligez d'étudier

ſentimens, & de les propoſer en les
ıtant. Saint Auguſtin explique l'an-
e Philoſophie dans ſes Livres de la Cité
eu. Une Etude ſi profonde n'eſt neceſ-
que pour les Maîtres, qui pourroient
: ſe paſſer d'une Hiſtoire abregée ſi elle
bien faite. Il faudroit emploïer une
: de la vie, pour lire exactement tous
Ouvrages des anciens Philoſophes. Il
de lire ceux de leurs Ouvrages qui
plus eſtimez. On voit les autres dans
Abregez. Aminte ouvrit le Platon de
reſſion de Henri Etienne de la Verſion
ian de Serres. Il fit conſiderer à Eu-
les Sommaires que cet Interprete a
e la doctrine de ce Philoſophe. Quand
ſt preſſé on peut lire ces Sommaires,
ıe au lieu d'Ariſtote lire l'Abregé ou le
pſis que du Val en a fait.
gene fut ſurpris de ne point voir en-
ous ces Philoſophes, ceux qu'on lui
ſi ſouvent citez lorſqu'il étudioit. A
bon, dit Aminte, remplir une Biblio-
ıe de ces Livres ? Qui en a un, les a
Ils ne diſent que la même choſe a-
ette ſeule diference que ce qui eſt dans
ıs en preuve, eſt dans les autres en ob-
ın. L'un, dit-il, abrege par caprice ce
'autre étend. Ainſi ce ſeroit bien encore
lus grande folie de les vouloir tous lire
.e les acheter tous. Il en faut lire un &
rer le plus court.
ne marqua qu'un tres-petit nombre de
ſophes qui meritaſſent d'être lûs. Ceux-
diſoit-il, ſont des extravagans, mais
qu'ils ſont rares dans leurs extrava-
:s, quand on a aquis aſſez de lumieres

pour découvrir leur erreur, & assez de force pour n'en être pas détourné de la verité, ou les peut lire pour y découvrir la foiblesse de l'esprit de l'Homme, & les causes de ses erreurs. La consideration des fautes des autres est une partie de l'Etude de la Sagesse.

Sur la fin de cet Entretien, Theodose dit, qu'il avoit apris plus de Philosophie dans le divertissement que dans le cabinet; que dans ses voiages à la promenade il avoit fait mille experiences, mille observations, tantôt sur une mouche, sur un ver, sur une fleur, sur cent petits accidens. On voit quelque éclair qui paroit subitement, des vapeurs qui s'élevent, un tourbillon qui se forme, cela donne ocasion à des reflexions utiles. Dans la boutique même des Artisans & ailleurs, il se presente cent choses à l'esprit qui donnent ocasion de philosopher, & qui divertissent en même tems. Ainsi quand on est tourné de ce côté-là, on devient Philosophe presque en se joüant. Aminte ajoûta qu'un de ses amis l'avoit assuré que plusieurs Traitez de Mathematique qu'il avoit donné au jour, étoient autant le fruit de ses divertissemens que de ses Etudes. Que dans le tems d'une promenade il avoit medité sur l'ordre de ces Traitez; qu'ensuite selon les heures de son loisir, tantôt allant par la ville, quelque fois à table, ou avant que le sommeil fut venu, il s'étoit ocupé de quelque theorême, dont il avoit assez souvent trouvé la solution faisant toute autre chose. Il n'y a, disoient-ils l'un & l'autre, qu'à aimer la verité, on l'a toûjours dans la pensée; & il est impossible qu'en se familiarisant avec elle, elle ne nous découvre ses secrets.

DISCOURS SUR LA PHILOSOPHIE.

L'ON ne peut concevoir trop d'eſtime pour la Philoſophie, puiſque ſelon l'idée que de tout tems on a euë de cette Science, elle enſeigne comme on peut devenir Sçavant & heureux ; ce qui comprend tout ce que nous pouvons deſirer. Nous voulons connoître la verité, & joüir d'une félicité parfaite. Nous ſommes faits pour cela. Si la Philoſophie répondoit donc à l'idée que ſon nom nous en donne, elle ſeroit la choſe la plus précieuſe que nous puſſions deſirer, & qui meteroit le plus toute nôtre aplication. Si nous n'étions point coupables, peut-être que nous n'aurions pas beſoin de ſon ſecours. Nôtre condition ne ſeroit pas auſſi malheureuſe qu'elle l'eſt ; car à preſent que ſçavons-nous ? & quel bien joüiſſons nous ? Auſſi-tôt que nous ſommes capables de reflechir, ſi nous voulons conſiderer d'où nous venons, & quelle ſera nôtre fin, nous nous trouvons comme dans un païs perdu, où nous aurions été tranſportez ſans ſçavoir comment. Nous ne vo-

ïons que le dehors des choſes ; nous n'en penetrons point l'interieur. Nous ſommes expoſez à mille ſortes de maux, a des douleurs cruelles. Voilà l'état de l'Homme : on ne peut concevoir une plus profonde ignorance, ni une miſere plus grande. La Philoſophie ſeroit une belle choſe, ſi elle nous pouvoit faire ſortir de cet état. Voïons s'il y en a une : quelle elle eſt : qui nous la donnée : quand eſt ce qu'elle a commencé.

Le Monde a été creé quatre mille ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Peut-être qu'avant le Deluge qui arriva l'an de la creation du Monde ſeize-cens cinquante-ſix, il y avoit un reſte de la Philoſophie que Dieu avoit donnée au premier Homme. Car aparemment il ne le crea pas ignorant & malheureux. Les Hommes ſçavoient donc encore quelque choſe, parcequ'ils vivoient long-tems, & qu'eux ou leurs Peres avoient vécu avec Adam. Neanmoins l'Ecriture nous aprend que ces premiers Hommes étoient extremement corrompus : ainſi il n'y a pas d'aparence qu'ils fiſſent de grandes recherches de la verité, & qu'ils penſaſſent aux moïens d'aquerir une felicité parfaite.

Peu de tems aprés le Déluge les Hommes ſe diſperſerent par toute la Terre, aprés la confuſion des Langues. L'Egypte étoit alors le païs le plus fertile du Monde. Il n'étoit pas beſoin d'un grand travail pour en cultiver la Terre, parceque la ſeule eau du Nil l'arroſoit & la preparoit en même-tems pour recevoir la ſemence. Ceux qui ſe retirerent donc dans l'Egypte aïant plus de loïſir, s'apliquerent à cultiver ce qu'ils avoient apris par une Tradition vivante de l'origine du Monde.

mparaiſon de ce que Dieu lui fit con-
. Il lui donna ſa Loi ſur le Mont Sinaï
an deux-mille cinq-cens de la creation
onde. C'eſt dans cette Loi que nous
ons une veritable Philoſophie quant à
partie qui regarde les mœurs, c'eſt-à-
qui enſeigne comment il les faut regler
aquerir la felicité que nous deſirons.
ouve dans les Ecrits de ce Legiſlateur
ceux qui ont écrit aprés lui ſuivans ſes
, tout ce qu'il faut ſçavoir pour cela.
is aprend comme Dieu avoit fait l'Hom-
our être heureux, s'il eût voulu lui o-
que pour ne l'avoir pas fait, il étoit
dans la miſere, d'où cependant il ſe
oit relever ; que Dieu lui donnoit des
par écrit, qu'il n'avoit qu'à obſerver
poſſeder tous les biens qu'on pouvoit
r.

ût ce qu'à écrit Moïſe, lorſqu'on l'in-
te par l'Evangile qui en a donné la
ſt ſi conforme au bon ſens, outre qu'il ſe
e ſi bien établi par le grand nombre de
les que Dieu a faits pour en confirmer
ité, que je dis librement que c'eſt une
vagance que d'aller chercher la Morale
rs que dans les ſaintes Ecritures. Nous
ns point beſoin abſolument d'aucun au-
cours. L'on y trouve les veritez neceſ-
; car pour celles de la Nature, comme
incipal c'eſt d'être heureux, & qu'il ſufit
cela que nous uſions bien des choſes na-
les, il n'eſt point neceſſaire que nous con-

noiſſions ce qu'elles ſont en elles-mêmes, la Science en eſt curieuſe, elle peut même être utile, mais elle n'eſt point abſolument neceſſaire. C'eſt pourquoi comme l'ignorance de la Nature ne nous rendoit pas miſerables, Dieu n'a pas voulu nous en donner la connoiſſance d'une maniere miraculeuſe, comme il l'a fait des Loix qu'il faut pratiquer pour être heureux.

Lorſque Dieu donna ſes Loix au peuple d'Iſraël, tout le reſte de la Terre étoit enſeveli ſous les tenebres de l'ignorance. Les ſeuls Egyptiens ſçavoient quelque choſe, comme nous avons dit; mais leur Science étoit mêlée d'une infinité d'erreurs. Du tems de Moïſe, ou peu aprés, les Pheniciens qui étoient dans le voiſinage de la mer, & qui trouvoient ſur le Mont Liban des bois propres pour bâtir des Vaiſſeaux, commencerent d'établir des Colonies en diferens lieux de la Terre. Ce fut par leur moïen que les Egyptiens paſſerent en Grece, & que les Grecs purent voïager en Egypte. Auparavant la Grece étoit extremement ignorante & barbare, comme le peuvent être les Americains. Elle n'avoit point encore cultivée les Sciences. Ce ne fut que fort tard qu'elle commença de ſe polir. Ses premiers Sçavans furent les Poëtes. Homere eſt un des plus anciens, qu'on croit avoir vécu du tems de Salomon.

Long tems aprés Homere, la Grece eut des Philoſophes. Pythagore eſt un des premiers, qui n'a précedé la venuë du fils de Dieu guere plus de cinq cens ans. Ainſi on voit que la Grece a été dans l'ignorance prés de trois-mille cinq-cens ans; ſi on peut dire que la Philoſophie l'en ait veritablement tiré: Car

, avoient apris des Egyptiens tout ce
avoient. Les témoignages des anciens
ſont clairs pour cela.
it une choſe conſiderable en ce tems-
voir que Dieu eſt un pur Eſprit, qu'il
qu'un. Les Hommes vivoient comme
es, comme ſont aujourd'hui les Ca-
, ſans rentrer jamais en eux-mêmes
rendre de la Nature comment l'on
re. L'on trouve dans ſon cœur les
s de la Morale, auſſi-bien que ceux
eometrie & de toutes les Sciences.
Dieu grava ſa Loi ſur ces Tables de
'il donna à Moïſe, il ne fit qu'ex-
ſenſiblement le Langage qu'il tient
ement avec tous les Hommes qui le
écouter; mais en ce tems perſonne
it ce Langage.
gyptiens qui étudioient les Sciences
mie, la Geometrie, l'Arithmetique,
s premiers qui rentrerent en eux-mê-
s'acoûtumerent à conſulter la raiſon
outer. C'eſt pourquoi ce furent les
qui trouverent des Loix, c'eſt-à-di-
rent atention à cette Loi qui eſt gra-

la Grece, étudierent dans l'Egypte.

Mais il ne faut pas donner à l'Egypte seule la gloire d'avoir communiqué les Lettres aux Grecs. Les Pheniciens partagent cette gloire avec l'Egypte. Ils n'étoient pas seulement Marchands : ils ne pouvoient entierement ignorer la doctrine des Hebreux, aïant presque la même Langue, & étant voisins ; ainsi ce voisinage fit qu'ils aprirent d'eux plusieurs de ces grandes veritez qui sont couchées dans les saintes Ecritures, lesquelles ils communiquerent ensuite aux Grecs. C'est de là qu'on voit des choses dans Platon qui aprochent si fort de nôtre Religion. Ce Philosophe est le plus ancien de ceux dont nous avons les écrits.

Nous n'avons rien de Pythagore que quelques Vers. Socrate n'a point écrit. Il ne nous reste rien de la Science des Egyptiens que dans les Livres des Grecs Platon s'apliqua avec soin aux Sciences abstraites, comme est la Geometrie ; ce qui le retira dés choses sensibles, & le rendit plus capable de considerer des choses spirituelles. Aussi a-t'il parlé plus dignement de Dieu, de l'immortalité de l'Ame, de sa spiritualité, & il a même distingué ses operations d'avec celles du Corps. Sa Morale est plus élevée & dégagée des choses sensibles ; outre qu'il parle divinement, & que par la force de ses paroles, aussi bien que par celle de ses raisonnemens, il inspire de l'amour pour la verité. La lecture de ses écrits éleve l'Ame au dessus des choses sensibles. Il a fondé assez profondement le cœur de l'Homme. Il a connu que l'état où nous naissons, n'est point celui d'un Homme innocent : qu'une vie aussi miserable que la nôtre, est la peine

de

de quelque peché : que Dieu étoit la fin de l'Homme, qu'il nous avoit fait pour lui être semblables.

Sa Morale eſt tres-belle, & peu diferente de celle des Chrétiens ; ce qui fait dire à ſaint Auguſtin, que ſi Platon avoit vû comme les Apôtres avoient changé toute la terre par leur doctrine : Voilà, diroit-il, ce que nous n'avons pû perſuader aux Hommes.

Mais aprés tous ces éloges, en diſſimulant même pluſieurs erreurs groſſieres de ce Philoſophe, il faut dire qu'il n'eſt eſtimable que lorſqu'on le compare avec le reſte des Païens. Il y a parmi les Chrétiens une infinité de petites Femmelettes incomparablement plus éclairées que Platon. Nous devons conſerver ſes Ouvrages comme des Monumens qui rendent ce témoignage à la Religion chrétienne, que les Eſprits les plus ſublimes des Grecs ont reconnu les veritez qu'elle enſeigne : Mais d'ailleurs on ſe peut bien paſſer de ſes Ouvrages, & puiſer dans de plus pures Sources & avec plus de facilité, ce qui eſt obſcur & difficile dans ce Philoſophe. Pour la Phiſique, à la reſerve de la Geometrie, & de quelques points d'Aſtronomie, comme auſſi de la creation du Monde, qu'on a ſujet de croire que Platon n'ignoroit pas, on ne voit point qu'il ait eu de grandes connoiſſances.

Ariſtote ſon Diſciple prit une autre route. C'étoit un Homme plus adroit, & qui aïant remarqué que la Science abſtraite de Platon n'acommodoit pas le Monde, il prit une methode diferente. Sa maniere d'écrire fut plus naturelle, plus dégagée de figures, d'ornement, & plus conciſe. Il s'apliqua plus particulierement à cultiver cette partie de la

Philosophie qui en est l'ame, qu'on appelle la Logique ou la Dialectique. Il faut avouer que le mot est beau, mais c'est celui qui en a imposé. Car rien ne peut rendre plus ridicule & plus inutile que ce que l'on fait en Philosophie, mais à titre de Logique il est facile d'expliquer clairement ce que les autres ne trouvent avec peine.

Pour la Morale, Aristote en a eu l'idée que nous en Philosophes en avons, qu'elle doit régler les mœurs pour être heureux. Mais comme tous les Hommes ne s'élevent point à leur fin comme les Philosophes, qu'ils ne pensent qu'à se ménager sur la terre les plus grandes douceurs qu'on y puisse goûter, tout ce que ce Philosophe a écrit de Morale ne va qu'à les faire réussir par ses principes dans ces mêmes douceurs. Il donne le caractere de chaque condition, de chaque âge; il n'omet rien de ce qu'on y doit pratiquer pour vivre heureux. Aussi les Politiques, c'est-à-dire, ceux qui ne pensent point à la Félicité éternelle, trouvent leur compte dans ce Philosophe. Les vrais Peres au contraire n'en ont point été contents. Ils ont tous regardé Aristote comme très dangereux à la Religion chrétienne. Ils l'ont accusé de croire l'Ame mortelle. Il n'a point reconnu la Création du Monde. Il renferme la Providence de Dieu dans les Cieux: de maniere que, selon lui, l'Homme n'auroit aucun raport avec Dieu. Il dresse le plan de sa Morale sans avoir aucun égard à Dieu, comme s'il ne nous avoit pas fait, si nous ne dépendions point de lui, si nôtre ame devoit mourir avec nôtre corps. Cette Morale est dangereuse, pour ne pas dire impie; cependant c'est la seule

qu'on enſeigne dans les Ecoles chrétiennes. Des gens même qui font profeſſion de vertu, emploïent toute leur autorité pour la faire regner. Je ſçai qu'on en retranche ces erreurs groſſieres dont nous venons de parler ; mais on y laiſſe aſſez de mal, puiſqu'on n'y parle point du raport de l'Homme avec Dieu, dans lequel toute la veritable Morale doit conſiſter. Dieu nous a faits pour le ſervir, ſi nous le ſervons comme il le veut être, il nous recompenſera ; & comme c'eſt pour lui qu'il nous a faits, qu'il eſt nôtre fin, que c'eſt lui que nous deſirons, ou que la Nature nous fait deſirer, la recompenſe qu'il nous donnera ne peut être que lui-même. Il n'y a point d'autre bien qui puiſſe nous rendre heureux. Ainſi c'eſt tirer en l'air, en parlant de la Morale, qui eſt l'Art d'être heureux, que de parler du bien en general, ſans marquer que ce bien que la Nature nous fait deſirer ne peut point être autre que celui qui eſt nôtre principe & nôtre fin.

Pour traiter la Morale raiſonnablement, il faut examiner comment on peut poſſeder Dieu ; ainſi que nous croïons l'avoir prouvé dans la demonſtration de la verité & de la ſainteté de la Morale chrétienne que nous avons preſque tirée toute entiere du ſeul cœur de l'Homme Cette Science doit s'ocuper principalement de nôtre raport avec Dieu, & des moïens de s'unir à lui. Si on a d'autre vûë, on s'écarte, & on détourne de la verité ceux qu'on enſeigne. Il vaudroit bien mieux ne leur rien dire de la Morale, que de leur en parler ſi mal.

Tout ce qu'on peut ſçavoir ſe reduit à la connoiſſance de Dieu, de l'ame, & des corps

Animaux parlent mal de Dieu & de l'Ame. Ce n'eſt donc pas un mal, dans ſon commencement. Les Chrétiens n'ont pas refuſé de recevoir de lui des inſtructions ſur ces deux points. Pour les corps & en general pour les choſes qu'on appelle naturelles, on Philoſophe en a parlé en deux manieres, en detail & en general. Il nous a donné l'Hiſtoire des Animaux, ce qui eſt une belle choſe, car en matiere de Phyſique, c'eſt ſouvent beaucoup que d'être inſtruit des obſervations que chacun particulier a pû faire. Il n'y a point d'Homme qui puiſſe obſerver lui-même ce que fait chaque Animal. Il faut que pluſieurs perſonnes l'experimentent. Ainſi ceux qui raſſemblent les obſervations qu'ont fait les particuliers, rendent un grand ſervice au public. Ariſtote a parlé du Ciel, mais mal. On n'eſt pas bien aſſuré s'il eſt Auteur de tous les petits traitez de Phyſique qu'on trouve parmi les Ouvrages qui portent ſon nom.

Pour ce qu'il dit de la Phiſique en general, c'eſt plûtôt une Dialectique ou maniere de parler des choſes naturelles, qu'une veritable Phiſique. Auſſi il n'y a rien de mieux dit, ni de plus vrai que ce qu'il en ecrit, quand on prend bien ſa penſée. Ce qu'il dit de la matiere & de la forme n'eſt que pour marquer preciſement ce que l'on entend par ces noms; que, par exemple, par la matiere on entend dans un compoſé ce qui eſt indeterminé, & que la forme eſt ce qui le fait un tel être & lui donne ſa perfection. Comme dans la ſtatuë du Roi, la matiere c'eſt le bronze ou le marbre qui ſont indéterminez; car le bronze & le marbre ne repreſentent rien. C'eſt donc la forme que l'Ouvrier donne à cette

matiere qui fait qu'elle eſt la ſtatuë du Roi.

Ariſtote ne conſidere point la matiere & la forme dans tous les Etres naturels que comme dans les Etres artificiels ; par exemple, dans une Statuë : C'eſt pourquoi il n'y a rien de plus facile à comprendre, ni de plus vrai que ce qu'il dit. Il en eſt de même de la quantité & des qualitez, dont il ne fait qu'expliquer ce que leurs noms ſignifient dans l'uſage de la Langue. La quantité d'un corps eſt, dit-il, ce qu'on répond quand on demande combien, par exemple, il a de pieds ; la qualité, ce qu'on répond, quand on demande d'un Etre quel il eſt : L'on dit qu'il eſt blanc, ou qu'il eſt noir ; qu'il eſt froid ou, qu'il eſt chaud. Ainſi dans l'uſage de la Langue, on dit que les couleurs, que la chaleur, que le froid ſont des qualitez. Ariſtote n'en a pas certainement voulu dire davantage.

Aujourd'hui on entend ce Philoſophe d'une autre maniere. Ce n'eſt point proprement ſa Philoſophie qui regne dans les Ecoles, c'eſt celle des Arabes. La Phiſique generale d'Ariſtote ne conſiſtant que dans des noms qu'il explique ſelon leur ſignification uſitée, elle convient à toutes les Philoſophies ; à celle des Epicuriens, & à celles des Cartiſtes ; mais la maniere dont les Arabes l'entendent, fait une Secte particuliere, qui eſt fondée ſur toutes les préventions de l'Enfance. Quand nous ſommes Enfans, nous ne diſtinguons preſque point les Etres animez d'avec ceux qui ne le ſont pas. Nous les croïons tous ſemblables à nous, & tout ce que nous ſentons à l'ocaſion des Corps qui font impreſſion ſur le nôtre, nous croïons qu'il y a dans ces Corps quelque choſe de ſemblable à ce que nous ſentons

de ſorte que par la chaleur l'on ne conçoit pas quelques petits corps qui remuent le nôtre, mais un certain Etre ſemblable à ce que nous ſentons qui eſt dans le corps qui nous échaufe & qui en vient. Les Enfans croïent même que la douleur qu'ils reſſentent quand une épingle les a piquez, eſt dans cette épingle. C'eſt pour cela qu'ils ſe fâchent contre elle.

Pour entendre la Philoſophie des Arabes, il n'eſt queſtion que d'apliquer aux termes d'Ariſtote ; les préventions de l'Enfance : Concevoir, par exemple, que dans tout compoſé naturel la forme y eſt au regard de ſa matiere, ce que l'ame eſt au regard de nôtre corps. Cela ſeul a donné aux Gens de bien de l'horreur pour la Philoſophie des Arabes. Car ſi cela eſt, comme on voit que la forme dépend de la matiere, & qu'elle ne peut exiſter ſans matiere, ſi l'ame n'eſt la forme du corps que comme les autres formes le ſont des compoſez naturels, ainſi que la forme d'une Statuë eſt à la matiere de la Statuë, ce que dit Ariſtote, on ne peut pas croire qu'elle ſubſiſte aprés être ſeparée du corps.

Pour concevoir ce que c'eſt que la quantité, les qualitez, & les autres accidens, de la maniere que les Arabes expliquent ces choſes, il les faut concevoir dans les ſujets où ils ſont, comme nous concevons dans nôtre ame les ſentimens qu'elle a, de chaleur, de froid, de douceur, d'amertume. Il eſt impoſſible d'avoir aucune idée claire de la Philoſophie des Arabes expliquée par les termes d'Ariſtote ſans la concevoir de la maniere que je le propoſe.

Il faut reconnoître que l'ignorance de

nme eſt plus grande qu'on ne le peut
:voir au regard des choſes naturelles.
ature eſt fermée pour lui ; Il voit la por-
mais il ne la peut point ouvrir. C'eſt
uoi j'admire comme les Hommes ont
de peine à ſe ſoûmettre à ce que la Reli-
leur enſeigne touchant des choſes éloi-
; de leur ſens, parcequ'ils ne les peuvent
omprendre. Ils ne font pas reflexion que
ioſes mêmes qu'ils touchent, ſont incom-
enſibles. Juſques à preſent nous n'avons
ne connoiſſance des Métaux. Nous ſça-
bien ce que les ſens nous y font voir,
perſonne n'a encore penetré comment
forment, ce qui fait que l'or ſe produit
un tel lieu plûtôt que dans un autre ;
.e en eſt la matiere, quelle en eſt la pro-
ion.
u'on en penſe ce qu'on voudra, il eſt cer-
que nous ne concevons dans les corps
de clair que leur extenſion, leur figure,
mouvement ou leur repos. Ils peuvent
autre choſe ; & ce ſeroit une grande te-
té de le nier, ſi une autorité infaillible
le diſoit. Mais quant à nous, c'eſt-à-di-
par raport à nos connoiſſances, nous ne
'ons point dire que nous connoiſſions rien
air dans la Phiſique que l'étenduë, la fi-
, le mouvement & le repos. Ainſi pour a-
droit de s'imaginer qu'on ſçait les cho-
il faut qu'on les puiſſe expliquer comme
:roit une Montre qu'on ouvre, & dont
'oit le mouvement & la figure de ſes
ies.
ela ſeul nous fait connoître combien nô-
ignorance dans la Phiſique eſt grande.
Anciens n'en n'ont preſque rien ſçû. Les

Disciples de Socrate, les Platoniciens, les Stoïciens ne s'y sont guere apliquez. La Morale faisoit toute leur étude. Quelques anciens Philosophes ont bien disputé touchant les premiers principes, sçavoir si c'étoit de l'eau ou de l'air que toutes choses avoient été formées; mais on voit bien que ce n'est rien faire que de s'atacher à ces principes si generaux. Aristote dans ses principaux Ouvrages de Phisique n'explique que les noms des choses. Dans les Traitez particuliers il ne s'éloigne pas des opinions de Democrite: il explique les éfets particuliers à-peu-prés de la même maniere.

Democrite, & aprés lui Epicure, passoient pour les premiers Phisiciens, mais que sçavoient-ils? Ils convenoient des principes que nous venons de propôser, qu'il faut tout expliquer par la matiere, & la configuration de ses parties, par le mouvement, ou par le repos. Mais premierement ils n'entendoient rien dans les Loix du mouvement, qui sont les principes de la Phisique, comme les principes ou notions connuës qu'on voit au commencement des Elemens de Geometrie, en sont les fondemens. Ils supposoient sans raison des Atomes dont les uns se meuvent d'un côté, les autres de l'autre, qui s'écartent d'eux-mêmes de leur droit chemin. A peine pourroit-on trouver dans la Phisique des Epicuriens un éfet considerable expliqué comme il faut. Car ce n'est pas assez, par exemple, pour expliquer comme l'Aiman atire le Fer, de dire qu'il sort de petits corps de l'Aiman; comme ce n'est pas assez pour faire concevoir la machine d'une Horloge, de dire qu'il y a de certaines parties qui se remuent; il faut décrire

rties, leurs figures, & leur mouvement
ſtement, qu'une machine faite ſur cette
ption fit certainement les éfets qu'on
ans une Horloge.

trouve t'on dans ces Philoſophes des
naturels de conſequence expliquez en
maniere ? On ne peut envier à la gloire
:re Siécle & de la France, que Des-
s eſt le premier qui a ouvert le chemin
veritable Phiſique. Il ne met pour
pe que des choſes dont tout le Monde
ent. Par exemple, que les corps ſont é-
s, qu'ils ſont capables de diferentes figu-
enſuite il examine les Loix de la Nature;
ie, par exemple, qu'un corps étant mû,
tinuë de ſe mouvoir, s'il ne trouve point
acle, & qu'il ſe meut en droite ligne.
: cela il tente d'expliquer tout le Monde
: & les éfets particuliers, comme feroit
orloger qui voudroit faire comprendre
ie une Montre peut marquer les heures.

deſſein eſt noble, mais il eſt dificile.
nne methode de ce Philoſophe a cet a-
ge, ou qu'elle nous découvre la verité,
'elle ne nous flate pas d'une veine Scien-
ju'elle fait remarquer ce qu'on ſçait, &
a'on ne ſçait pas. Cependant on s'y
)e prenant la vrai-ſemblance pour la ve-

:ſt autre choſe de démontrer que les cho-
peuvent faire comme on le dit, & qu'el-
ſoient éfectivement ce qu'on montre
les pourroient être. Preſque tout ce que
avelle Philoſophie nous peut enſeigner ſe
t là, que les choſes peuvent être comme
ous les dit. C'eſt pourtant beaucoup.
eſt une choſe admirable que les anciens

Philoſophes n'aïent point conſideré les premieres Loix du mouvement. Juſques à Galilée, les Philoſophes n'agitoient que des queſtions en l'air ſur le mouvement; ce qui porta Galilée à publier ce qu'il a écrit ſous le titre de Science nouvelle. C'eſt la matiere la plus belle & la plus digne d'ocuper un Philoſophe, comme il paroit par les belles choſes qu'on trouve dans les écrits de Galilée, de Des-Cartes, du Pere Merſenne, de Huggens, de Vvallis, du Pere Pardies, du Pere de Malebranche, & de pluſieurs autres qui ont parlé du mouvement.

Le moïen de s'aſſurer de la verité des Hipotheſes qu'on fait, ou ſi les choſes ſont en éfet ce qu'on a pû ſupoſer qu'elles ſont ſelon les Loix de la Nature, c'eſt de tâcher de voir par les yeux du corps ce qu'on n'apercevoit que par des conjectures en raiſonnant. Les Teleſcopes & les Microſcopes ſervent à cela. Avec les Teleſcopes dont Galilée eſt l'inventeur, on s'eſt aſſuré de la veritable diſpoſition des Cieux, ſelon laquelle on explique le mouvement des Aſtres, comme on feroit celui d'une machine. Aprés que cet illuſtre Philoſophe a découvert par le moïen du Teleſcope que Venus avoit des phaſes comme la Lune, & qu'ainſi elle tournoit autour du Soleil, l'on n'a plus douté de la fauſſeté du Siſteme de Ptolemée, qui étoit celui de tous les Philoſophes ſcholaſtiques. Avec les Microſcopes on s'eſt aſſuré de pluſieurs choſes dans la Phiſique. Comme avec les Teleſcopes on découvre les objets que leur éloignement déroboit à nos yeux, on voit avec le Microſcope ce que la petiteſſe rendoit inſenſible; & c'eſt ce qu'il faut voir pour philoſopher. Car tout

ce qui paroît dans le corps n'eſt preſque que comme la boëte de la montre qui cache la machine. Il faut donc ouvrir cette boëte ; mais dans la Nature les reſſorts ſont ſi petits, que nos yeux n'en peuvent voir, ſans ſecours, la ſubtilité.

Comme il faut, dis-je, ouvrir la boëte pour voir le dedans de la montre, il faut ouvrir les corps naturels, les diſſequer & en faire l'Anatomie. C'eſt à quoi on s'eſt apliqué en ces derniers tems d'une autre maniere que n'avoient pas fait les Anciens. Tout n'eſt pas encore découvert, mais il y a un grand nombre de parties du corps de l'Homme dont on peut expliquer mechaniquement le mouvement, comme on fait celui d'une Montre. On connoît aſſez la fabrique du Cœur pour en expliquer le mouvement, dont on ne diſoit auparavant autre choſe, ſinon qu'il y avoit un principe de mouvement, ſans expliquer ce principe.

On fait tous les jours des découvertes. Combien a-t'on avancé depuis Des-Cartes ? ce qu'il dit de la machine du corps de l'Homme, eſt tres-imparfait au regard de ce que nous en avons apris depuis lui.

On ne peut pas voir l'interieur de la Nature. Nos yeux avec le ſecours même du Microſcope ne peuvent penetrer dans tout ce qu'elle renferme. Que peut donc faire un Phiſicien, que de conjecturer ? Comme ſi on me montroit une Montre extraordinaire dont je vis les éfets au travers d'un criſtal, ſans qu'on me permît d'ouvrir la boëte qui la renferme, tout ce que je pourrois faire ſeroit de former dans mon eſprit par la connoiſſance des mechaniques que j'ai, une machine qui fit les

mêmes éfets ; & c'eſt ici où l'on ſe trompe ſouvent. Car il arrive à un Phiſicien ce qui arrive aux Artiſans qui ne connoiſſent le défaut des machines qu'ils avoient entrepriſes, qu'aprés en avoir fait l'eſſai. Nous reconnoîtrions peut-être bien des choſes mal penſées dans Des-Cartes, ſi l'on avoit le moïen de faire les eſſais de ce qu'il dit.

Outre cela l'on ne connoît pas même aſſez bien les éfets naturels des choſes, pour rechercher par eux leurs cauſes. Des-Cartes s'eſt plaint lui même de ce qu'il ne pouvoit pas faire aſſez d'experiences. En éfet quand on parle de ce qu'on ne connoît pas bien, on eſt ſujet à parler mal. Cela ſe voit dans ce que ce Philoſophe a écrit des Meteores. Il ſupoſe que les nuages ſont compoſez d'une neige ſubtile, & que ce qui fait le bruit du tonnerre, c'eſt lorſqu'il y a dans l'air pluſieurs lits de neige ſeparez, & que ceux de deſſus venant à tomber ſur ceux de deſſous, ils agitent l'air, & font ce bruit qu'on entend quand il tonne.

Je ſçai par experience que cela eſt faux. Car je me ſuis trouvé ſur une montagne où j'entendois le Tonnerre gronder ſous mes pieds, & je voïois les éclairs au deſſous de moi. J'experimentois alors, comme je l'ai fait mille fois depuis, que les nuages que nous voïons ſi élevez ; ſont entierement ſemblables aux brouillards que nous voïons ſur la Terre. Je me ſuis trouvé aſſez ſouvent dans les nuages, & au deſſus des nuages en marchant par les montagnes.

Le veritable Phiſicien ne doit rien oublier pour remarquer les éfets naturels. Son Etude eſt toûjours utile ; car au moins on aprend des faits conſtans qui ouvrent le chemin pour

arriver à la verité. Ceux qui recherchent ces faits, rendent un plus grand ſecours à l'Etat, que ceux qui s'amuſent à faire des Siſtemes en l'air. Rechercher les faits de la Nature, c'eſt faire des experiences ; par exemple, des diſſections ſur les Animaux, ſur les Plantes, ſur les Poiſſons, pour ouvrir la Nature qui nous a été fermées juſques à preſent. On ouvre les Métaux par le feu. On recherche les faits qui peuvent ſervir à nous les faire connoître, lorſqu'on conſidere les lieux d'où l'on les tire.

J'ai obſervé dans les Mines, que la matiere des Métaux ſe répand & ſe diſtribuë dans les pierres où elle eſt mêlée, ainſi que les veines dans les corps ; ou comme les branches des arbres qui s'écartent & ſe partagent les groſſes en petites, & celles ci en plus petites. On voit que les premiers grains du métail ſont dans la pierre où l'on le rencontre, comme le Salpêtre dans les pierres dont on le tire. Ce qui fait connoître, que les petites parties du Métail ſe ſont élevées en forme de fumée qui a ſuivi la matiere qui étoit propre pour la recevoir & la ſoûtenir, comme le Salpêtre monte dans les pierres. Les anciens Philoſophes n'aprenoient dans les Animaux, que ce que les Bouchers y découvrent. Ils ne voyoient dans les Arbres que ce qu'y voïent les charpentiers. Ils n'avoient pas plus de connoiſſance des Plantes que les Jardiniers ; & des Métaux, que les Forgerons. On diſſeque tout aujourd'hui : on ouvre tout, les Arbres auſſi bien que les Animaux ; ce qui donne lieu d'eſperer que la Phiſique ſe perfectionnera.

Le corps des Plantes eſt organique auſſi-

bien que celui des corps animez, comme
roît par l'anatomie qu'on en fait. Cel
inconnu à l'Antiquité. Pour bien co
les choſes, il les faut conſiderer dans t
états par où elles paſſent avant que d'
à leur perfection. Par exemple, pour c
tre la formation d'un Poulet, il faut c
rer ce qu'il eſt chaque jour depuis
Poule commence à couver, ouvrant
jour un œuf de ceux qu'elle couve. O
couvert de nos jours les Metamorphc
Inſectes, comme elles viennent d'œuf
les Mouches auſſi bien que les Papille
Vers avant que de voler On a fait
ſtoire des Inſectes dont l'Antiquité n'a
aucune connoiſſance.

A préſent on ne croit ſçavoir un
que lorſqu'on la peut expliquer mech
ment. C'eſt Des-Cartes qui a ouvert
min; c'eſt à ſa Methode qu'il ſe faut a
Je dis à ſa Methode; car pour la plû
ſes explications, il les faut regarder no
me la verité, mais comme des conjectu
ſonnables. Ce qu'il dit, eſt toûjour
nieux ſelon les Hipothéſes qu'il a
mais ce n'eſt pas à dire que ce qu'il
ſoit vrai. Par exemple, il n'y a rien
ingenieux que ce qu'il dit touchant l'
ſe rarefie lorſqu'elle gêle. Il ſupoſe q
eſt compoſée de petites parties lon
flexibles comme des Anguilles: que
ces petites parties ceſſent de ſe mouv
ſont de la glace, qui doit ocuper plus d
que l'eau n'en ocupoit; parceque, dit
petites parties ſe roidiſſant & ſe reco
ne s'acommodent plus les unes avec
tres; ainſi elles ſe ſéparent & ocup

ice. Le fait eſt conſtant. Il eſt certain
au ocupe plus de place aprés qu'elle eſt
qu'elle ne le faiſoit ; & c'eſt de là que
ſes où l'eau ſe gêle, ſe rompent dans
nds froids. On voit même dans les ruës
pavé s'éleve, parceque la Terre s'enfle.
rience m'en a fait découvrir une autre
que celle que Des-Cartes propoſe.
d l'air exterieur eſt froid, il eſt conſtant
s lieux où il ne peut entrer, ſont tres-
s. Quand le froid ataque donc l'eau,
rties exterieures qui commencent les
éres à ſe geler, forment comme une
lle qui fait que la chaleur ſe concentre
dans, & qu'elle devient plus forte : Ainſi
y rarefie, comme il arrive toutes les
'elle s'échaufe. C'eſt pourquoi elle
les parties qui étoient à l'exterieur, &
me-tems elle fait éclater le vaiſſeau où
t. Ce que je dis ici ſe voit ſenſiblement.
ns l'eau glacée d'un vaſe l'interieur eſt
rs plus rarefié que les parties enterieu-
n y remarque de petits vuides.
ſt donc, encore une fois, à la Methode
Philoſophe qu'il ſe faut atacher dans la
re, plûtôt qu'à ſes opinions particulie-
On en trouvera fauſſes pluſieurs, à me-
u'on fera plus de découvertes dans la
ue. Sans doute que de tous les Philoſo-
il a le mieux parlé de l'eſprit, & qu'il a
qué avec plus de clarté ſes fonctions d'a-
lles de la machine du corps. Tout ce
avoient dit les Philoſophes, étoit fort
x. L'on ne peut guere ajoûter à ce qu'il
ue touchant l'union de l'Ame avec le
s. Ses Meditations Metaphiſiques ſont

un de ſes plus importans Ouvrages, parcequ'il nous eſt beaucoup plus important de connoître les Eſprits que les Corps. Si on veut connoître plus à fond la nature de l'Ame & de ſes idées il faut lire les Ouvrages du Pere de Malebranche un de ſes plus illuſtres Diſciples. Les Entretiens Metaphiſiques de ce Pere comprennent toute ſa Doctrine ſur cette matiere, qu'il traite en diferens endroits de ſes autres Ouvrages. Sa Morale eſt particulierement utile pour aprendre à rentrer en ſoi-même & conſulter cette lumiere interieure qu'il pretend être le Verbe éternel ; ce qui eſt de la Doctrine des premiers Peres de l'Egliſe ; à quoi ceux qui ont écrit contre lui ne ſemblent pas avoir fait atention. Il faut voir dans ſes Converſations chrétiennes, comme toutes choſes prouvent l'exiſtence de Dieu & la dependance où eſt toute la nature de ſa divine Puiſſance. Ce ſont les principes de Des-Cartes. Aucun autre Philoſophe n'a fait voir d'une maniere plus convaincante le raport de l'Homme avec Dieu. C'eſt pourquoi je ne ſçai qui a pû porter quelques-uns de nos Ecrivains à tant travailler pour rendre ſa Philoſophie ſuſpecte & mepriſable. C'eſt envier à la France & à nôtre Siecle la gloire d'avoir produit le plus grand de tous les Philoſophes. Pour moi je veux bien qu'on ſçache combien je l'ai eſtimé. Lorſqu'on parla de lui dreſſer un Monument il y a vingt cinq ou trente ans je fis quelques Vers pour inviter la France à le faire magnifique étant intereſſée dans la gloire de celui a qui il lui eſt ſi glorieux d'avoir donné la naiſſance. J'exhorte les Ouvriers ſçavans dans les Mathematiques d'em-

ploïer pour leur Maitre l'Art qu'ils avoient apris de lui ; & toute la Nature de fournir pour ſon Tombeau les richeſſes qu'il avoit ſi bien expliquées. Voilà ces Vers, marque publique de mon eſtime & de ma reconnoiſſance pour ce Philoſophe, dont j'ai lû les Ouvrages avec fruit, comme je crois.

TUMULUS
RENATI DES-CARTES
Galli eximii Geometræ & Philoſophi.

HIC Jacet, occultos veri tentare receſſus
Ausus, & ignotas primus inire vias.
Qui docuit rerum cauſas, quibus excitus auſter
Spirat, & alternis æſtuat æquor aquis.
Iris habet varios adverſo ſole colores;
Et magnes nautis per mare monſtrat iter.
Nunc reſerata patent, denſâ qua nocte latebant,
Quam non expulerat lucis origo nova.
Notus ſtelligeros numerus qui colligit orbes,
Quo concers mundi machina tota viget.
Notus & interior qui ſpiritus incolit artus:
Ipſe ſibi ignotus qui prius hoſpes erat.
Ut mens compactum nervorum flectit habenis,
Et fingit corpus mobile juſſa pati;
Mille per & Cœcos venarum inſuſa meatus
Flumine ſanguineo membra fluenta rigant.
Ante ſub obſcuris verborum ambagibus error
Occultus facilem luſerat arte fidem.
O veteris caligo ævi! Felicior ætas
Affulget tantus cui ſine nube dies.
Purpureos tumulo Flores, & lilia ſpargam:
Hoc ſophia hoc matheſis marmore ſtrata jacet.
Quæ tantâ te prole ferent monumenta ſuperbam,
Hæc decora, acceptum Francia redde decus.
O vos artifices Matheſis quos imbuit arte,
Dextera quod didicit veſtra rependat opus.
Et memor impendat diti Natura Sepulchro
Carteſius Tacitas quas retegebat opes.

II. ENTRETIEN.

HEODOSE & Aminte paſſérent deux jours avec Eugene à éxaminer les s de cette riche Bibliotheque dont nous ; parlé comme ils y rentrérent le ſecond ces deux ſçavans Amis en jetant les yeux s Livres de Medecine & de Juriſprudence, n'eſt pas, dirent ils, de nôtre metier. Ils nt aux Théologiens dont la Bibliothetoit aſſez bien fournie.

gene les preſſa de lui dire leur ſentiment ıant la maniére d'étudier la Théologie, ne ils l'avoient fait des autres Sciences. ɔdoſe pour lui en donner quelque idée & ,ivres qui ſont neceſſaires à un Théolo- : cette Science, dit-il, a Dieu pour objet. ; trouvons dans le fonds de nôtre nature :andes connoiſſances de la Divinité. Dieu a donné une notion de lui-même, dans elle on peut apercevoir des choſes admi- :s lorſqu'on la conſidere avec atention. ; ces connoiſſances naturelles ont été ob- :ies par les tenebres du peché : elles ne plus ſufiſantes pour nous faire connoitre ı, autant qu'il eſt neceſſaire pour l'aimer ɔur le ſervir. Adam, converſoit avec lui le Paradis terreſtre ; aprés ſon peché il chaſſé & comme éxilé de ſa compagnie. uis ce tems-là Dieu ne nous fait plus ıoitre ſa volonté que par letres, ainſi qu'à abſens. Ces letres ſont les divines Ecritu- ſont il a comme entouré le veritable ſens uages, afin que nos yeux, qui ſont foibles,

ne fuſſent pas bleſſez par l'éclat de la verité qui y luit. C'eſt auſſi pour punir l'orgueil des impies qui liroient ces Ecritures ſans reſpect. Ces nuages qui cachent la verité aux Infideles, ſont ſemblables à cette nuée qui couvroit les Egiptiens, & qui laiſſoit joüir les Iſraëlites d'un jour ſeràin.

Dieu a découvert à ſes amis ſes ſecrets. Jeſus-Chriſt qui avoit puiſé ſa doctrine dans le ſein de ſon Pere ; aprés avoir parlé au Peuple en paraboles, expliquoit à ſes Diſciples, ce qu'il y avoit d'obſcur dans ſes diſcours. Les Apôtres ont communiqué à ceux qu'ils ont établi pour leurs Succeſſeurs, ce qu'ils avoient apris de Jeſus-Chriſt ; & ceux-là ont crû que leur principale obligation étoit de conſerver la doctrine qu'ils avoient reçûë, & de la donner pure à ceux qui les ont ſuivis, comme ils l'avoient reçûë de leurs Predeceſſeurs. Par ce moïen la verité des Ecritures, c'eſt-à dire, leur veritable ſens s'eſt conſervé dans l'Aſſemblée des Fideles, qu'on apelle l'Egliſe ; & il eſt venu juſques à nous par le canal de cette Tradition.

C'eſt dans les écrits de ces ſaints Docteurs que l'on trouve ce qui a toûjours été crû dans l'Egliſe, c'eſt-à-dire, quelle a été la doctrine que les Apôtres & leurs Succeſſeurs ont prêchée. Tous ont eu une forte opoſition à la nouveauté. Tout dogme leur a été ſuſpect qui avoit été inconnu à ceux qui les avoient precedé. L'on ne peut point dire que c'étoit l'interêt qui les faiſoit agir, puiſque la plûpart ont ſoufert de grandes perſecutions pour ſoûtenir la verité. Les Papes Succeſſeurs de ſaint Pierre & de ſaint Paul, comme heritiers de la doctrine de ces Princes des Apôtres, auſſi-

de leur Principauté, ſe ſont opoſez
tement que le reſte des Evêques du
toutes les nouvelles opinions. Lorſ-
eu de la dificulté touchant quelque
Doctrine, où il ne paroiſſoit pas
nt quelle étoit la Tradition, on a
reçouru à Rome comme à l'Oracle
qui nous déclaroit la doctrine que
rre & ſaint Paul avoient apriſe de la
de Jeſus-Chriſt. Et quand l'opiniâ-
Novateurs n'a pas voulu ſe rendre
:larations, on a aſſemblé les Evê-
ſont établis de Dieu pour être les
& les Docteurs de ſon Egliſe. Ces
:es s'apellent Conciles, où l'on ne
pas par la ſubtilité du raiſonne-
qu'il faut croire : les Evêques
témoins y dépoſent quelle a été
ine qu'ils ont reçûë de leurs Pre-
:s, & ce que les Fideles ont

, dit Théodoſe, la Théologie n'eſt
idée ſur des raiſonnemens incertains,
la verité de Dieu même, & ſur ſa
ce qui n'a jamais permis que le men-
trât dans l'Egliſe. Il lui a donné des
i par leur ſçavoir ont découvert les
les Novateurs, & par leur pieté ont
la doctrine de leurs Peres ; & ſe ſont
rec zele à toutes les nouvelles Sectes.
logie, dis-je, n'eſt qu'une Hiſtoire
Dieu a revelé aux Hommes, ou de
été crû de tout tems dans l'Egliſe ;
:quoi l'Hiſtoire eccleſiaſtique en eſt la
e piéce.
ſt pas à dire que le raiſonnement & la
n'aïent lieu dans la Théologie ; car

quoique les preuves dont elle ſe ſert ſe tirent de l'Ecriture & de la Tradition, il faut de l'art & du bon ſens pour bien diſpoſer ces preuves, pour les mettre en leur jour & dans leur place, afin qu'elles aïent de la clarté & de la force. Il ne faut pas s'imaginer qu'il ne ſoit queſtion que d'entaſſer des paſſages, ſoit de l'Ecriture, ſoit des Peres. Les Heterodoxes peuvent faire la même choſe. Il n'y a rien de plus facile que de coudre enſemble les paroles d'un Auteur, de ſorte qu'il ſemble dire tout ce qu'on voudroit qu'il eût dit. Il faut donc faire voir qu'on allegue l'Ecriture & les Peres ſelon leur propre ſens. Il faut rejetter les méchantes explications qu'on leur donne & diſtinguer ce qu'on y confond mal-à-propos C'eſt à quoi ſert une bonne Philoſophie; mais puiſque la Théologie n'eſt pas fondée ſur la Sageſſe humaine, il ſe faut ſervir de la Philoſophie comme une Maitreſſe ſe ſert de ſa Servante. C'eſt une grande temerité de pretendre par la ſubtilité de ſon eſprit, & par la connoiſſance que l'on a aquiſe de la nature, de pouvoir découvrir les Miſtéres que Dieu a cachés; comme c'eſt un orgueil inſuportable de ne pas croire ces Miſtéres parcequ'ils ſont au deſſus de la ſcience des Hommes qui rampent ſur la Terre. L'un & l'autre eſt inſuportable. Nous n'avons aucun ſujet de croire que Dieu nous ait donné une notion parfaite de tout ce qu'il eſt: qu'il n'ait rien reſervé pour ceux à qui il ſe fait voir dans le Ciel. Nous ne nous connoiſſons pas bien nous-mêmes. Car que ſçavons nous de nôtre Ame? Nous ſçavons qu'elle anime nôtre Corps: mais nous ignorons preſque ce qu'elle eſt. Il y a dans les corps groſſiers une infinité de choſes qui

ont cachées. Il faut donc avoir perdu
pour prétendre qu'on puiſſe ſçavoir ici
it ce qui eſt de la Divinité. Nous n'a-
ie des idées obſcures des Miſteres. La
is fait voir qu'ils ſont ; mais en même
le les couvre, comme d'un rideau qui
npêche de voir ce qu'ils ſont. Com-
onc en pouvoir parler ? Tout Homme
eraire qui ſe mêle de diſcourir de ce
e ſçait point.

t-mêmes qui ont de la ſageſſe & des lu-
particuliers ne doivent pas ſe porter
ent à philoſopher ſur nos Miſteres ;
hacun prend cette liberté qu'il croit a-
ſque les autres en uſent, nous verrons
chaque année de nouveaux monſtres
r. Quand on reduit la Théologie à des
emens humains, qu'on la traité com-
feroit une queſtion de Phiſique, cha-
lonnant la liberté de philoſopher à ſa
e, de faire des ſiſtémes qu'il croit plus
nbiables, il s'en fait une infinité tous
s ce qui rompt l'unité de la Foi. Par-
oule de tant de diferentes opinions, on
preſque plus ce qu'il faut croire. Auſ-
'y a rien de plus opoſé à la maniére
ſus-Chriſt & ſes Diſciples ont publié
itez Evangeliques, & à la maniére dont
ts Peres nous les ont conſervées aprés
ir défenduës contre les Héretiques, qui
r vaine Philoſophie en alteroient la
ité.

ue je dis ici n'eſt point contre ceux
bliſſant pour principe les veritez con-
de la Religion, ne font qu'expoſer en
ur avec ordre & clarté ce qui ſuit de
ncipes, & ce que nous ſommes obligez

de croire. Une bonne Philoſophie y contribuë merveilleuſement, car outre qu'il eſt tres-important de connoître ce qui ſe peut ſçavoir de la Nature, & quelles ſont les bornes de l'eſprit de l'Homme, afin qu'il ne s'éleve pas plus haut qu'il ne doit, & qu'il ne tente pas de ſçavoir ce qui lui ſufit de croire : une bonne Philoſophie donne les moïens de répondre aux Philoſophee & aux Heretiques qui ne ſont pas ſoûmis à la Foi. Toutes leurs objections découvrent leur ignorance ; car enfin la Foi n'enſeigne rien contre la verité. Ce qu'elle propoſe ne s'acorde pas en aparence avec la connoiſſance que nous avons des choſes naturelles, ce qui ne doit pas ſurprendre, puiſqu'elles ſont d'un autre ordre. Les difficultez qu'opoſent les Heretiques ne ſont établies que ſur une tres-méchante Philoſophie, qu'un bon Philoſophe renverſe facilement ; ou ſur des experiences qui ne regardent que les choſes terreſtres, dont on ne peut tirer de conſequences pour les choſes divines, non plus que des choſes materielles, pour celles qui ſont ſpirituelles. De ce que par exemple les corps ſont diviſibles, pourroit-on conclurre que la ſubſtance de l'ame puiſſe être diviſée ? ce ſeroit une conſequence impertinente.

Cette partie de la Philoſophie qui aprend à raiſonner juſte, eſt particuliérement neceſſaire à un Theologien. Les veritez de la Religion, qui détachées les unes des autres ſemblent n'avoir pour fondement que l'autorité de celui qui les propoſe, paroiſſent auſſi certaines que les theoremes de Geometrie, quand on les diſpoſe avec ordre. En les ljant comme il faut les unes avec les autres, on en fait un

tiſſu,

tissu, qui est une démonstration. Ainsi l'exactitude de l'esprit que nous avons regardée comme la fin & le principal fruit de l'Étude, est tres necessaire à un Théologien. La doctrine de l'Eglise est vraïe ; mais si on a l'esprit faux, on fait de faux raisonnemens en la traitant. L'Eglise nous presente ce qu'il faut croire ; les preuves de cette croïance sont cachées dans les recoins des Auteurs dépositaires de la Tradition, où les Théologiens les doivent chercher. C'est là leur devoir : c'est à eux de défendre la Foi contre les Infidelles nos ennemis, & contre nos Fréres rebelles, qui sont les Heretiques. Ils doivent avoir les armes à la main pendant que le Peuple soûs l'autorité de l'Eglise leur Mére est en seureté, goûtant la douceur de ses fruits, comme un Enfant mange ceux du jardin de son Pére sans sçavoir par quel titre il possede ce jardin. C'est, dis-je, aux Théologiens à foüiller dans les Archives de l'Eglise, & à soûtenir les procez qu'on lui fera touchant sa doctrine. Tout le Monde n'est pas apellé de Dieu pour cela.

Eugéne s'étoit déterminé à embrasser l'Etat écclesiastique ; ainsi comme la Théologie lui devoit être necessaire, il se servit de cette ocasion pour aprendre comme il devroit l'étudier un jour. Ce que vous dites de la Théologie, dit-il à Théodose, me paroît beau ; mais cela ne sufit pas pour m'instruire. Un discours si court est à mon égard comme un éclair qui n'éclaire que pour un moment.

Aminte ajoûta que l'on connoissoit Dieu ou par l'Ecriture sainte, ou par l'étude des choses naturelles qui sont comme l'image de Dieu. Pour l'étude des choses naturelles, la principale doit être de l'esprit & du cœur de

l'Homme. Nous avons la connoiſſance de Dieu naturellement empreinte dans nôtre ame, & une pante vers lui, ce qui nous découvre quelles ſont les proprietez admirables de l'Eſſence divine. Mais il ne ſufit pas de ſe conſulter ſoi-même pour s'aſſurer de ce qui eſt dans nôtre cœur, il faut faire reflexion ſur la maniére d'agir de tous les Hommes, ſur ce qu'ils ont penſé, & ſur ce qu'ils ont fait au regard de la Divinité. On peut même tirer des conſequences de l'erreur des Païens, & ſe ſervir de leurs opinions extravagantes pour trouver la verité.

Quant aux ſaintes Ecritures, un Théologien doit en étudier l'Hiſtoire, c'eſt-à-dire, en quel tems elles ont été données par le ſaint Eſprit, & de quels Interprétes il s'eſt ſervi: ce qu'on a penſé de tout tems des Livres divins: en quelle Langue ils ont été écrits: quand ils ont été traduits en d'autres Langues; & quel jugement on a fait de ces Traductions. Ces recherches ſont neceſſaires pour démontrer l'autorité des Ecritures. La Préface de Vvalton qui eſt au commencement de la Bible Poliglote d'Angleterre, contient une Hiſtoire éxacte de ce qui regarde l'Ecriture. C'eſt un Abregé de pluſieurs excellens Livres qui ont été faits ſur cette matiére. On trouve auſſi dans cette Préface un Traité des Idiotiſmes, où maniére de parler de l'Ecriture, un Abregé de la Géographie ſainte, de l'Hiſtoire, & un Traité des Poids & Meſures: De ſorte que cette Préface peut tenir lieu d'une Bibliothéque entiére.

Il y a une infinité d'Auteurs qui ont écrit ſur les Livres Canoniques, c'eſt-à-dire, ſur les Livres qui ont été mis de tout tems dans

le Catalogue des Livres ſacrez. Monſieur Huët en défend l'autorité avec beaucoup d'érudition. Il répond aux nouvelles dificultez qu'un eſprit fort libertin a propoſées depuis peu. Les Oeuvres de Loüis Capel ſont admirables pour l'Hiſtoire de l'Ecriture dans le Livre qu'il a apellé, *Arcanum punctuationis.* Il démêle avec une netteté admirable la queſtion touchant les Points ou Voïelles du Texte Hebreu. Son Ouvrage qui a pour titre, *Critica ſacra*, eſt d'un grand travail. Il y a ramaſſé toutes les diferences qu'il y a entre les anciennes Verſions de la Bible avec le Texte Hebreu. Le Pere Morin de l'Oratoire a fait pluſieurs Ouvrages qui peuvent ſervir à l'éclairciſſement de l'Hiſtoire de l'Ecriture. Monſieur Simon a traité cette Hiſtoire avec beaucoup d'érudition. Ce ſeroit, peut-être, par cette Hiſtoire qu'il faudroit commencer l'Etude de la Théologie; néanmoins on peut ſe repoſer ſur la foi de preſque toute la Terre touchant l'autorité de l'Ecriture, & diferer cette Etude que je viens de marquer à un autre tems. Quand on en aura le loiſir, je conſeille de lire les Préfaces qui ſe trouvent à la tête des Editions fameuſes des Bibles, comme eſt la Préface de Vvalton & celle que le Pere Morin a fait pour l'Edition des Septante imprimée à Paris.

Aminte s'étendit particuliérement, ſur ce que Théodoſe avoit dit que l'Hiſtoire faiſoit la principale partie de la Théologie. Il fit voir que puiſqu'on doit interpreter les paroles d'un Auteur par la fin qu'il a euë en parlant; pour entendre les Peres de l'Egliſe, il falloit ſçavoir contre qui ils écrivoient, quels étoient les ſentimens de leur Siécle, &

quelles Héreſies ils avoient combatuës. C'eſt par raport à ces choſes, dit-il, qu'on doit expliquer leurs Ecrits, & pour en faire voir la neceſſité, il en donna un éxemple. Il n'y a qu'un Siécle que s'eſt tenu le ſaint Concile de Trente, cependant on n'aperçoit point le veritable ſens de ces Décrets, ſi l'on n'a le ſoin d'aprendre de l'Hiſtoire contre qui il a été aſſemblé : quelles ont été les Héreſies de Luther, de Zuingle, de Calvin, qui y ont été anathematiſez ; & quelles furent les diſputes des Docteurs catholiques qui s'y trouvérent : ce qui ſe paſſa dans les Congregations generales & particuliéres, où l'on préparoit les Décrets qui étoient aprouvez enſuite dans les Seſſions.

Ceux qui liſent les Péres ſans le ſecours de l'Hiſtoire s'égarent. Ils vont chercher leurs ſentimens dans des lieux écartez, & ils négligent les endroits où l'Hiſtoire fait connoître qu'ils ſe ſont expliquez clairement. Ils prennent les objections des Héretiques pour la Doctrine des Docteurs catholiques. Et parcequ'ils croïent que ce qui eſt aujourd'hui reçû dans les Ecoles a toûjours été crû dans l'Egliſe, & par tout le Monde chrétien, ils s'embarraſſent pour reſoudre des dificultez, qui naiſſent de leurs préventions. Il ſeroit à ſouhaiter qu'à la tête des Ouvrages des Péres nous euſſions des éclairciſſemens touchant le tems qu'ils ont été compoſez, & en quelle ocaſion ; que leurs écrits fuſſent rangez ſelon l'ordre des tems qu'ils ont été faits, comme l'a fait le Pere Queſnel de l'Oratoire dans l'Edition qu'il nous a donnée de ſaint Leon ; & les Péres Benedictins font dans la nouvelle Edition de ſaint Auguſtin.

On trouve cette Critique en plusieurs Auteurs. Sixte de Sienne l'a fait, Possevin dans son Aparat, Bellarmin dans son Traité des Ecrivains Ecclesiastiques, Monsieur du Pin dans sa Bibliothéque Ecclesiastique. Il est utile de sçavoir quels sont les Livres que les Heretiques rejetent. Il est bon d'avoir pour cela l'Ouvrage de Rivet, qu'il apelle, *le Critique sacré*.

Toute la Science d'un veritable Théologien ne peut consister qu'en deux choses, dont la premiére & la principale est de connoître à fonds quelle est la Doctrine de l'Ecriture touchant chaque point de Théologie. Nous ne sommes assurez de la Doctrine de l'Ecriture, c'est-à-dire, de son veritable sens, que par la Tradition; un Théologien doit donc en second lieu s'apliquer à connoître la Tradition qu'on trouve dans les Auteurs Ecclesiastiques. Les Protestans qui se voïent condamnez par la Tradition, ont emploïé toute leur adresse à diminuer l'autorité des Péres de l'Eglise. Dallier a ramassé dans le Livre qu'il a fait de l'usage qu'on doit faire des Peres, tout ce que les Protestans ont pû dire contre. Il sera bon de lire ce Livre, lisant en même-tems la Réponse que Pearson Anglois, quoique Protestant y a faite.

On aperçoit bien qu'une Etude si éxacte de la Théologie demande toute la vie, & que ce n'est pas une entrepriſe dont une personne qui commence soit capable. Cependant si vous l'entreprenez un jour; & que vous en aïez le loisir je crois qu'il seroit à propos de suivre l'ordre des Siécles & régarda it la Théologie comme une Histoire, lire tout ce qui s'est fait dans chaque Siécle. Les Historiens, les Trai-

quelles Héréſies ils avoient combatuës. C'eſt par raport à ces choſes, dit-il, qu'on doit expliquer leurs Ecrits, & pour en faire voir la neceſſité, il en donna un éxemple. Il n'y a qu'un Siécle que s'eſt tenu le ſaint Concile de Trente, cependant on n'aperçoit point le veritable ſens de ces Décrets, ſi l'on n'a le ſoin d'aprendre de l'Hiſtoire contre qui il a été aſſemblé : quelles ont été les Héréſies de Luther, de Zuingle, de Calvin, qui y ont été anathematiſez ; & quelles furent les diſputes des Docteurs catholiques qui s'y trouvérent : ce qui ſe paſſa dans les Congregations generales & particuliéres, où l'on préparoit les Décrets qui étoient aprouvez enſuite dans les Seſſions.

Ceux qui liſent les Péres ſans le ſecours de l'Hiſtoire s'égarent. Ils vont chercher leurs ſentimens dans des lieux écartez, & ils négligent les endroits où l'Hiſtoire fait connoître qu'ils ſe ſont expliquez clairement. Ils prennent les objections des Héretiques pour la Doctrine des Docteurs catholiques. Et parcequ'ils croïent que ce qui eſt aujourd'hui reçû dans les Ecoles a toûjours été crû dans l'Egliſe, & par tout le Monde chrétien, ils s'embarraſſent pour reſoudre des dificultez, qui naiſſent de leurs préventions. Il ſeroit à ſouhaiter qu'à la tête des Ouvrages des Péres nous euſſions des éclairciſſemens touchant le tems qu'ils ont été compoſez, & en quelle ocaſion ; que leurs écrits fuſſent rangez ſelon l'ordre des tems qu'ils ont été faits, comme l'a fait le Pere Queſnel de l'Oratoire dans l'Edition qu'il nous a donnée de ſaint Leon ; & les Péres Benedictins font dans la nouvelle Edition de ſaint Auguſtin.

n trouve cette Critique en pluſieurs Au-
. Sixte de Sienne l'a fait, Poſſevin dans
Aparat, Bellarmin dans ſon Traité des
ains Eccleſiaſtiques, Monſieur du Pin dans
bliothéque Eccleſiaſtique. Il eſt utile de
ir quels ſont les Livres que les Hereti-
rejetent. Il eſt bon d'avoir pour cela
vrage de Rivet, qu'il apelle, *le Critique*
.

oute la Science d'un veritable Théolo-
ne peut conſiſter qu'en deux choſes, dont
emiére & la principale eſt de connoître à
; quelle eſt la Doctrine de l'Ecriture tou-
t chaque point de Théologie. Nous ne
nes aſſurez de la Doctrine de l'Ecriture,
-à-dire, de ſon veritable ſens, que par la
ition; un Théologien doit donc en ſe-
lieu s'apliquer à connoître la Tradition
n trouve dans les Auteurs Eccleſiaſtiques.
rotestans qui ſe voïent condamnez par la
ition, ont emploïé toute leur adreſſe à
nuer l'autorité des Péres de l'Egliſe. Dal-
a ramaſſé dans le Livre qu'il a fait de l'u-
qu'on doit faire des Peres, tout ce que
roteſtans ont pû dire contre. Il ſera bon
re ce Livre, liſant en même-tems la Ré-
: que Pearſon Anglois, quoique Prote-
y a faite.
n aperçoit bien qu'une Etude ſi éxacte de
héologie demande toute la vie, & que ce
pas une entrepriſe dont une perſonne qui
nence ſoit capable. Cependant ſi vous
reprenez un jour; & que vous en aïez le
: je crois qu'il ſeroit à propos de ſuivre
re des Siécles & régardant la Théologie
ne une Hiſtoire, lire tout ce qui s'eſt fait
chaque Siécle. Les Hiſtoriens, les Trai-

tez Dogmatiques des Péres, les Conciles generaux & particuliers. Le petit Traité de la Lecture des Péres, du Pére Chartrem contient d'excellens avis pour cette Etude. On voit clairement que c'eſt le moïen de prendre bien le ſens des Peres & des Conciles. Ce ſeroit groſſir à plaiſir ces Entretiens que de vouloir donner ici la Liſte des Auteurs eccléſiaſtiques. Elle ſe trouve dans une infinité de Livres. Je vous avertis derechef, que lorſque vous voudrez examiner à fond une matiére, il faudra parcourir les plus fameux Bibliothécaires; & y rémarquer les Livres qui pourront ſervir à vôtre déſſein. Mais vous n'en étes pas encore là. Il faut donc commencer par quelque Etude plus aiſée. Sur la fin du douziéme Siécle Pierre Lombard fit ce qu'aucun Auteur n'avoit ozé entreprendre devant lui; ſi l'on ne veut excepter ſaint Jean Damaſcene. Il fit une ſomme de toute la Théologie, raportant ſommairement ſur chaque point les ſentences ou ſentimens des Péres. Depuis le douziéme Siécle juſques à nos jours on s'eſt atachè à cette ſomme dans les Ecoles de Théologie. Les plus grands Maîtres ne ſe ſont apliquez qu'à la commenter, comme a fait ſaint Thomas, quoi-qu'il ait auſſi fait une ſomme de Théologie.

On ne peut point nombrer les diferens Commentateurs de ce Pierre Lombard, qu'on nomme le Maître des Sentences. Saint Thomas a auſſi une infinité de Commentateurs. Ce ſont des Livres difus. Tous ces Auteurs ne font que ſe copier. Ainſi il ſe faut bien donner de garde de croire qu'on ſoit obligé de les lire tous. Un ſufit, & il eſt bon de prendre le plus court. Il y en a qui conſeillent

Estius, parceque de tous les Auteurs Scholastiques il est le plus éloigné de ce défaut qu'on leur reproche, de donner tout au raisonnement, & de se servir peu de l'Ecriture & des Peres. Il ne faut pas se préocuper de tous les sentimens d'Estius; il faut seulement s'instruire par son moïen de ce que pensent les Scholastiques. C'est ainsi qu'on apelle depuis plusieurs Siécles les Théologiens méthodiques qui ont lié la Théologie avec la Philosophie d'Aristote. On joindra si on veut avec Estius, Gonet, ou quelque autre fameux Thomiste, ou la Somme de saint Thomas, qui est un Auteur de trop grande autorité dans la Théologie, pour qu'on ne s'informe pas de sa Doctrine.

Aprés cette lecture d'un ou de deux Scholastiques, avant que d'entreprendre de puiser dans les grandes sources des Péres, il sera à propos de choisir les Auteurs qui ont raporté les sentimens de ces Maîtres de la Théologie sur chacun des articles de nôtre Foi, comme a fait le Pére Pétau dans ses Dogmes théologiques, où l'on voit avec étenduë toutes les disputes que l'Eglise a euës avec les Héretiques au sujet de la Trinité, & de l'Incarnation. Le Pére Thomassin a aussi ramassé avec un travail prodigieux les sentimens des Péres.

Pour les matiéres de la grace, on trouve une infinité de Livres qu'on a fait à l'ocasion des disputes qui se sont élevées dans ce Siécle. Vossius, Usserius, Jansenius Evêque d'Ypre, le Pére de Noris ont fait l'Histoire de l'Héresie Pélagienne, où l'on peut voir toutes les disputes de l'Eglise du tems de saint Augustin. Le Président Mauguin a aussi fait

l'Hiſtoire des diſputes du neuviéme Siécle touchant la même matiére. Perſonne n'ignore le grand nombre de Livres, d'Apologies, de Diſſertations qui ſe ſont faites. Il faut bien du diſcernement pour ne pas perdre le tems dans la lecture de ſes ſortes de Livres qui ſont pleins de reproches, d'injures, de faits perſonnels, dont un Théologien qui ne cherche qu'à s'inſtruire des ſentimens de l'Antiquité n'a que faire.

Pour les Sacremens, on trouve de belles choſes dans Vicecomes touchant le Baptême, dans le Traité qu'a fait Voſſius du même Sacrement. On a les Traitez de Sainte-Beuve de la Confirmation. On trouve pour l'éclairciſſement de ce qui s'eſt fait dans l'Egliſe au ſujet de la Confirmation, de fort belles choſes dans Petrus Aurelius. Le Pére Queſnel a entre les mains quelques Manuſcrits du Pere Morin touchant ce même Sacrement. Les Commentaires de ce Pére ſur la Pénitence ſont generalement eſtimez. Ce qui s'eſt paſſé au ſujet du Livre de la freqüente Communion de Monſieur Arnaud, a fort contribué à éclaircir cette matiére. Nos Controverſiſtes traitent fort au long de la Confeſſion auriculaire, du pouvoir des Confeſſeurs. La queſtion ſi l'amour de Dieu eſt neceſſaire pour recevoir utilement l'abſolution de ſes pechez, a été tres-bien traitée par Monſieur l'Evêque de Caſtorie. On a fort diſputé ſur les ſentiment des Péres du Concile de Trente touchant cette queſtion. Monſieur de Launoy & Monſieur Keras l'ont éxaminée avec ſoin.

Pour l'Euchariſtie c'eſt dans nos Controverſiſtes qu'on peut aprendre ce que l'Ecriture en dit, & en quel ſens les Péres ont pris

es paſſages de l'Ecriture qui regardent l'Euchariſtie. Le Cardinal Du Perron, Monſieur rnaud & Monſieur Nicole ont traité à fond : point de Controverſe. Si on veut ſçavoir ut ce qui ſe peut dire contre ce que nous oïons, on le trouvera dans Aubertin & dans iſtoire de l'Euchariſtie par la Roque.

L'Ouvrage du Pere Morin, *De ſacris Ordinationibus.*, donne de grandes lumiéres pour Sacrement de l'Ordre. Monſieur Hallier a ıfermé auſſi pluſieurs choſes de poſitive ns ce qu'il a écrit, *De ſacris Electionibus.*

L'on regrete la perte d'un Traité du Maria- qu'avoit compoſé le Pére Morin. Mon- ur de Launoy a publié un Traité de la iſſance roïale ſur le Mariage. Il y a un pe- Traité de Monſieur le Maire ſur la même ıtiére Monſieur de Launoy a fait auſſi un raité de l'Extrême-Onction, où l'on voit ce i s'eſt pratiqué de tout tems dans l'Eiſe.

Le Traité de l'Egliſe a de grandes dificulz, parceque l'on y fait entrer des quſtions r leſquelles les Théologiens Catholiques nt fort partagez : Chaque Nation prend ı parti. Les Auteurs fameux qui ont ſoûtenu ſentiment de la France touchant l'autorité :s Conciles ; le droit des Evéques, ont été erſon Richer, Monſieur de Marca, Monſieur : Launoy. Tous les Catholiques convien- nt de la Primauté du Pape. Ceux qui l'ont aquée plus fortement, ſont, Blondel, Sauaiſe. On met Antoine De Dominis entre les nemis du ſaint Siége.

C'eſt un avis important que dans ſes maéres de Théologie on ſe peut ſervir utilement des Livres des Héretiques. Car outre

qu'en ramaſſant des objections contre nous, ils nous ramaſſent ſouvent d'excellens matériaux pour bâtir contre eux ; comme ils n'errent pas en tous les points de la Foi, il y en a qui ont fait d'excellens Ouvrages pour la défenſe des veritez qu'ils croïent avec nous. On a fort bien ſoûtenu l'Epiſcopat en Angleterre contre les Calviniſtes. Hammon & Thornidicius ſont de bons Auteurs. Cloppembourg. De la Place, & pluſieurs autres ont tres bien défendu la Trinité contre les Anti-Trinitaires de ce tems. Arminius Epiſcopius, Courcelles, Grotius, ont renverſé le Siſteme de Calvin touchant la Juſtification. Il y a parmi eux des Auteurs qui ont raporté aſſez bonne foi ce qui s'eſt dit dans l'Antiquité touchant les points de Théologie les plus conſiderables ; comme a fait Forbeſius. On ne peut pas trouver la verité toute pure dans leurs Livres, puiſqu'ils l'ont alterée ; on peut néanmoins ſe ſervir d'eux, comme Salomon ſe ſervit des Tyriens pour bâtir le Temple. Ils ſont opoſez les uns aux autres. On doit ſe ſervir de leurs propres armes pour leur faire la guerre. Les anciens Péres ſe ſervoient des argumens des Sabelliens pour établir contre Arius la conſubſtantialité du Verbe, & des raiſons d'Arius pour prouver contre les Sabelliens la diſtinction des Perſonnes en Dieu. Il faut diſtinguer le bien d'avec le mal, & faire un meilleur uſage de la Science qu'ils n'ont pas fait. La Vipere entre dans la compoſition de la Thériaque. Mais ſi on n'eſt pas habile, on ſe laiſſe mordre, & on trouve la mort en préparant des remedes.

Ce que nous venons de dire regarde les Dogmes ſpéculatifs. La pratique de Théologie

ſe peut diſtinguer en trois parties. La premiére regarde la pratique des Sacremens, la Liturgie. La ſeconde, la Diſcipline. La troiſiéme les mœurs. Pour la Liturgie le Cardinal Bona eſt admirable. La pratique des Sacremens ſe doit aprendre des Rituels Plusieurs Evêques en ont fait imprimer avec de ſçavantes remarques ; comme ont fait Monſieur l'Archevêque de Roüen, Monſieur l'Evêque d'Alet, Monſieur l'Archevêque de Rheims. Gavantus, Baudry, du Molin, la Croix expliquent netement les rites ou rubriques.

Pour ce qui regarde la Diſcipline, les lumiéres du Pére Thomaſſin ſufiſent. Outre les trois gros Volumes qu'il en a compoſez, il en a fait pluſieurs autres, où l'on void à fond de quelle maniére l'Egliſe s'eſt conduite. On voit, par exemple, dans ſon Ouvrage du Jeûne, tout ce qui s'eſt pratiqué pour le Jeûne, comme dans celui des Fêtes tout ce qui s'eſt fait & penſé au ſujet des Fêtes.

Pour la Morale il a une infinité d'Auteurs parmi les Théologiens qui l'ont traitée, & qui ont raporté ce que la Religion nous oblige de croire & de pratiquer dans la conduite de nos mœurs. On apelle Caſuiſtes ces Théologiens.

Aminte eſtimoit peu ces Caſuiſtes. Il les croïoit dangereux pour la plûpart, parcequ'il ſemble qu'ils veulent aſſurer les Pecheurs contre Dieu, & leur enſeigner les moïens de chicanner avec lui, en leur montrant juſques où ils peuvent l'ofenſer ſans qu'il ait droit de les punir. Il ſufit, dit-il, à un Homme qui veut plaire à Dieu & le ſervir de bonne foi, de ſçavoir qu'une action lui déplait pour ne la

pas faire : ce qui s'aperçoit assez. Les Casuistes ne font que déterminer entre les pechez, ce qui est ou veniel ou mortel. Ces décisions sont pour l'ordinaire ou perilleuses ou téméraires.

Il faut, dit Aminte, lire béaucoup l'Evangile. Comme c'est particuliérement pour régler nos mœurs qu'il nous est donné, il se trouve à la portée de tous les Hommes en ce qui regarde la Morale.

Quant à la maniére d'administrer le Sacrement de Pénitence, il ne faut point s'atacher aux Auteurs, qui ne nous débitent que leurs opinions. Il faut consulter ceux qui raportent historiquement & avec sincerité ce qui s'est pratiqué dans l'Eglise au sujet de la Pénitence. Le Pére Morin est admirable pour cela. L'on trouve dans les Conciles & dans les Auteurs du Droit-Canon les Pénitences qui s'imposoient autrefois pour chaque peché. Il est certain que la maniére d'administrer la Pénitence apartient en partie à la Discipline que l'Eglise change selon qu'elle le juge à propos. Tous les anciens Canons touchant la Pénitence ne sont donc pas également en vigueur. Saint Charles Borromée a fait un petit Récuëil des Canons pénitentiaux, qu'il a acompagné d'excellens avis que nous sommes obligez d'écouter & de suivre avec d'autant plus de fidelité, que ce Livre a été adopté par les Evêques de France qui l'ont fait publier pour l'usage de leurs Diocéses. Ce Livre peut donc servir de régle.

Théodose donna d'excellens avis touchant l'Etude qu'un Théologien doit faire de la Controverse. Il dit, qu'il falloit rechercher avec soin ce qui a été sujet, ou ce qui a servi

éretiques de pretexte de ſeparation.
. Religion comme dans la Vie civile,
t ſoupçons & les préventions ſéparent
ſonnes qui éfectivement ne ſe veulent
ien. On ſe chicane pour des vetilles,
l'on ne s'entend pas. Quand on réduit
utes à des termes clairs, on voit que
on ne diſpute que de quelques noms,
ı convient dans le fond. Outre cela
ne prétend pas que tous ſes Enfans
infaillibles : elle ne punit pas toutes
reurs. Elle a ſes points fondamentaux
quels elle veut que tous conviennent,
ı ſe ſoûmete à la Foi univerſelle, c'eſt-
aux articles dont l'on eſt toûjours con-
Elle laiſſe la liberté à un chacun de
our le reſte ce qui leur paroîtra plus
ne à la verité, pourveu, néanmoins,
it diſpoſé de ſuivre ſes déciſions lorſ-
ra neceſſaire de déterminer ce qui eſt
:, pour réünir ſes Enfans dans les mê-
timens, autant que cela ſe peut faire.
:ience d'un Controverſiſte conſiſte donc
connoître quelles ſont les limites de la
n, pour ne pas faire des procés mal à
à ceux contre qui on diſpute. Il faut
i un chacun la liberté que l'Egliſe ne
e pas. La maniére d'enſeigner de tous
ſologiens n'eſt pas propre pour rame-
Héretiques. Il y en a qui font mille
ns inutiles Ils décident tout, & ils
s articles de Foi de toutes leurs déci-
Ainſi ils rendent la créance de la Ré-
ıéaucoup plus dificile qu'elle n'eſt pas.
que depuis environ quatre cens ans on
i la Théologie à la Phiſique d'Ariſto-
qu'ainſi on y a introduit des maniéres

& des expreſſions inconnuës aux premiers Siécles de l'Egliſe ; on a tellement mêlé & confondu avec la Philoſophie, & ce que la Foi enſeigne ; que ſans une grande habileté on ne peut diſtinguer ce qui eſt de foi d'avec ce qui n'eſt que l'opinion de quelques Docteurs particuliers. Il eſt tant cru de méchantes herbes, que la bonne ſemence en a été preſque étoufée. Cela a été une pierre de ſcandale aux derniers Héretiques, qui n'ont pû faire ce juſte diſcernement des ſentimens des Docteurs d'avec ce que croit l'Egliſe. Ils les ont attaquez & quand ils les ont combatu, ils ont cru triompher de l'Egliſe. C'eſt pourquoi pour leur faire voir que leurs victoires ne ſont qu'imaginaires, il n'eſt queſtion que de bien montrer ce que l'Egliſe croit véritablement. Quand cela eſt bien executé; on couvre de confuſion les Héretiques. Ils n'ont rien à dire: on les contraints de reconnoître que leur ſéparation eſt injuſte. C'eſt l'éfet qu'a produit le Livre de Mr Boſſuet Evêque de Méaux, où il expoſe avec tant de neteté les ſentimens de l'Egliſe Catholique. Tous les habiles Controverſiſtes ont reconnu l'utilité de cette Méthode. Caſſandre celebre Théologien des Païs-bas, la propoſa dans le Siécle paſſé, dans cet Ecrit qu'il fit à la priére de l'Empereur pour ramener les Héretiques d'Allemagne. C'eſt ce qu'a fait Grotius dans ſes Notes ſur cet Ecrit de Caſſander, & dans ſon Livre qui a pour titre, *Votum pro pace*. Le Pere Veron a auſſi empioïé cette méthode. On eſtime avec ſujet pour cette raiſon Melchior Canus, & l'Analiſe de la Foi par Holden.

C'eſt dans les Conciles qu'on voit préciſément ce que l'Egliſe nous oblige de croire.

n voit un Abregé de la Doctrine des Con-
es dans les trois Simboles que l'Egliſe au-
iſe. Celui qu'on apelle des Apôtres, le
nbole de Nicée, & celui qu'on atribuë à
it Athanaſe.

L'Etude de la Théologie eſt bien vaſte, dit
éodoſe, c'eſt ce qui me fait ſouhaiter que
ıs les Eccléſiaſtiques qui n'ont pas le loiſir
faire des Etudes fortes, & qui peut-être
nt pas aſſez d'ouverture d'eſprit, on s'apli-
it à leur donner une Hiſtoire abregée des
gmes de l'Egliſe, leur faiſant remarquer ce
eſt de Foi et inconteſtable, & de quelle
niére on s'eſt expliqué. Ceux qui n'ont
nt à combatre contre les Héretiques, n'ont
oin que de ces deux choſes, de ſçavoir ce
ils doivent enſeigner aux Fidelles, & de
ils termes ils ſe doivent ſervir. Il y a long-
ıs qu'on déſire une Théologie faite ſui-
it cette idée pour le commun des Eccléſia-
ues qu'on eſt obligé d'inſtruire avec pré-
itation pour les envoïer dans les Campag-
, ſervir les ſimples Fidelles.

e ne trouve point de meilleur Abregé de
éologie, dit Aminte, que le Concile de
nte. Car à la reſerve de ce qui eſt expli-
: dans les Simboles, qu'il n'eſt pas neceſ-
e abſolument d'aller chercher ailleurs,
s les principaux points de Théologie ſe
avent décidez dans ce Concile. La revolte
derniers Héretiques contre l'Egliſe avoit
preſque entiére. Ainſi il ne s'agiſſoit pas
ne ou de deux queſtions, l'Egliſe a été o-
gé de décider ce qu'il faut croire de tous
Sacremens. C'eſt donc de ce Concile
on aprend ce qu'il faut croire. Mais il
aut bien entendre; & pour cela on en doit

ſçavoir l'Hiſtoire. On tiroit des Livres des Héretiques toutes les propoſitions qui étoient ſuſpectes. On en faiſoit des articles, qu'on propoſoit dans des Congregations ou Aſſemblées particuliéres de Docteurs habiles. On diſputoit ſur ces articles. On ramaſſoit tout ce qu'il y avoit dans l'Ecriture & dans la Tradition qui avoit du raport avec ces articles. C'étoit une maxime fondamentale de ne point s'arrêter aux queſtions de l'Ecole, de les laiſſer aux Scholaſtiques pour être matiére de diſpute entre eux. Aprés qu'on avoit remarqué quel étoit & quel avoit été le ſentiment de l'Egliſe, on en faiſoit des Décrets qu'on trouve dans ce Concile ; car pour ce qui s'eſt dit dans les Congregations, cela eſt contenu dans les Actes de ce Concile qui n'ont pas été imprimez. On les conſerve au Château ſaint Ange à Rome. Fra Paolo a compoſé une Hiſtoire de ce Concile ſur les mémoires qu'il en avoit recouvert. Le Cardinal Palavicini qui a vû les Actes du Concile, en a compoſé une Hiſtoire où il combat en pluſieurs ocaſions Fra Paolo. Cette Hiſtoire eſt tres-neceſſaire a un Théologien. C'eſt un éxcellent Commentaire du Concile de Trente. Kemnitius & Heidedegerus Proteſtans ont écrit contre ce Concile. Il eſt bon de ſçavoir ce qu'objectent ces Adverſaires.

L'Etude du Concile de Trente, continua Aminte, n'eſt pas ſeulement neceſſaire pour les Dogmes, mais encore pour la Diſcipline, dont on trouve les principales maximes & régles dans ce Concile. C'eſt comme une nouvelle collection de tous les Canons que l'Egliſe a aujourd'hui mis en vigueur. Or comme la Science d'un Théologien conſiſte à bien ſça-

r la doctrine de ce Concile ; on peut dire
: la pieté d'un Eccléſiaſtique conſiſte à bien
tiquer la Diſcipline eccléſiaſtique qui y eſt
poſée. Nous devons plus travailler à nous
e le cœur droit, qu'a nous remplir de do-
ne. C'eſt pourquoi puiſque nous ne pou-
s avoir de pieté ſolide qu'autant que nos
urs ſont conformes à l'Evangile & aux
les de l'Egliſe que nous devons écouter
la Terre, comme nous obeïſſons à Dieu
eſt dans le Ciel, je conſeillerois à un E-
iaſtique pour mieux comprendre les régles
Concile, de lire avec ſoin les Actes de l'E-
e de Milan ſous ſaint Charles Borromée,
aïant travaillé ſi glorieuſement à conclu-
:e grand Concile, emploïa le reſte de ſa vie
ettre en pratique les régles qui y avoient
établies. Mais ſur toutes choſes il faut
dier la vie de ce ſaint Cardinal. On trou-
un grand détail dans celle qui a été com-
ée par Juſſano. Je ne croi pas qu'il y ait
Livre au Monde où l'on puiſſe mieux pren-
: l'eſprit Eccléſiaſtique. L'éxemple de ce
rdinal eſt touchant, & ſa vie eſt béaucoup
s inſtructive que les Loix mortes qu'on lit
s les Livres.

Je ne veux pas oublier ici ce que dit Théo-
ſe en parlant des Controverſes, que pour y
iſſir il falloit ſçavoir éxactement l'Hiſtoire
l'Héreſie, & des revolutions arrivées à leur
aſion. On la peut aprendre dans l'écellent
vrage que Monſieur l'Evêque de Méaux à
mpoſé touchant les variations des Héréti-
es, & dans les Livres de Monſieur de Va-
las.

Aminte ajoûta que pour ce qui regarde le
le d'un Théologien, il devoit être net.

La veritable éloquence, dit il, dévelope la verité. Elle la met en son jour. Elle l'expose dans une juste étenduë, en plusieurs paroles, lorsqu'il y a sujet de craindre que si l'on n'arrêtoit quelque tems le Lecteur, il passeroit sans faire atention à ce qu'on lui veut faire voir. Elle anime le discours, lorsqu'il est necessaire d'inspirer des mouvemens de respect & d'amour pour les veritez qu'on enseigne. Elle court sur les matiéres par où il faut passer vîte pour aller au but principal. Elle proportionne les paroles aux choses qu'elle traite, afin que la grandeur de nos Mistéres ne soit point avilie par la bassesse des expressions qui en diminuent le poids; & de majestueux qu'ils sont, les rendent mépriſables.

Amiste s'échaufa sur la fin de ce discours. Il se plaignit de la maniére basse & peu éxacte avec laquelle on traite la Théologie. Je suprime ces plaintes. Théodose fit remarquer l'ordre de la Bibliothéque à Eugéne. Les Editions les plus considerables de la Bible, comme celle qui fut faite par l'ordre & les soins du Cardinal Ximénes, la Bible roïale imprimée à Anvers aux dépens du Roi d'Espagne, l'Edition des Septante de Rome & de Paris, la Bible de Monsieur le Geay, les grandes Poliglotes d'Angleterre, & plusieurs autres Editions qui ont des utilitez particuliéres. Aprés ces Bibles on trouvoit ceux qui ont interprété les Ecritures dans ces derniers Siécles. Ensuite, les Ecrits des saints Péres dans leur propre Langue. Les Péres Grecs y étoient en Grec, avec une Version à côté. Il y avoit une Tablete particuliére pour les Conciles & les principales collections & abregez qui se sont faits en divers tems de la

loctrine de ces Conciles, de leurs Canons ou Régles écléſiaſtiques. Là étoient les Décrets, es Epîtres & les Bulles des Papes, & ceux qui les avoient rangées d'une maniére particuliére, ſous certains titres. & qui les avoient ſupliquées par des Commentaires. Cette Tablete qui étoit fort longue, contenoit ainſi les Livres qui ont traité du Droit Canon, c'eſt-dire, qui ont ramaſſé ou expliqué les Régles touchant la Diſcipline écléſiaſtique que les Apôtres ont laiſſé dans l'Egliſe, ou que les Papes & les Conciles, tant generaux que particuliers, ont établi pour remedier à quelque nouvel abus ou pour conſerver l'ancienne Diſcipline.

Ne ſoïez pas éfraïé de tous ces Livres, dit Théodoſe à Eugéne, on choiſit une collection les Conciles plus ample ou plus abregée, ſelon le tems que l'on a. On prend enſuite une idée des autres Livres du Droit Canon, & ſelon les queſtions qui ſe preſentent on en va chercher l'éclairciſſement dans les Auteurs qu'on ſçait les avoir traitées plus éxactement; qui ont ramaſſé tout ce qui s'en eſt dit, & fait dans l'Egliſe. Ainſi ces Livres ont leur utilité : à proprement parler, tous ces Canoniſtes ſont comme des lieux communs, où ur chaque point de la Diſcipline, on trouve out ce que l'on a dit. Lorſque l'on ſçait ſe ervir de ces Livres on en tire un grand ſecours, ſoit pour décider les cas de conſcience, u pour remplir un diſcours de pieté, d'autorez, & de paſſages des Péres. Monſieur oujat a donné une Hiſtoire du Droit Canon ui eſt utile, comme auſſi l'Introduction au roit Canon de Monſieur Fleuri.

Aprés les Canoniſtes ſuivoient les Hiſto-

riens écleſiaſtiques. Ce qu'il y avoit de beau & de curieux parmi ces Livres, & ce que Theodoſe fit bien remarquer à Eugene, c'eſt qu'on y trouvoit toutes les diſſertations des Sçavans ſur diferens points de l'Hiſtoire écleſiaſtique, qui étoient rangées ſelon l'ordre des tems. Il en eſt de l'Hiſtoire de l'Egliſe, diſoit Théodoſe, comme de toute la Terre: un Homme ſeul ne la peut cultiver : il faut que chacun cultive ſon petit champ ; auſſi a-t'il fallu que divers Sçavans ſe ſoient apliquez à démêler quelque nœud particulier de cette Hiſtoire. Vous voïez, dit il, ici leurs Ouvrages : ces petits Volumes qui contiennent leurs Diſſertations ſur des faits particuliers ſont d'un grand prix, & valent de gros Volumes. Pour s'inſtruire de la verité des faits de l'Hiſtoire de l'Egliſe ſans croire perſonne, c'eſt-à-dire, pour voir par ſes propres yeux, il faudroit vivre pluſieurs Siécles ; & quand même on ſe donneroit tout entier à cette Etude, je ne ſçai ſi on en pourroit venir à bout. *Laudato ingentia rura exiguum colito.*

Pour defricher un petit coin de cette grande Terre, il faut pluſieurs années. Il n'y a que ceux qui l'ont tenté, & qui ne ſe païent pas de vrai-ſemblances, qui aperçoivent la grandeur de ce travail. Puiſqu'il ne faut pas faire des entrepriſes au deſſus de ſes propres forces, on ne doit pas entreprendre d'éxaminer à fonds tous les points de cette Hiſtoire : on n'y réüſſiroit point. Il faut donc ſe reſoudre à l'éxamen de quelques faits, dont on veut voir la verité dans les Auteurs originaux. Le tems qu'on y emploïe, ſi on fait une diſcution éxacte, fera aſſez connoître la

ficulté du travail. Il ſufit donc de lire
plus illuſtre Auteur de cette Hiſtoire,
il eſt le Cardinal Baronius ; & voir
r les yeux de ce grand Homme, ce
e l'on ne peut voir autrement. Mais auſſi
mme il n'a pû lui-même marcher dans une
longue carriére ſans faire quelques faux
s, il faut joindre à cette lecture les diſſer-
tions des Sçavans, qui s'étant bornez à quel-
e petite partie de cette Hiſtoire, y ont fait
découvertes que Baronius n'a pas pû fai-
, paſſant trop vîte par ces endroits. Le Pé-
Pagis Cordelier a fait une Critique de ce
want Hiſtorien. Une partie de cette Criti-
e eſt imprimée. Ceux qui commencent
ouveroient béaucoup de ſecours dans les
iſſertations du Pére Alexandre, ſi elles n'é-
ient point ſuperficielles.

SUITE
DU
VII. ENTRETIEN.

EMINTE & Théodoſe retournerent aprés le dîner à la Bibliotheque. Le an qu'ils avoient dreſſé à Eugene pour l'é-de de Theologie étoit vaſte. Il les pria de i donner leurs avis pour commencer d'étu-er l'Ecriture d'une maniére qui fût propor-onnée à ſes forces. Pour le ſatisfaire ils lui rent ce qu'ils avoient apris d'un Prêtre ver-eux & ſçavant, ſous la direction duquel ils rent mis en ſortant du College. Ce bon

Prêtre leur inſpiroit un amour ardent pour l'Ecriture ; leur diſant ſouvent qu'ils l'entendroient aiſément, s'ils l'aimoient. Il leur donnoit cét avis que dans les premiers commencemens, il ne falloit point d'autres Commentaires qu'une lecture frequente. Ce que nous experimentâmes, diſoient-ils. Nous fîmes dans ces premieres années des progrés aſſez conſiderables dans la connoiſſance des Livres ſaints. Car lorſque nous rencontrions quelque lieu dificile, l'ardeur que nous avions de percer cette dificulté, ouvroit nôtre eſprit, & le diſpoſoit à comprendre ce que ce ſçavant Prêtre nous diſoit.

La premiere fois qu'il mit la Bible entre nos mains, ne ſoïez point étonnez, mes chers enfans, nous dit-il, de la vaſte étenduë, & de la profondeur de ce Livre ſacré ; car quoi que vous ne le puiſſiez tout comprendre, vous trouverez des choſes faciles qui vous ſeront un ſujet de conſolation, & le peu que vous en découvrirez vous ſatisfera : comme dans un grand Fleuve, quoiqu'on n'en boive que quelques goutes, on étanche ſa ſoif pleinement. Il avoit ſoin de nous inſtruire de l'Hiſtoire de la Bible, & tous les jours aprés le repas il s'en diſoit une dans la converſation. Sans cette Hiſtoire on ne peut rien entendre, ni dans les Pſeaumes, ni dans le nouveau Teſtament, qui ſont les Livres de l'Ecriture qu'on lit plus ſouvent. Celui là eſt un acompliſſement de l'ancien. Tout ce qui s'eſt dit & fait avant Jeſus Chriſt parmi le Peuple d'Iſraël, étoit un craïon de ce qui ſe devoit faire ſous Jeſus-Chriſt : ainſi ces deux Livres ſe ſervent reciproquement d'interpréte. Tout ce qu'a dit Jeſus Chriſt & ſes Apôtres ſont des alluſions

perpetuelles, à ce que Moïſe & les Prophétes ont dit.

Ce bon Prêtre vouloit que nous euſſions une Carte de la Terre ſainte, & des Tables où fuſſent gravées les Figures qui repreſentent le Temple, les Vaiſſeaux ſacrez, les Habillemens du grand Prêtre, les Monnoïes des Juifs. Il nous faiſoit lire quelques petits Livres de la Republique des Juifs; & il avoit ſoin de nous inſtruire de leurs coûtumes. Il ne nous ſoufroit aucun Commentaire, mais il nous permetoit de nous ſervir des Verſions qui ont été faites des Textes originaux. C'eſt un moïen de développer les idées des paroles du Texte ſacré, parceque comme chaque Interpréte les traduit en ſa maniére, on voit dans les diferentes Traductions toutes les idées qu'elles peuvent avoir.

Aminte & Théodoſe avoient étudié l'Hébreu par le conſeil de ce ſaint Prêtre: ils conſeillérent à Eugéne de faire cette Etude le plûtôt qu'il pourroit. Ils lui dirent que s'il n'étoit pas neceſſaire de poſſeder cette Langue comme on fait la Grecque & la Latine; qu'au moins il n'en falloit pas ignorer la Grammaire. Qu'on en devoit ſçavoir aſſez pour trouver le ſens de quelque Verſet, avec un Dictionnaire & le ſecours d'un Verſion. Sans cela, dirent-ils, on ne peut concevoir ni retenir pluſieurs remarques curieuſes touchant les maniéres de parler des Hébreux qu'on trouve dans les Commentaires. Dans ces derniers Siécles les Héretiques ſe ſont fort apliquez à l'Etude des Langues Orientales, & à lire les Livres des Juifs: quand on peut ſeparer le mauvais grain d'avec l'yvraïe, on trouve dans leurs Commentaires d'excel-

lemes choſes pour le ſens literal de l'Ecriture.

Ce n'eſt pourtant pas encore le tems de lire ces ſortes de Livres. Quand l'ordre de vos Etudes vous obligera de le faire, vous ſerez étonné que les Hommes en voulant éclaircir les Ecritures, y aïent répandu de ſi épaiſſes tenébres, où ils ſe ſont enveloppez eux-mêmes; comme le Soleil s'obſcurcit par les vapeurs qu'il atire. Les Héretiques en rejetant l'autorité de l'Egliſe, qui leur a donné l'Ecriture, ſe ſont jetez dans de ſi grands embarras, qu'en ſe tenant à leurs principes, ils ne peuvent s'aſſurer qu'ils aïent le Texte de la parole de Dieu dans ſa pureté. On trouve dans les diſputes qu'ils ont émües une mer de dificultez dont ils ne peuvent ſortir. Un Enfant de l'Egliſe démontre facilement que Dieu voulant être ſervi par les Hommes, il leur a manifeſté ſa volonté par l'Ecriture laquelle il a donné à la Compagnie de ceux qu'il avoit choiſi pour en faire ſes Adorateurs. Il n'a pas permis qu'il s'y ſoit gliſſé aucune erreur qui pût alterer la verité de ſon culte, aïant inſpiré un zele ardent à ſes Serviteurs pour la conſerver.

Il y a dans l'Ecriture des veritez expliquées ſi clairement par la Tradition, qu'on ne peut les ignorer, ni s'y tromper. Un Fidelle s'atache à ces veritez, dont il fait ſa premiére Etude dans les Commentaires qui raportent ſommairement les ſentimens des Peres & des Docteurs catholiques. Pour vous faciliter cette premiére Etude, nous ne vous propoſerons point, dirent ils, ces foules de Commentateurs que vous voïez devant vos yeux. Nous vous conſeillons de vous ſervir d'abord

du petit Vatable imprimé chez Robert Etienne. Ce Livre eſt propre pour ceux qui voïagent. Car on y a la Vulgate & une Traduction ſelon l'Hébreu avec d'excellentes Notes dans un ſeul petit Volume.

Il y a à la fin de la Bible de Vitré une Chronologie, un traité des Meſures, & une Géographie, qui ſont des piéces neceſſaires pour lire avec plaiſir l'Ecriture.

Théodoſe & Aminte indiquérent à Eugéne les Auteurs dont il pouvoit aprendre les Coûtumes des Juifs. Ce qui étoit neceſſaire pour entendre une infinité de paſſages de l'Ecriture. Ils nommérent Sigonius, Bertram., Cunæus, le Traité de Buxtorf de la Sinagogue des Juifs, Serrarius, Leuſden, Seldenus, Ligfooth, Leon de Modéne, Goduinus, Spencérus. On a tiré de tous ces Auteurs ce qu'il y avoit de plus neceſſaire, & on l'a expoſé dans un petit nombre de Tables qu'on a imprimées à Grenoble ſous ce Titre, *Apparatus ad Biblia ſacra.* Ces Tables ne ſont pas inutiles à ceux qui commencent d'étudier l'Ecriture. Ils y trouveront ce qu'il leur faudroit recueillir avec beaucoup de peine dans pluſieurs Auteurs qu'on ne rencontre pas toûjours. Théodoſe & Aminte dirent à Eugéne, que s'il ne pouvoit pas ſe paſſer de quelques Commentateurs, qu'il devoit prendre ceux qui étoient les plus courts, comme Janſénius ſur le Pentatéuque, Codurque ſur Job. Vous trouverez, lui dirent-ils, dans le *Synopſis Criticorum* d'Angleterre, un Abregé des meilleurs Critiques. On y a inſeré Grotius tout entier. Je ne vous puis diſſimuler, dit Aminte, que c'eſt le Commentaire de celui ci qui m'a donné le plus d'ouverture pour l'Ecriture. Mais auſſi

je vous dois avertir que cet Auteur aïant été trop favorable aux Anti-Trinitaires dans le commencement, la mort l'a empêché de corriger ce qu'il avoit écrit. Car je ne doute point que ce grand Homme aïant témoigné en tant de rencontres un desir sincere de se réünir à l'Eglise catholique, il n'eût retranché ce qui s'y trouve maintenant d'opposé à nos Dogmes. Il faut que le Lecteur sage & habile fasse le discernement de ce qui est bon, d'avec ce qui est mauvais. Et c'est pour cette raison qu'il faut, dis-je, avoir quelque capacité avant que de se servir de ces sortes de Livres.

Theodose ajoûta que le moïen de penetrer dans le sens de l'Ecriture, & de découvrir l'idée de chaque mot, étoit de conferer les passages de l'Ecriture où se trouvoit ce mot. Ce qui n'est dificile, aïant des Concordances pour les Bibles hébraïques, grecques & latines, par le secours desquelles en un moment on trouve tous les lieux où ce mot se rencontre. Ces Concordances pour l'Hébreu sont celle de Calasius en quatre Volumes in folio, où est la Version de tous les Passages hébreux qu'il raporte. Celle de Buxtorf en un seul Volume toute hébraïque. La Concordance de Kircherus pour les Septante en deux Volumes in quarto, tres utile & tres-rare. Celles pour toute la Bible latine & pour le nouveau Testament Grec sont communes.

Theodose exhorta derechef Eugene d'étudier l'Hébreu, & de s'en faire un point de Religion pour pouvoir lire les Ecritures dans la Langue qu'elles avoient été dictées par le saint Esprit. Il dit qu'il avoit étudié l'Hébreu dés sa premiere jeunesse, & que quoiqu'il n'eût jamais negligé cette Langue, il se re-

pentoit néanmoins de ne l'avoir pas fait avec encore plus d'aplication : qu'il n'y avoit preſque point de jour où il ne ſe convainquit de plus en plus de l'utilité & de la neceſſité de la ſçavoir. Il dit qu'il en admiroit la ſimplicité & la naïveté ; qu'elle avoit des tours ſi éloignez de nos Langues, qu'il étoit impoſſible de bien rendre en Grec & en Latin ce qu'elle exprimoit, & qu'ainſi les Verſions pouvoient aider ; mais qu'elles ne pouvoient pas ſufire à une perſonne qui veut faire une étude éxacte de l'Ecriture.

Theodoſe propoſa à Eugene l'éxemple de Monſieur de Chaſteüil, qui s'étoit retiré au Mont Liban pour s'y nourrir de l'Ecriture qu'il liſoit continuellement dans les Originaux, aïant apris pour cela l'Hébreu par un eſprit de Penitence, à l'imitation de ſaint Jerôme. Quand vous ferez cette étude, ne conſultez pas ſeulement les Dictionnaires, voïez les anciennes Verſions, & les Fragmens qui nous en reſtent. Comme auſſi ne vous arrêtez pas toûjours à l'Hébreu tel qu'il eſt aujourd'hui, mais recherchez par le moïen de ces anciennes Verſions & de leurs Fragmens comment on liſoit autrefois. Le dernier Tome des Poliglotes d'Angleterre eſt utile pour cela. Vous y trouverez toutes les diverſes Leçons, ſoit de l'Hébreu, ſoit des anciennes Verſions. Voïez auſſi la Critique ſacrée de Capel Mais ceci ſupoſe un grand loiſir. Nous ne ſçavons pas ce que vous ferez aprés avoir parcouru toutes les Sciences ; & qui ſera celle où vous vous arrêterez, ou plûtôt celle à laquelle Dieu vous apliquera. Si c'eſt à l'Ecriture, il faudroit s'y preparer de bonne heure. Ce que nous avons dit ſufit pour en pro-

fiter vous même, mais pour profiter aux autres, en éclairciſſant ce qui n'y eſt pas encore bien clair. Il y auroit trois choſes à faire qu'il eſt bon de vous dire.

En premier lieu il ne ſe faut pas ſe contenter d'une connoiſſance mediocre de l'Hébreu ni du Grec, qui ſont les Langues dans leſquelles l'Ecriture ſainte a été dictée par le ſaint Eſprit. C'eſt ſe moquer que de vouloir faire l'interprête d'un Ecrivain dont on n'entend point la Langue. La ſeconde choſe qu'il faut faire dans les points importans c'eſt d'étudier avec ſoin la maniére dont l'Ecriture a toûjours été entenduë. C'eſt-à-dire qu'il faut conſulter la Tradition & l'Autorité de l'Egliſe qui explique les ſentimens par la bouche des Peres & des Conciles. Je ne vous ferai point ici un détail des Ouvrages des Peres ſur la Bible, non plus que des autres Interprêtes; qu'il faut tous parcourir quand on veut être interprête, car pourquoi ne pas profiter des lumiéres de tout le Monde; & ſi ce qu'on veut faire eſt déja fait, pourquoi ſe donner une peine inutile. On doit donc s'informer du travail des autres. Un Anglois nommé Crovvæus fit imprimer en mil ſix-cens [illegible]nte et-douze, à Londre un Catalogue fort ample de tous les Auteurs qui ont travaillé ſur l'Ecriture. C'eſt un petit in douze qu'il faut avoir.

La troiſiéme choſe neceſſaire qui peut réuſſir dans ce que l'on entreprend ſur l'Ecriture, c'eſt la connoiſſance de l'Hiſtoire. On ne peut entendre les prophetes qu'on ne ſçache parfaitement l'Hiſtoire de leur tems. Il en eſt de même de l'Evangile en pluſieurs occaſions. On en verra des preuves dans le Com-

mentaire de nôtre ami sur son Harmonie des quatre Evangelistes. C'est pourquoi non seulement l'Histoire que Joseph a composée, mais presque tous les Historiens Grecs & Latins peuvent servir. Je vous en avertis de bonne heure afin que si vous les lisez, vous fassiez atention à tout ce qui peut avoir de raport avec l'Histoire Judaïque. Par l'Histoire je n'entends pas seulement la connoissance des choses qui se sont passées mais les manieres dont on vivoit alors. Nous avons parlé de plusieurs Auteurs qui ont écrit sur les Coûtumes des Juifs. Il y a des Traitez particuliers sur diferentes matieres de l'Ecriture. Valesius traite des choses Phisiques dont il y est parlé, Ader des Maladies, Levinus Lemnius des Plantes, Tuscus des Pierres precieuses, Bochard des Animaux, Sacchus des Huiles & des Parfums. Dans le Recuëil des Critiques d'Angleterre. Il y a dans les deux derniers Tomes plusieurs Traitez qui sont fort utiles.

Les grandes sources sont Joseph, Philon, le Talmud, les Rituels des Juifs, & une infinité de Rabins. Mais quand aux Livres des Juifs, pour marcher par une voie courte & sûre, il faut étudier le *Iad hachatacha*, ou le *Manus fortis* de Maimonides. C'est un Rabin dont on ne releve point ici le merite. Il y a plusieurs Traitez de ce grand Ouvrage traduits en Latin par diferens Auteurs, par Buxtorf, Vorstius, Voisin, Vossius, Gentius, Karpsorius, de Veil, Prideaux, & autres. Par le moïen de ces Versions vous acquererez sans beaucoup de travail l'intelligence de ce Rabin, & vous pourrez entendre le reste de ses Ouvrages qui n'ont pas encore été traduits.

Il faut avoir le grand Dictionnaire in folio de Buxtorf, qui renferme beaucoup de Rabinisme. A la fin de son Lexicon in octavo, il y a un Dictionnaire pour le Rabinisme qui pourroit sufire dans les commencemens. Les Abreviations sont frequentes dans les Rabins: Buxtorf les explique dans un petit Traité. Il y a plusieurs Traitez du Talmud qui ont été traduits par Cochius, par Constantin l'Empereur, par Schmidius, par Vagenzel, par Acholuthus. Vous aquererez dans ces Versions quelque facilité pour le Talmud afin d'être au moins en état d'en examiner quelque Passages lorsque l'ocasion s'en presentera. A ces Auteurs qui ont été sçavans dans les Langues orientales, outre plusieurs que j'ai déja nommé, joignez y le *Pugio fidei* de Raimond, que Voisin a fait imprimer avec des Notes. Galatinus, Munster, Pocochius, Louïs de Dieu, Schikard, Brannius, Bartholoci, qui sont des Auteurs pleins d'érudition. Vous pourrez voir dans le Traité historique de la Pâque de nôtre Ami l'utilité de cette Etude. Il prepare un Traité sur le Temple de Jerusalem, qui sera comme un Commentaire general d'une infinité d'endroits de l'Ecriture, qui avoient besoin d'être éclaircis. Autresfois le Rabinisme a été fort decrié parcequ'on ne s'amusoit qu'à ce que les Rabins ont de meprisable, à des contes, à des reveries de leur cabale. Ils ne sont bons que pour la Grammaire & pour leurs rites: & c'est perdre le tems que d'y vouloir chercher autre chose.

Enfin, dit Aminte à Eugene, vous voilà habile nous vous avons fait Grammairien, Orateur, Poëte, Philosophe, Mathematicien, Theologien,

Casuiſte ; & tout cela ſans qu'il vous en ait beaucoup coûté. Il y a bien de Gens dans le Monde qui ont de la reputation, & qui n'ont parcouru les Livres que par le dos, comme nous venons de le faire. Eugene en riant leur repartit, que pour faire de lui un Docteur acompli, ils le devoient faire encore Predicateur. La Predication, dirent-ils, eſt le plus illuſtre emploi de l'Egliſe. Le talent en eſt rare. Outre la pieté extraordinaire qu'il faut avoir pour s'en aquiter avec fruit pour les autres, & pour éviter de ſe perdre ſoi-même, l'exercice de la Predication demande du feu, une voix tonnante, & des poulmons, qui ſans s'alterer, fourniſſent de voix pour un diſcours long & animé. Pour la Science d'un Predicateur, je vous dirai ce que j'ai entendu dire à un Homme tres-éclairé, que dans tout un Siécle à peine trouve-t'on une douzaine d'Hommes qui aïent une capacité d'eſprit aſſez grande pour comprendre la Science de l'Egliſe toute entiere, c'eſt à-dire, pour lire à fond les Peres, les Conciles, & toutes nos Hiſtoires ſaintes. Que l'Egliſe aïant donc beſoin d'un grand nombre de Predicateurs pour inſtruire les peuples, il ne falloit pas propoſer à ceux qu'on deſtinoit pour la Predication de grands deſſeins d'Etudes, qui ne s'acordent pas avec cét emploi, qui laiſſe peu de tems pour étudier. En un mot, qu'une Science mediocre ſuffiſoit à un Predicateur qui n'a que le Peuple pour diſciples. Mais il ajoûtoit qu'il doit beaucoup lire l'Ecriture, & que s'il la poſſedoit bien il ſe pourroit paſſer de tout autre Livre. Voilà la methode qu'un Predicateur pourroit ſuivre en liſant l'Ecriture. La premiere fois qu'il la lira, que

ce ſoit avec un eſprit de Religion, ſans travailler beaucoup pour en penetrer le ſens profond. Il la relira avec un petit Commentaire, qui explique nettement & ſans grande Critique le ſens literal, comme fait Tirin & Menochius. Aprés dans ſon loiſir il lira les principaux Ouvrages des Peres ſur l'Ecriture, pour aprendre comme il faut refléchir ſur l'Ecriture, & comme on peut trouver ſous l'écorce du ſens literal des ſens ſpirituels qui édifient. Il doit étudier la Philoſophie Morale, paſſant les queſtions de l'Ecole pour s'aplíquer à bien connoître l'eſprit & le cœur de l'Homme, dont la Science lui eſt principalement neceſſaire. Il peut lire pour cela la demonſtration qu'on a fait de la verité & de la ſainteté de la Morale chrétienne; où toutes les preuves qu'on propoſe ſont tirées des ſentimens du cœur de l'Homme. Si ces preuves étoient étenduës par un Predicateur éloquent, je crois qu'elles feroient beaucoup d'éfet. Il ne faut pas qu'un Predicateur ignore la Theologie Scholaſtique; mais il ſufit qu'il liſe un Theologien qui ſoit court pour y aprendre les maniéres de parler qui ſont aujourd'hui reçûës & autoriſées. Il lira l'abregé de l'Hiſtoire écléſiaſtique de Sponde, une Somme des Conciles, & les Livres de piete les plus conſiderables. Puiſqu'il ne peut point entreprendre de lire tous les Peres, qu'il ſe contente de ceux qui ſont plus moraux, comme ſaint Auguſtin ſur les Pſeaumes, ſur ſaint Jean & ſes Sermons & ſes Homilies, ſaint Gregoire le grand, & ſaint Bernard.

Il y a de certaines matiéres que le Predicateur doit ſçavoir à fond; ce qui ne lui peut être dificile en ce tems. Nous avons d'ex-

cellens Traitez où l'on trouve tout ce que les Peres ont dit sur les sujets dont on parle ordinairement en chaire, comme sur l'aumône, sur l'éducation des Enfans, sur chaque peché, sur la fuite des ocasions, sur les quatre fins de l'Homme. Un Predicateur doit composer sa Bibliothéque de ces Traitez qui lui serviront d'admirables lieux communs, comme sont la Morale sur le *Pater*, qui n'est proprement qu'un excellent recuëil des plus beaux passages des Peres : la Frequente Communion de Monsieur Arnaud, où l'on trouve tout ce qu'il y a de beau dans les Peres touchant la Communion. Il y a un recuëil de tout ce que les Peres on dit de l'aumône. On estime le Recueil de Peraldus des Vertus & des Vices. Parmi les Livres de Morale dont Monsieur Naudé a fait un Catalogue, on trouve plusieurs Traitez propres pour un Predicateur qui a besoin de materiaux : comme sont les Livres d'Exemples. On estime celui de Janus Nicius, qui a pour titre, *Exempla virtutum & vitiorum.*

Je ne marque, dit Théodose, que les premiéres Etudes d'un Predicateur. En prêchant il étudie, & se rempliſſant à mesure qu'il se vuide, il s'instruit plus parfaitement des matiéres qui sont les sujets ordinaires de la Predication.

Un Orateur chrétien, dit Aminte, doit former son éloquence sur le modelle de celle de saint Chrysostome ; & aprendre de lui comme il faut descendre dans le détail, ataquer le vice, faire tomber le discours sur les défauts qu'on remarque dans ses Auditeurs : faire des descriptions vives de la laideur du peché, de la beauté de la vertu, inspirer de l'amour

pour le bien, donner de l'horreur du mal ; & rendre ſi ſenſible la verité que les plus ignorans en ſoient capables. Il ajoûta que les Predicateurs doivent fuïr les maniéres de parler éclatantes, qui ébloüiſſent, ou qui détournent l'eſprit de la conſideration de ce qu'elles expriment. Cette ſorte d'éloquence, dit-il, n'eſt bonne qu'à faire eſtimer le Predicateur, qui doit ſe faire oublier, afin que l'on ne penſe qu'à Dieu. Il n'a point bien prêché, que lorſque le Peuple ſe retire pleurant ſes pechez avec une componction & une amertume, qui ne ſont pas compatibles avec cette vaine joïe qu'on a d'entendre un Homme qui dit de jolies choſes en des termes agreables. Il faut donc fuïr ces tours rares & étudiez, les figures extraordinaires qui ne ſont que des jeux de mots, parceque tout cela ſurprend & amuſe les Auditeurs qui laiſſent les choſes pour conſiderer les paroles, lorſqu'elles leur plaiſent par un air de nouveauté. C'eſt ce qui oblige les Predicateurs Apoſtoliques de n'emploïer que des expreſſions netes & ſimples qui portent la verité dans l'eſprit toute nuë, ſans que rien la cache ; c'eſt-à-dire, ſans que rien détourne de l'aplication qu'on lui doit donner pour la comprendre.

Ce qui fait tant de méchans Predicateurs, c'eſt qu'on y cherche trop de façon. Pour moi je ſuis content lorſque j'entends un bon Curé qui fait ſon Prône avec ſimplicité, qui explique l'Evangile du jour netement, d'une maniére proportionnée à la capacité du Peuple qu'il doit inſtruire, qui en fait des aplications ſans violence pour combatre le vice qui regne dans la Paroiſſe. Mais je vous avoüe que d'abord je me chagrine, & que je

is diſpoſé à critiquer un Predicateur qui
ence ſa Predication d'une maniére qui
it voir qu'il veut plaire. J'en trouve
ui vainquent mon chagrin ; car au lieu
'y a rien de plus aiſé que de dire nete-
& ſimplement les choſes, il n'y a rien
ui ſoit plus dificile que de parler d'une
re noble, qui éfectivement merite de
iration. On l'a marqué dans l'Art de
. C'eſt une choſe ſurprenante que l'é-
nce ne conſiſtant que dans un certain
gement de paroles que tout le Monde a
ouche, il ſoit cependant ſi dificile d'y
r. Les grands Orateurs ſont encore plus
que le Phenix. Pluſieurs ont de la re-
ion ; mais c'eſt qu'on ne peut pas exa-
: leurs pieces dans le tems qu'ils les re-
t avec une rapidité qui ſurprend. Une
e, c'eſt qu'auſſi-tôt qu'ils font impri-
leurs ſentimens, ils n'ont plus l'eſtime
; avoient.
n'y avoit pas un grand nombre de Ser-
ires dans cette Bibliotheque ; & Theo-
& Aminte en avoient peu lûs. Ainſi di-
ils à Eugene, ſi vous prêchez jamais in-
ez vous de ceux qui ont eu des talens
culiers. Aprenez des uns la maniére de
e les choſes populaires par des compa-
ns familiéres & des exemples tirez de
toire de l'Egliſe : dans celui-ci, l'Art de
les choſes noblement : des autres l'Art
ieux de rendre les Auditeurs atentifs par
igures, par des allegories, pour s'inſi-
dans leurs eſprits, & les diſpoſer à com-
dre les veritez qu'il entreprend de leur
ader. Il y en a qui ſont heureux à trou-
les diviſions, par le moïen deſquelles,

faiſant, pour ainſi dire, l'anatomie d'une verité, ils en font voir toutes les parties, & donnent de l'ordre aux diferentes choſes dont ils compoſent leur diſcours. Ceux-ci ſont admirables pour le détail. Ils ſçavent ſi bien repreſenter ce qui ſe fait parmi les Hommes, & en peindre une image, que chacun ſe voit dans leurs Predications avec ſes traits & ſes couleurs.

Théodoſe & Aminte convenoient qu'en matiére d'éloquence les préceptes ſervent peu. Ce bel Art, dirent ils, ne s'aprend que par une frequente lecture des Orateurs & par l'éxercice. Comme ils ſortirent de cette Bibliothéque étant ſur le chapitre des Predicateurs, la matiére de leur Entretien dans tout le chemin fut la Predication. Ils s'arrêtérent particuliérement au Pere le Jeune. Aminte le regardoit comme un des premiers Predicateurs de ce Siécle, ce qui ſurprit Théodoſe qui n'avoit jamais entendu parler de lui que comme d'un Miſſionnaire, dont les diſcours étoient ſimples & ſans éloquence. Il témoigna à Aminte qu'il n'avoit lû aucun des Sermons de ce Pere, & qu'il ſe rendroit plus facilement à ce qu'il lui en diroit, qu'à ce qu'il en avoit apris de certains Predicateurs, qui, quoique du métier jugent fort mal de la Predication. Aminte dit qu'il y avoit bien de la diference entre un Comedien & un Homme apoſtolique, entre un Sophiſte & un Orateur chrétien. Le Comedien veut faire rire, & l'Apôtre imprime la crainte de Dieu. Le Sophiſte tâche de plaire, & l'Orateur chrétien inſtruit. Le Pere le Jeune ne s'aplique pas à divertir ſes Auditeurs par une éloquence pompeuſe; par des paroles riches & étudiées, par des mouvemens qui

n'ont point d'autre fin que de produire dans les Auditeurs, de l'admiration pour le Predicateur. Qui joüe la Comedie en Chaire; ou ſi cette expreſſion eſt trop forte, qui fait comme ces Déclamateurs de l'Antiquité, qui amaſſoient une troupe de flateurs, devant qui ils recitoient les Ouvrages de leur vanité.

Je ne condamne pas, dit Aminte, la pureté & la neteté du Langage dans les expreſſions, la nobleſſe des penſées, la juſteſſe des comparaiſons, l'aplication ingenieuſe des Paſſages de l'Ecriture & des Peres, dont on remplit & dont on ſoûtient un diſcours; pourveu que cela ne reléve point ſi haut le Sermon, que tous les coups, que porte le Predicateur, paſſent par deſſus la tête des Auditeurs, & n'en bleſſe aucun; c'eſt-à-dire, que perſonne ne ſoit touché. Le Predicateur eſt un Homme envoïé de Dieu pour planter & pour arracher, détourner du vice & porter à la vertu: & c'eſt ſuivant cette idée que je dis que le Pere le Jeune eſt un excellent Predicateur. Sa vie, ſes actions & ſes paroles étoient tournées de ce côté-là. Il faiſoit avant que de dire; & comme il ſçavoit que la ſemence de la parole ne peut germer dans les Ames, ſi elles ne ſont arroſées de la grace, il adreſſoit continuellement ſes vœux à Dieu pour l'obtenir. Il prioit beaucoup plus, qu'il n'étudioit. Il convertiſſoit plus de pecheurs par les auſteritez de ſa vie penitente que par la force de ſes Predications. Il ſe regardoit entre Dieu & les Peuples comme un Mediateur qui ne peut les reconcilier avec la divine Majeſté que de la maniére que Jeſus l'a fait, en ſoufrant lui-même ce que les Pecheurs, pour qui il eſt mort, meritoient de ſoufrir.

Je ſuis charmé lorſque j'entens lire ſes Ouvrages. Ce ne ſont point les richeſſes du langage & la rareté de ſes penſées qui me ſurprennent, j'y admire un zele admirable pour le ſalut des Ames, qui lui fait trouver les moïens d'inſinuer les veritez qu'il prêche, de les faire comprendre, de les faire aimer. Il ſe proportionne à la capacité de ſon Auditeur. Il ſe ſert des termes qu'il ſçait être connus au Peuple. Il n'a pas égard ſi ces mots ſont purs, pourveu qu'ils ſoient entendus par ceux à qui il parle, & qu'ils les prennent dans le ſens dont il veut, qu'ils forment l'idée. Il propoſe des comparaiſons familieres. Il ne dit rien qui ne ſoit à la portée de tout le Monde, ſi ce n'eſt que pour réveiller l'atention & s'aquerir l'eſtime du Peuple autant qu'il eſt neceſſaire, pour le tenir apliqué, il cite quelque paſſage Latin, & autoriſe ce qu'il avance. Le Peuple, dit-il, dans les avis qu'il donne aux jeunes Predicateurs, n'écouteroit pas avec plaiſir, s'il ne croïoit que celui qui lui parle eſt ſçavant, & il ne le croiroit pas ſçavant s'il ne parloit quelquefois Latin. C'eſt ainſi que ce Predicateur Apoſtolique recherche l'eſtime par raport à l'utilité de ſon Auditoire.

Aminte dit des choſes admirables de ce ſaint Predicateur, qu'il diſoit avoir apriſes d'un Eccléſiaſtique vertueux qui avoit demeuré long-tems avec lui. Il ajoûta qu'il s'étonnoit que l'on diferât tant de tems d'écrire ſa vie. Qu'il ſouhaitoit que quelque Ecrivain pieux & judicieux entreprît ce travail ; & donnât dans ſa vie l'idée d'un Predicateur chrétien, ſoit pour la maniére de vivre, ſoit pour la maniére de prêcher. Aujourd'hui que

tout le Monde prêche ce ſeroit un Ouvrage utile. Je ne pretends pas qu'on ſoit obligé de ſe ſervir, comme il fait, de termes qui ne ſont plus de l'uſage vivant; & que parlant devant des Perſonnes de qualité, on tire ſes comparaiſons de choſes baſſes. Mais il faut imiter ſes maniéres; & comme pour la campagne il faut des expreſſions vulgaires & des choſes communes pour produire l'éfet qu'un ſaint Predicateur atend de ſes Predications; auſſi en prêchant dans les grandes Villes on doit emploïer des paroles, & choiſir des choſes qui conviennent à ceux à qui l'on parle. J'ai connu un excellent Homme qui eſt mort depuis quelques années avec la reputation d'un des premiers Predicateurs de ſon tems, qui en prêchant dans les premiéres Chaires de France, ne faiſoit qu'habiller le Pere le Jeune d'une maniére, qui pût être agreable au Monde.

Theodoſe ſur la fin de cette converſation, dit que le Peuple ne comprenant point ce qui ſe lit & ſe chante en Latin dans les Ofices de l'Egliſe, il n'avoit plus d'autre moïen pour s'inſtruire, que la Predication; & que par conſequent les Predicateurs devoient lui expliquer en Chaire nos Miſteres. Il eſt vrai ajoûta t'il, que le Peuple ne s'apliquant qu'avec peine aux choſes ſpeculatives; & que ne faiſant point de reflexion ſur ce qu'il a entendu, preſque le ſeul bien que faiſoient les Predications; c'eſt que pendant qu'elles durent, ſi le Predicateur étoit touchant, il ocuperoit le cœur de ſes Auditeurs de bons mouvemens d'amour pour Dieu, & de crainte de ſa juſtice. Cela leur laiſſent des impreſſions ſecretes, qui les portent au bien, & les

détournent du mal. Ainſi, les Predicateurs zelez, lors-même qu'ils ne traitent que de choſes ſpeculatives, cherchent des tours & des maniéres d'inſpirer de bons mouvemens à ceux qui les écoutent. Il arrive rarement qu'on ſoit beaucoup touché dans les Predications, c'eſt ſouvent la dureté des Auditeurs qui en eſt la cauſe; mais diſons auſſi que c'eſt que les Predicateurs, ne ſont pas aſſez touchez eux-mêmes; & que quelques éforts qu'ils faſſent pour le paroître, comme cela n'eſt pas naturel, ils ne peuvent pas communiquer ce qu'ils n'ont point.

Aprés que les chaleurs furent paſſées, Theodoſe & Eugene acheverent leur voïage, & retournérent à Paris. Eugene quelque tems aprés executa le deſſein que Dieu lui avoit inſpiré. Il avoit recueilli ce qu'il avoit apris de Theodoſe & d'Aminte. C'eſt ſur ces memoires que j'ai compoſé cette Hiſtoire. Pour la rendre plus utile, il ſeroit neceſſaire de donner des liſtes plus exactes de tous les bons Livres qu'Aminte & Theodoſe indiquérent à Eugene, & des mauvais Livres qu'il devoit éviter comme inutiles ou dangereux.

Theodoſe & Aminte étoient fort circonſpects. Ils diſoient qu'il y avoit d'excellens Livres, dont on ne pouvoit conſeiller publiquement la lecture, parceque tout le monde n'en étoit pas capable; que les Livres qui étoient bons pour les uns, étoient dangereux pour les autres; qu'il y a dans les meilleurs Ouvrages des choſes qui ſont mauvaiſes, & qu'ainſi à moins que de donner de longs avertiſſemens de tout ce que l'on y condamne, on s'expoſoit à paſſer pour aprobateurs de l'erreur; parcequ'il ſemble lorſqu'on conſeil-

le un Livre, qu'on loüe tout ce qu'il contient. Outre cela, diſoient-ils, les ſentimens ſont aujourd'hui partagez auſſi bien que les afections. Chacun ſe range dans quelque parti, & le défend avec tant de chaleur, que tout ce qui vient de ſes adverſaires, ou qu'il regarde comme tels, lui paroît mauvais; & veut que tout le Monde entre dans ſes averſions. C'eſt ſe déclarer contre lui que d'eſtimer ceux, pour qui il n'a pas tant de mépris, que d'averſion. Pour nous, diſoient Theodoſe & Aminte, comme par la miſericorde de Dieu nous ne haïſſons perſonne, nous eſtimons ce qui eſt bon de quelque part qu'il vienne. Nous profitons du bien par tout où nous le trouvons. S'il eſt mêlé avec le mal nous en faiſons le diſcernement. Nous ne ſçavons ce que c'eſt que d'entrer dans la paſſion des autres. Mais pour garder la paix & la charité nous avons coûtume de ne point loüer en preſence d'une perſonne ceux dont l'éclat bleſſeroit ſes yeux. Cependant il n'y auroit rien de plus utile à ceux qui commencent d'étudier que de connoître les bons Livres. On fait bien du chemin en vain quand on ne ſçait pas les droits chemins. Un guide fidelle épargne de la peine; & ſi entrant dans la vie il importe beaucoup de n'avoir commerce qu'avec d'honnêtes gens, puiſque l'on prend les maniéres & les mœurs de ceux avec qui l'on converſe; auſſi dans les Sciences tout dépend preſque du bonheur que l'on a de tomber d'abord ſur les Livres qui donnent le bon goût.

J'ai toûjours remarqué que ceux qui liſent beaucoup Ciceron, ont une maniére d'écrire raiſonnable: Que les Théologiens qui aiment ſaint Auguſtin, ont plus d'élevation: Que

ſ. Deſcartes de Des-Cartes, écrivent avec plus d'ordre & de clarté ; & que en matiére de raiſonner ceux-là ont un meilleur goût qui prennent pour leur modele les Anciens. Parmi les Auteurs nouveaux nous en avons qui ſont Originaux ; & qu'il eſt important de lire de bonne heure. Je ne ſçai ſi jamais on a mieux écrit que Monſieur Paſchal, en moins de mots. & en même-tems plus vivement & plus noblement. Jamais Philoſophe n'a traité une Queſtion métaphiſique avec plus de netteté & de force que le Pere de Malebranche. Scaliger, Caſaubon, Saumaiſe, ſont admirables en leur genre. Le Cardinal du Perron, le Pere Sirmond, le Pere Morin, le Pere Petau, Monſieur de Marca, le Pere Thomaſſin ſont d'excellens Modeles. Grotius fait un bel uſage de l'erudition. L'éloquence de Monſieur Arnaud eſt admirable. Monſieur Nicole eſt auſſi un de ces Auteurs originaux qu'on doit lire pour prendre de bonne heure une belle maniere d'écrire.

DERNIERES PAROLES DE SYNESE A EUGENE.

LES afections des Saints ſont bien diferentes de celles du Monde. Les mouvemens de leur cœur tendent à Dieu avec une rapidité ſi violente, qu'ils entraînent avec eux tout ce qu'ils ateignent, comme les grands fleuves lorſqu'ils ſe débordent, déracinent les arbres & les emportent avec eux dans la Mer. Dans le tendre amour que Syneſe avoit conçû pour Eugene, qui n'étoit, pour ainſi dire, qu'un débordement de ce grand amour qu'il avoit pour Dieu, dont il aimoit les dons dans ce jeune Homme, il lui tint ce diſcours lorſqu'ils ſe ſeparérent, qui fut une éfuſion de ſon cœur.

Mon Fils, lui dit-il, ouvrez les yeux à la verité, & apercevez l'éternité. Ceux de vôtre âge ſont aveugles : ils ne voïent ni le Paradis ni l'Enfer. Ils ne ſont point encore

convaincus que l'on n'eſt pas ici pour toûjours : que la vie eſt courte, & que ſi on la regarde par raport à l'éternité, ſa durée n'eſt que d'un moment, que nous devons ménager pour aquerir la felicité éternelle. Les jeunes Gens pouſſez par la ſoif du plaiſir, dont tous les Hommes ſont brûlez, courent çà & là. L'experience ne leur aïant point encore apris à juger du prix des choſes, ils embraſſent indiferemment celles qui leur prometent de les rendre heureux, & ils s'y laiſſent tromper. Aprenez que cette felicité que nous deſirons, & qui ſeule peut nous contenter, n'eſt pas une felicité d'un jour, qu'elle eſt infinie, immuable & éternelle, qu'ainſi elle ne peut être que Dieu même. Tous les plaiſirs de la Terre ne ſont que d'un moment, ils finiſſent auſſi-tôt qu'ils commencent, & leur fin eſt beaucoup plus amere que leur commencement n'a été doux. Je ne me ſouviens qu'avec regret de ce que j'ai aimé dans la vie, & que j'ai regardé comme capable de me rendre heureux. Tous ces flateurs dont j'ai recherché les loüanges ne ſont plus ; & cette eſtime que j'avois aquiſe dans leur eſprit avec tant de travail, s'eſt diſſipée par leur mort. Que m'en reſte-t'il, que le repentir d'avoir perdu le tems ?

Aquerez une veritable ſolidité d'eſprit. Ce n'eſt pas être raiſonnable que de s'apliquer ſerieuſement à des choſes dont la durée n'eſt que d'un moment ; comme un Enfant qui bâtit un Château de carte que lui ou ſon Maître doit renverſer avec un coup de pied La cauſe de nos égaremens eſt que nous jugeons des choſes par les impreſſions qu'elles font ſur nôtre imagination. La durée des années nous

paroît conſiderable, parceque nous voïons dans leurs cours un nombre infini d'images de diferentes choſes, & que l'éternité ne nous repreſente aucune diverſité qui nous en faſſe remarquer la grandeur. Ainſi le tems nous paroît une montagne & l'éternité un point, à moins que nous ne reſiſtions à la force de nôtre imagination, & que par de continuelles reflexions nous ne nous convainquions de la breveté de la vie preſente ; & par conſequent que nous ne devons aimer que les biens, dont on joüit dans l'éternité ; & craindre ſeulement les maux qui ne finiront point. Cent choſes chaque jour donneroient lieu à ces reflexions, ſi nous les voulions faire. Le matin on aperçoit ce que c'eſt que le tems de la nuit qui fait la moitié de la vie, & qui s'écoule pendant le ſommeil ſi inſenſiblement qu'à peine on s'en aperçoit. Le ſoir quand on tourne la tête ſur le chemin qu'on a fait pendant la journée, & qu'on conſidere ce qu'on a vû, il ſemble que ce ſoit comme un tableau qui dans un inſtant a paſſé pardevant nos yeux.

Qui peut mieux, mon cher Fils, nous faire comprendre ce que c'eſt que l'inſtabilité & la breveté de la vie, que vos voïages. Vous vous ſouvenez à preſent qu'en un tems vous étiez en Flandre, un tel jour en Alemagne, à telle heure en Italie, & tout cela s'eſt paſſé, pour ainſi dire, auſſi-tôt que vous le penſez. Aujourd'hui nous ſommes enſemble, aprés cela nous ne nous verrons plus. Demain vous aurez une autre compagnie, que vous quiterez pour en prendre une autre. Les Créatures ne nous cachent point ce qu'elles ſont. Elles nous avertiſſent de leur caducité, de leur peu de durée ; & qu'il n'y a que Dieu

qui ne change point. Toutes ces ſeparations qui arrivent tous les jours ſont des eſpeces de mort. Nous ſommes comme morts à l'égard de mille perſonnes, que nous avons vû en un tems, & que nous ne voïons plus, & dont nous n'entendons plus parler. Cette eſpece de mort nous avertit d'une mort encore plus réelle, dont la penſée nous devroit être toûjours preſente.

Ce qui nous trompe, dit Syneſe, c'eſt que nous ne croïons pas avoir beſoin de ces reflexions, parceque nous devons ſçavoir par la foi & par la raiſon que l'Ame ſera éternellement ou heureuſe ou malheureuſe. Helas que nôtre foi & nos connoiſſances ſont imparfaites! Nous ne voïons l'éternité que comme un nuage obſcur. Si nôtre foi n'étoit point languiſſante, ſi elle étoit vive, nous ſerions des Saints; c'eſt-à-dire, que nous mépriſerions le Monde, & qu'il n'y a rien que nous ne fiſſions pour aquerir une éternité heureuſe. Car enfin ſi la crainte d'une douleur de quelques heures & l'eſperance d'un honneur de peu de durée, fait entreprendre des choſes ſi extraordinaires, que ne feroit point la forte conſideration d'une éternité bienheureuſe, & d'une peine infinie dans ſes douleurs & dans ſa durée. O mon cher Eugene, qu'une conſideration ſi utile ne s'éloigne pas un moment de devant vos yeux! que ce ſoit là vôtre étoile, que vous ne perdiez jamais de vûë dans le cours de vôtre vie. Faites toutes choſes par raport à cette conſideration. Dans chaque action, dans chaque parole; quand vous entreprendrez un nouvel emploi, le matin, le ſoir conſiderez avec atention l'éternité, & quel fruit vous tirerez aprés cette vie, que

devez compter pour rien, de ce que penſez, de ce que vous dites, de ce ous faites. C'eſt par ces conſiderations devient raiſonnable; qu'on ceſſe d'êfant, & que tout ce qui eſt periſſable & a de durée nous paroit mépriſable, comnt les loüanges des Hommes qui ne ſont es paroles qui ſe perdent en l'air, & une on avantageuſe qu'ils ont de nous, dans lle ils ne demeurent pas long-tems.

and on eſt convaincu qu'il n'y a que qui nous puiſſe rendre éternellement ux, qu'il eſt lui ſeul cette felicité qui oint de bornes, & qui ne finit point, on t avec fidelité. Qu'il eſt facile, mon Fils, de ſervir ce Maître qui ne veut re aimé! Mais cet amour qu'il demande, ffre point de partage, ni de froideur. eſt jaloux, ainſi celui qui l'aime & qui t de l'ofenſer, aprés s'être donné tout r à lui, comme il eſpere un jour le poſſe- entiérement, ne lui déroberoit pas la dre de ſes actions. Il n'entreprend rien ar raport à lui; & cherche dans chaeſſein qui ſe preſente à ſa penſée, ſi l'étion en ſera agréable à Dieu, & en quoi ervira à ſa gloire, ſoit pour le faire conſoit pour le faire aimer. Ne croïez que cela ſoit pénible. Ce qui ſe fait par ir n'a rien de fâcheux. Vous trouverez l'experience qu'il n'y a point de vie plus e que celle de ceux qui ſervent Dieu. ignement & la privation du Monde, bien de cauſer de la peine, épargnent mille rins. Le Monde fait horreur à ceux que rité éclaire. Un tableau mal fait choque ië d'un habile Peintre; Un ſçavant Ar-

chitecte ne peut regarder un bâtiment où il n'y a aucun ordre, quoiqu'il puiſſe plaire aux ignorans. Le deſordre & la confuſion du Monde ſont un martire à ceux qui ont quelque idée de la veritable juſtice. Ainſi la Solitude eſt un lieu de repos pour eux où ils ſont éloignez de la vûë de mille objets fâcheux qui ne peuvent qu'afliger une Ame qui aime la verité & la juſtice. Depuis que Dieu a briſé les liens qui m'atachoient au Monde pour m'atirer à lui, je ne conçois pas comment on y peut vivre un moment. C'eſt une confuſion de miſerables qui tombent les uns ſur les autres. Aucune nouvelle de ce qui s'y fait ne perce dans cette Solitude, que pour m'aprendre le malheur de ceux qui y ſont engagez. On n'eſt point ſans amour, & c'eſt pour cela que les Gens du Monde ſont malheureux en s'atachant à des objets que le tems ou quelque violence leur enléve malgré eux. Le tems & la puiſſance du Siécle ne peuvent ravir Dieu à celui qui l'a pris pour l'objet de ſon amour; qui lui devient plus ſenſible & plus doux, lorſque le Monde lui eſt plus fâcheux. Les diſgraces, les perſecutions que l'on lui peut faire ſoufrir, ou qu'il reſſent dans ſes Amis qui les ſoufrent, l'uniſſent plus particuliérement à Dieu en le ſeparant de la Terre, que la foi nous oblige de regarder comme un exil. Cela le fait ſoûpirer aprés la celeſte Patrie, & penſer à cette éternité bienheureuſe, où Dieu éſſuïera les larmes que ſes Elûs répandent ici-bas, les comblant, pour quelques peines legeres qu'ils auront ſoufertes, de plaiſirs, dont la ſeule penſée donne incomparablement plus de joïe que ne feroit la vûë des ſpectacles, les aplaudiſſemens d'une

'une troupe de flateurs, & les faveurs des ands du monde.

Eugene me racontoit que Syneſe lui dit enore plus de choſes par ſes ſoûpirs & par l'aection vehémente avec laquelle il lui parut, que par ſes paroles. Ce ſaint Vieillard n le quitant l'arroſa de ſes larmes, & Euge- e ne pût retenir les ſiennes lorſqu'en m'ahevant l'Hiſtoire des Entretiens precedans, ſe ſouvint de cette ſeparation.

PREMIERE LETRE DE THEODOSE A EUGENE.

EUGENE S'ETOIT RETIRE dans une Communauté écleſiaſtique. Théodoſe lui écrit ſur l'avantage qu'il y a de mener une vie réglée. Il lui fait voir la beauté & l'utilité de l'Ordre.

J'AY reçû avec joïe, mon cher Eugene, la nouvelle que vous me donnez de vôtre retraite. Ce furent, dites-vous, les Entretiens que nous eûmes dans la Solitude d'Aminte qui vous en ont fait naître les premiéres penſées, & qu'ainſi c'eſt à moi d'achever ce que j'ai commencé. Vous étes avec des Perſonnes de merite, dont vous n'avez qu'à ſuivre les avis

ter l s exemples. Leur vie vous ſervira
odéle pour régler la vôtre. Vous pren-
l'habitude de faire toutes choſes avec
à leur exemple ; & c'eſt à quoi vous
travailler ; puiſque ce n'eſt que la con-
n où l'on vit dans le Monde, qui vous a
gé de le fuïr. Perſuadé que vous êtes,
n'y a rien de plus beau que l'Ordre, vous
outez point que ce ne ſoit un peché que
troubler. Dans la confuſion rien n'eſt
ni utile. Dans les Vergers les Arbres
y ſont plantez confuſément, ne peuvent
er de fruit, ni être agréables à la vûë.
afin que la Terre leur partage ſon ſuc
ement, & qu'ils ne s'étoufent point,
n les plante avec ordre. Pourquoi une
ée eſt-elle agreable à ceux qui la voïent
danger en ordre de bataille ? L'amour na-
l que nous avons pour l'ordre eſt la cauſe
e plaiſir, & ſans cet ordre cette Armée
roit être défaite, d'autant plus facilement
l y auroit plus de gens qui en cauſeroient
ſordre. L'ordre fait la beauté de l'Uni-
, & en Dieu la Juſtice, qui eſt un de ſes
cipaux atributs, n'eſt autre choſe que la
e avec laquelle il conſerve l'ordre, &
êche qu'il ne ſoit impunément violé. Ce
eſt ſi eſſentiel à Dieu, qu'il ne ſeroit pas
u'il eſt, ſi par ſa Puiſſance & par ſa Sa-
e il ne régloit même les déréglemens des
nmes, s'en ſervant pour compoſer l'har-
ie des Siécles : ainſi que les Peintres ſe
ent de l'ombre pour donner de l'éclat à
s couleurs. Les pechez des Hommes qu'il
fre, ſont partie de cette harmonie, que
s n'apercevons pas, parcequ'il faudroit
r dans un même tems & d'une ſeule vûë

la ſuite de tous les Siécles ; ainſi que pour juger de la beauté d'un Vers, & comme les parties dont il eſt compoſé, expriment ſa cadence, il faut entendre ces parties toutes enſemble.

Je fais, mon cher Eugéne, ces reflexions ſur la beauté de l'Ordre pour vous le faire aimer. Faites atention à ce qui vous charme dans la Compagnie où vous étes, vous trouverez que c'eſt l'Ordre qui ravit les Eſprits les plus déréglez. Il n'y a perſonne qui ne liſe avec plaiſir la deſcription que Virgile fait du travail des Abeilles. Ce n'eſt pas tant la beauté des Vers de ce Poëte qui plaît, que ce qu'il dit de l'ordre avec lequel ces inſectes travaillent à faire leur miel.

Omnibus una quies operum, labor omnibus unus.
Mane ruunt portis, nuſquam mora : rurſus eoſdem
Veſper ubi è paſtu tandem decedere campis
Admonuit, tum tecta petunt, tum corpora curant.
Fit ſonitus, muſſantque oras, & limina circum.
Poſt ubi jam thalamis ſe compoſuere, ſiletur
In noctem, &c.

Nôtre vie & nos ocupations ſeroient plus réglées que celles de ces Inſectes, ſi nous n'étions point corrompus. La vûe de nos actions & de nôtre conduite auroit été un ſpectacle agréable aux Anges, comme celle du travail des Abeilles l'eſt à nôtre égard : mais à preſent elle leur eſt un ſujet d'horreur. Les brutes ſont toûjours réglées, elles ne font rien

contre leur nature, & nous en toutes choſes nous renverſons l'ordre établi de Dieu, faiſans de la Terre un enfer, c'eſt-à-dire, un lieu de confuſion & d'horreur. *Ubi nullus ordo, ſed ſempiternus horror inhabitat.*

C'eſt l'idée, mon cher Eugene, qu'il faut avoir du déſordre, & vous en devez concevoir tant d'averſion, qu'il ne vous ſoit pas moins douloureux que l'harmonie de vôtre vie ſoit troublée par l'interruption de vos réglemens, que ſi quelque violence troubloit celle de vos membres & changeoit leur bonne diſpoſition. Dieu avoit ataché aux déréglemens des mœurs des ſentimens de douleur auſſi vifs qu'aux déréglemens de la ſanté: mais le peché nous a endurcis & nous a rendu inſenſibles aux douleurs ſpirituelles. On voit ſans peine le deſordre, on y vit avec plaiſir, & il eſt même dificile à preſent de faire comprendre aux hommes que c'eſt un mal de vivre ſans aſſujetiſſement à des Loix qui ordonnent les tems de toutes leurs actions, ce qui eſt un éfet & une marque d'un renverſement entier. Autrement pourroit-on croire que ce n'eſt point un mal de faire toutes choſes ſelon ſa fantaiſie, & les diferens mouvemens de ſa paſſion? Ne ſommes-nous pas obligez d'agir raiſonnablement & de faire toutes choſes pour Dieu? Un Homme qui ſe couche, qui ſe leve ſans aucune régle, qui n'a aucun ordre dans ſes exercices, & ſuit dans tout ce qu'il fait ſon humeur, peut-il dire, que c'eſt la raiſon qui le fait agir; que toutes ſes actions ſoient entrepriſes pour Dieu, comme ſont celles d'une Perſonne qui vit dans une ſainte Communauté, & qui en ſuit les Régles? Car enfin en ſuivant toute ſa vie

l'ordre du réglement auquel il s'eſt aſſujeti pour Dieu, l'on peut dire qu'il ne fait rien que pour Dieu. C'eſt ce qui doit vous faire aimer la Communauté où vous êtes, & vous rendre fidelle à la pratique des réglemens qui en maintiennent l'ordre. Prenez garde d'en negliger aucun. Dans un concert de Muſique pour peu qu'on détonne, on le trouble. Peut-être même que Dieu a ataché les graces de vôtre ſalut à cette exactitude en des choſes qui ne paroiſſent d'aucune importance aux yeux des Hommes. C'eſt-là ſa conduite: il donne beaucoup à ceux qui lui ſont fideles dans les petites choſes. Auſſi le caractere d'une vertu ſolide eſt de ne s'éloigner en rien de la Régle. Le Fils de Dieu nous en a donné l'exemple: l'ordre & le tems de ſes actions étoient réglez par ſon Pere, & il étoit ſi ſoûmis à cette régle, qu'aux nôces de Cana, il ne voulut pas changer l'eau en vin au moment que ſa Mere l'en pria, parceque, dit-il, l'heure n'étoit pas venuë de faire ce miracle, qu'il fit un moment aprés, ſans doute, à l'heure qui lui avoit été marquée par ſon Pere, laquelle il n'avoit pas voulu prevenir.

C'eſt, dis je, cette exactitude à faire toutes choſes par régle & dans leur tems, qui fait l'uniformité de la vie des Saints, & qui la rend ſi belle. Dans un bâtiment ce n'eſt point tant la beauté de chacune de ſes parties que leur ſimmetrie ou diſpoſition, qui le rend conſiderable. Ce qui fait pareillement le merite des Saints, ce ne ſont point quelques actions: c'eſt toute leur vie; qui eſt comme un tiſſu ou aſſemblage d'action raiſonnables, c'eſt-à-dire, qui ſe font par régle, & qui n'ont point pour principe le caprice & le hazard.

Ceux qui violent ſans ſcrupule les réglemens des Compagnies où ils vivent, parce-qu'ils n'y ſont point, diſent-ils, obligez, ne conſidérent pas qu'en negligeant ces réglemens ils mépriſent la Loi de Dieu. L'Ecriture ne dit-elle pas que chaque choſe a ſon tems, qu'il y a un tems de travail, un tems de repos, un tems pour pleurer & pour rire, un tems de parler & de ſe taire ? Ceux donc qui n'obſervent aucun tems, qui ſe lévent & ſe couchent tantôt à une heure, tantôt à une autre, qui ne gardent aucun ordre dans leur étude, qui étudient quand il faut ſe promener, & qui ſe divertiſſent lorſque l'heure du travail eſt venuë, peuvent ils penſer que leur vie ſoit réglée ſelon la ſageſſe, c'eſt-à-dire, ſelon que Dieu l'ordonne, & qu'ils peuvent vivre dans ces déréglemens ſans craindre ſa juſtice ? Cette malheureuſe liberté qu'on prend de faire tout ce qu'on veut, eſt une preuve & une ſuite de la corruption de l'Homme. Car qu'eſt ce qu'être corrompu ? C'eſt n'être pas ce qu'on devoit être. Quand un Horloge ſonne à contre-tems, ou qu'elle ne ſonne point du tout, ne dit-on pas, ou qu'elle a été mal faite, ou qu'elle a été gâtée ? On ne peut pas dire que l'Homme a été mal fait. Quand on voit donc des Perſonnes qui veillent dans le tems qu'il faut dormir, qui parlent quand il faudroit ſe taire, & lorſqu'ils parlent dans le tems, s'entretiennent des choſes qu'il faudroit taire, qui négligent de ſçavoir ce qu'ils ſont obligez d'aprendre, & qui étudient ce qu'ils devroient ignorer, peut-on dire qu'elles ſont ce qu'elles devroient être, puiſque la nature de l'Homme eſt d'agir par raiſon, & de ſuivre en toutes choſes l'ordre de Dieu ?

[illegible] ils sont [illegible] dans les règlemens de vos Congrégations que la volonté & la grâce de Dieu, qui assiste par tout, en

quitant leurs réglemens quand elle leur paroît ailleurs. C'eſt pour cela qu'ils ne s'atachent à rien par vœu, afin de ſuivre Dieu plus librement. Car ce n'eſt pas pour vivre dans une molle liberté : Ils vivent avec autant de regularité qu'aucune autre Compagnie. Les Superieurs, comme vous le remarquerez, gouvernent avec douceur ; mais ces ménagemens dont ils uſent, n'aboutiſſent pas à des complaiſances lâches. Ils ſçavent qu'ils ne ſont établis que pour empêcher le deſordre, & ils ne craignent point que la ſeverité moderée par la charité & la prudence, ſepare de leurs Corps ceux qui n'y ſont atachez par aucun lien indiſſoluble. Ils ſont perſuadez que c'eſt la diſcipline qui lie & entretient les Communautez ; que ſans la ſeverité des Capitaines les plus grandes Armées ſe diſſiperoient en un moment : que jamais les Compagnies ne ſont plus nombreuſes que lorſqu'elles ſont plus reguliéres, & que c'eſt la regularité, qui comme un parfum atire tout le Monde. Outre que l'ordre eſt ſi neceſſaire, que l'on ne peut s'en éloigner ſans ſe faire mal : les déréglez trouvent leur ſuplice dans leur déréglemens. De là vient que les Communautez ſont inſuportables à ceux-même qui les déréglent La paix & la joïe ſont les fruits de l'Ordre, comme les murmurez, les queréles, les chagrins, ſont un éfet de la confuſion qui écarte tout le Monde. Un eſprit raiſonnable prendroit il le deſſein d'entrer dans une maiſon de confuſion, ou d'y demeurer quand il s'y eſt engagé imprudemment ?

Ajoûtez à toutes ces choſes, mon cher Eugéne, que la regularité fait la principale partie de la Penitence, ſans laquelle il n'y a point

de salut. Cette Penitence consiste dans une resistance continuelle aux inclinations corrompuës de la chair. Celui qui ne fait donc jamais ce qu'il desire, qui n'agit que par un ordre qu'il sçait être aprouvé de Dieu, est vraïement Penitent. Sa penitence est certainement plus parfaite que celle de ceux qui font de rudes mortifications un jour de la semaine, & qui aprés cela acordent à leurs inclinations tout ce qui ne leur paroit pas un vice grossier, ne s'apliquant point à combatre & à surmonter la concupiscence, qui est, comme nous avons vû, la source du libertinage & du desordre. J'ai toûjours remarqué, que nous ne quitons l'Ordre que parceque nous ne sommes pas Penitens, que nous aimons nos aizes, & les plaisirs sensibles. Aussi selon que l'on est dans un état où les plaisirs sont interdis, & ou les ocasions ne s'en presentent pas, on est moins sujet au desordre. Le luxe a mis le desordre & la confusion dans les Republiques, & les a ensuite renversées. Les Pauvres sont mieux réglez que les Personnes riches, *stultitiam patiuntur opes.* Ce fut la Pauvreté, comme dit un Historien, qui conserva si long-tems le bon ordre dans Lacedemone; & qui en fut comme la maitresse ainsi que parle cet Historien. *Et hæc disciplina magistrâ paupertate hactenus stetit.* Un Poëte Latin s'est plaint qu'il n'y avoit point de crimes, ni de debauches dont les Romains ne se fussent rendus coupables depuis qu'ils étoient devenus riches.

Servabat castas humilis fortuna latinas
Quondam; nec vitiis contingi parva sinebat

Tecta labor, ſomnique breves, & vellere thuſco.
Vexata, duraque manus ac proximus urbi
Annibal, & ſtantes collina in turre mariti.
Nunc patimur longæ pacis mala : ſævior armis
Luxuria incubuit ; victumque ulciſcitur orbem.
Nullum crimen abeſt, facinuſque libidinis, ex quo
Paupertas Romana perit. ——————

Aimez donc la pauvreté, mon cher Eugene, ſi vous voulez vivre reguliérement. Combatez avec la neceſſité. Ne vous ſervez des Creatures que lorſque vous ne pouvez pas vous en paſſer. Vous ôterez à la concupiſcence qui l'entretient & l'augmente ; & vous n'aurez aucune peine à vous aſſujetir à la Régle. Vû que l'harmonie, pour ainſi dire, d'une vie réglée à ſes plaiſirs, auſſi bien que les operations du corps, qui ſont douces, lorſque leurs mouvemens ſont réglez. Il eſt vrai que les plaiſirs que l'on trouve dans les divertiſſemens du Monde ſont plus ſenſibles : mais auſſi comme ils ſont plus violens, ils paſſent bientôt. Ceux des perſonnes réglées ſont durables, & ne ſont point ſujets à ces viciſſitudes de plaiſir & de chagrin que les Gens du monde éprouvent. Un veritable Chrétien ne peut avoir d'eſtime pour des joïes paſſageres qui ſont ſuivies des tourmens éternels Il ne trouve de conſolation que dans l'éternité bienheureuſe qu'il eſpere.

Cette eſperance ne peut être fondée que ſur la regularité ; puiſque la ſeule perſeverance eſt couronnée, & que la perſeverance n'eſt

qu'une pratique reguliére & conſtante de la vertu. Continuez donc, mon cher Eugene, de courir dans cette carriére où vous êtes entré. Je voudrois être le Compagnon de cette courſe, comme je l'ai été de vos voïages, ſi je n'étois ataché ailleurs, uni néanmoins d'afection avec vous autant que le peut être celui qui eſt vôtre tres-humble ſerviteur.

THEODOSE.

SECONDE LETRE DE THEODOSE A EUGENE.

EUGENE CHARME' de la douceur de ſon état, en avoit fait une peinture à Théodoſe comme d'une felicité parfaite. Il lui avoit marqué qu'il ne trouvoit plus de difficulté.

J'AY apris à mon Corps, *ce ſont ces paroles*, à vivre d'intelligence avec la raiſon. J'oblige le ſommeil de venir dans le tems réglé, parceque je ne lui en ne point d'autre. L'abſtinence me fait ver toutes les viandes ſaines & agreables. ſens tous les jours de nouvelles ardeurs r la verité; & quand je conſidere qu'elle

ſe découvre à moi qu'elle ſe laiſſe voir, que je lis dans le Cantique des Cantiques l empreſſemens de l'Epoux & de l'Epouſe, il n ſemble voir mon état.

Théodoſe qui avoit beaucoup d'expe. rience crut devoir avertir Eugene que la vie des Communautez étoit quelquefois trop douce ; qu'il falloit travailler. Quoique Théodoſe ne fut pas d'avis qu'Eugene ſortit ſitôt de ſa retraite, il prit néanmoins ocaſion de ce qu'il lui avoit écrit, de lui parler de la vie laborieuſe d'un Eccleſiaſtique vertüeux, & de le perſuader qu'elle devoit être toute employée à aider ceux qui ont beſoin de ſecours, & à ſanctifier les Ames. C'eſt le ſujet de cette ſeconde Letre.

QUE vous êtes obligé à Dieu mon cher Eugéne, d'acompagner de tant de douceurs vos exercices. C'eſt pour vous les faire aimer, & vous atirer à lui. Cette felicité dont il vous fait joüir, ne doit pas être la fin, mais un atrait ſeulement. Ce ſeroit en abuſer que de s'y repoſer. Les plaiſirs que vous trouvez dans vôtre devoir ſont juſtes, parceque vous vous en ſervez pour aller plus loin. On eſt criminel quand on établit ſa felicité par tout ailleurs qu'en Dieu ſeul. Ceux qui la cherchent dans les plaiſirs des yeux, des oreilles, & ſur tous les autres ſens, qui ſont.

comme les paſſages du corps où la volupté ſe rencontre, pechent manifeſtement. Il y en a dont l'erreur n'eſt pas ſi groſſiére. Ils ſe font une eſpece de beatitude, qui paroît établie ſur la vertu, quoi, qu'en éfet, elle n'ait pour fondement, qu'un amour de ſoi-même qui fait qu'ils ſe remüent juſques à ce qu'ils aïent trouvé une ſituation aiſée dans leur état. Tout y eſt étudié pour la commodité. Leurs exercices de devotion ſont tellement compaſſez, qu'ils ſont commodes : Ils corrigent l'amertume de la Penitence avec tant d'art, qu'ils en font une eſpece de délices. En un mot, la vie qu'ils ménent n'eſt diferente de celle des Gens du Siécle, que par les objets : c'eſt un même principe qui les fait agir, c'eſt-à-dire, l'amour propre.

On peut même dire, que dans le Monde on eſt plus endurci au froid & au chaud ; qu'on mange avec plus d'indiference les viandes qui ſe rencontrent. Les maladies capables de détacher de la Terre & de faire comprendre qu'on n'y eſt pas pour toûjours, font au contraire, que les perſonnes dont nous parlons, perdent leur dévotion. Auſſi tôt que le mal les ataque, ils ſe laiſſent vaincre, & ſe rendent ſi eſclaves de leur corps, qu'il n'étudient plus que ce qui le peut conſerver. On peut ménager ſa ſanté, mais il faut que ce ſoit dans la vûë de ſervir Dieu & le Prochain. La ſanté du corps n'eſt pas nôtre fin. La vie ne doit pas être emploïée à ſe bien porter. Il faut travailler ; & comme ce Soldat Grec, plûtôt que de lâcher le bord du Vaiſſeau ennemi où il vouloit donner le tems d'entrer à ſes compagnons, aprés s'être laiſſé couper les mains l'une aprés l'autre, l'arrêta avec les

dents : quand on a mal à la tête, il faut agir ; quand on ne peut pas marcher, il faut que la tête travaille. Si on a perdu la vûë, il faut donner ſes oreilles & ſa langue au ſervice du prochain. L'aplication qu'on peut donner à ſa ſanté, c'eſt de ſe faire robuſte, de s'endurcir contre le froid & le chaud, de ſe paſſer de ce qui eſt neceſſaire à ceux qui ſont foibles. Si on previent la maladie que ce ſoit par la ſobrieté & par l'exercice. La diéte doit être nôtre grand remede, lorſque nous ſommes malades.

Ceux qui ne voudroient pas troubler leur tranquilité, par un acte de charité tant ſoit peu penible & chagrinant, ne peuvent atendre d'autre recompenſe que la douceur de la vie qu'ils ménent. Les Epicuriens faiſoient conſiſter la felicité dans une vie ſemblable, exemte d'inquietude & de peine. Epicure ne beuvoit que de l'eau, il ne mangeoit que du pain avec un peu de fromage, vivant dans la retraite, dégagé de toutes les afaires du monde. Si on ne condamne pas de crime ceux qui alient la dévotion avec une vie infructueuſe pour le Prochain, au moins on a droit de dire qu'ils ſont des arbres agreables à la vûë par leurs feüillages, qu'on coupe & qu'on met au feu, parcequ'ils ne portent point de fruit ; ou que ce ſont des ſerviteurs inutiles qui ne diſſipent pas le bien de leur maître, mais auſſi qui ne le faiſant point profiter, ſeront, comme le dit l'Evangile : *jetez hors de la maiſon pieds & mains liées.* On ne peut pas alegüer, que les Anachorêtes, à qui l'Hiſtoire écléſiaſtique donne tant de loüanges, n'ont point ſervi les Hommes avec qui ils n'avoient aucun commerce. L'amour propre ne

trouvoit point où ſe repoſer dans une vie ſi dure : Et ils étoient d'un puiſſant ſecours aux Peuples pour qui ils prioient ſans ceſſe.

Nous devons aimer tous les Hommes, mon cher Eugene, de cet amour tendre dont nous aimons les membres de nôtre corps. Nous faiſons tous enſemble un ſeul corps que Dieu aime. Il fait du bien non ſeulement à ceux qui en ſont les membres honorables, mais à ceux mêmes qui ſont gâtez. Nous devons imiter une ſi grande charité ; & c'eſt cette vertu qui combat & qui ſurmonte l'amour propre, qui fait qu'on ne penſe qu'à ſoi. Quand on a de la charité, on penſe plus à ſecourir les miſerables, qu'à prendre ſes aiſes. Une bonne Mere s'aplique continuellement a faire que ſes Enfans ne ſoufrent point. Celui auſſi qui a la charité dans le cœur, eſt toûjours en mouvement. Il va chercher le pauvre. Il aide le foible. Il conſole l'afligé. Il a les yeux ouverts ſur les beſoins de l'indigent. Il ménage toutes les ocaſions de ſervir les uns & les autres. Et ſi le Soleil ſe couchoit ſans qu'il eût fait aucun bien, il ſe plaindroit d'avoir perdu ſa journée ; comme un grand Empereur ſe plaignoit de lui même à ſes amis quand il avoit laiſſé paſſer un jour ſans faire quelque liberalité. *Amici diem perdidimus.* Il défend l'Innocent qu'on ataque mal à propos. Il débroüille, & termine les quereles. Il viſite les Malades. Il ſolicite la cauſe de l'opreſſé. Il va de l'Hôpital aux Priſons. Le ſaint Concile de Trente nous dit que le ſoin des Perſonnes miſerables, *Cura miſerabilium perſonarum*, doit être une des principales ocupations des Eccléſiaſtiques.

Les Gens du monde ſe délaſſent dans les

exercices pénibles de la chaſſe, dans l'aplication du jeu des échecs. Le divertiſſement quand on travaille, n'eſt neceſſaire qu'afin que le corps & l'ame ne s'épuiſent pas en faiſant une même choſe trop long tems; ainſi le ſeul changement de travail eſt un divertiſſement. *Occupatis mutatio negotiorum relaxatio eſt* La tête, aprés la meditation ſe délaſſe, quand les pieds agiſſent. Aprés le travail de l'étude, mon cher Eugene, que vôtre divertiſſement ſoit quelque bonne œuvre. Prenez tant d'habitude à faire le bien, que ce vous ſoit un plaiſir de procurer du ſoulagement à ceux que la miſere acable. En vous promenant, en voïageant faites du bien comme le faiſoit Jeſus-Chriſt, ſelon que le dit l'Ecriture: *Pertranſiit benefaciendo & ſanando omnes.* Nous ne pouvons pas, comme lui, redonner la vûë aux aveugles, faire marcher droit les boiteux, mais nous pouvons ſervir de guide aux aveugles, & d'apui aux boiteux.

Jeſus-Chriſt dans tout ce qu'il a fait, eſt nôtre modele. Il eſt cette lumiére interieure qui *éclaire tous les hommes.* Le Verbe eſt nôtre raiſon qui nous parle interieurement, & nous avertit de nôtre devoir. Quand les Hommes ſont ſortis hors d'eux mêmes ſans y vouloir voir, ni entendre le Verbe divin, il s'eſt fait chair, & ſe preſentant à leurs yeux, il s'eſt fait voir ſenſiblement, & a parlé à leurs oreilles. Il n'eſt pas moins nôtre lumére & nôtre raiſon, pour avoir pris un corps. Ainſi puiſqu'on n'eſt point raiſonnable qu'en conſultant la raiſon; il faut toûjours avoir Jeſus-Chriſt devant les yeux, & ſe conformer à ce qu'on aprend de lui dans ſon Evangile. Sa vie a été laborieuſe, toûjours agiſ-

ſante pour le ſervice du prochain, par raport à la gloire de ſon Pere. Il eſt mort pour reconcilier les Hommes avec lui, & en faire ſes adorateurs. Nôtre charité devroit être ſemblable, & ſi grande, que nous fuſſions prêts de répandre juſqu'à la derniére goute de nôtre ſang, ſi cela contribuoit à faire adorer Dieu. Car c'eſt Dieu qui doit être la fin de la charité que nous devons au prochain, & ce n'eſt que pour faire trouver la verité agréable, qui eſt amere à la concupiſcence, qu'il faut emploïer la douceur des careſſes. Nôtre amour doit être un torrent qui entraîne dans le ſein de Dieu tout ce qui ſe trouve devant lui : un feu qui échauffe & qui embraſe tout ce qui en aproche : un poids qui faſſe violence, & qui emporte tout. Qu'on ne s'aproche point de nous, qu'en même tems on ne ſe ſente arraché de la Terre, échaufé de l'amour divin, & porté vers Dieu.

Comme le Créateur a placé le Soleil dans le Ciel au milieu des Planetes, pour leur donner de la lumiére & du mouvement ; il met auſſi dans ſon Egliſe parmi les Fideles, des Ames éclairées & ardentes, qui communiquent à tout ce qui eſt autour d'elles, & leur lumiére & leur feu. Rien ne leur reſiſte. Il faut que tout cede & ſuive leur mouvement. Pour remuër toute une Province, il ne faut qu'une de ces grandes Ames, que Dieu remplit d'une plus grande charité, ſelon les deſſeins qu'il a ſur ſes Elûs. Car il ne ſignale pas ſeulement ſa puiſſance, en ſauvant par ſa grace, ceux à qui il fait miſericorde ; ſa ſageſſe éclate dans l'ordre de la predeſtination. Il a réglé les choſes de toute éternité, de ſorte que la diſpoſition generale & particuliére

ſequent heritiers de ſon Sacerdoce, comme tous ceux qui croïent, ſont Enfans d'Abraham & heritiers de la promeſſe qui lui a été faite.

Dans ce tems, mon cher Eugene, que vous vous diſpoſez aux ſaints Ordres, demandez à Dieu un zele qui vous retire de cette mole oiſiveté, où tant d'Eccléſiaſtiques languiſſent, & vous faſſe combatre pour Dieu. Que par tout où vous ſerez le vice s'en retire: que les lieux de débauche ſe ferment: que les blaſphemateurs tremblent. Qu'on puiſſe dire de vous ce qu'Abigail diſoit à David, *prælia Domini, Domine mi, præliaris.* Faites enſorte que les ignorans ſoient inſtruits; que les pauvres ſoient aidez; que les malades ſoient ſecourus; qu'on établiſſe des Ecôles, des Hôpitaux, des Maiſons pour retirer des Orphelins, & pour renfermer les Perſonnes déréglées. Apaiſez les quereles: reconciliez les ennemis: obligez ceux qui ont des procez de les terminer.

Ne craignez point qu'en faiſant ces choſes, vous vous ingeriez contre la volonté de Dieu. La vocation de tous les Hommes eſt d'empêcher le mal & de faire le bien. Quand on voit des Gens qui vont tomber dans l'impureté, qui s'enyvrent, qui blaſphément, on eſt obligé de s'y oposer. Il y a pour cela un ordre du Ciel à tous les Hommes. Tout miſerable qui nous repreſente ſa miſere, nous donne Miſſion de la part du ſouverain Maître pour l'aider.

Il faut que je vous ouvre mon cœur, mon cher Eugene, & que pour ſoulager ma douleur, je gemiſſe avec vous ſur l'état preſent du Chriſtianiſme. A peine voit-on quelque

des siécles est utile à ceux qu'il aime. Les rencontres de la vie, sont heureuses pour eux. La disposition du Monde fait que chaque Element prend sa place; que les Astres roulent, que les Riviéres coulent, que les Arbres croissent. L'ordre que la Sagesse de Dieu établit dans le Monde spirituel fait la même chose. Les Personnes zélées qu'il fait naître dans certaines Provinces détruisent le peché, & alument le feu de la charité par tout: Ce qui est l'une des principales causes du salut des Predestinez.

Quelle gloire, ô mon cher Eugene, d'être l'instrument de Dieu dans l'execution des desseins qu'il a sur ses Elûs, d'être son Coadjuteur dans l'œuvre de leur salut! Quelle marque plus évidente de predestination, que ce zele dont nous parlons; car tous les Predestinez composent le Corps de l'Eglise, & c'est le propre des membres de s'aider les uns les autres. On n'est pas du Corps de l'Eglise si on ne se sent point interessé dans le salut des Membres de l'Eglise. Ce zele, dis-je, est le caractere des bons Prêtres. Ce fût par le sang que les Levites répandirent de leurs plus proches parens, qui avoient adoré le veau d'or, qu'ils consacrérent leurs mains, comme Dieu l'a dit. *Consecrastis manus vestras hodie Domino, unusquisque in filio & in fratre suo, ut detur vobis benedictio.* Et ce fut pour avoir tué un Israëlite qui pechoit avec une Madianite, que Phinées merita que Dieu lui fit cette promesse. *Erit tam ipsi quam semini ejus pactum Sacerdotii sempiternum, quia zelatus est pro Deo suo.* Phinées n'a plus de Successeurs selon la chair, mais tous ceux qui ont son zele, sont ses veritables Enfans; par con-

ſequent heritiers de ſon Sacerdoce, comme tous ceux qui croïent, ſont Enfans d'Abraham & heritiers de la promeſſe qui lui a été faite.

Dans ce tems, mon cher Eugene, que vous vous diſpoſez aux ſaints Ordres, demandez à Dieu un zele qui vous retire de cette mole oiſiveté, où tant d'Eccléſiaſtiques languiſſent, & vous faſſe combatre pour Dieu. Que par tout où vous ſerez le vice s'en retire: que les lieux de débauche ſe ferment: que les blaſphemateurs tremblent. Qu'on puiſſe dire de vous ce qu'Abigail diſoit à David, *prælia Domini, Domine mi, præliaris.* Faites enſorte que les ignorans ſoient inſtruits; que les pauvres ſoient aidez; que les malades ſoient ſecourus; qu'on établiſſe des Ecôles, des Hôpitaux, des Maiſons pour retirer des Orphelins, & pour renfermer les Perſonnes déréglées. Apaiſez les quereles: reconciliez les ennemis: obligez ceux qui ont des procez de les terminer.

Ne craignez point qu'en faiſant ces choſes, vous vous ingeriez contre la volonté de Dieu. La vocation de tous les Hommes eſt d'empêcher le mal & de faire le bien. Quand on voit des Gens qui vont tomber dans l'impureté, qui s'enyvrent, qui blaſphément, on eſt obligé de s'y oposer. Il y a pour cela un ordre du Ciel à tous les Hommes. Tout miſerable qui nous repreſente ſa miſere, nous donne Miſſion de la part du ſouverain Maître pour l'aider.

Il faut que je vous ouvre mon cœur, mon cher Eugene, & que pour ſoulager ma douleur, je gemiſſe avec vous ſur l'état preſent du Chriſtianiſme. A peine voit-on quelque

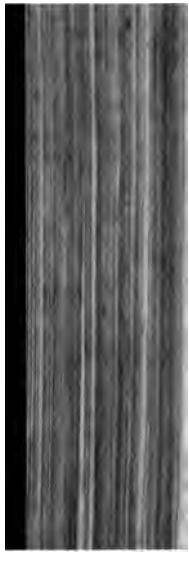
tures, que tous les Hommes ſoient ſauvez; & qu'ainſi nous travaillions au ſalut des Ames avec zele, comme des Serviteurs fidéles doivent s'apliquer à éxecuter les ordres de leur Maître.

Quelle marque plus évidente que nous n'avons point cette fidélité, & que nous ſommes bien éloignez de nous donner au ſervice de Dieu, & de prendre ſes interêts, que cette froideur avec laquelle nous voïons tous les jours qu'on l'ofenſe? On le blaſphême en nôtre preſence ſans que nous en ſoïons touchez; on viole ſes Loix ſans que nous nous y opoſions. On n'eſt point indiférent pour ce que l'on aime; on ne voit point ſans douleur outrager ſon Pere; & brûler ſa propre maiſon ſans ſe remuër pour en éteindre le feu. Un veritable Fidéle qui conſidere Dieu comme ſon Pere, & l'Egliſe comme ſa maiſon, eſt percé de douleur quand Dieu eſt ofenſé, & que l'Egliſe eſt en feu. Quand il voit que perſonne n'a Dieu devant les yeux; que le Marchand ne penſe qu'à tromper; que l'Artiſan n'a point de fidelité; que les Magiſtrats ſont peu apliquez à rendre la juſtice; qu'il n'y a point d'union entre les Fréres; point de paix entre les voiſins; & que chacun regardant ſon Prochain comme ſon ennemi, ne cherche qu'à lui nuire, & à s'élever ſur ſes ruïnes. Il n'y a plus de régles. C'eſt la paſſion qui fait tout. On renverſe les plus ſaintes Loix de la Religion. On mépriſe les conſeils de l'Evangile. On n'a point d'ardeur pour la verité. Qui ſont ceux qui ſe font une afaire de la connoître? Ceux qui la connoiſſent ne la pratiquent pas.

Pour l'Egliſe, pluſieurs y entrent en aparence

rence pour la ſervir ; mais en éfet, ils ſe jettent ſur elle comme ſur un ennemi vaincu & terraſſé. Ils tâchent de s'enrichir de ſes dépoüilles, ſans craindre la juſtice de ſon Epoux. Sa diſcipline eſt ignorée. Si on l'étudie, ce n'eſt pas pour prendre ſon eſprit, mais pour ne pas perdre le benefice qu'on ambitionne, en s'écartant des régles qui ſont encore en vigueur dans le Palais, car peu ſe mettent en peine du jugement de Dieu : on ne conſidere que ceux des Hommes à qui il plait de garder encore de certaines régles dans le tems qu'ils en mépriſent de plus eſſentielles. Qui eſt ce qui regarde les irregularitez comme des marques que Dieu n'apelle pas à l'Egliſe? chacun les prend ſimplement comme une obligation de recourir à des diſpenſes. Perſonne ne conſulte ſes forces en prenant des charges : on les recherche pour ſoulager ſa miſere, ou pour aider ſon ambition. On ne ſe prepare pas pour en être digne. On ne penſe qu'à les obtenir. Pour cela on s'inſinuë dans l'eſprit de ceux qui peuvent les procurer. On tâche de les gagner par de lâches complaiſances, par des flateries criminelles. On ſe rend leur eſclave & le miniſtre de toutes leurs paſſions. Quand on a envahi une Dignité eccléſiaſtique, on en conſume les revenus en bâtimens ſuperbes, en équipages, en jeux, en feſtins ; & lorſqu'il les faut quiter, & que la mort s'aproche, au lieu de penſer à reparer le mal qu'on a fait, on donne ſon Benefice à un Néveu qui fera encore plus de mal, & qui commencera de meilleure heure à faire un dégât déplorable dans l'Egliſe.

Qui donnera à nos yeux une fontaine de larmes, mon cher Eugéne, pour pleurer tant



dition plus facheuſe que ce
devons-nous pas regarder le
comme un débordement d'e
cendie, ou comme le ſacag
priſe par force ; & excitez p
qui ſe perdent, ou touche
ceux qui periſſent, ſans s'e
dorment lorſque le torrent
maiſon, ou qu'elle eſt en fe
être tuez par leur ennemi
à la main. Animez, dis-je,
vemens que la vûë de tant
dans une Ame qui n'eſt ni de
ze, ne devons-nous pas éve
vertir du danger, courir a
donner la main pour le reti
milieu des flâmes, charger
lui qui ne peut marcher, t
la vie à un miſerable, &
riche meuble, c'eſt-à-dire,
tieuſe aux yeux de Dieu ?

Vous ne pouvez pas v
cher Eugene, en ſuivant v

le la charité, qui s'éteint, ſi on le négli-
pendant que la concupiſcence fait naître
u d'un faux zele, qui n'eſt qu'une ſecrete
ition de ſe rendre conſiderable par des
ons de charité éclatantes, ou l'éfet d'une
ieur inquiete, qui ne peut ſoufrir le repos
calme d'une ſolitude ſainte telle que la
e. Je n'ai pas voulu la troubler. Je vous
orte d'y vivre encore quelque tems pour
arer ces armes fortes avec leſquelles nous
s verrons combatre pour Jeſus-Chriſt
ge les pecheurs. Je demande à Dieu la
o d'être une de vos premiéres conquêtes.
ie rendrai avec plaiſir. THEODOSE.

TROISIEME LETRE DE THEODOSE A EUGENE.

EUGENE ETOIT PREST de prendre un Emploi écleſiaſtique. Théodoſe, dont il avoit demandé les avis, lui fait prévoir les dangers qu'on trouve hors de la Solitude.

J'APRENS avec plaiſir, mon cher Eugene, que vos Superieurs penſent à vous donner de l'emploi, car c'eſt une marque qu'ils ſont contens de vous. Mais quand je conſidere que vous alez ſortir de la ſainte Maiſon où vous êtes, comme dans un port aſſûré, en prevoïant les tempêtes auſquelles vous ſerez expoſé, je ne puis vous diſſimuler que je crains pour vous.

O quid agis ? Fortiter occupa
Portum. Nonne vides, ut
Nudum remigio latus,
Et malus celeri ſaucius Africo,
Antennaque gemant, ac ſine funibus
Vix durare carina
Poſſint imperioſius
Æquor ?

Nous ſommes trop foibles pour vivre dans le monde ; & le ſeul moïen de n'y pas perir, eſt de s'en éloigner. Il eſt vrai que nous ne ſommes pas faits pour la ſolitude, & que cet éloignement naturel que nous en avons eſt une preuve que l'homme eſt né pour vivre avec les autres hommes. Mais il en eſt de l'inclination que nous avons pour la ſocieté comme de celle que nous avons pour boire & pour manger. Nous ſommes obligez de combatre par le jeûne le déreglement de la faim & de la ſoif. Cette panse que Dieu avoit donnée à chaque homme vers les autres hommes n'eſt plus dans l'ordre : ſi nous la ſuivions, nous tomberions dans le mal ; il faut donc y reſiſter, & lui opoſer la retraite, n'aprochant des hommes que par neceſſité. Dans un état de ſanté nous nous ſerions fortifiez & aidez les uns les autres, pour aler à Dieu, mais-à-preſent nous ſommes des malades qui nous infectons. Un fruit pourri gâte les autres qui le touchent ; les hommes de même ſe communiquent leur corruption.

C'eſt une verité, mon cher Eugene, dont il eſt important d'être inſtruit entrant dans le commerce du monde. Si on ne croit pas qu'il eſt infecté, & qu'on s'y doit precautionner

comme dans un lieu peſtiferé, tôt ou tard on ſera ſurpris. Auſſi l'Apôtre ſaint Jaques dit, *que la Religion & la pieté pure & ſans tache aux yeux de Dieu, conſiſte à ſe conſerver pur de la corruption du ſiécle.* Nous ſommes tellement diſpoſez que nous penſons, que nous diſons & faiſons ce que nous apercevons que les autres penſent, diſent ou font; ainſi comme preſque tous les hommes ſont corrompus dans leurs maximes, dans leurs paroles & dans leurs actions, on devient mauvais auſſitôt qu'on vit avec eux. Il les faut donc fuir. C'eſt ce qu'ont fait les Saints. Ils ont tous aimé la ſolitude, qu'ils n'ont quité que lorſque Dieu a voulu ſe ſervir d'eux pour guerir les hommes, dont le mal étant contagieux, ce n'étoit qu'en tremblant & avec des preſervatifs qu'ils les aprochoient; auſſi aprés avoir apliqué les remedes, ils s'enfuïoient promtement pour ne pas être ataquez du mal, qu'ils avoient voulu guerir.

On ne fait pas aſſez de reflexion ſur le precepte qui nous défend de tenter Dieu. On ſçait bien qu'on ne doit pas ſe jeter du haut d'une maiſon dans l'eſperance que l'on ſera ſoûtenu par les Anges mais on ne conſidere pas, que lorſque l'on ſe jete dans le monde, il eſt impoſſible ſans un ſecours de Dieu extraordinaire & miraculeux, de ne ſe pas bleſſer. Et quelle eſperance bien fondée avons-nous que Dieu fera un miracle en nôtre faveur: qu'il nous envoïera ſes Anges pour nous défendre de la corruption du ſiécle: quand nous nous expoſons temerairement, que nous ſentons du dégoût pour la retraite où il nous avoit apellé, que nous avons une paſſion violente de reünir le monde que nous avons qui-

té ; & que nous voulons avoir part à tout ce qui s'y fait, & à tout ce qui s'y dit ? Avons-nous, dis-je, lieu de croire alant contre ſes ordres, qu'au milieu de la corruption generale du monde, il nous conſervera purs ; & que les flâmes de la concupiſcence qui y ſont alumées nous épargneront, comme le feu de la fournaiſe de Babilone les trois enfans que Dieu protegeoit ? Ceux qui ſortent de leur retraite, lorſque Dieu le leur ordonne, peuvent avoir cette confiance comme vous, mon cher Eugene, qui obéïſſez à vos Superieurs, par qui Dieu vous parle. Cependant vous devez encore craindre le monde comme un lieu plein de ſerpens & de lions. Et ne vous imaginez pas que cette crainte ne ſoit neceſſaire que lorſque l'on prend des emplois, qui engagent dans le grand monde. Faites atention à ces goufres ou tourbillons que vous avez vû dans les riviéres. D'abord qu'un bateau a touché les premiers cercles de ces goufres, il tourne avec eux, il s'engage de plus en plus, juſqu'à ce qu'enfin leur mouvement, qui eſt ſpiral, le porte au centre, où aprés avoir tourné quelque tems il ſe trouve englouti & diſparoît tout d'un coup. Il en eſt de même du monde, pour peu qu'on en aproche, il vous atire inſenſiblement ; en peu de tems on ſe voit au milieu des plus grands embarras, où aprés avoir tourné dans le cercle d'afaires qui n'ont point de fin, on eſt telement étourdi, que ſans apercevoir ſon malheur, on s'abîme & on ſe perd pour toute l'éternité.

Les hommes aprés avoir été reſſerrez quelque tems, ſe portent facilement au relâchement. Nous ſommes faits pour être heureux, ainſi nous ſoufrons avec impatience le retar-

dement de la felicité. On s'ennuïe bien-tôt d'une vie penitente, & l'on soûpire aprés un état plus doux, ne conſiderant pas que le peché nous a rendus indignes du bonheur pour lequel nous avions été creez; que nous meritons une éternelle miſere, & que la miſericorde de Dieu conſiſte à changer les ſuplices éternels en des douleurs paſſageres, qui finiſſent avec la vie, & qui nous purifient des pechez qui nous fermoient le Ciel. Aprés quelques années de retraite, qu'on a gemi, qu'on a pleuré étant touché de Dieu: Si la grace ne conſerve donc les premiers ſentimens qu'elle avoit inſpiré, on oublie facilement qu'on a été pecheur, & que la penitence devroit être auſſi longue que la vie. Auſſi-tôt qu'on ſort de la retraite, & qu'on reſpire l'air du monde, cette ardeur pour la felicité, c'eſt-à-dire, pour les plaiſirs, ſe reveille. On ne conſidere point que le tems n'en eſt pas encore venu: on joüit de ceux que le monde preſente, ſans aucun ſcrupule, lorſque ces plaiſirs ſont du nombre de ceux qu'on apele innocens, parceque lorſque l'on conſidere l'homme ſans crime, on ne voit pas de raiſon de les lui défendre. Vous voïez donc que ceux qui avoient autrefois declaré la guerre à leurs ſens, ouvrent les yeux aux objets agréables, qu'ils rencontrent. Leurs oreilles ne ſont plus fermées aux nouvelles. Ils paſſent les jours entiers à parler, à rire, à ſe promener. Ils s'abandonnent enfin à la joïe, & en peu de tems il ſe fait un renverſement ſi entier en leur eſprit, qu'ils ne penſent plus qu'à faire ſucceder les divertiſſemens les uns aux autres.

Que cet état, mon cher Eugene, eſt incompatible avec la veritable pieté! On y prend

un eſprit libertin, évaporé, ennemi de la retraite, incapable de la priére, & de tous les éxercices ſpirituels d'une vie reglée. La cauſe en eſt évidente : les converſations, les jeux, les ris, & les folles joïes frapent vivement l'ame, & la tirent comme hors d'elle-même, lorſqu'elle s'en ocupe. Les joïes qu'on ſent dans la priére, qui ſont ſpirituelles & interieures ne ſont en comparaiſon que de foibles impreſsions. Ce langage doux & paiſible de la verité qui parle au fond du cœur ne peut être entendu par ceux que le bruit du monde étourdit. Vous voïez donc ces perſonnes qui ſont dans les plaiſirs ſenſibles, toûjours hors d'elles-mêmes. Elles n'écoutent plus Dieu, elles l'oublient. La diſsipation paroît dans leurs yeux. Vous ne les entendez parler que de deſſeins qu'ils forment de joüer, de ſe divertir. La ſolitude leur devient inſuportable. Ils ſe répandent dans le monde, ils ſont des viſites ou inutiles ou dangereuſes. Ils n'aiment que les amuſemens où le tems coule & ſe perd ſans qu'on s'en aperçoive ; Car enfin, comme les créatures ne peuvent les ſatisfaire pleinement, ils ont des dégoûts & des chagrins ; ils ſont contrains de chercher des moïens de ſe tromper, & par la multiplicité ou varieté des creatures empêcher leur ame d'apercevoir l'état miſérable où elle s'eſt reduite en quitant ſon Dieu, en qui ſeul elle peut trouver le bonheur ſouverain. Vous les voïes donc au milieu de leur joïe aparente, inquiets, changeans à tous momens, inconſtans en toutes choſes, en leur maniére d'agir, en leur poſture, ce qui marque un eſprit hors de ſon aſsiete. Ils ſont legers comme des enfans, impetueux & turbulens comme des écoliers, immodeſtes &

emportez comme des Soldats, parce qu'ils ne tiennent plus à Dieu, dont toutes les operations sont reglées & toujours les mêmes. Ils n'ont plus de modestie ny de douceur. Ces vertus lors qu'elles ne sont ny feintes ny affectées, étant la marque d'une ame qui se laisse conduire à Dieu, & qui n'agit que par son Esprit.

Lors qu'on commence d'aimer les plaisirs sensibles, & qu'ainsi on cesse d'être pénitent; car la pénitence que Jesus Christ a prêchée pour tout le monde, consiste dans le retranchement des plaisirs mêmes qui n'auroient pas été deffendus à l'homme innocent. Alors, dis-je, comme on étend les recreations qui sont necessaires pour delasser l'esprit, au delà du temps que le bon ordre prescrit, aussi on ne garde plus de regle dans les repas. On se sert du pretexte de la necessité pour étouffer les reproches de la conscience, & après qu'on s'est persuadé que pourveu qu'on ne tombe pas dans des excez, tout est permis, on accorde à sa sensualité tout ce qu'elle peut desirer. C'est la tentation de ceux qui s'étant consacrez à Dieu, ont conçû de l'horreur pour les pechez honteux. D'abord que l'amour du plaisir se réveille, comme celui qu'on trouve dans les viandes est un des plus sensibles, ils s'y abandonnent, parce qu'ils veulent bien se persuader qu'il n'est pas deffendu. La necessité de manger leur est agréable, ensuite ils la préviennent. Ils mangent hors des repas. Ils ne se contentent pas des viandes bonnes pour la santé, mais peu agréables. Ils en ont du dégoût, après quoi ils se laissent aller aux murmures, aux plaintes, lors qu'on ne leur donne rien d'extraordinaire. L'argent qu'on donne

noit aux pauvres ſe convertit en des dépenſes ſuperfluës pour la bouche. On ſe fait des amis qui ſoient gens de plaiſir & de bonne chere. On n'eſt plus aſſez riche, on déſire du bien, on recherche des Benefices, on ſe dégoûte d'une vie réglée, & en peu de temps on eſt fait comme les Laïques. *Commixti ſunt inter gentes & didicerunt opera eorum.* Car enfin on ne ſe trouve point avec eux dans leurs plaiſirs pour leur prêcher la pénitence. Ils vous invitent pour ſe divertir avec eux, & l'on tâche de ne leur être ni incommodes ni fâcheux. On eſtime comme eux la bonne chere. On chante, on ſe provoque les uns les autres à boire, à manger. Voilà, mon cher Eugene, la peinture d'une vie Payenne, ſemblable à celle de ces miſérables que le déluge ſurprit, lors qu'ils mangeoient, comme le dit Jeſus-Chriſt. C'eſt dans les feſtins qu'on acheve de perdre entiérement le goût de la verité, qui devient inſipide. Aprés avoir mangé des viandes de l'Egypte on ne peut plus trouver de goût dans la manne du déſert; & ce qui eſt de plus terrible, c'eſt que lors qu'on a aimé la bonne chere dans ſa jeuneſſe on l'aime juſques à la mort. Il ne faut ſe trouver qu'une fois dans les feſtins pour les aimer toute ſa vie. Si Ulyſſe eût goûté du bout des levres la liqueur que Circé lui preſentoit, il auroit perdu pour toûjours cette grande ſageſſe. Ce que le Poëte a ingenieuſement repreſenté, en feignant que ſes compagnons qui en burent furent changez pour toute leur vie en chiens & en pourceaux.

Syrenum voces, & Circes pocula noſti,
Quæ ſi cum ſociis ſtultus cupiduſque bibiſſet,

EME LETRE

retrice fuiſſet, turpis &

immundus, vel amica

liſſe que les Poëtes ra-
porté par la tempête ſur
y trouva un fruit agréa-
ais dangereux. Qu'il ne
, & que ſes compagnons,
prudemment, s'attache-
uceur, qu'ils le preferе-
tourner en leur patrie,
ierement. Que ce ſoit là
fable, c'eſt une image où
douceur trompeuſe des
oublier le Ciel, & que
ritable ſageſſe s'abſtien-
peuvent de ce qui eſt
ur ne pas perdre le déſir
eſt de ce déſir que dépend
gir que par amour, & ſi
oit plus aimable que la
erons avec empreſſement
une félicité, & à peine
el, qui eſt nôtre patrie.
ieté dans la retraite pen-
réatures. Elles reflécliſ-
enduë de l'éternité, ſur la
t les accidens qui l'abre-
ſur les morts ſubites. E-
bilité des choſes du mon-
e fortune, lors que l'on ſe
les diſgraces, les grêles,
endies, les peſtes, les guer-
de terre, & une infinité
ntre leſquels perſonne ne

Sub domina meretrice fuiſſet, turpis & excors,
Vixiſſet canis immundus, vel amica luto ſus.

C'eſt de ce même Uliſſe que les Poëtes racontent qu'ayant été porté par la tempête ſur les côtes d'Afrique, il y trouva un fruit agréable nommé *Lotos*, mais dangereux. Qu'il ne voulut pas y toucher, & que ſes compagnons, qui en mangerent imprudemment, s'attacherent tellement à ſa douceur, qu'ils le preferent au plaiſir de retourner en leur patrie, qu'ils oublierent entierement. Que ce ſoit là une Hiſtoire ou une Fable, c'eſt une image où nous voïons que la douceur trompeuſe des fruits de la terre fait oublier le Ciel, & que ceux qui ont une veritable ſageſſe s'abſtiennent autant qu'ils le peuvent de ce qui eſt agréable ici bas, pour ne pas perdre le déſir des biens celeſtes. C'eſt de ce déſir que dépend toute la pieté. On n'agit que par amour, & ſi le Ciel ne nous paroit plus aimable que la Terre, nous travaillerons avec empreſſement pour nous faire ici une félicité, & à peine penſerons nous au Ciel, qui eſt nôtre patrie.

Les perſonnes de pieté dans la retraite penſent à la vanité des créatures. Elles refléchiſſent ſans ceſſe ſur l'étenduë de l'éternité, ſur la breveté de la vie, & ſur les accidens qui l'abregent, ſur les maladies, ſur les morts ſubites. Elles conſiderent l'inſtabilité des choſes du monde, les renverſemens de fortune, lors que l'on ſe croit le mieux établi, les diſgraces, les grêles, les inondations, les incendies, les peſtes, les guerres, les tremblemens de terre, & une infinité d'autres malheurs, contre leſquels perſonne ne

: peut deffendre. Les jugemens de Dieu ſont reſens à leur eſprit, les ſuplices éfroyables des amnez, & la joye des Saints dans le Ciel. Il eſt icile, mon cher Eugene, de s'entretenir dans es penſées pendant qu'on eſt dans la ſolitude, t d'y vivre dans un parfait détachement des réatures. Mais auſſi-tôt qu'on la quitte, qu'on uvre les yeux ſur le monde, que les créatures paroiſſent belles & aimables, les differens bjets qui ſe preſentent portent l'eſprit ailleurs. On ſe laiſſe comme enforceler par les bagatelles du monde, ce qui obſcurcit l'entendement, & fait que l'on ne voit plus ces excellentes veritez, qui étoient ſi claires dans la retraite. *Faſcinatio nugacitatis obſcurat bona.*

Nous naiſſons tous avec une forte pante vers la grandeur. Dieu eſt cette grandeur. Comme il n'eſt pas ſenſible, ceux qui n'aiment que ce qui fait impreſſion ſur leurs ſens, lors que parmi les créatures ils en rencontrent une qui leur ſemble grande, ils s'imaginent qu'elle eſt ce qu'ils cherchent; ils courent aprés; & ce vain phantôme les amuſe & les détourne de Dieu. C'eſt ce qui arrive à un jeune homme ſortant de la retraite avant que de s'y être fortifié contre la corruption du ſiecle. Il ne s'eſt point encore convaincu par des experiences certaines de la vanité & du néant de tout ce qui paroît grand dans le monde. Il ſe laiſſe facilement éblouïr en y entrant, par l'éclat des richeſſes & par la pompe des Nobles. Il s'imagine que les richeſſes & les dignitez ſont ce que la nature déſire. Il croît qu'on ne peut être heureux qu'en les poſſedant, ou étant agréable à ceux qui les poſſedent. Pour cela il recherche avec empreſſement l'amitié des Grands, & autant qu'il le peut il ſe conforme à eux; il af-

fecte leurs manieres dans ſes habits, il mépriſe ce qu'ils mépriſent, il eſtime ce qu'ils eſtiment. Il ne lui faut parler ni du village, ni des des pauvres, ni de vivre pauvrement, de prendre des emplois dont le monde ne fait point d'état, d'avoir des maximes ſeveres dont les hommes ne s'accommodent pas, des manieres ſimples & modeſtes qui ne reſſentent pas aſſez l'homme de qualité. Même quoi qu'il ſoit pauvre & ne de parens pauvres, il faut à quelque prix que ce ſoit qu'il paroiſſe de grande condition : il n'y a rien qu'il ne faſſe pour ſe diſtinguer. Ce n'eſt pas là une maladie imaginaire, mon cher Eugene, dont perſonne ne ſoit atteint ; & ce mal eſt d'autant plus grand qu'il eſt aujourd'hui en honneur ; car ceux qui en ſont attaquez s'appellent honnêtes gens. C'eſt un vice qu'on croit compatible avec les plus grandes auſtéritez, & quelque profeſſion de reforme qu'on faſſe, chacun aujourd'hui veut être aimé des Grands. Si cela ſe faiſoit ſans renoncer aux maximes de l'Evangile, cet empreſſement ſeroit ſupportable, quoique Jeſus-Chriſt n'ait recherché que les petits & les pauvres. Mais il eſt conſtant que c'eſt qu'on manque de foy, & qu'on n'eſt pas convaincu que la condition des riches eſt déplorable, autant qu'on le devroit être aprés que Jeſus-Chriſt l'a declaré en des termes ſi forts : *Væ vobis divitibus.* Comme ſi nous étions Juifs ou Payens nous ne conſiderons que les biens de la Terre. Que cette tentation eſt terrible, mon cher Eugene : peu y reſiſtent, tous preſque y ſuccombent. Pour vous en defendre ayez toûjours l'Evangile & devant les yeux & dans le cœur. Il eſt impoſſible de le comprendre & de l'aimer ſans avoir du

mépris de ce que Jesus-Christ a mépriſé, & de l'eſtime de ce qu'il a eſtimé. Il a rendu mépriſables les biens de la terre en naiſſant pauvre, & en preferant leur état à la condition des grands, il nous a apris qu'il eſt plus avantageux d'être foible que puiſſant, d'être pauvre que d'être riche.

Outre ces dangers, mon cher Eugene, il y en a un encore plus à craindre, dont je n'oſe parler, parce que vous en êtes ſi éloigné par vôtre vertu qu'il ne peut pas vous attaquer. Vous avez dépoüillé l'homme charnel, ainſi n'étant plus vulnerable que par l'eſprit, on ne doit pas vous faire aprehender des ennemis qui ſont de chair & de ſang. Néanmoins à l'égard du vice dont vous apercevez que je parle, vous ſçavez que l'on ne doit point ſe fier à ſa vertu, & que les épreuves qu'on en a faites n'exemptent pas de crainte. *In præterita caſtitate non confidas*, diſoit S. Jerôme à Nepotien. Ni la force dont on ſe ſent animé, ni la ſainteté dont on eſt rempli, ni la ſageſſe avec laquelle on s'eſt toûjours conduit, n'aſſurent perſonne, *nec Sanſone fortior, nec Davide ſanctior, nec Salomone ſapientior.* Ces forts, ces ſaints, ces ſages ſont tombez. Auſſi c'eſt une choſe remarquable, que comme dans tous les ſiecles on a vû des chûtes funeſtes, il y a peu de Peres de l'Egliſe qui n'ayent traité exprés de la virginité: preſque point de Concile qui n'ait prévû par de ſages reglemens les malheurs où l'on peut tomber par imprudence. C'eſt par cet endroit que les hommes ſont vulnerables, c'eſt là leur foible, & la playe la plus conſiderable que le peché ait cauſée. C'eſt un vice honteux: tout le monde l'a en horreur; mais enfin c'eſt de lui, qu'on dit, qu'on fait ce qu'on deteſte. Où eſt

vaincu par ce monſtre auſſi-tôt qu'on vient aux priſes avec lui. On n'en peut être victorieux qu'en fuïant. La vûë d'un ſeul objet fait entrer dans l'ame des phantômes dont elle ne ſe peut déprendre. Quand une fois elle a été prevenuë par des plaiſirs qui lui ont corrompu le jugement, elle a un bandeau devant les yeux ; aprés quoi elle ne voit plus les veritez qui la détromperoient,& lui donneroient de l'horreur du peché. Ce qui a fait dire à un miſerable qui avoit été ſurpris.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abſtulit error.

Comme une étincelle de feu allume en un inſtant un tas de matiere combuſtible propre à prendre feu, telle qu'eſt la poudre ; les hommes auſſi étans ſuſceptibles du feu de la concupiſcence, le moindre attouchement, la ſeule vûë d'une chair étrangere excite & cauſe en eux un entier embraſement.

Mon fils, veillez ſur vôtre cœur, *Fili mi, ſerva cor tuum* ; c'eſt la Sageſſe qui parle ainſi. Il n'y a que Dieu qui doive regner dans nôtre cœur. Il eſt jaloux : l'application d'un Chrétien doit être de garder ſi bien les avenuës de ſon ame, que ni par les yeux, ni par les oreilles, il n'y entre rien qui puiſſe prendre la place de ſon véritable Seigneur. Pour cela, mon cher Eugene, ne voïez rien, n'entendez rien que ce qui peut vous porter à Dieu. Il n'eſt pas beſoin ici de détail, vos Regles Eccleſiaſtiques vous en diſent aſſez. Il ſuffit de dire en general qu'il faut trembler & ſe tenir ſur ſes gardes. Lors qu'on doit paſſer par un lieu où il y a une charogne on détourne les yeux, on ferme tous ſes ſens. Paſſez par

ſe monde de cette maniére ; ne craignez point de paſſer pour ſauvage ; fuïez juſques aux moindres apparences du mal. *Tutus ſi cautus.*

En même temps que je vous écris ces choſes, il ſe preſente à moi cent images de chûtes funeſtes, dont j'ai été témoin. Tant de jeunes gens qui avoient commencé avec une admirable ferveur, ſe ſont perdus malheureuſement. La vûë d'un objet qui leur plut, fut la cauſe de leur chûte. Ils ne ſe ſouvinrent pas qu'il ne leur étoit pas permis de conſiderer ce qu'il ne leur étoit pas permis de déſirer. Ils n'éviterent pas avec ſoin la rencontre de ce qui leur avoit paru agréable : ils n'en fuïrent pas la converſation, & enſuite ils l'aimerent. La douceur de ces converſations les aprivoiſa, les liaiſons ſe formerent, leur cœur devint ſenſible, ils tâcherent de n'être point déſagréables à ce qui leur plaiſoit. Ils furent curieux dans leurs habits. On les vit quitter les étoffes groſſieres & en prendre de plus fines. Ils parurent tout d'un coup plus propres, toûjours bien peignez, bien chauſſez, avec des chapeaux à la mode. Ils s'apliquerent à éloigner de leur perſonne tout ce qui pouvoit choquer les ſens. Ils uſerent d'odeurs. En un mot, quoi qu'ils ne quitaſſent point l'habit Eccleſiaſtique, ils y faiſoient de ſi notables changemens, qu'on ne les pouvoit prendre pour des Clercs : *Sponſos dixiſſes non Clericos.* Ce que S. Jerôme diſoit de quelques Eccleſiaſtiques de ſon temps ; car ce mal n'eſt pas particulier à nôtre ſiécle.

Les paſſions ne s'arrêtent jamais aux bornes qu'on leur preſcrit contre la fin où elles tendent, non plus qu'une pierre qui eſt en l'air ne finit point ſon mouvement qu'elle ne

ſoit dans ſon centre. On ſçait où portent les amitiés pour un ſexe different. Vous ſouvenez-vous point de ce que nous racontoit le S. vieillard Syneſe d'un jeune enfant qui prenoit plaiſir à faire rouler une groſſe pierre ronde ſur le penchant d'une colline, au bas de laquelle il y avoit un grand chemin. Des broſſailles l'empêchoient de voir ceux qui paſſoient. Elles avoient ſouvent arrêté cette pierre, dont le grand mouvement ayant une fois vaincu cette foible reſiſtance, elle écraſa la mere de cet enfant qui paſſoit par là malheureuſement. Les hommes, diſoit Syneſe, prennent plaiſir au mouvement de leurs paſſions. Ils s'imaginent que la crainte des hommes, le ſoin de leur reputation & de leur ſalut les arrêteront; ainſi ils les laiſſent aller, leur preſcrivant des bornes, au delà deſquelles elles vont fort loin, lors qu'on les a mis ſur le penchant.

Cependant, mon cher Eugene, il ſe peut faire qu'un reſte de Religion & d'honneur retint ces jeunes gens, que j'enviſage en vous parlant, comme ſuſpendus entre le crime & la vertu, ſans tomber dans les ordures du vice. Je le veux croire, mais il eſt certain que ſi leur corps étoit exempt de ſouilleure, leur ame n'étoit pas innocente. Car n'eſt-ce pas une véritable idolatrie que de ſe donner ſi entiérement à une créature, qu'on tourne vers elle toutes ſes penſées & tous les mouvemens de ſon cœur. Ce n'eſt plus Dieu qu'on adore, c'eſt ce vain phantôme qui occupe le cœur, & qui y répand de ſi épaiſſes tenebres, qu'on n'apperçoit pas même que cet état eſt criminel, & que l'ame qui eſt faite pour aimer, dégenere & ſe dés-honore elle-même, lors qu'elle

aime quelqu'autre choſe que Dieu, & que ce n'eſt pas pour Dieu qu'elle l'aime. *Omnis pulchritudinis inferioris amor polluit animam.*

Vous êtes plein de ces principes, mon cher Eugene, mais vous ſçavez que le mal de la concupiſcence eſt ſi fort, que la connoiſſance de toutes ces veritez, ne peut faire, comme le dit S. Paul, que des prevaricateurs. Il faut que la Grace de Jeſus-Chriſt nous preſerve & nous délivre de ce mal. Or la grace n'agit pas toûjours par des voyes extraordinaires. Elle nous fait ſurmonter le mal en nous faiſant faire ce que la prudence juge neceſſaire, pour ſe deffendre de ce que l'experience fait voir être dangereux, c'eſt à dire, des occaſions. Auſſi comme la ſeule vûë des créatures eſt dangereuſe, & que c'eſt une occaſion de pecher que de les voir, l'Egliſe nous fait demander à Dieu dans ſes prieres, qu'il nous ouvre les yeux, de crainte qu'étans ouverts aux vanitez du monde, ils n'en laiſſent entrer les images dans l'ame. *Viſum fœvendò contegat, ne vanitates hauriat.* Elle nous fait crier vers Dieu qu'il détourne nos yeux de deſſus les mêmes vanitez. *Averte oculos meos ne videant vanitatem.*

Je ne crois pas, mon cher Eugene, que vous ayez de la peine à vous priver de la vûë des créatures. Un eſprit ſolide mépriſe les ſpectacles & les fêtes qui ne durent que quelques heures. Tout ce qui ſe fait ſur la terre ne vous paroît que d'un moment, comme une Comedie dont la repreſentation eſt achevée en deux ou trois heures. Si je vous écris donc cette Lettre pleine d'avis, dont vous n'aviez pas beſoin, ce n'eſt pas que je ne ſois aſſuré de vôtre vertu, c'eſt un éfet de

l'amour que j'ai pour vous. Vous ſçavez que l'amour eſt inquiet lors qu'il eſt fort, & qu'il ſe forme mille ſujets de craintes imaginaires.

Les écueils qui ſe trouvent dans le cours de cette navigation que vous allez commencer, ſe ſont preſentez à moi ſi vivement, que je n'ay pû n'en être pas éfrayé. Cela ne s'eſt paſſé que dans l'imagination : ma raiſon me convainc, qu'ayant autant de prudence que vous en avez, vous éviterez avec le ſecours de la grace tous ces dangers, & que rien ne ſera capable de vous détourner de Dieu.

QUATRIEME LETRE DE THEODOSE A EUGENE.

EUGENE N'AYANT POINT été chargé des emplois auſquels on le deſtinoit, & ſe trouvant libre, avoit pris le parti de ſe donner entiérement à l'étude. Il demanda à Theodoſe ſes avis, qui lui récrivit cette Lettre.

HEureux ceux que le monde mépriſe, mon cher Eugene. Ses faveurs ſont dangereuſes ou incommodes. Il eſt vrai que n'étant pas à nous il faut ſervir le prochain; mais s'il ne veut pas ſe ſervir de nous, pourquoi ne ſeroit-il pas permis de profiter de ſon indifference? Comme la priére & l'étude vont faire toute vôtre occupation, vous exigez de

moi qu'aprés vous avoir tracé un projet general d'étude je vous diſe quelque choſe de plus particulier. Je vous dirai encore ce que l'experience m'aprend tous les jours, que l'étude des langues, & de ce qui peut nous rendre l'eſprit juſte & penetrant, eſt le fondement des ſciences: que c'eſt par cette étude qu'il faut commencer, & que c'eſt celle qu'il faut faire toute ſa vie; car quel eſt le caractere d'un homme ſçavant, ſinon de voir par lui-même les choſes: & peut-il ſans la connoiſſance des Langues conſulter les Originaux. Ajoûtez que les Arts ſont müets ſans l'éloquence, & qu'un ouvrage mal écrit ne fait jamais d'honneur à ſon Auteur, & que rarement il eſt utile à celui qui le lit. Enfin cette ſcience profonde, dont vous ſouhaitteriez qu'on vous donnât une idée, a-t'elle d'autre fondement qu'un diſcernement juſte du vrai & du faux, une exactitude à peſer, à diſcuter toutes choſes? Un vrai Sçavant ne reçoit rien, ne donne rien pour vrai que ce qui l'eſt veritablement. C'eſt un critique qui ne croit rien legerement; qui ne dit rien ſans bonnes preuves; qui raiſonne; qui prouve; qui refute ſolidement. C'eſt l'idée que j'ai de ce qu'on apelle un critique; ce mot ne ſignifie que judicieux; à moins qu'on ne vüeille dire que dans l'uſage c'eſt un eſprit hardi qui revoque tout en doute, & qui ne ſe ſignale que par la témerité avec laquelle il attaque tous les grands hommes, & parle en maître de toutes choſes ſans les avoir bien examinées.

C'eſt là, mon cher Eugene, tout ce que j'aurois à vous dire, mais comme vous ne ſeriez pas content d'une Lettre ſi courte, j'ajouterai que comme un excellent Peintre qui

fait le portrait du Roy ne marque pas ſeulement le contour de ſon viſage, la place de ſes yeux & de ſa bouche ; Que dis-je, il ne ſe contente pas de faire le portrait d'un homme, mais qu'il exprime tous les traits du Roy. Un veritable ſçavant ne ſe ſatisfait pas d'une notion generale de la choſe qu'il examine, & qu'il veut faire connoître. Il la conſidere de prés, il la penétre, & la repreſente avec tous ſes traits naturels. Ainſi ſes connoiſſances ſont autant diſtinguées de celles du commun des Docteurs que le portrait du Roy de la main de cet excellent Peintre l'eſt de celui d'un médiocre Ouvrier, qui ne peut faire connoître que c'étoit le portrait du Roy qu'il vouloit faire, que par la Couronne qu'il lui a mis ſur la tête. Apliquez cela à toutes les ſciences. Quelle difference y a t'il entre un ſçavant Prédicateur, & celui qui n'a point de ſcience ? Cette profeſſion ne demande pas un profond ſçavoir ; mais enfin s'il ne ſçait parfaitement la matiére qu'il traite, que peut il dire que des choſes communes, & qui conviennent à toutes ſortes de ſujets ? Il aplique autant bien qu'il peut ce qu'il trouve dans ſes lieux communs ; mais tout cela ne ſont que des habits de Friperie, qui ne ſont jamais juſtes. Il y a des choſes, qu'il faut dire par rapore au ſujet, au temps & au lieu. Il faut éclaircir les unes, ſupoſer les autres, ou ne les toucher que legerement. Le Prédicateur habile le peut faire. Il dit ce qu'il faut dire ; mais le médiocre dit ce qu'il ſçait. Dans les choſes mêmes où il ne s'agit point d'inſtruire, comme lors qu'on veut toucher un Auditoire, la ſcience eſt neceſſaire. Il y a des preventions qui nous rendent ſuſceptibles

[illegible] mouvemens [illegible] qui nous en éloi-
[illegible] mouvement que l'on vüeille inf-
[illegible] une preparation. Ce ne
[illegible] gestes, les gemissemens, les
[illegible] voix qui remuent, que
[illegible] il n'y a que la
[illegible] pour toujours, auſſi les
[illegible] ſont fondés ſur la
[illegible] ne ſont que paſſagers.
[illegible] une petite ſemence de ſçavoir
[illegible]. & ce qui gagne le
[illegible] une Predication
[illegible] Auditoire, &
[illegible] d'images, qui paſſent
[illegible]. Le Predicateur doit pre-
[illegible] ſçait-il s'il ne ſçait
[illegible] l'Ecriture. Il en
[illegible] ſ'en ſervir:
[illegible] ſens de l'Ecri-
[illegible] on voudra de ces
[illegible] perſuader que le
[illegible] des Ecrivains ſacrés,
[illegible] S. Eſprit
[illegible] un meſſage par un Orateur
[illegible] d'impreſſion. Je ſçai
[illegible] ſubtilités epineuſes
[illegible] ſçavoir, & ſouvent
[illegible] connoi-
[illegible] auſſi aiſe qu'on le
[illegible] Nous n'en
[illegible] pour les tour-
[illegible] & en parler ſelon
[illegible] faire avec les termes
[illegible] & des Conciles. C'eſt la
[illegible] ce langage. Qui eſt-ce
[illegible] donner de la vogue à un Predi-
[illegible] ſçavoir? un brillant qui
trompe

trompe. Son mérite n'eſt fondé que ſur l'ignorance du peuple, & la facilité qu'il y a de le ſurprendre. Quelle ſolidité de jugement faut-il, quelle connoiſſance du cœur humain pour faire un bon Prédicateur ? Auſſi qu'eſt-ce que la pluſpart des Prédications, que des diſcours dont les coups portent en l'air, & par conſequent dont perſonne n'eſt frappé ?

Diſons auſſi un mot de l'Hiſtoire pour avoir une juſte idée d'un ſçavant Hiſtorien, ſervons nous encore d'une comparaiſon priſe de la peinture, & conſiderons que ce n'eſt pas aſſez en racontant une choſe de n'en repreſenter que le ſquelette. Comment faire autrement, me direz-vous, lors que c'eſt une choſe cachée dans l'oubli des ſiecles ? En premier lieu un habile Hiſtorien ne copie pas ce qu'un ou deux Auteurs ont dit, les couſant enſemble, quoiqu'ils ſe contrediſent. Il foüille dans toutes les Archives. Il n'y a point de Titres, de Cartulaires qu'il ne liſe, avec une critique exacte de ce qui peut être authentique, ou qui ne l'eſt pas. Il fait atention à tout. Aucune circonſtance qui lui puiſſe donner des lumieres ſur le fait qu'il examine, ne lui échape. Un vieux reſte de bâtiment, des Tombeaux à demi ruïnez, des Epitaphes, des inſcriptions, des médailles lui ſervent à déterrer la verité. Les mœurs, les maniéres, les habillemens, les armes, la langue du temps dont il s'agit, ſont des caracteres avec leſquels il ſçait diſtinguer le vrai d'avec le faux. Quelle étenduë d'eſprit ne faut-il point pour cela ? Combien de lecture faut-il faire ? Mais de quelle ſolidité d'eſprit n'a-t'on pas beſoin pour digerer toutes ces choſes, & en former une notion qui ſoit vraïe, & où un Lecteur

attentif diſtingue aiſément le certain d'avec ce qui ne l'eſt pas. Une Doctrine commune ſuffit-elle donc pour un Hiſtorien ? La Chronologie qui ſert de pierre de touche pour examiner la verité de la pluſpart des anciens faits, eſt-ce une choſe ſi aiſée ?

Tout ce qu'on apelle ſcience ne conſiſte preſque que dans la connoiſſance de certains faits. La Theologie n'eſt proprement que l'Hiſtoire de ce que Dieu a dit aux hommes, & de la maniére que les Saints dont il a compoſé ſon Egliſe ont entendu ce qu'il a dit. La Philoſophie s'aprend dans les idées que nous avons des choſes naturelles ; mais pour nos myſteres nous n'en avons point d'autres idées que celles que la Religion nous donne ; ou plûtôt nous n'en avons aucune idée. Mais la Religion nous dit qu'ils ſont. Nous ſçavons par exemple que Dieu a prévû de toute éternité ce que chacun de nous fait & fera dans le tems. L'Ecriture nous le dit, & nous n'en pouvons douter, puiſque Dieu le prédit, & que nous voïons ces prédictions acomplies. Mais nous n'avons point d'idée de cette ſcience au regard des actions qui ſe doivent faire avec liberté. Nous ſçavons qu'il la poſſede, ſans que nous le comprenions ; & ceux qui le pretendent faire comprendre, diſent des choſes encore plus incomprehenſibles. La ſageſſe ne permet point de parler des choſes dont on n'a point d'idée, & qu'on ne connoît pas bien; tout ce que peut donc faire un Theologien habile, c'eſt de donner une Hiſtoire exacte & bien prouvée de ce que Dieu a dit, & de la maniere que ce qu'il a dit a toûjours été entendu.

Cela va bien loin, mon cher Eugene, & ce

n'eſt pas une petite entrepriſe que cette Hiſtoire. On ne juge pas la choſe difficile quand on ſe contente de ces traités de Theologie, apuïés ſur une forme aparente de methode & de raiſonnement, pour ne pas dire ſur une méchante Philoſophie, ſur des paſſages de l'Ecriture mal entendus, pris de verſions équivoques, & ſur l'autorité de deux ou trois Auteurs, dont même on n'allegue que des ouvrages ſupoſés ou douteux ; ou ſi on cite ce qu'ils ont dit veritablement, le faiſant ſans avoir jamais bien examiné à quelle ocaſion ils parloient. Rien eſt-il plus indigne d'un homme qui prend la qualité de Docteur? Ce nom marque qu'il a tout examiné, & qu'il ne croit qu'aprés qu'une autorité infaillible, ou l'évidence de la raiſon l'y oblige ; & qu'il a vû les choſes en original. Il me ſemble qu'en toute matiére Theologique, même dans les queſtions de diſcipline ou de morale, prenons pour exemple l'uſure, on devroit demontrer clairement ce que l'Ecriture en dit : ce qu'elle entend par l'uſure, ce que les Saints en ont penſé ; ce qui s'eſt fait dans tous les ſiecles à ſon ocaſion ; ce que les Conciles ont décidé ; ce que les Papes, les Evêques ont ordonné contre les Uſuriers, ſans oublier ce qu'en ont dit les Païens. Pour l'éclairciſſement d'une matiere ſi importante, il faudroit rapporter les Loix, les Ordonnances des Empereurs. En un mot pour faire un bon traité de l'uſure, il faut faire une hiſtoire de tout ce qui s'en eſt dit & s'en eſt fait ; mais une hiſtoire exacte & ſolidement prouvée, où l'on puiſſe voir une tradition claire de ce que l'Egliſe a voulu que l'on penſât de l'uſure.

Céci ſupoſe une profonde érudition, une

connoiſſance de tous les ſiécles, une lecture prodigieuſe ; mais plus encore, une longue méditation ; car pour ne pas faire ſeulement un livre, c'eſt à dire, un ramas de faits & de paroles, mais une hiſtoire digerée, nette, courte, qui diſe tout, & qui ne diſe rien de trop ; il faut qu'elle ait été meditée longtemps : que l'Auteur ait une grande capacité d'eſprit pour comprendre une infinité de choſes, ſans les confondre : qu'il ſçache diſtinguer la verité d'avec la vraïe ſemblance : qu'il ait de la penétration pour découvrir ce qui a été caché, ou ſur quoi on n'a point encore fait aſſez de reflexion : qu'il ait de l'ordre pour ranger les choſes. L'idée que j'ai d'un Sçavant n'eſt pas ſeulement, mon cher Eugene, qu'il ait beaucoup lû, mais qu'il ait lû ce qu'il faloit lire, & qu'il en ait profité. Il y a des gens qui mangent peu, mais qui choiſiſſent ſi bien ce qu'ils mangent, qu'ils ont plus d'embonpoint, que ceux qui mangent beaucoup.

L'Hiſtoire de nos dogmes a bien une autre étenduë que celle qui ne regarde que la morale. Quelle ſcience penſez vous, Eugene, qu'il faut avoir pour traiter la Trinité & l'Incarnation ? Il en faut commencer l'Hiſtoire par ce qui en eſt marqué dans les Saintes Ecritures, c'eſt à dire, parce que Dieu nous en a revelé. Il ſemble que l'Ecriture en dit peu de choſes, à en juger par ce qu'en raportent nos Theologiens. C'eſt pourtant d'elle que je voudrois tirer la principale matiére de l'Hiſtoire de ces traités, & je ne doute point que ſi vous jettiez les yeux ſur ce que nôtre ami y a puiſé ; combien il en a tiré de choſes belles, ſolides, convaincantes pour l'établiſſement

de ces dogmes, vous ne fuſſiez indigné de voir qu'on ait negligé un ſi riche fond pour ne penſer qu'à faire naître des ronces & des épines. Je parle de ces queſtions qu'on agite dans les Ecoles en traitant ces grands myſteres, qui les aviliſſent, & ſeroient capables d'en faire douter ſi rien autre n'en deffendoit la verité. Quel travail eſt-ce que de recueillir de tous les écrits des Peres ce que l'on a toûjours crû dans l'Egliſe, & rapporter toutes les diſputes qui ſe ſont élevées entre les Chrêtiens, les hereſies qui ont combatu les dogmes orthodoxes, les Conciles qui ont condamné ces hereſies. L'hiſtoire d'une ſeule hereſie, de ſa naiſſance, de ſon progrés, & de ſa fin, demande un étude de pluſieurs années; commencer donc examiner tout ce qui s'eſt fait pour & contre nos dogmes, lire tous les Auteurs Eccleſiaſtiques, & les lire dans leur ſource?

Il eſt bien aiſé, mon cher Eugene, de faire un cours de Theologie, lors qu'on ſupoſe tout, comme s'il n'y avoit point de contrediſans, & qu'on ne propoſe que des queſtions en l'air que l'on reſoût de genie, ſans recourir ni à l'Ecriture, ni aux Peres. C'eſt ainſi que ce ſont faits un nombre infini de gros volumes, ſans connoiſſance du ſens literal de l'Ecriture, ſans connoiſſance des langues, ſans critique, ſans diſcernement ſi les ouvrages qu'on cite ſont veritablement des Auteurs dont ils portent le nom. En un mot, les Auteurs de ces Theologies n'avoient pour tout fond que leur eſprit, & pour apui leurs conjectures. C'eſt une belle choſe de les entendre raiſonner ſur les Sacremens, ſur leur eſſence, ſur leur adminiſtration, ce qui ne dépend que

de la ſeule autorité de Jeſus-Chriſt, qui a établi les Sacremens tels qu'il a voulu, & comme il a voulu, & qu'il faut adminiſtrer de la maniere que l'ordonne l'Egliſe qui en a reçû l'autorité de Jeſus-Chriſt. Ils fondent ſur deux ou trois méchans principes d'une Philoſophie tres-mauvaiſe tout ce qu'ils en decident, & il n'a pas tenu à eux que l'on n'ait acommodé à ces beaux principes ce que l'Egliſe nous oblige d'en croire & d'en pratiquer. Ils ont taché, quand ils en ont eu le pouvoir, de faire changer les pratiques les plus anciennes; d'y ajoûter ce qu'ils s'imaginoient neceſſaire, ou de retrancher ce qui ne s'acommodoit plus avec leurs raiſonnemens. Ils n'ont rien oublié pour anéantir l'ancien langage, & en établir un nouveau ſelon l'uſage de l'Ecole, quoique inconnu aux Auteurs Eccleſiaſtiques. De grands hommes s'en ſont plaint, & on nous a donné dans ces derniers tems d'excellens échantillons de la maniere dont on doit traiter des matiéres ſi importantes.

Vous me demandiez, mon cher Eugene, à quoi vous pouviez emploïer vôtre loiſir: voilà de la beſogne taillée, plus que ni vous ni moi, & tout ce qu'il y a de gens d'étude n'en peuvent faire. Ce n'eſt pas une étude de quelques années, que de lire les Peres dans leur propre langue, diſcuter qui ſont leurs veritables ouvrages, quel eſt leur caractere, leur maniére de s'exprimer; le temps, l'occaſion, le raport de ce qu'ils ont écrit, avec ce que l'on penſoit, & ce que l'on faiſoit alors. Il faut faire atention à tout cela pour atraper leurs veritables ſentimens. On eſt ſçavant à juſte prix, quand on fait conſiſter la ſcience

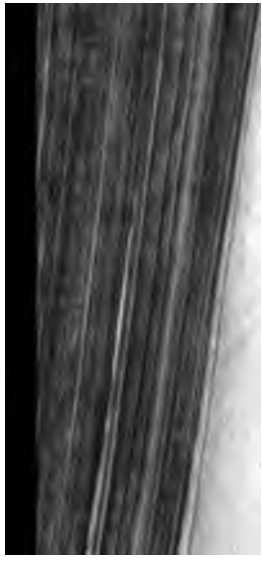
en certains titres & marques d'honneur qui s'acquierent dans un petit nombre d'années. Il eſt bon que nous voïons dans un exemple ce que c'eſt que de traiter un point de Doctrine.

L'Auteur du Traité Hiſtorique de la Pâque des Juifs eſt trop de vos amis pour que vous n'aïez pas lû cet Ouvrage, Il n'y traite que cette ſeule queſtion, ſi Jeſus-Chriſt nôtre Seigneur fit la Pâque legale la veille de ſa mort. Cependant combien faloit-il lire pour ce ſeul fait ? Combien cette queſtion renferme-t'elle de differens points neceſſaires à l'éclairciſſement du point principal ? Les Mathematiques, la Grammaire, la Critique, l'Hiſtoire, la Theologie y étoient neceſſaires. Cet Auteur, tout laborieux qu'il ſoit, ne nous éclairciroit pas un grand nombre de faits s'il y aportoit le même ſoin. Reliſez ſon Ouvrage ſi vous en avez le loiſir, dans cette ſeule vûë de remarquer ce que c'eſt que de diſcuter un fait. Je ne vous le propoſe pas comme un modéle ; mais comme il faut apliquer nos refléxions à quelque traité, je me ſuis determiné à celui là, parce qu'il eſt court, que vous l'avez à la main : outre qu'il eſt difficile que vous ne preniez quelque part dans cette diſpute. Vôtre ami eſt ataqué de toutes parts, & tous les jours il eſt obligé de répondre à quelque nouveau adverſaire. Voïez donc en examinant ce Traité, non tant ce qu'il eſt, que ce que doit être un bon Ouvrage.

Je n'étois pas content de la diſſertation Latine que l'Auteur du Traité dont nous parlons avoit inſerée dans ſon harmonie de l'Evangile ; il n'y avoit pas aſſez expliqué les

paſſages de l'Ecriture, qui regardent la Pâque, & qui ſont les ſources naturelles des preuves qui peuvent decider la queſtion. Il s'étoit bien aperçû que les coûtumes des Juifs d'aujourd'hui, & celles qu'ils ont aprîſes de leurs traditions pouvoient nous inſtruire de ce que leurs peres pratiquoient, & de ce que Jeſus-Chriſt avoit aparemment pratiqué avec eux; mais il s'étoit arêté aux ruiſſeaux, au lieu de chercher dans les originaux mêmes, comme il a fait depuis. Peut-être qu'il n'avoit pas encore aſſez étudié la matiére, ou qu'il n'avoit pas les Livres. En comparant donc ces deux Ouvrages on peut voir ce que c'eſt de diſcuter un fait bien ou mal. Vous verrez qu'il a tâché de reparer une groſſe negligence, ce qu'il eſt bon de conſiderer. On eſt obligé de convenir que nôtre Seigneur n'a pû faire la Pâque ſeparément d'avec les Juifs ni les prevenir; que ce furent ſes Apôtres qui lui parlerent les premiers de faire la Pâque; & qu'ainſi ils ne pouvoient avoir d'autre vûë que c'étoit pour la faire avec les Juifs. Par conſequent le point deciſif dans la queſtion, c'eſt de bien établir quel jour tomboit la Pâque Juive cette année, où l'on place la mort de Nôtre Seigneur. Il y a deux moïens de le faire, dont on s'eſt enfin ſervi aprés les avoir negligé. De ce fait que la Pentecôte tomba cette année un Dimanche, on peut conclurre invinciblement que la Pâque Juive s'immola à l'heure même que Nôtre Seigneur étoit en croix, & que par conſequent il ne la put pas faire. C'étoit donc cette concluſion que vôtre ami devoit établir & renverſer toutes les chicanes que l'on oppoſe, comme il l'a fait aprés. Pourquoi a-t'il

ant tardé d'emploïer l'Aſtronomie, avec laquelle il prouve démonſtrativement la même choſe; ſçavoir que la celebration Paſcale ſe fût faire à l'heure même où Nôtre Seigneur mourut. Mais outre l'Aſtronomie il faloit s'être aſſuré de la maniére que les Juifs rêgloient leur Calendrier; ce qu'il nous a enfin expliqué ſans doute, aprés en avoir été mieux inſtruit qu'il ne l'étoit pas lors qu'il fit imprimer ſon Harmonie. Enfin il eſt difficile de l'excuſer d'avoir differé à nous montrer par un calcul déciſif, lui qui ſe mêle de Mathematique, que le Temple de Jeruſalem étoit aſſez grand pour les Sacrifices & les Sacrificateurs à l'heure principale de l'immolation de la Pâque, quoique tous les Juifs dûſſent ſe trouver à cette ceremonie. Il le vient de faire dans ſes refléxions ſur un Ouvrage du R. P. H. qui combatoit ſon ſentiment. En refléchiſſant ainſi ſur les deux Ouvrages de vôtre ami, & les comparant enſemble, vous remarquerez ce que c'eſt que de traiter un fait avec plus ou moins d'exactitude. Rien de plus important pour vous qui voulez vous donner tout entier à l'étude, que d'avoir une juſte idée de l'érudition. Si vôtre ami ne vous contente pas: s'il ne dit pas aſſez, ou qu'il diſe trop. S'il ne met pas en ſon jour le point de la difficulté qu'il veut éclaircir, & ce qui la decide, ſes fautes mêmes vous ſerviront, pourvû que vous faſſiez les refléxions que vous devez faire; car vous connoîtrez ce qu'il eût dû faire, & c'eſt ce que vous cherchez. Pour peu de ſeverité qu'on ait, on ne trouve preſque point de livres exacts. Il y a aſſez de volumes gros de paſſages & de raiſonnemens, mais preſque tout y eſt inutile à la déciſion



que avec eux ; mai
ſeaux, au lieu de c
mêmes, comme il
qu'il n'avoit pas e
tiére, ou qu'il n'a
comparant donc ces
voir ce que c'eſt de
mal. Vous verrez q
une groſſe negligence
ſiderer. On eſt oblig
Seigneur n'a pû faire
d'avec les Juifs ni les p
ſes Apôtres qui lui pa
faire la Pâque ; & qu'a
avoir d'autre vûë que
avec les Juifs. Par conſe
dans la queſtion, c'eſt d
jour tomboit la Pâque Jui
l'on place la mort de Nô
deux moïens de le faire,
ſervi aprés les avoir negli
la Pentecôte tomba
on peut conclu

pliquer à des choſes où l'on perd ſa peine. Comme des hiboux l'on ferme les yeux à la lumiére, & on ne les ouvre que pour la nuit. Mais revenons à ceux dont nous parlons, qui pour ſe diſtinguer de la foule des Auteurs, ne veulent rien dire qui ne ſoit extraordinaire. Comme le Soleil ils élevent des broüillards, qu'ils ne ſauroient diſſiper, & qui deviennent matiere d'orages & de tempêtes. Ils donnent des titres faſtueux à leurs Ouvrages : ils ſe font les arbitres de la Religion. Tout eſt ſoûmis à leur cenſure, ſans en exemter les Ecritures Saintes. Tous les Peres, tous les Docteurs paſſent en revûë devant eux comme de ſimples Soldats. Cette hardieſſe leur fait un nom ; on s'imagine que c'eſt à la Religion qu'ils en veulent, qu'ils attaquent, qu'elle eſt déja terraſſée. Le monde eſt plein de libertins qu'elle chagrine. Ils voudroient tous ces libertins, que ce qu'elle dit d'une éternité heureuſe, recompenſe de la pieté, & des peines dont le crime eſt puni, ne fût qu'un conte. Ils croïent qu'ils en vont être convaincus. Ils recherchent donc ces ſortes de Livres avec empreſſement. La défenſe irrite leur curioſité. Ils ſe perſuadent qu'on ne les défend que parce qu'on ne peut y répondre. Ils n'épargnent rien pour les avoir ; mais quand enfin on a contenté ſa curioſité, que le tems de la faſcination eſt paſſé, & qu'on lit ces Livres avec un ſens plus raſſis ; comme on n'y trouve que de la hardieſſe & de grandes promeſſes, ces Livres qui s'étoient vendus au poids de l'or, ne ſervent plus que d'envelopes aux marchandiſes les plus viles.

A quoi eſt-ce que je penſe, mon cher Eugene, de vous parler de vices ſi groſſiers ! Mais

ce n'eſt pas aſſez d'avoir de l'averſion pour les méchans Livres ; il faut encore avoir du dégoût pour les mediocres Autrement peut-on trouver le tems de lire les bons ? En matiere d'éloquence, ſoit proſe, ſoit vers, je ne lirois que ce qui eſt excellent. Cette reſolution bien priſe ménage le tems qu'on perdroit à lire une infinité de Livres qui n'aprennent rien, & qui n'ont point d'autres graces que la nouveauté. Autant que cela ſe peut je recevrois les choſes de la premiere main, c'eſt à dire, que je ne lirois jamais un Auteur que dans ſa Langue lors que j'en ſerois capable. Si j'avois le loiſir je ne lirois l'Hiſtoire que dans ſa premiere ſource-t point d'abregez qui eſtropient, ni tous ces Compilateurs qu'on ne peut alleguer avec honneur.

C'eſt dans les ſeuls Originaux qu'on acquere une véritable érudition. Liſez-les donc, mon cher Eugene ; au moins les principaux ; & qu'il n'y en ait aucun que vous ne parcouriez, lors que vous ne pourrez pas faire mieux, afin de ſçavoir ce qu'ils traitent pour les relire plus exactement dans le beſoin. Je ſupoſe que vous êtes preſſé ; outre que vous ne devez pas differer long-tems de lire les Ouvrages des grands hommes qui ont écrit en ces derniers Siecles. Il faut de bonne heure vous former une idée de l'érudition, aprendre en quoi elle conſiſte, l'uſage qu'on en peut faire, ce que c'eſt que de traiter à fonds un point de Doctrine, de critiquer un Auteur, de juger de ſes Ouvrages, diſtinguer ceux qui ſont de lui par ſon ſtile, par les Manuſcrits, par ce qu'on en a allegué : comment on peut rétablir un paſſage gâté par les copiſtes, ou alteré par les méchans critiques : comme il faut uſer de ſa li-

berté avec retenuë, ſans s'aſſujetir ſervilement à ce que dit un Auteur ; & ne croïant rien que ſur de bons titres. Il eſt rare qu'on profite de la lecture des Originaux, lors qu'on n'a point encore apris en liſant ceux qui les ont lû avec ſuccez, la maniere dont ils les faut lire. On y découvre aujourd hui ce qu'on n'y avoit point vû. Comment cela, ſi ce n'eſt qu'on les avoit mal lû ? En liſant ceux qui ont fait un excellent uſage de la ſcience on aprend à étudier. Quand on vient de lire un Auteur plein de nouvelles decouvertes, qui avec une ſagacité admirable trouve dans les recoins des Livres ce qui étoit demeuré inconnu, & qui s'en ſert heureuſement pour l'éclairciſſement des difficultez qu'on n'avoit pû reſoudre : qui peſe tout ; qui refléchit ſur les moindres choſes ; à qui rien n'échape ; ſans doute qu'on fait enſuite ſes lectures avec plus d'atention & de penetration. Avec quel ſuccez diſtingue-t'on les veritables Ouvrages des Peres d'avec ceux qui ſont ſupoſez, depuis qu'Eraſme nous a ouvert les routes de la critique ? On y eſt devenu plus fin. Scaliger eſt le maître des Chronologiſtes, mais ſes ennemis qui ont été ſes Diſciples l'ont ſurpaſſé, c'eſt à dire ceux qui ont écrit contre lui, aprés s'être formé en liſant ſes Ouvrages. Un Docteur de Sorbonne fameux avoüoit que c'étoit le Pere Morin qui avoit apris aux Theologiens comme il faut étudier la Theologie.

Je crois donc, mon cher Eugene, qu'aprés vous être informé des chefs-d'œuvres des grands maîtres, il faut ſans delai y aprendre ce que c'eſt que d'être ſçavant, & la maniere de le devenir. Outre que pour n'être pas obligé de retourner ſur vos pas, vous devez vous inſtrui-

re de ce qu'il faut chercher de ſes Livres, qu'elles ſont les difficultez dont on cherche l'éclairciſſement, afin de profiter de tout ce que vous lirez; car comme je vous l'ai dit autrefois on ne trouve guere que ce qu'on cherche. Il faudroit des exemples pour rendre tout ceci ſenſible; mais cela nous meneroit trop loin.

La ſeule choſe que je ſouhaiterois ſeroit d'accompagner cette Lettre d'un Catalogue, d'une Biblioteque choiſie, avec quelques reflexions ſur les bonnes éditions des Livres, ſur la diligence de ceux qui les ont procurées, ſur les notes, les critiques qu'ils y ont joints. C'eſt la matiere d'un Livre, & d'un bon Livre. Pour le faire il faudroit avoir une riche Biblioteque, & le loiſir de l'examiner; car l'experience fait voir qu'on eſt bien trompé & qu'on trompe les autres quand on loüe ou qu'on blâme un Livre ſans l'avoir lu. Je ne ſuis pas en état d'executer cet ouvrage: il faut que vous le faſſiez vous-même, prenant quelque Bibliotequaire: auquel vous ajoûterez les Livres dont il ne parle point, avec le jugement que vous en ferez vous-même, ou que vous remarquerez qu'on en fait. Il y en a qui prennent le Catalogue de la Biblioteque d'Oxford qui eſt tres-complete. La Biblioteque de Mr. le Tellier Archevêque de Rheims qu'on vient d'imprimer, eſt plus riche pour les matieres Eccleſiaſtiques. Au reſte, quoi que nos entretiens ſur les Sciences n'ouvrent point de routes inconnuës, ſi on marche par le chemin que nous y avons tracé, on emploiera utilement le tems qu'on perd lors qu'on étudie ſans regle.

FIN.

TABLE

DES PRINCIPALES Matieres contenuës dans les Entretiens ſur les Sciences, & miſes par ordre Alphabetique.

A

Abſtraction.

Comment ſe font les abſtractions ou êtres de raiſon, 72

Ame.

Deſcartes a fort bien parlé de l'Ame, 279

Architecture.

L'Architecture dépend des Mathematiques, 245

Ce que l'on entend par l'Architecture, *la-même.*

Habiles Auteurs qui en ont traité, 246

Ce que c'eſt que l'Architecture Militaire, & & ce qu'elle aprend ; de qui on peut lire les écrits ſur cette matiere, 246. 247

Ariſtote.

Ce qu'Ariſtote a eu d'excellent par deſſus Platon, 265

Eſtime qu'on doit faire de ſa Dialectique ou Logique. 266
Idée qu'il a eu de la Morale, *là-même.*
Qui ſont ceux qui en ſont contens, & ceux qui ne le ſont pas, *là-même*

Aſtronomie.

Etude qu'il faut faire pour aprendre l'Aſtronomie, 234
Auteurs qui ont écrit ſur cette matiere, 235
Dependances de l'Aſtronomie, 237
Aſtronomie. *Voyez* Chronologie.

Attention.

Ce que c'eſt que l'Attention qu'on doit faire aux choſes, & en quoi elle conſiſte, 61
Quel eſt l'empéchement à cette attention, 62
Le moïen de remedier à cet empêchement *là-même.*
L'attention diſtingue les veritables Sçavants du commun, *là-même.*
Il faut joindre à l'attention, la clarté avant que de conſentir à ce qu'une choſe ſoit, 64

Auteur.

Ce qui arrive lors qu'on lit des Auteurs qui n'écrivent pas poliment, 137
Auteurs Latins avec leſquels il faut familierement converſer, 139. & 140
Obſervation qu'il faut faire en liſant un Auteur qui demande aplication, 216
Et ſur tout les Peres, *là-même.*
Caractere de quelques Auteurs modernes, 330

B.

Baronius.

CRitique de Baronius par un Cordelier, 309

Bible.

Differentes Editions de la Bible, 306
Liſte de quelques concordances pour la Bible en Hebreu, 314
Bible. *Voyez* Hiſtoire.

Bibliothecaire.

Utilité d'un Auteur Bibliotecaire, 106
Catalogues de Biblioteques, ou Auteurs Bibliotecaires ſont d'un tres-grand uſage, 208. & 209.
Biblioteque de Geſner & de Poſſevain, & de quoi elles traitent, 209.
Liſte de quelques Bibliotecaires; & leur utilité, 210. 211

Bien.

Plainte que faiſoit un Empereur qui avoit paſſé un jour ſans faire quelque bien, 353

C.

Caſuiſte.

A Quoi s'arrêtent la plûpart des Caſuiſtes, 00

Chaſteté.

Avis de S. Jerôme à Nepotien au ſujet de la Chaſteté, 375
Comparaiſon que faiſoit le ſaint vieillard Sineſe, au ſujet du peril où l'on expoſoit la chaſteté par des amitiez avec des perſonnes de different ſexe, 378

Chronologie.

Il y a une eſpece de Chronologie qui eſt toute fondée ſur l'Aſtronomie, 241
Ce qu'enſeigne la Chronologie fondée ſur l'Hiſtoire, 242
Auteurs qui en ont écrit le plus ſolidement, *là même.*

S MATIERES.

Bible.

litions de la Bible, 3c6
ues concordances pour la Bible
314
Hiſtoire.

Bibliothecaire.

Auteur Bibliotecaire, 106
e Biblioteques, ou Auteurs Bi-
ſont d'un tres-grand uſage,
e Geſner & de Poſſevain, & de
raitent, 209
ques Bibliotecaires; & leur uti-
210. 211

Bien.

aiſoit un Empereur qui avoit
r ſans faire quelque bien, 353

C.

Caſuiſte.

arrêtent la plûpart des Ca-
, 00

Chaſteté.

rôme à Nepotien au ſujet de la
375
que faiſoit le ſaint vieillard Si-
et du peril où l'on expoſoit la
des amitiez avec des perſonnes
ſexe, 378

Chronologie.

[redacted] de Chronologie qui eſt tou-
[redacted]ronomie, 241
[redacted] la Chronologie fondée ſur-
242
[redacted]rit le plus ſolidement,

Quand il faut étudier la Chronologie, 93
Methode pour cette étude, 94
Auteurs qui ont dreſſé des Tables Chronologiques, 95. 96

Cœur.

Avis du Sage au ſujet du Cœur, 376

Cieux.

Il y a trois Siſtemes fameux touchant les mouvements des cieux, 236
Auteurs qui ont expliqué ces Siſtemes, 236, & 237.

Collection.

Maniere de faire des Collections, 213. 214

Communauté.

Sincere deſcription d'une Communauté de tres-vertueux Eccleſiaſtiques, depuis la page 173. juſqu'à 208
Il faut remarquer que ſur cet Entretien où eſt cette Deſcription l'on y a fait peu d'obſervations particulieres, parce que tout y eſt conſiderable, & que c'eſt l'idée la plus juſte qu'on puiſſe donner de la vie que doivent mener ceux qui par leur engagement dans le Sacerdoce, ou l'état Clerical, doivent être la lumiere du monde.
Negliger les Reglemens d'une Communauté où l'on eſt, c'eſt mépriſer la Loy de Dieu, 343.

Compilateur.

Les Compilateurs ne ſont pas plus à eſtimer que les Enciclopediſtes, 212. & 213
Conception. *Voyez* Idée.

Concile de Trente.

L'étude du Concile de Trente eſt tres-neceſſaire, 304
Livre à lire touchant la diſcipline & les re-

gles Eccleſiaſtiques que donne le Concile, 305
Confeſſeurs. *Voyez* Predicateur.

Confuſion.

La confuſion & le deſordre ſont un Martire pour ceux qui ont quelque idée de la veritable Juſtice, 336

Connoiſſance.

Maniere d'aquerir naturellement une connoiſſance, 88
Ce qu'il faut faire pour bien connoître les choſes, 278

Controverſe.

Avis touchant l'étude qu'un Theologien doit faire de la Controverſe, 300. 301
Liſte de quelques habiles Controverſiſtes, 302
L'Hiſtoire de l'Hereſie eſt neceſſaire pour l'étude de la Controverſe, & où l'on la peut aprendre, 303

Critique.

Ce qui ſignifie le mot de Critique, & l'idée qu'on en doit avoir, 308

D.

Definition.

QU'eſt-ce qu'on nomme definition, Demonſtration. *Voyez* raiſonnement. 87

Deſcartes.

Eloge funebre de Deſcartes, 282

Deſordre.

Idée qu'on doit avoir du deſordre, 341

Dictionnaire.

Utilité de faire un Dictionaire, 135
Les Dictionnaires ſont de tres-bons meubles,

& neceſſaires pour toutes les Langues, 217
Noms de quelques celebres Auteurs de Dictionnaire, & ce qu'ils contiennent en particulier, *là même.*
Dictionnaire qu'il faut avoir pour l'intelligence de l'Ecriture dans la Langue Hebraïque, 318

Dieu.

L'on connoît Dieu de deux manieres, 289
Dogme. *Voyez* Hiſtoire.

Droit-Canon.

Auteurs dont on peut ſe ſervir pour l'Hiſtoire du Droit-Canon, 307

E.

EAu. *Voyez* Rarefaction.

Eccleſiaſtique.

Plainte que faiſoit S. Jerôme contre des Eccleſiaſtiques, qui de ſon tems ſe piquoient d'un air de propreté peu ſortable à leur état, 377
Eccleſiaſtique. *Voyez* occupation.

Ecritures Saintes.

Ce que l'on aprend dans les divines Ecritures, 33
Les Ecritures contiennent les veritez qui regardent Dieu ſous des nuages où elles ſont envelopées, 284
Comment eſt ce que la verité de ſes Ecritures eſt venuë juſqu'à nous, *là-même.*
De quelle utilité eſt la preface de Vvalton, qui eſt au commencement de la Bible Poliglote pour l'intelligence des Saintes Ecritures, 290.
Liſte de quelques Auteurs qui ont travaillé à l'éclairciſſement de l'Ecriture, 291

Avis que donnoit un bon Prêtre à ceux qui vouloient lire l'Ecriture, 309. & 310
Bonté du Livre du petit Vatable pour ceux qui liſent l'Ecriture, 313
Utilité de la Chronologie, & du traité des meſures & de la Geographie qui ſont à la fin de la Bible de Vitré, pour ceux qui liſent l'Ecriture, *là-même.*
Utilité des Tables dreſſées pour l'intelligence de beaucoup d'endroits de l'Ecriture, *là-m.*
Commentateurs indiquez ſur le Pentateuque, & ſur Job, *là même.*
Moïen de penetrer dans le ſens de l'Ecriture & de découvrir l'idée de chaque mot, 314
Il faut faire trois choſes afin de profiter au prochain, en lui éclairciſſant les endroits qui ne ſont pas bien clairs dans l'Ecriture, 316.
Ecritures. *Voyez* Langue

Egliſe.

De quelles forces l'Egliſe a beſoin, 24
Les Ecrits des Saints Peres ſont l'endroit où l'on puiſe la Doctrine de l'Egliſe, & ſa creance, 284
Deſordre déplorable de la plûpart de ceux qui entrent dans l'Egliſe, 361
Egliſe. *Voyez* Predicateur, Hereſie.

Enſeignement.

En quoi conſiſte l'Art d'aprendre, 26
Methode dont ſe ſervoit Socrate dans les enſeignemens qu'il donnoit à ſes Ecoliers, 26
Maniere dont ſe ſervit S. Auguſtin dans ſes enſeignemens donnez à Adeodat, 37
Celle d'un habile homme à un jeune Gentilhomme, *là-même.*

Eloquence.

Neceſſité de l'Eloquence, 13

Neceſſité de l'Eloquence, & en quoi elle conſiſte, 122, 123 135 & 306.
Efet de l'Eloquence, *là-même.*
Eloquence qui fait la beauté du ſtile oratoire, & où ce ſtile eſt ordinairement emploïé, 142. & 143.
En quoi conſiſte l'Eloquence, 383

Eloquent.

Quel eſt celui qui peut paſſer pour éloquent, 14.

Enciclopediſte.

Eſtime qu'on doit faire des Enciclopediſtes, 211. & 212.
Enciclopediſte. *Voyez* Compilateur.

Enfant.

Par où on peut commencer l'éducation des jeunes enfans. 51. & 52
Par où il faudroit commencer les premieres études des enfans, 128
Ce qu'on doit principalement enſeigner aux enfans, 199

Epicure.

Quelle étoit la vie d'Epicure, 352

Eſprit.

La perfection de l'eſprit conſiſte en deux choſes, 39
Il n'y a proprement que deux differentes operations de l'eſprit, 58
Pour bien uſer du pouvoir que nôtre eſprit a de faire les choſes, il faut faire quatre choſes, 59
Moïens pour bien tourner ſon eſprit ſur ce qu'on doit conſiderer, 60
De la ſeconde operation de l'eſprit, 76
De la troiſiéme operation de l'eſprit, 78
Eſprit. *Voyez* Livres, Etude.

Etude.

Plainte d'Aminte au ſujet de la negligence de l'étude, 18
L'exemple des Peres condanne les fauſſes excuſes qu'on donne pour ne pas s'apliquer à l'étude, 21
L'aplication à l'étude fait la diſtinction du reſte des hommes, 23
Quel eſt le ſecret pour animer à l'étude, 26
Pourquoi pluſieurs ſe perdent en étudiant, 29.
L'étude doit être reglée, 30. & 31
L'étude eſt une pénitence, 32
Fin qu'on doit ſe propoſer dans l'étude, 38. & 39.
Etude propre pour l'exercice de l'eſprit, 41
Efet de la ſage conduite d'un bon maître dans le fait des études, 50. & 51
Neceſſité de l'étude journaliere, 52. & 53
Défaut de pluſieurs études pour n'être pas bien reglées, 41. & 42
Etude principale pour un homme qui ſe deſtine à l'état Eccleſiaſtique, 152
Diverſes manieres de faire des recueils pour rendre ſon étude profitable, *depuis la page* 164. *juſqu'à* 168.
Etude. *Voyez* Savant, Sience.

Evangile.

Ce que c'eſt que l'Evangile, 43
Neceſſité de lire l'Evangile pour avoir le cœur droit, 43. & 44
L'Evangile eſt la raiſon des hommes, 44
La ſimple & attentive lecture de l'Evangile eſt de toutes la plus utile, 45
Les Methodes ſont particulierement pour les commençans, 46

TABLE

F.

Felicité.

ON ne peut ſans crime établir ſa felicité hors de Dieu, 350
Sentiment des Epicuriens ſur la felicité, 352.

Fêtes mobiles.

Fêtes mobiles réglées par l'Aſtronomie, 241
Ceux qui ſur ce ſujet ont écrit le plus nettement, *là même.*

Foy.

La Foy eſt une excellente maîtreſſe en matiére de ſalut, 9
Auteurs qu'on doit choiſir pour lire en abregé les ſentimens des Peres ſur chacun des articles de nôtre Foy, 295
La langueur de nôtre Foy empêche que nous ne ſoions ſaints, 334

Fragment.

Tous les Fragmens, Lettres & autres pieces, ſervent beaucoup à développer l'Hiſtoire, 224.

G.

Genealogie. *Voyez* Hiſtoire.

Géographie.

Facilité pour aprendre la Geographie, 92 & 93.
Livres dont on peut ſe ſervir pour cette étude, 93
De la ſcience de la Geographie, & à quoi elle ſe reduit, 238. & 239
Nom de ceux qui en ont écrit, 239. & 240
Geographie. *Voyez* Hiſtoire.

Geometrie.

De quoi traitent les premiers Elemens de Geometrie, 229
Liſte des Auteurs les plus remarquables ſur la Geometrie, & de leurs traités en particulier, 230. & 231.
Ce que l'on aprend par la Geometrie pratique, 232
Nom de ceux qui ont écrit de la Geometrie pratique. 233
Inſtrument dont on ſe ſert dans la Geometrie pratique, 234
A quoi ſe reduit toute la Geometrie pratique, 234
Geometrie. *Voyez* Idée.

Gloſſaire.

Intelligence que donnent les Gloſſaires, 218.
Noms des plus fameux, 218

Gnomonique.

En quoi conſiſte la ſcience de la Gnomonique, 237.
Qui ſont ceux qui ont écrit de ſes differentes pratiques, 238

Grammaire.

Moïen de ſe former d'abord une notion de toutes les Grammaires en general, 128
En quelle langue doivent être les Grammaires pour les Enfans. 128. & 129
Excellens Auteurs de Grammaire Latine, 129.
Il faut joindre à la Grammaire l'uſage, *là-même.*
Metode de cet uſage, 130. *& ſuiv.*
Auteurs de Grammaire Greeque que l'on doit ſuivre, 149. & 150
Maniére d'étudier cette Grammaire, 150. & 151.

Il faut avoir des bonnes Grammaires, & la maniere de les lire, 218
Critiques sur cette matiere ne sont à negliger, *là-même.*

H.

Heresie.

D'Où a procedé dans le dernier Siecle le malheur de l'Eglise attaquée par l'Heresie, 19
Comment en userent les Peres du Concile de Trente en ce tems-là, 20
Ce que l'on doit craindre, l'Heresie étant apparemment ruïnée, *là-même.*
Heresie. *Voyez* Controverse.

Heretique.

Sujet de l'erreur de la plûpart des Heretiques, 63.

Herodote.

Sentiment qu'on doit avoir d'Herodote, 153

Heros.

Quelle étoit la grandeur des anciens Heros, 116.

Histoire.

Necessité de l'Histoire, & son usage, 14
Ce que c'est qu'un homme qui sait l'Histoire, 91.
Methode pour étudier l'Histoire, 92
Excellens abregez pour aprendre l'Histoire de la Bible, 98
Livres à lire pour l'Histoire universelle, & ce qu'il faut faire observer en les lisant, 98. & 99.
Facilité avec laquelle les Maîtres peuvent enseigner avantageusement l'Histoire à leurs Disciples, 99. & 100

Un Recueil d'antiquité dans l'Hiſtoire eſt un ouvrage penible & loüable, 101
Il y a dans l'Hiſtoire un certain dehors dont on peut s'aſſeurer, 103
Comment il en faut uſer à l'égard des faits de l'Hiſtoire, 104
Neceſſité de la connoiſſance de l'Hiſt. 107 & 108
L'Hiſtoire nous convainc de la connoiſſance que les hommes ont eu de l'Eternité, 110
Ce que l'Hiſtoire nous découvre à l'égard de l'Evangile, 112
Maniere dont un Maître qui eſt ſage doit ſe comporter en enſeignant l'Hiſtoire, ſur tout ſur les actions, 113
On acquiert la ſageſſe par l'étude de l'Hiſtoire, *là-même.*
Ce qu'il faut ſavoir pour pouvoir profiter de l'Hiſtoire, 156. 157. *& ſuiv.*
Neceſſité de la Geographie pour l'intelligence de l'Hiſtoire, 157. & 158
La Genealogie eſt neceſſaire à l'Hiſtoire, 158
Qui ſont ceux qui ont mieux écrit l'Hiſtoire, 304.
L'Hiſtoire eſt une choſe neceſſaire pour prouver ſolidement, 387
Les dogmes & les miſteres dépendent de l'Hiſtoire, 388. *& ſuiv.*
Hiſtoire. *Voyez* Chronologie.

Hiſtorien.

Noms de quelques celebres Auteurs qui ont écrit de l'Hiſtoire des premiers tems des Païens, ſoit du tems obſcur, ſoit fabuleux, 96.
Ce qu'il faut conſiderer dans un Auteur Hiſtorien, 103

Jugement ſur les principaux Hiſtoriens Grecs & Latins, 105
Hiſtoriens qui previennent leurs Lecteurs, & leur font faire des reflexions neceſſaires. 114.
On doit lire les Hiſtoriens où les mœurs des peuples ſont repreſentez tels qu'ils ont été, 115.
Liſte des plus excellens Hiſtoriens Latins, avec leur caractere particulier, *depuis la page* 154. *juſqu'à* 159.
Comparaiſon faite au ſujet de l'idée qu'on peut ſe faire d'un ſavant Hiſtorien, 385
Peine que ſe donne un Hiſtorien pour deterrer la verité, *là-même.*
Homme. *Voyez* Verité.

Humanité.

Lettre touchant l'étude des Humanitez, 145 *& ſuiv.*

I.

Idée.

L'impreſſion des corps exterieurs ſur nos ſens forme en nous des idées, 67
Ce que c'eſt qu'idée ou notion, 68
Il y a des idées qui dependent de nous, d'autres n'en dependent point, 69
Principe certain au ſujet des idées, *là même.*
Moïens pour ne pas ſe tromper dans les choſes connuës par les idées, 70. & 71
Utilité de la Geometrie pour les idées, 71
Il y a de deux ſortes d'idées, qui ſont de deux ſortes de conceptions, 72

Jeſus-Chriſt.

Jeſus-Chriſt dans tout ce qu'il a fait eſt nôtre modele, 354. & 135

A quoi s'ocupoit Jesus-Christ pendant la nuit, 362.

Ignorance.

L'ignorance introduit les vices dans une Communauté, 25

Imagination.

Ce que c'est que l'imagination, 121

Jugement.

Ce que c'est que juger, 57
Comment se nomme l'expression d'un jugement, 77

Juifs.

Auteurs desquels on peut aprendre les coûtumes des Juifs, 313. & 317

L.

Langue.

Necessité de savoir les Langues, 11. & 12
Quelle est la Langue de la Religion, 12
Celle des Sciences, *là-même.*
Celle des Ecritures, *là même.*
Obligation qu'ont les Theologiens de les sçavoir, *là-même.*
Necessité de savoir les Langues, 116
Maniere d'aprendre les Langues étrangeres, 125.
Difference qui se rencontre entre la maniere dont on aprend une Langue vivante, & une Langue morte, 126
Facilité pour aprendre la Langue Latine, 127.
Ce qu'il faut faire pour aprendre la propre signification des termes d'une Langue, 138
Maniere d'aprendre la Langue Grecque, 133
Concordances des Langues doivent être estimées, 135

Langues qu'il faut ſçavoir, 1
Methode naturelle pour aprendre la connoiſſance des Langues,
Utilité de la Langue Hebraïque, 311. 314. & 31
Effet de l'étude des Langues, 14
Langue Hebraïque. *Voyez* Dictionnaire. 38

Latinité.

Lecture qu'on doit faire de certains Auteurs pour aprendre la Latinité, & à quoi il faut s'atacher dans les commencemens, 146
Excellente métode pour aprendre à traduire de Latin en François, 147. & 148
Liſte des bons Hiſtoriens Latins, & le caractere d'un chacun, 144

Lettre.

Les Lettres font qu'un Empire eſt floriſſant, 25.
Ce qu'il faut faire pour avancer dans les Lettres, 31
Reflexions ſur la Lettre touchant l'étude des humanités, 169. 170. 171
Premiere Lettre de Theodoſe à Eugene, & le ſujet de cette Lettre, 338
Seconde Lettre de Theodoſe à Eugene, & ce qui en a fait l'occaſion, 350
Troiſiéme Lettre de Theodoſe à Eugene, & quel en fut le ſujet, 364
Quatriéme Lettre de Theodoſe à Eugene, ſujet de cette Lettre, 381

Lecture.

De quelle utilité ſont les lectures qu'on fait dans la jeuneſſe, 47

Levite.

Maniere dont les Levites de l'Ancien Teſtament conſacrerent leurs mains, 38

Livre.

Si on ne doit s'atacher qu'à un Livre, 31
Livres qui inſtruiſent à regler l'eſprit, 40

Quels ſont les Livres qui plaiſent, & pourquoi les Libraires en impriment tant de méchans, 49
Livres que doivent prendre ceux qui veulent ſe faire quelque juſteſſe dans l'eſprit, & qui peuvent ſe paſſer de Maîtres, 52
Ce qui eſt à remarquer quand on veut lire un Livre, 209
Quels ſont les Livres écrits en nôtre Langue qui méritent la preference pour la lecture, 219.
Quels ſont les Livres connus ſous le nom de *Philologie*, 220. 221
Livres critiques ſervent beaucoup, 222. 223
Livres où l'on trouve les matieres de la Grace diſputées dans ce Siecle, 295
Touchant les Sacremens en particulier on pourra lire les Auteurs marquez és pages, 296. 297. *& ſuiv.*

Logique.

Ce que c'eſt que la Logique, & ce qu'elle nous aprend, 55. *& ſuiv.*

Loy,

Commandement que Dieu fit à Moïſe contre ceux qui violeroient ſa Loy, 352.

Lumiere.

Des differentes manieres dont on voit les raïons de la lumiere paſſer au travers d'un corps diaphane, 244

Lunette.

Des differentes ſortes de lunettes, & de leurs effets, 244
Auteurs qu'il faut conſulter touchant l'Optique & les lunettes, *là même.*

TABLE

M.

Maître.

Qualitez que doit avoir un Maître, 199. & *suiv.*

Marine.

Ce que comprend la science de la Marine, & ce qu'elle supose, & sur quoi fondée, 240

Quels sont les Auteurs qui ont écrit de la Marine, qui sont les plus estimez, par lequel il faut commencer, & suivre ensuite, 241

Mathematique

Eloge des Mathematiques, 14. 15. & 225

Objet des Mathematiques, 226

L'aplication à l'étude des Mathematiques consiste à quatre operations, *là-même*, & 227

Excellens Auteurs qui ont beaucoup éclaircis les Mathematiques, 228. & 229

Auteurs qui ont fait des cours de Mathematiques, 232

Mathematicien.

De la necessité d'être Mathematicien pour être Philosophe, 247

Medailliste.

Medailliſtes donnent beaucoup d'intelligence à l'Histoire, & particulierement à la Chronologie, 214

Metamorphose.

Conjecture touchant l'origine des metamorphoses, 97

Methode.

Qu'est-ce qu'on apelle agir avec methode, 58.

De la quatriéme operation de l'esprit ou de la Methode, 86

En quoi consiste la methode, 86
Methode. *Voyez* Science.

Mine.

Observations de l'Auteur sur les mines, 277.
Mistere. *Voyez* Histoire.

Morale.

Ce que c'est que la Morale, 108
Attention qu'il faut faire à l'Histoire pour apprendre la Morale, *là-même, & suiv.*
Ce qu'il faut faire pour traiter la Morale raisonnablement, 267

Mouvement.

Science du mouvement inconnuë aux Anciens, 247.
Auteurs qui en ont écrit, *là-même.*

Monde.

D'où vient le malheur des gens du monde, 336.
Comparaison des dangers du siecle aux gouffres ou tourbillons des Rivieres, 367
Crainte que doivent avoir ceux qui quitent leur Retraite, & entrent dans le monde, 368 369. *& suiv.*
Moyen de resister aux tentations que nous suggere le monde, 374.

Morts.

Maniere dont les Egyptiens ensevelissoient leurs morts, 97

Musique.

La Musique est une des parties des Mathematiques, 245.
Ce qu'il faut rechercher quand on veut traiter de la Musique à fond, *là même.*
Auteurs qui en ont écrit, *là-même.*

TABLE

N.

Nature.

Ce que c'eſt que chercher les faits de la nature, 277.

Pour s'inſtruire à fond de la nature il faut lire le Diſciple de Deſcartes, 280

Ce que contiennent les Ouvrages du Pere Malebranche, & de quelle beauté ils ſont, 180

O.

Ocupation.

Une des principales ocupations des Eccleſiaſtiques, ſelon le Concile de Trente, 353

Operation de l'eſprit, *Voyez* Eſprit, Methode.

Optique.

L'Optique eſt une des plus belles parties des Mathematiques, 243

Ce qu'il faut étudier pour y réüſſir, *là-m.*

Ses parties, *là même.*

Optique. *Voyez* Lunette.

Orateur.

Sur quelle éloquence doit ſe former un Orateur Chrétien, 321

Ordre.

Il n'eſt rien de plus beau que l'Ordre, 339. & 340.

Jeſus Chriſt étoit ſoumis au tems & à l'ordre que ſon Pere lui avoit preſcrit, 342

Motif qui nous doit porter à combatre les tentations qui nous détournent de l'ordre, 344.

Exhortation de Theodoſe à Eugene pour le diſposer à recevoir ſaintement les Ordres, 357.

Orgueilleux. *Voyez* Science.

P.

Parole.

CE que c'eſt que la parole, 15
De quoi eſt compoſée la parole, 72

Pauvreté.

Efet de la Pauvreté dans Lacedemone, 346

Penitence.

Qui l'on doit conſulter touchant la maniere d'adminiſtrer le Sacrement de Penitence, 300.

La regularité fait une des principales parties de la penitence, 345. & 346

Peres.

Ce qu'il eſt neceſſaire de ſavoir pour entendre les Peres, 291

Ce qui ſeroit à ſouhaiter à la tête des Volumes de chaque Pere, 292

Peres. *Voyez* Science.

Perſpective.

Auteurs qui ont traité de la Perſpective, 243.

Philoſophie.

Dans qui la Philoſophie paroît admirable, 16

Ce que c'eſt que la Philoſophie, 248

Comment on doit conſiderer ceux qui en traitent, 249.

Critique des Profeſſeurs en Philoſophie, 249. 250. *& ſuiv.*

Livre neceſſaire & à ſouhaiter pour l'avancement de ceux qui étudient en Philoſophie, 251.

La Philoſophie eſt compoſée de trois parties, 252.

Ce que c'eſt que cette premiere partie, *là même, & ſuiv.*
Ancienne maniere d'enſeigner la Philoſophie dans l'Academie de Paris, 253
Maniere tres-utile qu'il ſeroit à ſoûhaiter que l'on tint en enſeignant la Philoſophie, & dont la jeuneſſe profiteroit beaucoup, 254.
Vûë de la plûpart de ceux qui étudient en Philoſophie, 254
Traitez de matieres Philoſophiques les plus curieuſes, & que l'on trouve imprimés, que l'on devroit lire, au lieu d'amuſer les jeunes gens à des écrits, 255
Quelle partie de la Philoſophie eſt negligée, *là-même.*
Auteurs auſquels il faut avoir recours pour ſçavoir à fond l'Hiſtoire de la Philoſophie, 256. & 257.
La Philoſophie s'acquiert ſouvent en ſe divertiſſant, 258
Ce qu'enſeigne la Philoſophie, 259
Diſcours ſur la Philoſophie, 259. *& ſuiv.*
La veritable Philoſophie qui regle les mœurs ſe trouve dans les écrits de Moïſe, 261
Etat où s'eſt trouvé le mõde pendant pluſieurs Siecles, au ſujet des Sciences, & particulierement de la Philoſophie, 262. *& ſuivant.*
La Philoſophie d'Ariſtote n'eſt pas celle qu'on enſeigne dans les Ecoles d'aujourd'hui, c'eſt celle des Arabes, 269. & 270
Moïens d'entendre la Philoſophie des Arabes, 270.
Philoſophe. *Voyez* Mathematicien.
Phiſique.
La Phiſique s'aprend par les obſervations de

plusieurs particuliers, 268.
Jugement sur quelques Ecrits particuliers de la Phisique d'Aristote, 268 & 269.
Noms des premiers Phisiciens aprés Aristote, & quel étoit leur savoir, 272
Descartes est le premier qui a ouvert le chemin d'une veritable Phisique; & sa maniere de Philosopher. 273
Moïen de s'assurer de la verité des hypotheses qu'on fait en Phisique, 274.
Plainte qu'à souvent fait Mr. Descartes au sujet des faits de Phisique, 276.

Plaisir.

Aveuglement des jeunes gens pour les plaisirs, 332.

Plante.

Les corps des plantes sont organiques, 277

Platon.

A quoi s'est particulierement apliqué Platon. Quelques particularitez sur ces Ecrits, 264. & 265.

Poësie.

La Poësie gâte & corrompt quelquefois l'esprit, 120. *& suiv.*

Poëte.

A quoi contribuë la lecture des Poëtes, 139.
Liste des Poëtes Latins, & leur caractere particulier, *depuis la page* 159. *jusqu'à* 163

Predicateur.

A quoi sont comparez les Predicateurs & les Confesseurs peu instruits de la discipline de l'Eglise, 10
Talens necessaires à un Predicateur, 319
Methode qu'un Predicateur peut suivre en lisant l'Ecriture, 319. & 320
Livres qu'il peut lire, & l'ordre avec lequel il les lira, 320. & 321.

Quand eſt-ce qu'un Predicateur a bien prêché, 322.
Eloge du Pere le Jeune, propoſé comme un modele de Predicateurs, 324. & 325
Difference qu'il y a entre un habile Predicateur, & un mediocre, 383
Ce que doit faire en premier lieu un Predicateur, 384

Predication.

Ce que c'eſt que la Predication, 319

Propoſition.

Ce que c'eſt que le ſujet d'une propoſition, 77.
Ce que l'on en nomme l'attribut, *là-même.*
Divers noms donnez aux propoſitions, 78
Moïen de connoître une propoſition douteuſe, 81.
Propoſition. *Voyez* Raiſonnement.

R.

Raiſonnement.

CE que c'eſt que raiſonner, 57. 79. & 80
Les maximes inconteſtables ſont neceſſaires pour le raiſonnement, 79
Un raiſonnement contient trois propoſitions, 81.
Explication des quatre Figures ſous leſquelles peuvent être renfermez tous raiſonnemens contenus ſous trois propoſitions, 82.
Ce qu'on doit emploïer dans la demonſtration ou raiſonnement, 88

Rarefaction.

Opinion de Deſcartes touchant la rarefaction de l'eau dans le tems qu'elle ſe gêle, 278

Ce que l'experience a fait découvrir à l'Auteur à ce ſujet, 279

Religion.

En quoi conſiſte la Religion, 358
Avis de S. Jacques au ſujet de la Religion, & de la corruption du Siecle, 366
Religion. *Voyez* Langue.

Retorique.

Auteurs qu'on doit lire pour aprendre la Retorique, quand, & comment; 141
Ce que l'on doit montrer aux jeunes gens au ſujet de la Retorique, & à quoi il faut les exercer, 142

Richeſſes.

Les Romains n'ont été vitieux que depuis qu'ils ont été riches, 346. & 347

S.

Sacerdoce.

PAr quoi Phinées merita le Sacerdoce pour ſa Famille? 356

Sacrement.

Excellence de quelques Auteurs particuliers ſur la pratique des Sacremens, ſur la diſcipline de l'Egliſe, & ſur les mœurs, 299 300.

Savant.

De quelle maniere on doit lire pour devenir ſavant, 31
Les Egyptiens ne meritent pas ſeul l'honneur d'avoir été les premiers ſavans, 264
Comment ſe comporte un vray ſavant, 282. & 283.
Salut. *Voyez* Foy.

TABLE

Science.

Le progrez des Sciences depend d'une bonne methode, 2
Occasion de ces entretiens sur les Sciences, 3
Efet d'une fausse Science, 5
Reflexion de Sinese sur le desir de ceux qui veulent trop savoir, 6 & 7
Science necessaire à ceux qui sont engagez dans l'instruction du public, 8
Les Peres ont loüé les Sciences humaines, 11
Sentiment de S Paul sur la Science, 15
Caracteres particuliers de quelques Peres au sujet des Sciences & leur Eloges. 16. & 17
Comparaison faite au sujet de ceux qui veulent paroître beaucoup savoir, 29
Un orgueilleux n'aquiert jamais une veritable science, 30
La connoissance de la verité est la fin des Sciences, 49
Qui furent ceux qui commencerent à faire des reflexions sur les Sciences, 263
Science, *Voyez* Langue.
Siecle. *Voyez* Monde.

Sillogisme.

Ce que c'est qu'un sillogisme, 81
Ce que c'est que le mode d'un sillogisme, 81
Les quatre Voïelles qui servent à le marquer, *là-même.*
Table des soixante & quatre modes, 84
Consequence qu'on peut tirer de ces modes, 85. & 86.

Son.

Comment se fait le son, 245

Sphere.

Qu'est-ce qu'explique la Sphere, 235

Superieur.

Livres que les Superieurs devroient avoir entre les mains, 24

Quel eſt celui qu'on peut dire un bon Superieur, 2

Sineſe.

Eloge d'un ſaint vieillard nommé Sineſe, 117 *& ſuiv.*
Dernieres paroles de Sineſe à Eugene, 321

T.

Tacite.

BEautez renfermées dans Tacite, & ce qu'il en faut imiter, 140

Terme.

Neceſſité de ſe ſervir de certains termes, 73. Et de convenir de leur ſignification, 74
Explication de pluſieurs termes, comme *abſolu, connotatif, abſtrait*, &c. 75. & 76
On ne doit pas permetre aux jeunes gens de ſe ſervir de termes figurez dans leurs premiers eſſais, 138.

Teſtament.

Caractere de Severe Sulpice dans ſon abregé de l'ancien Teſtament, 153
Relation qu'il y a entre l'Ancien & le Nouveau Teſtament, 310

Theologie.

Objet de la Theologie, 283
Ce que c'eſt que la Theologie, 285
Comment eſt-ce que la Theologie ſe ſert de la Philoſophie, 286. & 288.
Toute la ſcience d'un veritable Theologien ne peut conſiſter qu'en deux choſes, 293.
Methode pour étudier la Theologie, 293. *& ſuiv.*
Auteur qui a entrepris de mettre toute la Theologie en ſomme, 294.

Auteurs à preferer pour la Theologie Scolaſtique, 295
Avis important au ſujet des matieres de Theologie traitées par des Heretiques, 297 & 298.

Theologien.

Caractere d'un veritable Theologien, 9
Ce qu'un Theologien doit étudier au ſujet des Ecritures ſaintes, 290
Quel doit être le ſtile d'un Theologien, 305 & 306.
Theologien. *Voyez* Controverſe, Langue.

Tonnerre.

Deſcartes s'eſt trompé ſur le fait du bruit du tonnerre, 276

Tradition.

Comment on ſe comporte lorſque l'on trouve quelque difficulté, où il ſemble que la tradition n'eſt pas aſſes claire, 285

Traduction.

Sentiment de Theodoſe au ſujet des Traductions, 12. & 13

Travail.

Le changement de travail eſt un divertiſſement, 354

Tromperie.

Ce qu'il faut faire pour ne point ſe tromper, 56.

V.

Vaiſſeau.

BEau trait d'un Soldat qui arrêta un Vaiſſeau ennemi, 351

Verité.

L'homme eſt fait pour connoître la verité, & d'où vient qu'il travaille ſi peu pour l'acquerir, p. 1. & 2.

On ne recherche ſouvent la verité que par curioſité, 49
Qu'apelle-t'on verité connuë, 88
Prieres que l'Egliſe fait au ſujet des vanitez du monde, 369
Verité. *Voyez* Science.

Vie.

Reflexions que l'on peut faire diverſes fois du jour ſur la breveté de la vie. 333

Volupté.

Deſcription que fait un Poëte de la volupté & du brevage de Circé, dont Uliſſe ne voulut point boire. 371

Z.

Zele.

Le zele de la gloire de Dieu eſt le caractere des bons Prêtres, 356

Fin de la Table.

Additions.

Pag. 226. lig. 16. on y nomme auſſi quelques Auteurs qui viennent de paroître.

P. 231. lig. 32. C'étoit le premier deſſein de l'Auteur ; mais ſes amis ont crû que le Traité des Elemens Spheriques devoit avoir une autre place. Il a donc ſeulement augmenté ſon Ouvrage, ſans neanmoins le groſſir beaucoup, en y expliquant Euclide, ce qu'on ſouhaitoit parce que ce ſont les Elemens de ce Geometre qu'on cite. Mr. l'Abbé de Catellan a commencé de nous donner ce qu'il a compoſé pour éclaircir & pour défendre la Geometrie de Deſcartes. J'entends parler avec beaucoup d'éloges des Nouvelles Découvertes de Mr. de Leibnitz ſur l'Analiſe.

Pag. 232. lig. 30. Mr. Ozanan vient de donner un nouveau Cours de Mathematique.

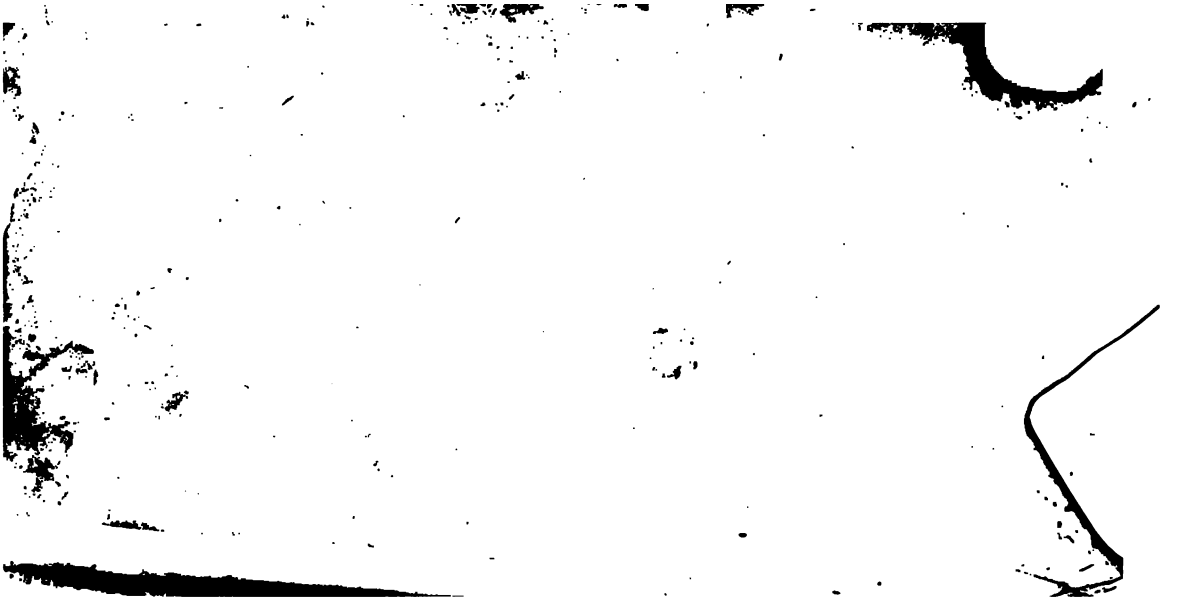
P. 236. l. 25. Mr. le Febvre a achevé ſes Tables Aſtronomiques. On ne peut douter de leur excellence aprés les preuves qu'il en a dõnées.

Pag. 241. l. 17. On eſtime un Traité de la Manœuvre des Vaiſſeaux de Mr. Renaud.

P. 313. l. 27. l'Auteur y avoit été gêné. Il ne pouvoit pas renfermer ce qu'il avoit à dire, dãs une ſeule feüille. C'eſt ce qui l'a obligé de donner une autre forme à ſon Ouvrage, où il traite les choſes dans une juſte étenduë.

Fautes ſurvenuës à l'impreſſion qui s'eſt faite à l'abſence de l'Auteur.

PAge 6. lig. 22. ôtez *ne* aprés *en.*
P. 38. lig. 21. Pamphile, liſez Aminte.
P. 46. lig. 36. Pamphile, liſez Aminte.
P. 47. l. 27. avant *Numere*, ajoûtez *aſſez de*
P. 57. l. 19. Ce, liſ. Le.
P. 64. l. 22. ponctuellement, liſ. veritablement.
P. 65. l. 38. voir, liſ. avoir.
P. 82. l. 3. c'eſt, liſ. *C'eſt.*
P. 88. l. 29. matiere, liſ. maniere.
P. 95. l. 24. Pelam, liſ. Petau.
P. 99. l. 17. aprés le mot de Royaume *ajoûtez* qu'aprés avoir étudié l'Hiſtoire Romaine.

Là-même, lig. 24. les, lis. ces.
P. 105. l. 5. le, lis. la.
Là-même l. 6. persane, lis. profane.
P. 124. l. 20. qu'il, lis. qui.
P. 125. l. 2. s'apliquent, lis. s'apliquant.
P. 136. l. 1. devant éloquence, *ajoûtez* où.
P. 158. l. 34. sotin, lisez solin.
P. 159. l. 7. πολυμαθία, lis. πολυμάθεια.
P. 160. l. 2. à cela, lis. en cela.
P. 166. l 36. σεμφυτὶς, lis σεμπυτεῖς.
P. 174. l. 26. espris, lis. esprits.
P. 194. l. 26. son ordre de celui, lis. l'ordre de Dieu.
P. 209. l. 33. *après* particulier, *ôtez* sur
P. 210. l. 36. trois, lis. sept.
P. 212. l. 9. Astelius, lis. Asteldius.
P. 221. l. 21. Gravius, lis. Grævius.
P. 223. l. 21. Phisologie, lis. Philologie.
P. 227. l. 26. sens, lis. sons.
P. 228. l. 20. Oughfred, lis. Oughtred.
P. 229. l. 29. Plaine, lis. planes.
P. 230. l. 1. ces, lis. ses.
Là-même lig. 23. *devant* il, *ajoûtez* depuis
Là-même lig. 33. *après* Clavius, *ôtez* le.
Là-même l. 36. Barrod. lis. Barou.
P. 231. l. 5. Sterin, lis. Stevin.
Là-même lig. 6. Robernal, lis. Roberval.
Là-même lig. 8. Slusseius, lis. Slusius.
P. 235. l. 26. Blacu, lis. Blaeu.
P. 236. l. 28. Kleper, lis. Kepler.
P. 237 l. 2. peu, lis. peut.
Là-même. l. 12. les, lis. ces.
Là-même l. 16. Eclipses, lis. Elipses.
Là-même l. 22. Kopler, lis. Kepler.
P. 239. l. 11. se, lis. la.
Là-même lig. 39. Blacvv. lis. Blaeu.
P. 240. l. 1. Samson a fait une introduction à la Geographie, lis. en a fait aussi une.
Là-même l. 11. Vereni, lis. Vareni.
P. 241. l. 11. Vvillebrad, lis. Villebrod.
Là-même l. 16. Scholæ hydromicæ, lis. Histiodromicè.
Là-même l. 33. *après* voila, *ajoûtez* encore.
P. 243. l. 12. Captoptique, lis. Catoptrique.
P. 245. l. 4. septante, l. soixante & dix.

P. 247. l. 4. de Vauban, *mettez* que Monſieur de Vauban a mis dans ſa perfection.
Là-même l. 23. Barron, l. Barrou.
Là-même l. 24. Borolti, l. Borrelli.
Là-m l. 25. Mathematiques, l. Mechaniques.
Là-même l. 27. *aprés* en *ajoûtez* a.
Là-même l. 30: *aprés* ami, *ajoûtez* en.
P. 269. l. 34. *aprés* & *ajoûtez* en.
P. 274. l: 26. c'eſt, l. a
P. 280. l. 13. a liſ. été.
P. 282. l. 9. magnos, liſ. magnes.
Là-même l. 23. ante., liſ. arte.
Là-même l. 28. vas, liſ. vos.
P. 286. l. 8. Orthodoxes, liſ. Eterodoxe.
Là-même l. 15. *devant* comme *ôtez* &.
P. 289. l. 19. le liſ. ce.
P. 291. l. 17. Sima, liſ. Simon.
P. 294. l. 3. Chartrem, liſ. Dom Bonaventure d'Argonne Chartreux.
Là-même lig. 8. Bible, liſ. Liſte.
P. 298. l. 5. *aprés* qui, *ôtez* en.
P. 300. l. 9. *devant* qui, *ajoûtez* en ce.
P. 303. l. 13. eſt, liſ. &.
P. 310. l. 28. entreprendre, liſ. entendre.
P. 313. l. 14. Bertramus, liſ. Bertram.
Là-même l. 16. Lenſden, liſ. Leuſden.
P. 314. l. 18. *aprés* n'eſt, *ajoûtez* pas.
P. 316. lig 25. ſeptante deux, liſ. ſoixante & douze.
Là-même l. 34. proprietez, liſ. Prophetes.
P. 317. l. 18. Seacchus, l. Sacchus.
Là-m. l. 22. Iad Hachuzacha, l. Hachaſacha.
Là-m. l. 33. Karplorius. liſ. Karpſorius.
P. 318. l. 11. Acoſuthus, liſ. Acoluthus.
Là-m. l. 19. Munſtans, liſ. Munſter.
Là-m. l. 10. Brarnius, liſ. Braunius. Bartholocei, liſ. Bartholoci.
P. 319. l. 15. *aprés* de, *ajoûtez* la.
P. 330. l. 14. genie, liſ. genre. Là-m. l. 15. Sirment, liſ. Sirmond.
P. 345. l. 24. ces, liſ. les.
P. 347. l. 2. Thuſce, liſ. Thuſco.
P. 350. l. 25. opoſer, liſ. repoſer.
P. 358. l. 30. renvoïant, liſ. renvoïent.
Là-m. l. 33. s'imaginant, liſ. s'imaginent.